

DE LA CAPTIVITÉ À ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

TRADUCTION

DE

MOLINER-VIOLLE

SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS
D'ALGER

ALGER

TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place du Gouvernement

1911

**Livre numérisé en mode texte par :
Alain Spenatto.**

**1, rue du Puy Griou. 15000 AURILLAC.
alainspenatto@orange.fr**

ou

spenatto@algerie-ancienne.com

**D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :**

<http://www.algerie-ancienne.com>

**Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.
Il propose des livres anciens,
(du 14e au 20e siècle),
à télécharger gratuitement ou à lire sur place.**

DE LA CAPTIVITÉ À ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

AVANT-PROPOS

Le Père, Maître, Frère, Denis de Haëdo, abbé de Fromeste, de l'ordre de Saint-Benoît, né dans la vallée de Carrança, dédiait, en 1612, à, son oncle, le très illustre seigneur Don Diego de Haëdo, archevêque de Palerme, président et capitaine-général du royaume de Sicile pour le roi Philippe II, un ouvrage très rare aujourd'hui et qui ; selon toute probabilité, n'a pas fait l'objet d'un grand nombre d'éditions et n'était guère répandu sous le règne du sombre Philippe, bien qu'il fût dit dans la licence royale en date du 18 février 1610 que l'impression de cet ouvrage devait être autorisée ; « car il était très utile et profitable et ne contenait rien de contraire aux bonnes mœurs. »

Cette autorisation, demandée pour vingt ans par le Procureur général de l'ordre de Saint-Benoît, ne fut accordée que pour dix ans ; liberté bien restreinte pour répandre un ouvrage qui, d'après l'avis du Conseil royal, était remarquable « por el mucho fruto que à la cristiandad se le ha de seguir. »⁽¹⁾.

L'oeuvre de Haëdo porte pour titre général : TOPOGRAPHIE ET HISTOIRE GÉNÉRALE D'ALGER ; elle se divise en cinq traités distincts : LA TOPOGRAPHIE D'ALGER, L'ÉPITOMÉ DES ROIS D'ALGER, LA CAPTIVITÉ, LES MARTYRS et LES MARBOUTS.

L'imprimeur n'oublie pas de prévenir le lecteur que dans ces cinq traités, on verra des faits extraordinaires, des morts épouvan-

(1) « A cause du grand fruit qu'en doit retirer la chrétienté. » Le Conseil royal avait approuvé ce livre le 18 octobre 1608 ; il fallut deux ans pour que le roi donnât son autorisation ; le livre ne fut imprimé que deux ans plus tard, en 1612.

tables, des tourments recherchés qui méritent d'être connus de la chrétienté, le tout écrit avec beaucoup de science et une rare élégance.

LA TOPOGRAPHIE D'ALGER a été traduite par MM. Monnerau et Berbrugger⁽¹⁾, LES ROIS D'ALGER, par M. de Grammont⁽²⁾ et nous n'y reviendrons pas. Nous avons entrepris la traduction des trois traités suivants, qui n'offrent pas moins d'intérêt que les deux premiers et dont ils sont le complément.

Le premier de ces trois traités est une longue dissertation sur l'esclavage et son origine ; l'auteur n'hésite pas, comme c'était d'ailleurs la Coutume à l'époque, de remonter aux temps les plus reculés, aux fils de Caïn, à Nemrod, aux grands conquérants, puis il arrive lentement, progressivement aux temps modernes, non sans retourner souvent sur ses pas et remonter dans l'antiquité pour nous parler de géants extraordinaires, de squelettes phénoménaux trouvés en Sicile, et pour nous faire une digression, plus originale que savante, concernant la conformation du corps humain. Hædo conclut enfin qu'à aucune époque il n'a existé de situation aussi désolante, aussi malheureuse que celle que subissent les captifs chrétiens tombés aux mains des pirates algériens. Cette situation est absolument la même que celle qui a été faite à nos prisonniers de guerre, à nos colons tombés, soit à l'époque de la conquête, soit au cours des insurrections, aux mains de fanatiques que la marche des siècles n'a pas changés.

Hædo s'arrête avec complaisance sur les temps anciens ; il se plaît à y revenir ; il cite des exemples avec une intarissable complaisance, multiplie les citations des livres saints, des Pères de l'Église, des auteurs profanes, de certains contemporains et aborde enfin son sujet. Mais il ne parle que des faits qu'il a vus et de ceux qui lui sont racontés par des témoins dignes de foi, souvent des victimes de la barbarie des indigènes. Les faits qu'il cite, quelque horribles qu'ils soient, ne sauraient être mis en doute, car, de nos jours, nous avons été témoins d'actes aussi barbares, aussi monstrueux.

Les traités sont une longue et douloureuse description des atrocités exquises, comme le dit l'éditeur, auxquelles étaient soumis les captifs chrétiens. L'auteur pleure sur ces malheureux, mais non sur l'humble créature, captif lui-même, qui accepte ses souffrances avec

(1) Voir les années 1870-71 de la *Revue africaine*.

(2) Voir les années 1880 et suivants de la *Revue africaine*.

résignation comme épreuve passagère que Dieu lui fait subir en expiation de ses fautes ; il considère même son maître et bourreau comme un instrument dont Dieu se sert pour le châtier. Mais il ne s'élève pas seulement contre les patrons barbares, contre les farouches renégats, il flagelle avec indignation les grands de la chrétienté, les nobles, les riches de son pays qui gaspillent en divertissements des sommes considérables qui seraient bien mieux employées au rachat des malheureux captifs. Il compare aussi la légèreté des galiotes algériennes, l'énergie et la vigilance des reïs, à la lourdeur des galères chrétiennes, à la prudence de leurs capitaines qui n'osent affronter la mer orageuse et vont s'abriter dans quelque port où ils passent leur temps à banqueter pendant que, près d'eux, presque sous leurs yeux, des populations entières sont enlevées par les pirates et transportées en Berbérie.

L'abbé de Fromeste cultive aussi la fine critique qui perce au travers de sa bonhomie habituelle, mais il s'arrête à point, car ses sentiments religieux surviennent à propos pour arrêter les écarts de son imagination. Il semble parfois qu'on lit une page de Rabelais, quand il parle des mœurs des indigènes, mais alors il ne garde plus de prudence dans ses expressions ; ce n'est plus seulement un sujet de haute graille, mais la crudité des mots, la prolixité de la description dépassent à tel point la limite qu'il devient très difficile de traduire certains passages.

Dans le traité des MARABOUTS, l'abbé captif s'entretient avec le fils d'un renégat et il essaie de lui faire comprendre combien sont ridicules les pratiques superstitieuses des marabouts. Il arrive au point où il doit aborder la discussion de la doctrine du Coran ; mais, à ce moment délicat, l'auteur raconte la bataille de Simanca, l'intervention de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Millan et clôt son traité

Sans doute la censure de l'époque coupa les ailes au virulent abbé et supprima cette partie de l'ouvrage, nous privant ainsi, sans doute, de faits aurait été intéressant de connaître.

L'œuvre de Haëdo est le cri d'un noble cœur, un appel à la charité chrétienne, qui, par l'intermédiaire des Pères de la Rédemption soulagea tant d'infortunes. Nous avons respecté, autant que cela nous a paru possible, le génie de la langue espagnole et le style de l'auteur.

DIALOGUE PREMIER

DE LA CAPTIVITÉ À ALGER

ARGUMENT

Antonio Gonzalez de Torrès, chevalier de Saint-Jean, étant venu visiter le docteur Sosa, son ami, dans les prisons où il était captif, et incarcérés tous deux, s'entretiennent de la situation misérable résultant de la captivité. Qui en fut l'inventeur ; quand les hommes commencèrent à la pratiquer ; des diverses manières et des conditions de l'esclavage pratiqué dans l'antiquité, chez un grand nombre de nations, et enfin des grandes misères, des peines, des tourments et des martyres auxquels sont actuellement soumis les captifs chrétiens tombés au pouvoir des Mores et des Turcs, principalement à Alger.

SECTION I

ANTONIO, SOSA.

ANTONIO. — Est-il possible que ce cruel tyran ne finisse pas par se lasser ?

SOSA. — Qui est là ? O Seigneur, que votre seigneurie soit la bienvenue !

ANTONIO. — Que votre seigneurie soit la bien trouvée.

SOSA. — Qu'y a-t-il ! Quoi de nouveau ?

ANTONIO. — Si mon arrivée est une surprise, mon désir et la ferme volonté d'accomplir mon devoir ne le sont pas. Car depuis le moment où l'être inhumain et barbare qui est votre maître a fermé ces portes et qu'il a donné l'ordre le plus rigoureux que personne n'entrât dans ces prisons, je n'ai cessé de l'importuner pour qu'il me donnât l'autorisation d'y pénétrer ; mais je n'ai jamais vu de ma vie et je ne pense jamais voir un homme (s'il mérite

toutefois qu'on l'appelle ainsi) plus ennemi de toute raison, de toute bonté. Il ne s'est jamais laissé vaincre ni par mes raisons ni par mes importunités, ni par les nombreuses intercessions que j'ai employées dans ce but.

SOSA. — Eh bien ! Comment avez-vous pu réussir à venir jusqu'ici ?

ANTONIO. — Comme il arrive toujours avec de pareilles gens, qui, en définitive, accordent à un méchant, avec la plus grande facilité, ce qu'ils refusent obstinément aux braves gens ; un More de mes voisins, son âme, son ami, lui en adressa la prière et de suite il réussit.

SOSA. — J'étais bien sûr, bien persuadé que dans un esprit si plein de bonté, si plein de noblesse qu'est le vôtre, il n'y avait pas de place pour l'oubli que l'on rencontre bien fréquemment chez les plus grands amis. Car comme ceux-ci n'aiment que la prospérité de leur ami, ils mesurent et règlent tout à leur profit. Ils sont comme la source de Pismote de la campagne de Syracuse (que vous avez dû voir, car vous avez été à maintes reprises dans ses parages), qui fut en d'autres temps célébrée par un grand nombre d'écrivains et de poètes. On l'appelait Cyane, à cause de la fable de la belle nymphe Cyane que l'on croyait avoir été transformée en cette fontaine. Elle possède aujourd'hui la propriété de croître et de décroître avec la lune.

ANTONIO. — Je ne mérite pas toute la confiance que vous me témoignez. Sans doute je suis, sur ce point, ce que j'ai toujours été et je n'y suis pas poussé par de si extraordinaires ni de si pressantes raisons. Mais il a suffi à une vraie et étroite amitié Comme la nôtre, confirmée depuis si longtemps par tant de preuves, de la triste situation à laquelle je vous trouve réduit par une si barbare captivité. Car vous voyant dans un état si triste, si pénible, chargé de chaînes, ayant subi tant d'épreuves, tant d'emprisonnements, tant de dégoûts et tant d'ennuis, quel homme, même ne vous connaissant

pas et ne vous ayant jamais vu, ne serait ému de tant de cruautés et ne désirerait venir ici pour vous soulager de ces épreuves ?

SOSA. — Une si grande bienveillance, encore que je ne le mérite certes pas, ne peut être ni payée ni assez reconnue par toute la reconnaissance du monde, si grande qu'elle puisse être.

ANTONIO. — Nous ne serions pas chrétiens alors ! De même que nous avons une même foi, nous avons le même baptême, nous adorons un même Dieu, le Père de N.-S. Jésus-Christ, avec lequel ensemble nous ne faisons qu'un même corps ; Lui en est la tête et nous les membres. Comment ne serions-nous pas aussi les pères les uns des autres et de loyaux compagnons ? Nous ne devons pas nous considérer comme indifférents ou comme étrangers, mais nous devons prendre tout spécialement pour nous les travaux et les misères des autres. Enfin nous participons en tout avec ceux qui craignent Dieu et qui gardent ses commandements. Et s'il nous faut chercher des causes, des raisons particulières, grâce auxquelles un homme sera ému de compassion et du désir de secourir son prochain dans tout ce qui est humainement possible, quels motifs de plus, quelles raisons autres lui faut-il, que de le trouver de la façon dont je vous vois, chargé de chaînes et de tant de misères ? Ils n'ont pas de pareils traitements pour les voleurs, les malfaiteurs, les coupeurs de routes, pour ceux qui écorchent les figures, qui mettent le feu aux propriétés, qui incendient les temples sacrés, qui préparent quelque trahison ou qui se soulèvent contre un roi.

S'agit-il d'un homme dont le seul crime, aux yeux de ce barbare, est d'avoir eu le triste sort de tomber entre ses mains et d'être son captif ; il le laisse nu, affamé, accablé de souffrances, attaché à une pierre, enfermé si longtemps, isolé et solitaire, caché sous terre dans un réduit si reculé, si froid, si

humide et si obscur. Y a-t-il une cruauté, une méchanceté pareilles ? C'est ici que se trouve le cachot où l'on m'a dit que l'on vous a mis trois fois, chargé de fers et d'où l'on vous a tiré presque mort, chaque fois ? C'est là où est ce trou ?

SOSA. — C'est bien là, mais laissez-le ; venez par ici.

ANTONIO. — Que Dieu me pardonne ! Comme ce trou sent mauvais ! N'y a-t-il pas d'autre ouverture que ce soupirail ? La lumière n'entre que par ici ? à peine cela fait-il un palme et demi ; et au fond, quelle est la largeur de ce cachot ?

SOSA. — Il a une profondeur de vingt palmes, il est large de neuf et long de onze ; sur trois de ses côtés, il est entouré par la citerne que vous voyez là.

ANTONIO. — C'est pour cela qu'il est si humide et qu'il sent si mauvais. Dieu me pardonne ! Je ne puis plus douter de ce que j'ai entendu dire publiquement et bien souvent de ce que rapportent bien des Mores et des Turcs dans tout Alger, que cet alcade Mohamet, le juif, votre maître, ne reconnaît, ne craint et n'adore aucun Dieu ; qu'il n'est ni More, ni Turc, ni Juif, ni Chrétien ; et sans doute cela doit être, car bien que ce soit à la connaissance de tout le monde, lui-même raconte qu'étant juif, originaire du village d'Animay, à douze lieues du Maroc, il était arrivé à l'âge d'homme quand, de sa propre volonté, il se fit musulman par mépris pour les siens et pour faire affront aux juifs qui ne lui accordaient pas, prétend-il, ce qu'il désirait. Il ne voulut se faire musulman qu'à Jérusalem même, patrie commune des Juifs. Il fut ensuite pris par une galiote du fameux Cigala, le Génois, ici près de Matifou, lorsque l'empereur Charles-Quint, dans l'année 1541, établit son camp sur cette terre. Il fut baptisé quelques jours après et vécut quinze ans en chrétien, avec tant d'hypocrisie et de dissimulation, ainsi qu'il le raconte lui-même par dérision, qu'on le tenait pour un saint. Réunissant alors le plus d'argent qu'il put voler à son patron, à qui il était recommandé, il s'enfuit à

Venise et de là à Constantinople, non pas pour redevenir musulman ou turc, mais pour revêtir uniquement la peau et la ressemblance du musulman, car personne ne l'a vu entrer dans une mosquée, ni faire la prière des Mores, ni pratiquer leurs cérémonies, ni sentir en quoi que ce soit le musulman. Je crois aussi, maintenant, ce que tout le monde raconte de sa vie et de ses mœurs plus que profanes, car on dit communément qu'il ne s'occupe jour et nuit que de remuer de la monnaie, compter de la monnaie, peser de la monnaie, thésauriser de la monnaie, fondre de l'or, de l'argent, faire de l'alchimie et en secret de la fausse monnaie. Enfin il est avéré qu'il est un tel monstre dans tous ses actes et dans toutes ses habitudes, dans ses négociations, dans ses entretiens, il raisonne avec tant d'astuce, de fourberie, de mensonge, que l'on dit en proverbe : « Malicieux et rusé comme l'alcade Mahamet le juif ». Il est si différent des autres, sans doute pour se mettre en opposition avec le reste des hommes, qu'il n'admet aucune loi, aucune secte, n'en tient aucune pour bonne, ni même pour nécessaire ; mais c'est en tout un impie, un athée, comme Épicure ou Protagoras, ou Diagoras de Milée, ou Théodore le Cyrénéen, ou Énomère l'Égiate (*sic*), ou Callimaque, ou Lucien ou d'autres encore. Il est persuadé sans doute, qu'il n'y a au ciel, ni sur la terre, ni en enfer, ni dans nulle autre partie du monde, quelque divinité qui prenne soin de nous, nous gouverne, ou s'occupe des choses des hommes.

SOSA. Qu'il en soit ainsi ou comme l'on voudra, ou pour toute autre cause, je ne me plaindrai jamais de lui, bien qu'il soit au plus haut point inhumain et cruel ; parce que, tout bien considéré et avec les yeux d'un chrétien qui comprend les actions de Dieu, dans le cas particulier qui concerne ma captivité, il sert d'instrument à Dieu, qui, dans son éternelle sagesse et sa prudence, l'a choisi, lui et non un autre, pour qu'il soit l'exécuteur de sa colère si souvent provoquée par mes

nombreuses fautes. Bien que Nabuchodonosor ait affligé, détruit même et emmené en Captivité à Babylone le peuple que Dieu chérissait tant, Dieu ne lui en voulut pas, non plus que du grand mal qu'il fit ; il ne souffrit même pas que quelqu'un s'en plaignît, et au contraire, comme ce prince servait de verge au divin châtiment, il l'appelle et le proclame son serviteur, il l'honora et l'embellit d'un titre magnifique et renommé, il le combla de gloire et d'honneur. Et ce que l'on ne saurait méconnaître, c'est que le Seigneur voulut encore que ce même titre, ce blason d'honneur, restât écrit dans les livres de la sainte Écriture comme un signe et souvenir éternel de l'immortelle renommée du dit Nabuchodonosor.

Nous voyons également que Cyrus, roi de Perse, bien que gentil et n'ayant pas la véritable connaissance de Dieu, parce que de son temps il devait en être ainsi, fut l'instrument et la verge de sa colère, fut le bourreau dont il se servit pour punir une infinité de pécheurs, et qu'il fit ainsi détruire un grand nombre, de nations idolâtres, bien des années avant la naissance de Jésus-Christ. Il l'honora hautement, l'annonçant au monde, prophétisant beaucoup de choses en ce qui le concernait, le faisant appeler son Pasteur, son Christ, l'Oint de sa main, par la bouche du plus grand, du plus illustre des anciens Prophètes, le prophète Isaïe. Ajoutez à cela que les mauvais traitements que je supporte et ma captivité, qui vous paraissent si extraordinaires, ne sont chose si inconnue ni si hors d'usage à Alger et dans la Berbérie, que nous puissions dire que mon patron, encore que méchant, est le seul qui désire se signaler entre tant d'autres cruautés sauvages. Si nous examinons ce qui se passe à Alger et aussi dans les autres villes de la Berbérie et de la Turquie, quel est le bagne, ou la maison, ou l'habitation de ces barbares infidèles qui ne soit, en effet, et toujours un lieu de massacre, où continuellement et avec une haine farouche du nom de N.-S. Jésus-Christ, ils baignent

leurs mains dans le sang chrétien innocent ? Ne voyez-vous pas comme ils se flattent, comme ils s'honorent, comme ils ont tous pour but et regardent même comme une grande gloire, comme une gloire toute spéciale, de remplir, les uns à l'envi des autres, leurs maisons de captifs chrétiens ! Ils se plaisent à les garder serrés les uns contre les autres, accroupis, enfermés nus, déchaussés, affamés, amaigris, rongés par la terreur et le chagrin. Voyez le nombre infini de ceux qui sont chargés de fers, attachés aux chaînes, couchés à terre avec les boulets aux pieds, enchaînés et, malgré tout, travaillant quand même perpétuellement dans les moulins où l'on écrase le grain à force de bras. En définitive, comptez les coups de bâton, les coups de fouet, les coups de pied, les coups de poing, les douleurs et les tourments qu'ils leur servent chaque jour, et même à toute heure, à tout moment, pour assouvir leur fureur sur les captifs, et vous trouverez, sans doute, qu'entre les grands miracles de Dieu et les merveilles remarquables de sa main, l'esclavage en est un et non des moins épouvantables. C'est une charge aussi terrible que lourde que doit supporter le corps affaibli d'un malheureux captif. Ce n'est pas la captivité, telle qu'elle est en usage parmi les chrétiens et parmi les peuples qui se piquent de quelque raison ou d'équité. Nous serions bien heureux s'il en était comme aux temps passés, chez les barbares et chez les idolâtres de toute sorte qui ne craignaient ni ne connaissaient Dieu. Mais si, aux yeux des gens à l'âme magnanime, l'amour de la bonté et la vertu font vénérer, presque adorer l'antiquité et porter envie aux prouesses et aux faits héroïques des hommes illustres qui nous ont précédés, et que l'on voudrait imiter si c'était possible, tout au contraire, cette vile canaille de Mores et de Turcs ne sont nés que pour la honte de l'humanité, et ils ne sont en effet que la vraie lie et le rebut du monde, la sentine de tous les vices et de tous les méfaits qui ont jamais pu exister. Il n'y eut jamais et l'on ne

découvrira pas de forfait ni d'iniquité, ni de mode de péché existant ou à inventer, de vice ou de malice qu'ils ne commettent et qu'ils ne se flattent d'imiter sans honte, ou bien plutôt qu'ils exaltent et tiennent pour vertu et bien suprême.

En ce qui concerne surtout le traitement des prisonniers qu'un misérable destin a fait tomber entre leurs mains, quel est celui d'entre ces barbares qui, ayant en sa possession des captifs d'importance ou des hommes de quelque réputation, ne cherche à leur appliquer, à eux plutôt qu'aux autres, sans la moindre pitié, tous les horribles tourments que les anciens et féroces tyrans qui furent la honte du monde, inventèrent pour affliger et tourmenter l'humanité ?

ANTONIO. — De sorte que vous pensez que la captivité dont vous souffrez à Alger est plus dure, plus pénible et plus cruelle que toutes celles qui ont jamais existé ?

SOSA. — Je n'en doute nullement, et soyez persuadé que c'est la vérité pure pour bien des raisons et pour bien des causes.

ANTONIO. — Je suis bien aise que vous me parliez de la sorte.

SOSA. — Et pourquoi donc ?

ANTONIO. — Parce qu'il y a peu de jours que, m'entretenant de cela avec quelques-uns de mes compagnons de captivité, plusieurs m'ont tenu le même langage et je suis moi-même de cet avis par le peu que j'ai pu lire sur ce sujet. Mais comme il s'est élevé quelque contradiction, il m'est demeuré un vif désir d'être fixé sur cette question. En conséquence, puisque vous y êtes venu si à propos, vous me ferez la grâce de me dire longuement les raisons qui vous poussent, tout ce qui vous viendra à ce sujet, afin que nous passions en une agréable conversation le peu de temps de liberté que nous avons, jusqu'à ce que votre bon patron vienne me jeter hors de sa maison.

SOSA. — Il suffit que vous me commandiez pour que je ne fasse pas autre chose, mais ce sera à la condition que je ne

vous dirai pas tout ce qu'il y a à dire, que je ne développerai pas complètement ce sujet, car étant donné le cas que l'état de captivité est le plus vil et le plus bas de l'homme, la chose la plus humiliante qui puisse exister au monde, il n'en est pas cependant de même s'il s'agit de traiter et de discuter de sa nature, de ses qualités et de ses conditions, sans compter tout ce qu'il y aurait nécessairement à dire, s'il fallait traiter et exposer ce sujet comme il convient. Je déclare tout d'abord et affirme que cette question est si grave, la matière en est si vaste, si variée, si riche, si abondante en enseignements et pouvant si facilement provoquer à l'érudition et au savoir, à cause de tout ce que nous apprend l'histoire, de ce que rapportent divers auteurs, des différents cas qui nous ont été transmis, de ce qui résulte de l'expérience du monde, que pour en traiter comme il convient et comme cette question le mérite, il faudrait sans doute un excellent esprit, un jugement extraordinairement vaste, bien différent du mien, ou tout au moins plus tranquille et plus reposé ; toutefois si l'importance de la question trompait, comme il est à présumer, mes forces et mon savoir, la faute en serait à celui qui se laisse aveugler par son affection et qui pense que j'ai peut-être quelque mérite.

ANTONIO. — Je suis bien aise que vous preniez cette résolution et j'assume sur moi toute responsabilité s'il peut y en avoir.

SECTION II

SOSA. — Ayant donc à démontrer combien est malheureuse la condition de captivité dans laquelle vivent les captifs d'Alger et de la Berbérie, je commence par avancer qu'elle est plus cruelle, comme je l'ai dit, plus inhumaine et plus malheureuse que toutes celles qu'il y a eu au monde. Je remon-

terai, pour me faire mieux comprendre, à son origine, la prenant d'un peu loin. Ainsi, nous remarquons d'abord qu'étant fils d'Adam et exilés dans cette vallée de larmes, il n'est pas possible que, de ce que notre père sema, nous récoltions d'autres fruits que des chardons, des épines et des ronces qui nous piquent, nous blessent et nous endolorissent. Nous vivons ainsi sujets aux peines et aux misères, et elles sont si grandes, si continuelles que les anciens sages de la Grèce, hommes d'un jugement remarquable et excellent, appelèrent la vie, celle dans laquelle nous vivons, non une vie, mais une continuelle et perpétuelle calamité. Pour la même raison, il y en eut beaucoup, comme l'ont écrit Marcus Tullius Cicéron et Pline, qui dirent qu'il serait préférable pour les hommes de ne pas naître ou tout au moins de quitter au plus vite cette triste et pénible existence.

Et en vérité, si l'on ne savait, par la foi que Dieu nous a donnée, que tout cela est ta punition de notre faute et la marque certaine du péché dont nous portons le signe, puisque nous nous sommes faits si facilement ses esclaves, nous pourrions nous plaindre à juste titre, ainsi d'ailleurs que l'ont fait les auteurs, et dire que la nature est mère en toutes choses, mais que, pour les hommes seulement, elle est une marâtre. Cependant, clans le nombre si grand et la réunion de tant de maux, aucun ne peut ni égaler le malheureux et misérable sort de la captivité, ni lui être comparé. En effet, il est vrai, sans doute, que les peines dont nous souffrons chacun en notre particulier, nous coûtent beaucoup, et que nous ne payons ce lourd tribut qu'a contrecœur ; car certaines épreuves font perdre aux uns la joie, à d'autres la tranquillité, à d'autres encore la fortune ; à ceux-ci la santé, à ceux-là ils enlèvent soit l'honneur, soit le courage ou la réputation ; et, dans d'autres circonstances, des désastres imprévus nous enlèvent nos amis, que le poète appelait la moitié de notre âme ; nous voyons encore que

certains perdent leurs frères, leurs pères, leurs fils, qui sont de si doux gages, qu'on peut dire d'eux qu'ils sont toute notre âme. Mais, par contre, l'esclavage est un sort si dur et si triste, qu'à lui tout seul il amène, non pas seulement l'un des maux dont nous venons de parler, mais tous ensemble ajoutés à tous ceux qu'il peut y avoir dans le monde.

Il prive tout à coup le triste et malheureux captif de tous les biens qu'il possède et qu'il peut posséder ici-bas. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que la Sainte Écriture appelle l'esclavage une chose qui, tout d'un coup, en un seul moment efface tout, sans laisser ni aucun bien, ni quoi que ce soit ; elle l'appelle encore un rasoir parfaitement aiguisé, qui ne laisse ni un cheveu, ni un poil depuis la tête et le menton jusqu'aux pieds. Elle compare le captif à la tablette sur laquelle l'écrivain trace des lettres charmantes, belles et bien formées, qu'il efface soudain, précipitamment, dans un accès de contrariété et de colère, de façon que la tablette demeure nette, comme si jamais personne n'y avait mis la main et n'y avait tracé de délicats caractères ou des signes d'écriture. Ailleurs elle le traite d'arbre bon seulement pour servir de mât de navire parce qu'il est tout desséché, sans fruits, sans feuilles, sans branches, tout uni et sans verdure ; il ne sert sur la montagne que pour indiquer à celui qui le regarde de loin la direction du chemin. Le prophète Joël voulut exprimer la même chose quand, menaçant de la captivité le peuple de Juda et Jérusalem, il dit qu'ils seraient comme la vigne qui, lorsqu'elle est belle, superbe, chargée de fruits abondants, si savoureux, si agréables, est en un moment vendangée par les ennemis et demeure ensuite si seule, si laide, si abîmée, qu'elle paraît n'être plus la même ; en disant encore qu'ils seraient semblables au figuier que l'on ne dépouille pas seulement de son fruit si beau et si doux, mais aussi de son écorce, et alors ses rameaux si bien disposés, si couverts de verdure, à l'écorce si belle, gisent abandonnés, dépouillés et blanchissant sous l'action

des eaux et des neiges du ciel, et, ainsi se desséchant sur le sol, ils finissent par être brûlés. De sorte qu'une subite et terrible tempête d'eau, de grêle et de vent ne dépouille pas plus subitement un champ de ses fruits, et un frais et beau verger de ses belles fleurs, de ses feuilles gracieuses. Ainsi la triste situation de la captivité dépouille la malheureuse victime de tout ce qu'elle possédait auparavant.

ANTONIO. — Et quand bien même elle ne perdrait que la douce liberté que Dieu lui a donnée, quelle plus grande perte pourrait-elle subir

SOSA. — Vous dites vrai, car la liberté, ainsi que l'explique M. Tullius Cicéron, est la libre faculté pour chacun de vivre comme et de telle façon qu'il veut ; elle est, pour ce motif, le bien propre et le plus excellent de l'homme, et comme dit saint Bernard : « C'est toute la beauté de l'âme et toute la valeur de l'être humain ; telle la pierre fine de la bague ou le riche diamant qui s'y trouve enchâssé. »

D'autres disent d'elle que c'est une puissance et une autorité divines, parce qu'elle l'est en effet ; car de même que servent le vouloir et le désir de Dieu dans le gouvernement du monde, ainsi l'homme emploie, à sa manière aussi, son vouloir et désir dans un monde plus petit, qui est lui-même, relativement aux choses de la terre qui dépendent de la libre volonté dont l'homme se sert pour sa propre gouverne. C'est à ce propos que Diogène dit très bien, ainsi que le rapporte Plutarque, qu'étant interrogé sur la meilleure des choses existant au monde, il répondit : « La liberté. » Les lois l'appellent un bien inestimable et la plus précieuse de toutes les choses du monde. La liberté est un bien si grand et si précieux qu'elle ajoute de la valeur à tout ce qui en a le plus. Aussi n'y a-t-il pas de perte que l'on puisse comparer à celle d'une chose de si grand prix ou qui puisse l'égaliser. Caton a dit avec raison que tout l'or qui existe ne formerait pas le juste prix auquel on pourrait vendre

la liberté. M. Tullius Cicéron disait que, pour conserver un si grand bien, on ne devait pas craindre la mort, qui est le dernier de tous les maux. C'est ainsi que nous voyons un grand nombre de Grecs, de Romains et de Barbares qui, pour recouvrer ou défendre leur liberté, s'exposaient à des dangers et à des peines innombrables, tels l'Athénien Thrasybule et Dion de Syracuse ; d'autres préférèrent plutôt mourir dans de cruels tourments, tels Anaxarque et Zénon l'Éléate ; et d'autres encore allèrent jusqu'à se tuer de leurs propres mains, comme le firent Caton d'Utique et Brutus. Que dirai-je donc des Astropéens et des Numantins, tous les deux peuples d'Espagne, qui préférèrent égorger leurs enfants et leurs femmes, se tuer de leurs propres mains et livrer aux flammes tous leurs biens et leur patrie, plutôt que de se voir captifs au pouvoir des ennemis. Il n'y eut pas que les hommes qui agirent ainsi, car nous savons que bien des femmes firent de même. Telle la belle Sophonisbe, femme du roi Syphax et plus tard épouse de Masinissa, laquelle, se voyant réduite à la captivité chez les Romains, sut prévenir cette situation d'infamie en se tuant de ses propres mains. Telle encore la magnanime Carthaginoise, femme du capitaine Asdrubal, qui, voyant que son mari s'était rendu à Scipion le Jeune, préféra mourir libre que de vivre esclave, et qui, après avoir adressé de nombreux reproches à son mari et l'avoir traité de vil, de pusillanime et de lâche, se jeta dans un grand bûcher en tenant ses enfants par la main. Ainsi firent les femmes des Cimbres et des Teutons, toutes barbares qu'elles étaient ; dès qu'elles virent leurs époux vaincus par Marius, elles s'étranglèrent elles-mêmes en suspendant leurs enfants à leurs pieds pour qu'ils périssent avec elles et échappassent à l'esclavage. On raconte de même des femmes Cantabres espagnoles, que se voyant soumises aux horreurs de la guerre, elles égorgèrent leurs propres enfants et les dévorèrent pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi, Enfin, la

belle Cléopâtre, ne voulant pas être captive et devenir l'esclave d'Auguste, chercha la mort dans la piquûre d'une vipère. Toutefois, ces actes ne sont pas aussi étonnants, comme venant de personnes que dirige la raison, que ceux d'enfants espagnols, car l'on raconte que l'un d'eux, s'étant une fois rendu auprès de ses parents et de ses frères captifs, les égorgea de sa main pour ne pas les voir dans une aussi misérable situation. Que dire des animaux dépourvus de raison ? Ils apprécient à un tel point, ils aiment tant la liberté dont les a gratifiés la nature, que, pour ne pas en être privés, ils s'exposent à perdre leur être et la vie ; et lorsqu'ils ne jouissent plus de la liberté, il n'y a point de caresses ni de bienfaits qui les adoucissent ou les fassent vivre contents : on voit, au contraire, le petit oiseau, tout choyé qu'il est, chercher à fuir de sa cage, tout comme le tigre et le lion, quoique apprivoisés et bien traités, cherchent à rompre leurs chaînes et à fuir. Et, enfin, accablés par le chagrin ou par la colère, beaucoup se laissent mourir.

Ainsi, quand je réfléchis à ce sujet et que, comme cela m'arrive souvent, je vois un homme, quelque éminent qu'il soit, qui, dès qu'il est réduit à la servitude et dépouillé de ce bien inestimable qu'est la liberté, se trouve, d'autre part, soumis à un vil More ou à un Turc ivrogne dont les caprices sont la règle et la loi d'après lesquelles il doit vivre, faire chacun de ses pas, se mouvoir dans un sens ou un autre ; quand je vois cela, dis-je, je demeure comme interdit et ne peux me décider à prendre ce malheureux pour un homme. Tout au moins cette situation me semble-t-elle ce qu'il y a de plus bas, de plus vil et de plus humiliant au monde. Je ne parle pas ici de quelqu'un qui s'est fait le serf de Dieu, qui, librement et de lui-même, a renoncé à sa liberté et à sa volonté pour ne faire que ce que Dieu et ses ministres commandent ; parce que cet homme ne perd pas sa liberté : il lui en reste, au contraire, une plus large et plus indépendante que toute autre pouvant exister au monde, en

servant, comme dit saint Jérôme, la volonté de son Dieu ; la valeur de cet homme est telle qu'elle égale celle des anges du ciel auxquels il ressemble. Ceux-ci n'ont d'autre volonté que celle de Dieu, et leur état veut, en effet, et exige qu'ils ne désirent pas autre chose que ce que Dieu veut. Ils ne perdent cependant pas pour cela leur volonté ni en partie, ni en totalité ; ils ne cessent d'être libres en rien. Mais ils veulent l'être sans y être contraints et, pour ce motif, ils aiment sans contrainte. Mais, en dehors de ce cas, un homme qui est créé libre pour tout, né libre en tout, et si réellement libre qu'aucune chose ne lui est plus propre et plus naturelle que la liberté elle-même ; comment pourrions-nous le définir, ou quelle estime et quelle idée pourrions-nous nous en faire, si cela même lui manque, si, dans ses actes, dans la faculté de disposer de ses membres et de ses sens, il n'a ni volonté, ni libre arbitre, ni liberté ? Je m'aperçois que ce n'est pas pour un autre motif que nous disons par mépris à un cheval, à un mulet « animal, brute, bête, » et, si nous connaissions un nom plus vil et plus outrageant, nous le lui appliquerions sans doute ; mais c'est parce que cet être ne sait, ni ne peut se gouverner soi-même, de façon à faire librement sa volonté, car il doit recevoir en tout l'impulsion d'un autre ; c'est un autre qui doit le guider, le mettre sur la voie, le diriger et, en outre, le secouer constamment à coups de bâton, à coups de fouet. Si donc un animal mérite tous ces qualificatifs, et si on le tient pour une chose si vile, qu'il est souvent honteux de les mentionner dans une simple conversation, que dirons-nous d'un pauvre captif, d'un esclave, si cet état le ravale au niveau de la brute ? Nous ne dirons pas que la captivité lui enlève le jugement et la raison nécessaires pour parler de tout, ni la volonté libre qui est implantée dans son âme et qui lui permet intérieurement de vouloir, de désirer, d'aimer, de haïr, de choisir, d'approuver, de décider, d'espérer, en un mot de produire tous les actes de cette volonté et des

autres forces de l'âme que les théologiens nomment immanentes, incoercibles, intérieures. Aussi, pour tout ce qui concerne cette partie de son domaine naturel et de son autorité intérieure, il ne lui manque rien, il n'a rien perdu, tout lui reste comme auparavant. Mais si nous examinons, d'une part, la mise à exécution et le résultat produit par ces opérations, d'autre part, la seconde moitié de l'homme, c'est-à-dire la partie matérielle qui, pour n'être pas si noble, constitue, sans aucun doute, une part importante et non négligeable de la nature, libre et vraie disposition de soi-même ; alors, dis-je, que pensez-vous de lui quand, tombé en esclavage, ce pauvre homme se trouve, par suite de sa captivité, privé de tout, tyrannisé et soumis à la violence ?

Ceci sera mieux compris, si nous considérons que Dieu a donné à l'homme un corps admirable et d'une perfection si merveilleuse et si étonnante qu'il forme un résumé et un assemblage de toutes les perfections, lesquelles sont réparties entre toutes les autres créatures. Parce que, de même que cet excellent peintre Zénas, qui avait, pour peindre une image très parfaite d'Hélène, que l'on devait mettre dans le temple de Junon de la ville de Cortone, qui à cette époque était l'une des plus célèbres et des plus renommées de la Grande Grèce, — pays qui constitue aujourd'hui, pour la plus grande partie, la Calabre et la Terre d'Otrante, — prit pour élaborer son œuvre les plus belles filles nobles du pays pour modèles, et, les ayant sous les yeux, il choisit dans chacune d'elles ce qu'elle avait de plus beau et de plus parfait ; — ainsi Dieu, voulant faire de l'homme la créature la plus parfaite, prit de toutes les créatures les principales perfections qui étaient réparties entre elles et les réunit pour en faire le corps de l'homme, bien que ce soit la plus humble et la moins parfaite portion de ce qui constitue ce dernier ; et le choix qu'il en fit porta sur un nombre tel et de telle qualité que les Grecs appelèrent l'homme *microcosmos*, ce qui veut dire petit

monde. Il mit notamment en lui les fins instruments que sont les sens, pour qu'ils lui obéissent et servissent de ministres à sa libre volonté. Il lui donna également divers membres d'une structure extraordinaire et admirable, établis avec un ordre et des proportions d'un art divin, si bien adaptés à tous les usages et exercices que Galien, très grand médecin et excellent philosophe, ne tarissait pas en admiration, répétant que c'était le miracle le plus grand de la nature et la chose par laquelle Dieu, semble-t-il, a le mieux montré sa divine sagesse et sa bonté infinie ; c'est de là que les Platoniciens dirent que l'homme constitue le plus grand miracle et est l'animal le plus remarquable. Mercure Trismégiste, qui fut célébré par tous les anciens, disait que l'homme avait été fait pour que l'on connût en lui toutes les œuvres divines de Dieu et pour servir de témoignage de son admirable toute-puissance, et pour que l'on comprit jusqu'où pouvaient atteindre les forces naturelles. Pour le même motif, saint Augustin a dit : « Les hommes s'étonnent de la hauteur des montagnes, des grandes vagues de la mer, des rapides courants des rivières, de la course des étoiles et des planètes, et ils négligent de s'admirer eux-mêmes, alors qu'il est certain que le plus grand des miracles qu'on puisse faire aux yeux de l'homme est l'homme lui-même. »

Tout cela a été donné à l'homme pour qu'il ne manquât ni de moyens d'exécution ni d'instruments pour la réalisation de sa volonté, pour qu'il manifestât tout son pouvoir et toute sa force dans le commandement et le gouvernement de cette organisation. Bien qu'on ne puisse, nier que le captif ou l'esclave continue de posséder ce même corps si parfait qu'il tient de Dieu et de la nature, et cela sans qu'il y manque la moindre des choses pour que tous les sens, membres et autres parties soient au complet, dites-moi de quelle façon de dominer ou de gouverner il use, ou bien quelle est la liberté qu'il peut avoir et dont il peut se servir, soit sur eux tous, soit

sur chacun en particulier ? Ou plutôt que lui manque-t-il pour qu'il puisse s'en servir et les diriger de façon à n'être pas, comme un animal, sans désir et sans volonté ? Ce malheureux homme, si l'on peut l'appeler ainsi, peut-il se risquer à faire quelque chose sans que son maître, cet ivrogne barbare sous la domination duquel il se trouve, y ait consenti, l'ait permis, l'ait commandé ou voulu quand et où il lui plaît ? Et cela fût ce même pour remuer un œil, ou pour toucher un fétu ? Qu'est donc l'esclavage, sinon, comme le définissait Cicéron, l'obéissance d'un esprit brisé, avili et abaissé, auquel manque son libre arbitre et toute volonté ? Et qu'importe alors que l'esclavage ne touche pas à la substance ni aux forces naturelles de l'âme, que la volonté demeure libre dans le for intérieur, si d'autre part on le commande ou que l'on s'est emparé de force du droit qu'il avait d'user de son corps, de ses membres, de ses sens, de la domination qu'il doit exercer sur eux, ainsi que de la libre disposition de ce domaine et des ministres chargés de l'administrer ? Il est vrai sans doute qu'en face d'elle, se trouve le Maître véritable et naturel de tout. Mais comme l'esclavage l'a réduite à un triste état, comme elle est devenue petite, humiliée, méconnaissable ! Et celui qui jouit de cette situation, est celui-là même qui est arrivé à la produire par la force et la violence.

La volonté du captif est libre, mais elle est comme si elle n'existait pas ; il est maître du corps et des sens, mais ne jouit que de nom de ses membres, qui semblent ne pas lui appartenir, mais avoir été empruntés à un autre corps, ou bien n'être pas nés avec lui ; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ne servent ni n'obéissent à la volonté du misérable captif : malgré lui et à son grand chagrin, il doit accomplir par eux presque tout ce qui est en opposition avec son vouloir ou ses désirs et contre son gré. Il y est contraint avec force coups de bâton et de fouet, et cela par l'ordre de qui ? d'une vile canaille de

More, ou d'une brute de Turc, ou d'un ivrogne et grossier renégat, sans jugement et sans raison, circonstance qui n'ajoute pas peu à l'infortune. Et en effet, Cicéron l'a dit, toute servitude étant un sort misérable devient intolérable quand on sert un être grossier, éhonté et efféminé. Aussi à bien réfléchir, ainsi que je l'ai dit déjà, le malheureux captif, privé de la plus grande partie de son être, ressemblant plutôt à une brute et à un vil animal, et arraché en quelque sorte à lui-même, quel courage peut-il avoir, quel cas peut-il faire de lui-même quand il subit un si extraordinaire changement de situation, une si étrange et si profonde transformation ! Et comme il n'est plus ce qu'il était auparavant, je ne sais s'il faut dire que c'est un être nouveau ou quel nom lui donner.

ANTONIO. — Si j'étais appelé à lui donner un nom, je l'appellerais un monstre, parce que celui-ci est le plus dissemblable aux autres hommes, il ne peut plus être compté parmi eux ; mais s'il possède des attributs de l'humanité, il lui en manque un si grand, si important, exclusif à l'homme, je veux dire la liberté, qu'il ne peut être qu'un monstre ou un demi-homme imparfait.

SOSA. — Cela n'est pas bien éloigné de ce qu'affirment les jurisconsultes, qui disent que l'homme captif ou esclave, en redevenant libre, devient un homme nouveau ; donnant pleinement par là à entendre que tant qu'il est esclave, il n'est pas un homme, mais un monstre, comme nous l'avons dit, non pas créé de cette façon par Dieu, qui l'a fait libre et parfait en tout, ni davantage produit par la molle et insouciant nature, si encline à des erreurs et à des nouveautés, ainsi que le dit Aristote. La nature en effet n'est pas cause qu'un homme naisse sans liberté et esclave ; ce produit monstrueux a été créé et formé par la méchanceté et la malice humaine qui a voulu jusqu'en cela se signaler par une invention si étrange, si extraordinairement honteuse pour la nature humaine, c'est-à-

dire de faire des hommes esclaves et de leur arracher la liberté par la violence.

SECTION III

ANTONIO. — Cette vérité étant admise, on comprend très bien que faire un homme esclave est le plus grand mal, le plus grand affront que l'on puisse lui faire.

SOSA. — C'est bien exact. Et voulez-vous voir qu'il en est ainsi ? On ne peut pas au monde proférer une plus grande injure, ni faire un plus grand affront à un homme que de le traiter d'esclave. Voyez plutôt les lois humaines et les fueros⁽¹⁾, les usages, les coutumes générales à tout le monde, même chez les chrétiens où l'on observe l'équité et la justice ; partout l'on tient pour ce qu'il y a de plus vil un homme sans liberté. La situation de l'esclave est si méprisée que son témoignage n'est pas admis ; jurât-il mille fois, on ne peut, on ne doit pas ajouter foi à ses dires ; il est si indigne de posséder des biens, qu'il ne peut ni garder ni dire que lui appartient cette pièce d'argent qu'il a acquise au prix de sa propre sueur et de sa fatigue. Il est considéré comme étant un animal, si bien que ni le testament, ni la donation qu'on pouvait faire en sa faveur ne subsistent ni ne peuvent subsister ; il est si méprisé et si indigne de faveur que même pour défendre sa personne, il ne peut être entendu ni comparaître en justice. Ceux à qui manquait la liberté étaient regardés comme faisant honte à l'humanité, et jamais les anciens ne voulurent ni ne permirent qu'ils apprirent les sciences humaines, qu'on appelait arts libéraux, parce qu'ils convenaient à tous les esprits libres et que ceux-ci seuls pouvaient les apprendre et les étudier. C'était une condition si rigoureuse que les Éginètes ne permettaient dans aucun cas

(1) Fueros, privilèges de province ou de municipalité.

que les esclaves fussent présents aux sacrifices de Neptune ; les Romains défendaient qu'aucun esclave entrât dans le temple de la déesse *Matuta* (Aurore), ainsi qu'en témoignent Plutarque et Ovide ; et pour bien établir ce fait, quand les matrones romaines célébraient dans son temple la fête de cette déesse, on y introduisait une seule esclave que toutes souffletaient, pour témoigner qu'il n'était permis à aucune esclave d'y entrer. La même coutume était observée par les habitants de Chéronée, patrie du philosophe Plutarque : pendant cette fête un prêtre se plaçait, mi fouet à la main, à la porte du temple de cette déesse, et criait qu'aucun esclave, homme ou femme, n'entrât. Les habitants de l'île de Cos usaient de même quand ils sacrifiaient à Junon. Les Massiliens regardaient comme un sacrilège et un grand déshonneur que quelqu'un d'entre eux, si infâme fût-il, fût porté en terre sur un brancard employé pour les esclaves ; Valère Maxime dit que pour cette raison ils avaient à la porte de la ville deux caisses ou brancards, l'un servant au transport des cadavres des gens libres, l'autre à celui des esclaves. Bien qu'il fût d'un usage abominable et général d'oindre les corps morts après les avoir lavés, il n'était pas permis de faire de même pour l'esclave ou le captif. Les Athéniens défendirent par un décret public qu'aucun esclave fût, appelé Harmodius ou Aristogiton, du nom des deux jeunes gens qui, pour donner la liberté à Athènes, tuèrent le tyran Hipparque. En effet, le titre et la situation que le droit donnait à l'esclave, c'était de le reconnaître et proclamer un corps mort, un non-être, ou plutôt le néant même, et il le traitait comme s'il n'était pas au monde. Que demander de plus, quelle plus basse situation que la sienne ? Car bien des vices qui, si on les rencontre chez n'importe quel homme libre, de quelque condition ou pouvoir qu'il soit, ne sont pas admis ni tolérés, ces mêmes vices chez un captif ou un esclave, de quelque importante condition qu'il ait été

auparavant, non seulement sont excusés, mais on dédaigne même de s'en apercevoir, ou, si on les considère comme des vices ou des fautes, on répond aussitôt : « Ce n'est pas grand-chose parce qu'enfin c'est un esclave. » Si un homme fréquente un esclave, communique on converse avec lui, dans quelle estime sera-t-il tenu par tous ? On le juge aussitôt, et on le proclame tel, pour un homme amoindri, sans réputation et grossier. Le saint patriarche Noé devait bien comprendre cela, longtemps avant que l'esclavage existât, et il devait savoir combien cet état est bas, déshonorant et humiliant, car quand, justement irrité contre le méchant Cham, son fils, il voulut lui infliger le digne châtement dû au mépris qu'il avait témoigné et à l'affront qu'il avait fait à son père ivre et nu, alors, dis-je, il lui infligea l'esclavage comme étant le plus ignominieux châtement : « Sois maudit, Chanaan, tu seras l'esclave des esclaves de tes pères » C'est à raison du caractère d'infamie de l'esclavage que les anciens rois de la pieuse France ordonnèrent très chrétiennement et sous de très grandes peines (et cette règle s'observe encore dans ce pays), que dans tous leurs royaumes et seigneuries, on ne permît pas que l'homme qui professait la loi du Christ, fût-il un nègre de Sapé ou un Manicongo⁽¹⁾, devînt captif ou esclave d'un autre, estimant avec beaucoup de raison que c'était une grande infamie et un déshonneur pour la foi de Jésus-Christ et pour le nom de chrétien d'être à la fois esclave et chrétien. On en use aujourd'hui de même à Rome avec une vigueur extrême, parce que, non sans cause, le très noble Sénat et le peuple Romain ont jugé que ce serait un grand affront pour une telle ville, tête du monde, patrie commune de tous les peuples, maîtresse de notre foi chrétienne, séjour de tous les beaux-arts et de la civilisation humaine, véritable modèle de la véritable noblesse, de tacher l'Illustre Cour qui y réside d'ordi-

(1) Habitant du Congo.

naire, si l'on y pouvait trouver ce fait honteux : un chrétien esclave.

ANTONIO. — J'en puis bien témoigner, car j'ai vu Rome, et non pas une seule fois, rendre la liberté, sous les yeux et au grand mécontentement de leurs maîtres et seigneurs, à un grand nombre d'esclaves que j'y ai connus. Mais pourquoi aller en France et, à Rome pour chercher des raisons de prouver ce que vous dites ? Ici même, à Alger où nous sommes, nous voyons cela, et ce n'est pas chose à oublier. Les mêmes chrétiens libres, marchands ou autres résidant dans ce pays, bien qu'ils connaissent un captif et qu'ils sachent non seulement ce que sont ses mérites et sa qualité dans la chrétienté, mais aient peut-être regardé alors comme une grâce et un bienfait de lui parler ou de le fréquenter, maintenant qu'ils le voient en captivité et de libre devenu esclave, ils reconnaissent et regardent le malheureux s'il s'approche un peu d'eux, mais ils lui montrent une sorte d'oubli, de l'indifférence, comme s'ils ne se souvenaient plus de lui, comme si le malheureux homme était une chose nouvelle et encore inconnue ; très souvent même, ils lui montrent tant d'éloignement, témoignent tant d'ennui et de chagrin de lui parler, qu'on dirait qu'ils perdent de leur valeur et de leur réputation à entrer en relation avec lui, ou que l'esclavage ait, par une étrange métamorphose, transformé en un autre individu le pauvre et malheureux captif. Cela se présente si souvent, et ils se montrent si dégoûtés de la vue seule d'un captif, qu'il ne leur manque plus que de se signer en le voyant.

SOSA. — Et vous vous étonnez de cela, de la part de gens qui mesurent tout, qui en tout se gouvernent selon leur intérêt et leur profit personnel ! Ne voyons-nous pas à tout moment que même certains de nos compagnons de captivité, que nous avons connus quand nous étions libres, au faite de notre prospérité, que nous aimions ou que nous traitions familièrement,

ou que nous comblions tout particulièrement de bienfaits, ne nous considèrent plus, ne nous parlent, ne nous cherchent, ni ne nous regardent plus dès que nous sommes arrivés ici ? Et si parfois quelqu'un de nous va à eux, ne remarquez-vous pas combien leur amitié est différente, combien autrement ils nous traitent, se montrant plutôt froids, tièdes et ennuyés, paraissant même gênés d'avoir des rapports avec nous ? Ils ne se souviennent plus des bienfaits ; les obligations qu'ils nous ont paraissent inexistantes ; le respect qu'ils nous doivent ne leur semble plus nécessaire ; ils se dispensent même de la plus banale politesse à l'égard de celui qu'ils voient sans liberté !

Que dire encore pour mieux faire comprendre l'extrême infortune du triste et abject état de captivité ? Qui niera que ce dédain, cet oubli et ce mépris de soi, le captif lui-même les porte en lui ? Que voyons-nous le plus ordinairement, sinon qu'un homme persuadé quand il était libre, de posséder toute la finesse, toute la prudence et le savoir du monde, et bien que le faîte de sa force et de sa générosité se trouvât placé à une corne de la lune⁽¹⁾, cet homme, dès qu'il est captif, ne se souvient plus de lui-même, ne se considère plus, ne fait plus de cas de lui-même, ne sait ce qu'est l'honneur, la tenue, la délicatesse, il s'amoindrit, se méprise et s'avilit même à ses propres yeux, de telle sorte que certains, et ils ne sont pas peu nombreux, arrivent à ce point de ne savoir plus réfléchir et commettent, en tant qu'esclaves, toute espèce de lâchetés et de fautes, dont rougirait l'homme le plus vil dans un autre sort et une autre situation. Ainsi Plutarque raconte que Dion, tyran de Syracuse, en Sicile, ayant perdu son royaume et ayant été pris par Timoléon, qui l'exila Corinthe, perdit tout respect pour ce qu'il avait été auparavant : il courait

(1) Expression espagnole qui indique le plus haut point de gloire ou de puissance qu'un homme puisse atteindre.

les tavernes et les mauvais lieux de Corinthe, déchiré, sale, en compagnie de coquins, fréquentant les prostituées, enseignant et se disputant avec les femmes de rien qui gagnaient leur vie à chanter, sur leur habileté respective ; il passait sa vie à la boucherie et, mal nourri, il avalait des yeux ce qu'il ne pouvait acheter avec de l'argent. Cette vileté, ce manque de dignité se retrouvent chez la plupart des captifs, et c'est là certes un très grand malheur de cette triste situation, qui non seulement nous enlève une infinité de biens des plus appréciables, mais qui nous jette si bas, qu'il n'est plus possible d'être bien d'aucune manière quelconque.

ANTONIO. — C'est certainement le malheur suprême et la plus grande misère qui puisse être au monde.

SECTION IV

SOSA. — Maintes et maintes fois, quand j'arrête ma pensée sur ce sujet et que je songe à cette triste captivité, je ne trouve rien qui lui soit comparable, et tous les autres malheurs me paraissent être peu de chose. Parfois j'y vois un terrible et plus épouvantable naufrage que celui de Bias ou du philosophe Estilbon (*sic*). Car étant donné que ces deux philosophes avaient perdu tout ce qu'ils possédaient et qu'ils abordèrent à la plage, nus et privés de tout, ils pouvaient cependant dire, et ils le dirent avec raison, qu'ils portaient avec eux tous leurs biens. En effet, ils ne perdirent avec leur fortune ni la liberté, ni l'honneur, ni la possession d'eux-mêmes, ni l'usage de leurs membres ou de leurs sens, ni la patrie, ni les parents, ni les amis, ni l'intelligence, ni l'adresse, ni la vivacité, ni la générosité, ni le courage. Mais quel est le chrétien que nous trouverons captif, quelque important qu'il soit par lui-même, duquel nous puissions dire qu'il n'a pas perdu tout cela ou qu'il lui est resté quelque un de tous ces biens ?

Il me semble encore que c'est par un effet magique de sorcellerie semblable à ceux de Circé, cette fameuse magicienne qui changea en animaux divers et étranges, aux formes variées, les compagnons d'Ulysse jetés dans son pays par un destin funeste et un coup de fortune. Si bien qu'Ulysse lui-même, depuis tant d'années leur capitaine et leur associé dans de nombreux travaux, leur ami si sincère, ne put, quand il les rencontra et qu'il les eut sous les yeux, ni les voir ni les reconnaître.

Je ne parle pas ainsi à raison seulement de ce que j'ai déjà avancé, mais parce que, quand nous parcourons ces rues, nous ne voyons que de nombreux chrétiens, des quantités de captifs d'importance que nous fréquentions auparavant, et qui maintenant sont si transformés, si accablés par des misères sans nombre et par les souffrances, qu'ils ressemblent plutôt à des déterrés qu'à des vivants. Ou bien encore je songe à cette transformation pythagoricienne grâce à laquelle un honnête homme comme Apulée devint un âne d'or, mais avec cette différence que le malheureux captif est devenu un vil monstre sans presque aucune valeur ; ou bien encore je crois qu'il s'agit de ce monde nouveau si différent et si étrange qu'imagina Démocrite et à l'existence duquel Anaxarque ou son disciple fit croire l'ambitieux Alexandre. Et en effet, quand le captif y pénètre, il n'y retrouve rien de tout ce qu'il avait dans le monde d'où il vient. Ce qu'il y trouve, c'est un autre Dieu, une autre loi, d'autres peuples, d'autres prêtres, d'autres coutumes, une autre façon de parler, une autre d'écrire, puisqu'on le fait à rebours, une autre de manger, puisqu'on le fait à terre, une autre de s'asseoir puisqu'on se croise les jambes, un autre visage, une autre manière de se vêtir, une autre manière de se nourrir, une autre de vivre, en un mot tout est différent. Ici règne non la justice, mais la force, on ne donne pas, mais l'on vole, il n'y a aucune retenue, mais toute crapule et luxure ; le courage y est remplacé par la témérité, la vérité par

le mensonge, l'amitié par l'égoïsme, la loyauté par la trahison réciproque ; en un mot, il n'y a ici ni état, ni point d'honneur, ni rangs, ni dignités, ni bonne grâce, ni politesse, ni éducation. Ici la liberté devient esclavage, l'honneur ignominie, l'orgueil abatement, la noblesse vilité, le courage lâcheté, la grandeur bassesse, bref, toutes les vertus deviennent des vices.

ANTONIO. — Disons alors tout.

SOSA. — Comment cela ?

ANTONIO. — C'est-à-dire que le captif doit considérer que dans la nouvelle situation qui lui est faite il naît une seconde fois.

SOSA. — Et encore est-ce dans une vallée plus remplie de larmes que celle où il s'est trouvé d'abord, quand, sortant du sein de sa mère, il toucha la terre en pleurant. Or, c'est encore là une condition particulière et à prendre en considération pour que l'on comprenne mieux ce malheureux état de captivité et le sort infortuné qui en résulte, car le mal serait moins grand si la captivité, en nous enlevant avec la liberté tous les biens et richesses dont nous avons parlé, nous laissait pauvres, misérables et malheureux, ce qui n'est pas un faible mal. Mais quel plus grand malheur, quelle plus forte peine que celle qui remplace tous les biens qu'elle nous enlève, en nous surchargeant au delà de toute limite de tant de maux, de misères et de chagrins, qu'il n'y a pas d'intelligence qui les comprenne, de jugement qui les apprécie, de mémoire qui les retienne, de langue qui puisse les exprimer. Celui qui jette les yeux sur un captif, et à plus forte raison s'il s'agit d'un captif d'Alger ou de Berbérie ne voit autre chose que la somme totale de toutes les misères et de toutes les épreuves résumées. S'il y a au monde famine, soif, nudité, froid, chaleur, bastonnades, coups, injures, affronts, prisons, chaînes, besoins, angoisses, peines, tourments, martyre et douleurs, vous trouverez tout cela infligé au captif, non pas dans une certaine mesure, mais sans frein, ni limite, ni

terme, ni fin. Le malheureux ne peut ni respirer, ni suspendre une heure ou seulement un moment cet horrible tourment ; de sorte que, s'il y a suspension et repos dans les autres choses naturelles, il ne s'en trouve, ni ne peut s'en trouver, pour un malheureux captif ; ses souffrances sont plus continues et incessantes que les affres dont étaient, prétend-on, affligés le malheureux Sisyphe, fils d'Éole, Ixion et les filles de Danaüs. Aussi ne peut-on dire qu'un triste captif vit dans les souffrances, mais il y est noyé, tué, il est enseveli sous ses travaux. Que dis-je, tué et enseveli ? Ce serait encore là un soulagement et un repos, car s'il tombait sous le faix, sa triste captivité finirait et avec elle ses peines, ses martyres et ses tourments ; mais il vit et il est comme mort, il se noie et il respire encore, il est comme enterré et il a cependant le sentiment de la souffrance, si bien que, quand il pense que ses tourments vont prendre fin, il renaît pour en souffrir et en même temps pour en endurer de nouveaux. C'est pour cela que l'Écriture Sainte appelle si souvent, et avec beaucoup de raison, l'esclavage le déluge des grandes eaux, qui montent jusqu'au cou, parce que d'un côté la masse des tourments du captif est aussi considérable et générale que les eaux d'un grand et universel déluge, et que, si elles montent jusqu'au cou et le tiennent comme noyé, elles n'arrivent pas à le tuer, ni à l'achever, de sorte que le misérable captif vit en mourant et meurt en vivant toujours.

ANTONIO. — Comme tout cela serait difficilement et à peine cru, si on le disait ou on le racontait dans la chrétienté ! Et cependant tout cela est vrai, et si vrai que c'est peu de chose en comparaison de ce que l'on pourrait dire.

SOSA. — Je le crois bien, et cela ne m'étonnerait même pas, parce que la captivité en usage chez les chrétiens est bien différente ; comment donc un homme peut-il juger de ce qu'il n'a jamais vu de sa vie ? Là-bas on connaît Dieu, l'on craint

Dieu, l'on professe la doctrine de Dieu, du Dieu de pitié et du Père des miséricordes ; aussi les chrétiens, soit dans leurs actes, soit dans le traitement des esclaves, ne peuvent oublier la miséricorde qu'ils ont dès le berceau sucée avec le lait, tandis qu'ici, c'est tout le contraire.

ANTONIO. — C'est pourquoi je ne m'étonne pas que des Mores ou des Turcs, qui se sont vus si bien traités là-bas, si bien soignés, et qui, poussés par un sentiment plus fort qu'eux, se sont enfuis et reviennent ici, où ils souffrent de la faim, se trouvent nus, sans chaussure, sans aucun bien ni ressource, je ne m'étonne pas qu'ils exhalent tant de soupirs et de plaintes, qu'ils maudissent même le jour où ils se décidèrent à fuir, ainsi que moi-même je l'ai entendu dire à beaucoup de ceux qui sont revenus de Naples, de Sicile et d'Espagne.

SOSA. — Ne vous souvenez-vous pas du Turc qui emmena au mois de juillet vingt-cinq chrétiens dans une barque, et s'en fut avec eux en Espagne ?

ANTONIO. - Comment a-t-on raconté cette histoire ?

SOSA. — La voici : Ce Turc avait été pendant plusieurs années captif en Italie, notamment à Piombino, port de mer de la Toscane, et pensant qu'à Alger il se trouverait mieux parmi les siens, il s'enfuit au commencement de l'année avec d'autres dans une barque qu'ils enlevèrent à un pêcheur. Ils arrivèrent ainsi en Berbérie et ensuite à Alger sains et saufs ; mais voyant ce qui se passait ici, le Turc, qui avait apprécié le genre de vie et la bonté des chrétiens, ne se trouva pas bien avec cette vile canaille de Mores, et au bout de peu de mois, pas plus de six, il se prit à regretter d'avoir fui, et résolut d'employer ce que quelques Turcs et janissaires de ses amis lui donnèrent à retourner chez les chrétiens ; bien que n'étant pas chrétien lui-même : il fit part de son intention à quelques chrétiens captifs, et s'y prit de telle sorte que, le 16 juillet 1579, à deux heures de la nuit, il enleva sur cette plage une barque de pêcheurs et

de concert avec vingt-cinq chrétiens, avec qui il s'était entendu, il partit pour l'Espagne en grande joie et satisfaction.

ANTONIO. — C'est bien ainsi que les choses se passèrent, car bien longtemps avant leur départ, j'en fus informé par deux de mes amis qui s'enfuirent avec ce Turc.

SOSA. — Que me direz-vous de cet autre, de ce More qui, au mois d'octobre de la même année, partit d'ici pour Cherchell, ville maritime située à soixante milles à l'ouest de cette ville, emmenant avec lui par terre douze chrétiens, presque tous espagnols, prit une barque en cet endroit, et, s'embarquant avec ses compagnons, gagna Majorque et de là l'Espagne ?

ANTONIO. — Ce fait nous étonna tous, d'autant plus qu'il avait été captif en Espagne, et qu'il s'en était enfui depuis plus de six, ans, qu'il s'était marié ici, et que sa femme lui avait donné deux fils alors tout petits ; mais, malgré tout et bien que More, il se rendait si bien compte de la douceur clé sa captivité et des bons traitements qu'il avait reçus des chrétiens, qu'il se résolut de lui-même à abandonner sa patrie, ses parents, ses frères et même sa femme et ses enfants chéris, pour s'en aller vivre au milieu d'étrangers et peut-être risquer de devenir captif une autre fois. Et puisque nous en sommes à citer des faits, deux autres Mores s'enfuirent de la même manière en 1576 de Bizerte en Sicile, où ils avaient été esclaves ; dans le mois de mai 1578, un autre Turc partit d'ici pour Majorque ; un autre pour l'Espagne dans la même année, au mois de septembre ; un autre, au mois de novembre 1578, s'enfuit avec deux chrétiens à Oran. Tous ces gens préférèrent l'esclavage de là-bas à la liberté dont ils jouissaient ici. J'ai entendu conter la même chose de beaucoup d'autres qui, dans ces dernières années, partirent de la même façon et avec la même chance.

SOSA. — On ne pourra donc pas me reprocher d'avoir tort dans ce que j'ai coutume de dire, que l'on fait mal d'appeler esclavage la détention en usage en pays chrétiens. Ce

que nous subissons ici, oui, c'est bien l'esclavage ; mais là-bas, c'est de la captivité tout simplement. C'est ici qu'on goûte le fiel, ici qu'on se nourrit d'amertume, ici qu'on supporte des misères, ici qu'on éprouve des tourments, ici qu'on souffre le martyre, ici qu'on verse des larmes et qu'on entend des soupirs !

ANTONIO. — Comme tout, cela est exact ! Maudit soit celui qui fit le premier une si cruelle et si barbare invention ! Comme s'il ne suffisait pas de tant de peines, de tant de misères, d'un nombre si infini de maux qui oppriment, brisent et rongent notre malheureuse nature ; il fallut encore qu'on l'humiliât et accablât d'un poids si lourd, d'un si inhumain supplice ! Quel fut le méchant homme ou, pour mieux dire, le démon qui introduisit dans l'humanité une si satanique malédiction ?

SOSA. — J'ai déjà commencé par vous dire tout d'abord que Dieu ne créa point les hommes esclaves, mais qu'il les fit tous également libres, comme sans doute ils le furent tous et toujours restés, s'ils avaient voulu conserver l'état et l'ordre de vie qu'il leur donna au commencement. La nature non plus n'est pas cause d'un pareil désordre, parce que jamais jusqu'à ce jour, elle n'a changé, que toujours elle a suivi l'ordre et l'arrangement que Dieu lui imposa dès le début. Aussi l'esclave Estrophile, de l'*Aulularia* de Plaute, se plaignait-il avec raison du mépris que lui valait sa condition servile et disait il élégamment que la nature ne met au monde que des hommes également libres. La cause de la situation présente est que le péché troubla l'ordre établi par Dieu chez les hommes et fut notamment cause que les êtres humains se poursuivent les uns les autres comme des brutes, en employant la guerre, la violence, la tyrannie ; et parmi d'autres maux qui en résultèrent, l'esclavage entra dans le monde et s'y perpétua. Les hommes se réduisirent les uns les autres en captivité et se privèrent de leur liberté naturelle, de sorte que l'esclavage est, ainsi que l'ont dit les jurisconsultes, le

propre fruit et la conséquence de la guerre, parce que, avec elle et par elle, il s'introduisit dans le monde. Pour cette dernière cause Laurent Vala a dit que le mot latin *servus*, qui dans cette langue veut dire esclave, vient du Verbe *servo*, qui en langue latine signifie *garder*, parce que les capitaines qui ne voulaient pas qu'on tuât certains hommes, les gardaient pour les vendre ou en permettre le rachat, ou bien parce qu'ils voulaient s'en servir pour les employer à des besognes nécessaires. Et pour la même raison ils appelaient en langue latine *mancipia* les esclaves et les captifs, parce que dans la lutte ils touchaient de la main ceux qu'ils ne voulaient pas passer au fil de l'épée. La première chose qui résulte de la, c'est que, faute de vivre aujourd'hui conformément à l'ordre naturel que Dieu organisa dès le principe et dans l'intention que les hommes le gardassent, on fait usage de l'esclavage dans le monde.

Ainsi les auteurs rapportent qu'au temps où régnait Saturne, roi très juste et sage, on était à l'âge d'or, et alors les hommes vivaient tous selon la voie droite et juste et en conformité avec la loi naturelle. On ajoute comme preuve qu'à cette époque toutes les choses étaient communes, tous les hommes étaient égaux, car on ignorait ce que pouvait être un esclave ou un maître.

ANTONIO. — Alors donc, aujourd'hui, faire ou avoir un homme esclave doit être un très grand péché, puisque c'est là une chose contraire à la nature elle-même !

SECTION V

SOSA. — En cela on peut voir combien l'usage et la coutume ont de puissance en toutes les affaires humaines. Étant donné, en effet, qu'on ne pouvait au commencement sans grand péché réduire les hommes en captivité, puisque c'était troubler sans cause et renverser injustement l'état et la dignité où

Dieu avait créé les hommes, cependant à des époques postérieures cet usage, tout mauvais qu'il était, fut tacitement approuvé et eut pour but de préserver de plus grands maux. Il fut accepté généralement dans le monde, et cette approbation générale fut cause que ce qui était auparavant défendu, devait, par suite de leur commun consentement, être permis parmi les hommes. Saint Augustin dit que non seulement les hommes acceptèrent et approuvèrent cet usage avec beaucoup de raison, mais qu'il fut chose nécessaire et juste qu'une loi établît, ainsi que tous les peuples l'ont fait, que la captivité fût la juste punition de la méchanceté commise par celui qui attaque les autres et jette le trouble parmi eux en leur faisant une guerre injuste. Cette opinion est étayée par Aristote de nombreux arguments dans son *Traité de politique*. C'est aussi ce que disent, les juristes, que la servitude résulte du droit des gens, tous les êtres humains étant naturellement libres. Cet usage devenu général chez les hommes a même été ensuite très clairement approuvé par l'Écriture Sainte, puisque non seulement l'Ancien Testament nous le dit, mais beaucoup de grands saints, dont il nous propose les œuvres comme exemples, eurent de nombreux esclaves ; tels les saints patriarches Abraham, Isaac et d'autres encore. Dans le Nouveau Testament aussi, les apôtres saint Pierre et saint Paul recommandent, en employant de vives menaces, aux esclaves d'obéir et d'honorer leurs maîtres, alors même qu'ils seraient ignorants et sans connaissances, avec respect, crainte et simplicité de cœur, comme s'il s'agissait de Jésus-Christ même.

ANTONIO. — Toutes ces explications me satisfont. Mais comment expliquer ce qu'a écrit Aristote⁽¹⁾, qu'il y en a qui sont naturellement esclaves et serfs, tels que les ignorants et les moins parfaits, desquels il dit qu'ils sont les serfs et les

(1) *Polit.*, liv. I, cap. 3 et 4.

sujets des hommes intelligents et destinés à être régis et commandés par eux ?

SOSA. — Il est vrai que Dieu n'a pas créé tous les hommes égaux, mais il existe une gradation qui fait que les uns sont supérieurs aux autres par le jugement, la science, la sagesse et d'autres mérites. Platon écrit dans les Dialogues des lois, et Stobée le fait remarquer⁽¹⁾, que le premier degré et le juste motif de la supériorité est qu'en tous lieux les parents dominant leurs enfants ; le second est que les nobles dominant ceux de basse extraction⁽²⁾ ; le troisième est que les vieillards dominant les jeunes gens ; le quatrième est que les maîtres dominant les serfs ; le cinquième est que ceux qui ont peu de pouvoir doivent servir les plus puissants ; le sixième et le plus important est que, conformément à la loi naturelle, les ignorants suivent et que les sages précèdent, gouvernant et commandant. Ce qu'Aristote⁽³⁾ confirme dans sa Politique en affirmant que la servitude du jeune homme à l'égard du vieillard est naturelle ; et saint Augustin⁽⁴⁾ dit : « Il y a aussi un ordre naturel parmi les hommes : que les femmes servent les hommes, les enfants leurs parents ».

Il est juste en effet que l'intelligence et le jugement le plus faible servent celui dont l'intelligence et le jugement sont plus forts et plus parfaits. Marcus Tullius Cicéron⁽⁵⁾ dit que les sages sont libres et que les ignorants sont esclaves. Un nombre infini d'auteurs écrivent de même. Mais à tout cela on peut objecter que cette servitude est d'une autre espèce, d'une autre qualité que celle dont nous nous occupons, qui, comme nous l'avons dit, s'introduisit parmi les hommes à la suite des guerres. Cette

(1) Platon, dial. 3 ; Stob. fer. 42.

(2) Le texte porte : *Baja sangre*, sang inférieur.

(3) *Polit.*, livre VII chap. 14.

(4) St-Aug., ad Gen.

(5) Tull., *Paradox.* 5.

servitude-là, en effet, n'est ni forcée, ni obligée, ni à proprement parler une domination, mais l'obligation naturelle pour les jeunes gens, les humbles, les enfants et les femmes, d'honorer et de vénérer les anciens, les gens honorables, les parents, les maris. En outre, cette domination est tout profit et utilité pour ces serfs : l'ignorant reçoit du savant, le niais du sage, le fils du père, les faibles des puissants et des riches qui les défendent, les protègent, pourvoient et portent remède à leurs misères et à leurs besoins. Les Docteurs⁽¹⁾ disent parfaitement que cette même servitude existait, dans le primitif état d'innocence de l'humanité, où l'on aurait trouvé tant de bonheur et de perfection si l'on avait su y persévérer. Puisque donc tous les hommes ne sont pas nés égaux en dons, en faveurs et en talents naturels, ils n'ont pas pu non plus être égaux en justice, en science, en sagesse, etc. Ainsi nécessairement, les uns dominèrent et les autres furent dominés, non pour le profit de celui qui était supérieur, ni pour remédier aux misères et aux nécessités de ceux qui leur étaient inférieurs, et sur qui avait pas à s'apitoyer dans cet âge heureux, mais pour que les plus parfaits conseillassent ceux qui l'étaient moins, pour qu'ils les guidassent vers une plus grande sagesse, une plus grande justice, une plus grande perfection. Mais l'esclavage dont nous nous occupons, introduit par les guerres parmi les hommes, est une servitude forcée, résultant d'une domination violente, au profit exclusif de celui qui commande, qui est le maître, qui peut disposer de son esclave comme de son cheval et l'aliéner ni plus ni moins que n'importe quelle autre chose lui appartenant.

ANTONIO. — Ce fut là certainement une jolie invention. Nous tous captifs, nous devons être grandement reconnaissants au traître qui a enseigné une telle chose au monde,

(1) St-Ambroise, Épître aux Coles.

qui inventa non seulement d'égorger les hommes, mais aussi de faire des captifs !

SOSA. — C'est bien cela.

ANTONIO. — Que dire de celui qui fit pareille invention et qui inventa aussi la guerre !

SOSA. — Assurément on ne se montrerait nullement injuste envers celui qui en a été l'inventeur, si on le traitait comme ce méchant et hardi criminel qui mit le feu au fameux temple d'Éphèse : un décret rendu par la communauté défendit sous les peines les plus sévères que personne écrivît, nommât ou publiât son nom, de manière à l'ensevelir dans un éternel oubli. Pline⁽¹⁾ dit que les Lacédémoniens furent les premiers qui inventèrent la servitude, mais la vérité est qu'ils ne furent pas les premiers qui inventèrent la guerre, dont le fruit, nous l'avons dit, est l'esclavage. Ce ne sont pas eux non plus qui guerroyèrent les premiers dans le monde, qui réduisirent des hommes libres en captivité.

ANTONIO. — Alors qui est-ce ?

SOSA. — Justin⁽²⁾ pense que Vexoris, que d'autres nomment Sésostris, roi d'Égypte, fut le premier qui fit usage de la guerre et que Tanaïs, roi de Scythie, fut le second ; que Vexoris conquiert jusqu'au Pont et Tanaïs jusqu'à l'Égypte. Mais ce qui est la vérité, c'est ce que l'on tire du récit de l'Écriture Sainte, que le premier qui commença à guerroyer dans le monde, qui troubla la paix humaine en subjuguant et emprisonnant les hommes, fut l'orgueilleux et féroce géant Nemrod, le fils de Kouch, neveu de Cham et petit-neveu de Noé, lequel bâtit la grande tour de Babylone, et par des guerres et des violences fonda la première monarchie, le royaume de Babylone et des Assyriens, l'an 1788 du monde, et 3411 ans avant la venue du Christ. L'Écriture Sainte⁽³⁾, quand

(1) Pline, liv. VII, ch. 56.

(2) Justin, liv. I.

(3) Genèse, ch. 10.

elle traite ce méchant de géant, de robuste, de vaillant chasseur devant Dieu, elle veut parler de la manière et des artifices grâce auxquels il se rendit si puissant, et qu'il employa publiquement, ouvertement, sans crainte ni honte aucune de Dieu ; il était chasseur, non de bêtes féroces ou d'animaux sauvages, mais des hommes qui vivaient sans nulle crainte et dans la liberté que la nature leur avait donnée, sans savoir ce qu'étaient la captivité ni la sujétion résultant de la violence. Il est vrai que Bérose, l'ancien historien Babylonien, si estimé d'un grand nombre d'auteurs sacrés et profanes, — ou tout autre, quel qu'il fût, qui réunit ces fragments d'histoire connus dans le monde sous le nom de Bérose, affirme que les anciens Chaldéens ont consigné dans leurs écrits qu'avant le grand déluge universel dont fait mention la Sainte Écriture⁽¹⁾, il y avait près du mont Liban une ville très grande et très peuplée que l'on appelait Énos, habitée par des géants, qui du levant au couchant dominaient tout le monde. Confiants en leur force et en leur grand développement physique, ayant d'autre part trouvé l'usage des armes, ils faisaient régner l'oppression sur le reste des hommes, qu'ils avaient subjugués : ils étaient d'un si extrême dévergondage qu'ils se servaient indifféremment de leurs propres mères, de leurs filles, de leurs sœurs et même des hommes et des bêtes. Il dit encore que ce furent eux qui inventèrent les pavillons ou tentes de camp, les instruments de musique et toutes les plus grandes délicatesses et jouissances de la chair ; qu'ils étaient si bestialement cruels qu'ils mangeaient les hommes et ouvraient le ventre aux femmes enceintes, pour dévorer les tendres créatures qu'elles avaient dans leurs entrailles, au mépris de toute religion et vivant sans aucune crainte et aucun respect de Dieu.

(1) Genèse, ch. 7. — Sebas. Mus. I. Geog.

ANTONIO. — Dieu me pardonne ! Est-il possible que des hommes fissent des choses aussi horribles ?

SOSA. — Il n'y a pas lieu de s'étonner, car c'est une vérité que formule Cicéron, qu'il n'y a pas de nation si barbare qu'elle ignore quel Dieu il faut adorer, qu'elle ne sache au moins qu'il existe.

Cette disposition est si naturelle aux hommes que Jamblique, excellent philosophe platonicien, dit que l'homme entend et suit cela avant de faire aucun usage de la raison. Les Grecs appelèrent cette connaissance *prolepse*, c'est-à-dire connaissance et formation de la chose anticipée dans l'esprit. Cela étant et l'intelligence de ces féroces géants étant fermée à une chose si naturellement claire et manifeste, leur jugement étant si perverti, si troublé, qu'ils ne reconnaissaient pas Dieu et ne s'occupaient nullement de l'honorer et de lui rendre un culte, — car la crainte de Dieu, qui est le frein naturel de la malice humaine, leur manquait, — il n'y a pas à s'étonner s'ils commettaient ces épouvantables bestialités. Certains disent que l'Écriture Sainte semble favoriser cette opinion, parce que d'abord elle dit dans le livre de la Genèse qu'avant le déluge il y eut beaucoup de géants, hommes très puissants, très nombreux et fameux, car il paraît que ce grand pouvoir et cette renommée dans le monde devaient avoir été obtenus par de grands faits d'armes et des conquêtes. L'Écriture ajoute encore que leurs péchés étaient si nombreux et si grands que Dieu leur envoya le déluge, qui les anéantit. C'est donc ainsi que ces géants inventèrent la tyrannie sur la terre pour subjuguier et dominer les autres hommes. L'esclavage ne pouvait avoir pour commencement de plus abominable malice et scélératesse.

Mais ce qui excite le plus mes doutes, c'est ce que dit ce même Bérose, qu'avant le déluge universel, ces géants avaient un pouvoir si grand et si étendu, qu'ils dominaient le monde du levant au couchant et qu'ils assujettissaient par force tous

les hommes, parce que l'Écriture, Sainte (dont l'auteur est le Saint-Esprit) dit clairement, comme il a été rapporté plus haut, que ce fut Nemrod, et non un autre, qui le premier commença faire des conquêtes, à subjuguier et à dominer les peuples, mais parlant seulement de l'époque postérieure au déluge. Elle dit encore qu'il fut le premier qui régna à Babylone et créa la monarchie des Assyriens, qui prirent le nom de son fils Assur. Tous les docteurs en général, tant les nôtres que les Grecs et les Latins, aussi bien que ceux des Hébreux, disent que cette monarchie fut créée sur ce point et ailleurs ; ils déclarent qu'elle est la première qui ait existé au monde.

Tous les historiens anciens profanes et gentils, comme Appien, Élien, Diodore de Sicile, Strabon, Trogue-Pompée, Pline, Justin, Plutarque et d'autres encore, qui écrivirent ou traitèrent en quelque façon de cette matière, affirment la même chose. Et s'ils ont voulu dire que les géants qui fondèrent cette monarchie, et qui sont ceux dont parle Béroze, furent ceux qui vivaient du temps où Dieu commanda au juste Noé, cent ans avant le déluge, de fabriquer l'arche, les mêmes dont l'Écriture Sainte dit que c'était des géants fameux et puissants, je ne sais si l'on pourrait affirmer cela avec raison. En effet, si le pouvoir de ces géants fut aussi général que le veut Béroze et s'étendait au monde, et si ce fait, si remarquable qu'il en devient merveilleux, fut la cause de leur renommée, comment l'Écriture Sainte n'en fait-elle nulle part mention, ainsi qu'elle l'a fait pour des choses de bien moindre importance ? A plus forte raison ces géants dont l'Écriture dit qu'ils étaient fameux et puissants, ne furent-ils pas les inventeurs des tentes de campagne, ni des armes, ni de la musique, comme le prétend Béroze, qui leur attribue la création de la monarchie, parce que cette même Écriture attribue positivement l'invention des tentes à Jabel, sixième neveu de Caïn, en disant qu'il fut le père et l'auteur de ceux qui habitaient sous les tentes et qu'ils étaient pasteurs. Les fils

étant nécessairement obligés de vivre ensemble, en compagnie de leur père, et le père aussi avec eux ne faisant qu'un, tous devant conséquemment suivre la même manière, le même genre de vie, les fils se livraient à la même occupation que leur père. L'Écriture disant qu'ils vivaient dans les champs et non dans quelque ville ou localité fameuse, comme le faisaient les géants de Bérose ; comme elle affirme en outre qu'ils étaient des pasteurs, qui ont pour profession de faire paître leurs troupeaux et de labourer la terre, mais non d'être soldats et de conquérir des peuples en guerroyant contre des pays éloignés, on déduit clairement que ni les géants de Bérose ne furent les inventeurs des tentes de campagne, ni Jabel ni ses fils ne furent ces géants conquérants, fondateurs d'un vaste empire. En ce qui concerne l'invention des instruments de musique, la même Écriture Sainte l'attribue à Jubal, frère de Jabel, de même que celle des armes et des instruments de fer, à Tubal-Caïn, frère des deux précédents ; et elle ne dit pas que ces trois frères étaient ces fameux géants antérieurs au déluge, ni d'autres êtres de dimensions extraordinaires. Que l'on ajoute encore à cela que ces fameux géants, dont parle l'Écriture, vivaient cent ans avant le déluge et même à l'époque où la terre fut submergée ; toujours est-il certain qu'ils périrent avant le déluge. Au contraire, ces trois frères Jabel, Jubal, Tubal-Caïn, ainsi qu'il ressort de la même Écriture, existèrent à une époque plus reculée. De tout cela on peut enfin conclure que cette monarchie de géants, dont parle Bérose, n'est que quelque antique récit plutôt qu'une histoire véritable ; mais nous ne lui dirons pas d'injures et l'on doit l'accepter avec autant de vénération que font certains aux dires de ce livre, qu'ils respectent comme renfermant des oracles d'Apollon. En effet, beaucoup de gens très doctes et très érudits ont remarqué, avec beaucoup de justesse, que dans ce livre, qu'ils attribuent à Bérose, il se trouve bien des choses qui diffèrent ou même qui contredisent

ce qu'écrivent des auteurs de grand poids et très véridiques, tandis que d'autres, qu'on n'y rencontre pas, sont cités par des auteurs anciens dont l'autorité est grande ; ce que je vous démontrerais clairement, si cela se rapportait au but que nous poursuivons, ou si nous étions autre part. D'une façon ou d'une autre, il leur semble, avec raison d'ailleurs, que ces fragments et rapsodies ne doivent pas être du fameux Béroze, le célèbre Babylonien qui a tant écrit sur les temps les plus anciens du monde, et que leur autorité n'est pas telle qu'il ne leur soit pas permis de s'écarter de ce qu'il affirme, surtout quand la raison est avec nous, ainsi que cela est plus copieusement et doctement exposé dans le remarquable itinéraire de Gaspard de Barros, et bien que Hector Pinto le reprenne âprement dans ses dialogues. Mais quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, ce qui est certain et bien démontré, c'est que, sans aucun doute, l'habitude de la guerre et de la domination par la violence a commencé après le déluge, en la personne de Nemrod, géant barbare et cruel, et ce ne fut pas un autre que lui qui inventa l'esclavage. Enlever aux hommes la liberté par la violence, les soumettre par les armes, répandre le sang, de pareilles monstruosité ne pouvaient véritablement provenir que d'un monstre exceptionnel, une si extraordinaire barbarie que d'un barbare, une aussi grande cruauté que d'un féroce et cruel géant. Aussi y en a-t-il qui écrivent que Nemrod avait un corps si énorme, des membres si extraordinairement grands, que sa stature atteignait trente coudées de haut.

ANTONIO. — Est-ce possible ?

SOSA. — C'est ce qu'affirme Honorius Auguste d'Autun, homme très docte en lettres divines et humaines, qui fut contemporain de Rupert, abbé de l'ordre de saint Benoît, du temps de l'empereur Henri V. Cela ne doit pas nous effrayer, car la nature humaine était dans ces temps primitifs si robuste et si exubérante, — au rebours de ce qu'elle est devenue aujourd'hui,

où, par suite du cours des temps, des malheurs et des altérations, elle est si faible et si — qu'elle pouvait alors mettre facilement au jour des produits extraordinaires et merveilleux, principalement par le concours et la volonté du Seigneur et de quelques remarquables constellations et planètes qui existaient sans doute alors. La disparition de ces astres a aussi amené celle de ces monstrueux et épouvantables effets.

ANTONIO. — Il paraît incroyable qu'un homme si remarquable et si extraordinairement grand, un véritable monstre ait pu naître d'une femme. Comment la chose est-elle possible?

SOSA. — Il y a lieu de s'effrayer davantage de ce que raconte un auteur remarquable et écrivain très sûr tel que Plutarque, quand, dans la biographie de Sertorius, il dit qu'en Maurétanie, qui aujourd'hui forme pour la majeure partie les royaumes de Tlemcen, de Fez, du Maroc et de Sous, l'on ouvrit devant ce général le tombeau du fameux Antée et qu'on y trouva un cadavre d'une taille de soixante-dix coudées ! Pline, écrivain exact et remarquable, dit que dans l'île de Crète, que nous appelons maintenant Candie, on découvrit, en remuant une certaine colline, un squelette long de quarante-six coudées. Et Solin, auteur non moins célèbre, écrit que dans la guerre entreprise par les Romains pour conquérir cette même île de Candie, on découvrit au milieu du lit d'une rivière un squelette long de trente-cinq coudées, que les légats L. Flaccus et L. Metellus, qui furent prévenus, allèrent voir et examinèrent de leurs propres yeux. Jean Boccace, dans son livre de la *Généalogie des dieux*, mentionne ce que décrit longuement Fazelo, auteur moderne, très au courant des choses de Sicile : en l'an du Seigneur 1342, certains paysans, mettant au jour les fondations d'une maison au pied du mont de Trapani, — que vous avez vu si souvent quand vous naviguiez près des côtes de ce royaume de Sicile, sur les galères de notre religion, —

trouvèrent, dans une très grande caverne, un corps humain d'une telle grandeur que le bâton qu'il tenait à la main gauche, et qui était placé près de lui, était aussi grand que le mât d'un navire. Épouvantés, ils appelèrent une foule de gens qui accoururent les armes à la main pour se repaître de ce spectacle merveilleux ; ils entrèrent avec des torches allumées dans la caverne, mais quand, leur peur ayant disparu, ils voulurent toucher ce corps avec les mains, il tomba entièrement en poussière, ainsi que le bâton. Il ne resta qu'une grosse et longue tige de plomb qui était dans l'intérieur du bâton et qui du sol arrivait à la main du géant, ainsi que quelques dents d'une grosseur incroyable et la partie antérieure du crâne, qui était si grande qu'elle pouvait contenir quelques *salmas*⁽¹⁾ de figes. Fazelo affirme que ces dents et ce fragment de crâne étaient encore visibles de son temps, — et il y a un peu plus de 80 ans qu'il écrivait, — aux pieds d'un crucifix dans une église du pays. De même dans l'année du Seigneur 1548, le frère George Adorno, chevalier de votre Ordre, Génois de nation, qui était alors général des galères de la religion, étant à chasser dans les champs de Syracuse, aussi en Sicile, trouva dans une grande grotte un autre corps humain, haut de vingt coudées. L'ayant touché avec peu de soin et par mégarde, il tomba tout en poussière, sauf quelque partie du cerveau, les côtes et d'autres ossements, qu'il envoya à titre de grande curiosité au grand maître de la religion, qui était alors frère Jean Homédés, Aragonais. Ce fait a été aussi rapporté par Fazelo, et quelques Siciliens honorables m'ont raconté en avoir été témoins oculaires.

Mais pourquoi me fatiguer à multiplier ces citations d'auteurs ? Vous pouvez bien me croire pour sortir de ce doute, car je vais vous dire l'exacte vérité. Dans les années où je

(1) Salmas, mesure de 55 arrobes ; l'arrobe valant 16 litres 133, ce crâne aurait eu une capacité de 887 litres environ.

me trouvais dans ce royaume de Sicile, comme vous le savez, non seulement à Syracuse et à Catane, mais à Augusta, à Letim, à Franca-Forte, Melitelo (Mileto ?), à Mineo et en d'autres lieux au pied du fameux Etna, que l'on appelle vulgairement Montegibello, souvent, et non une seule fois, j'ai vu et j'ai tenu dans mes mains quantité de molaires et d'ossements humains de toute sorte, que l'on trouva dans des cavernes qu'on appelle grottes dans ce pays, et dont quelques seigneurs siciliens me, firent présent. Ces ossements étaient extraordinairement grands, et de leur proportion avec les autres membres du corps nous déduisîmes qu'ils avaient appartenu à des géants d'une stature et d'une grandeur remarquable.

ANTONIO. — De quelle taille pouvaient-ils être ?

SOSA. — Il n'était pas possible de le savoir exactement. Si cependant nous avions eu la mesure certaine et véritable de quelques membres de ces corps, il n'aurait pas été impossible de deviner d'une manière certaine leur grandeur, de la même façon que l'excellent philosophe Pythagore déduisit celle du corps du fameux Hercule.

ANTONIO. — Comment cela se fit-il ? Ne pourrions-nous pas le savoir ?

SOSA. — Bien que nous sortions un peu du sujet de notre entretien, comme il s'agit d'une rare découverte, due au génie d'un aussi illustre philosophe que Pythagore, et par conséquent digne d'être connue, je vous la raconterai d'après le récit qu'en a fait Aulu-Gelle, auteur de tant de crédit et de réputation. Pythagore remarqua d'abord que la portion de stade que franchissait Hercule de son pas (lequel était dessiné et mesuré à Pissa, ville de Grèce, dans la province d'Achaïe, par où passe la fameuse rivière Alphée près du temple de Jupiter Olympien) était d'une longueur de 600 pieds ; il vit d'autre part que si les autres Stades ordinaires étaient aussi de 600 pieds, ces derniers étaient cependant plus petits. Et ainsi

il découvrit que la plante du pied d'Hercule était d'autant plus grande que le stade olympien dépassait les autres. Ayant donc trouvé la mesure du pied, il s'en servit pour mesurer les autres membres du corps d'Hercule, et il trouva ainsi que sa taille dépassait celle des autres autant que le stade Olympien dépassait les autres stades, et que par suite sa taille dépassait celle des autres de quatre brasses et un pied.

ANTONIO. — Ce fut certainement une ingénieuse et subtile découverte !

SOSA. — Autant que celui de qui elle venait. Mais revenons à notre sujet. Il y a de si nombreuses et manifestes preuves qu'il y eut au monde des gens d'une taille extraordinaire et qu'il y en eut beaucoup, que nous n'avons pas à nous étonner si Nemrod eut un corps de trente coudées de haut, ni de ce que disent Homère, Virgile et d'autres des grands Cyclopes, des Lestrigons, de Polyphème qui habitaient sur le mont Etna, bien qu'ils aient enveloppé la vérité de bien des choses fabuleuses et poétiques :

ANTONIO. — Je crois fermement que ce méchant Nemrod (car il mérite bien cette épithète), qui était si grand de corps et un si monstrueux géant, comme vous dites, ne devait pas être moins monstrueux ni moins brutal en son esprit et en son caractère, qu'il l'était dans le développement de son corps ; ou plutôt, je pense, tout ce qui était en lui devait être d'un véritable, Cyclope, d'un Lestrigon ou d'un autre Polyphème, ou d'un Éphialte, d'un Égéon, d'un Tiphon, d'un Briarée ou de tels autres géants anthropophages, puisqu'il fut naturellement et de lui-même si pervers qu'il inventa un procédé sauvage contre les hommes, et qu'il n'eut pas honte d'être le premier qui en usât dans le monde.

SOSA. — Et encore le dommage serait moindre, si sa perversité eût été satisfaite avec les deux calamités dont nous venons de parler, qui sont de troubler le monde par des guerres

et des assassinats, et d'enlever aux hommes, que Dieu et la nature firent libres, le glorieux et inestimable privilège de la liberté, pour les transformer en captifs et en esclaves. Mais on doit en outre tenir pour certain que ce fut lui, et nul autre, qui inventa de plus la barbare et infâme coutume d'un usage si général dans le monde, c'est-à-dire de vendre les hommes pour de l'argent, de les transformer en objets de lucre et de trafic, de les troquer ou de les acheter comme si c'étaient des animaux des champs contre de l'or ou de l'argent. Et il ne pouvait en être autrement, parce que l'orgueil étant accompagné de l'envie et ces deux choses s'entendant si bien, ainsi que le disent saint Augustin et saint Bernard, que ni l'orgueil ne se trouve sans envie, ni l'envie sans l'orgueil, car l'orgueil est d'origine céleste, comme le dit saint Jérôme ; — il naquit dans le ciel et s'y trouva d'abord, et par suite il tend toujours vers son origine et recherche ce qui est élevé ; — et ce fut sa grandeur Même qui persuada à ce méchant homme, comme elle le persuada à d'autres, de se mettre au-dessus de tous, et de ne pas tolérer que quelqu'un fût ni plus grand, ni même son égal, mais de faire de tous des sujets, des inférieurs et des esclaves. Ainsi également l'envie, sa compagne et non moins furie infernale, ne pouvait demeurer tranquille en lui, et par suite lui faisait parcourir le monde pour voler, enlever, user de violence et ravir de force le bien d'autrui. Et comme le naturel de cette sangsue est, dit Innocentius, de ne jamais dire: « assez », mais « donne encore et toujours », après qu'il eut privé les hommes de leur liberté, de leurs vêtements et de leurs biens, elle lui fit inventer un nouveau procédé de gain consistant à vendre les hommes, et à fixer un prix à ce qui, par sa grandeur et son excellence, ne saurait être l'objet d'aucune estimation.

ANTONIO. — De cette façon il est probable que celui-là même, et nul autre, fut le premier à inventer les chaînes, les fers et les prisons où il pouvait tenir attachés et sous bonne

garde les captifs, afin qu'ils ne pussent s'enfuir. En définitive il inventa d'abord les mauvais traitements et les misères, compagnes du triste esclavage.

SECTION VI

SOSA. — Je tiens cela pour très probable, parce que si, selon quelques-uns, Tullus Hostilius, roi de Rome, fut celui qui inventa les prisons et les fers, cela ne s'entend que de la prison de la ville de Rome seulement ; mais la Sainte-Écriture dit qu'au paravant, du temps de Joseph, fils du patriarche Jacob, il y avait en Égypte une prison où ce saint personnage fut mis, et des fers aussi, puisque le Psaume dit qu'il les eut aux pieds. Et bien que ces choses n'eussent pas été inventées dès le principe pour les captifs seulement, mais plutôt soit pour châtier les méchants, soit pour le bon ordre de la justice, je crois que ; l'état de captif ou de serf ayant toujours été le plus misérable de tous, la prison, les châtimens et les fers ont nécessairement servi de tout temps de cortège à la captivité ; partout les méchants s'en servaient dès l'origine de la captivité à l'égard des malheureux esclaves. Ainsi Justin appelle les coups de fouet et les chaînes, les compagnons de la captivité. Il devait en être de même de la faim, de la soif, de la nudité, des travaux, des affronts, des misères qui sont les compagnons les plus assurés et les plus assidus du malheureux captif.

ANTONIO. — Qu'ont pu inventer de plus, les démons de l'enfer pour abattre davantage l'homme que Dieu avait créé si haut ! combien plus honorable et profitable pour le monde qu'un homme aussi barbare et sauvage ne fût jamais né ! Ce misérable certes s'est ainsi acquis un bel honneur ! Qu'els trophées pleins de gloire, quels illustres exemples il a laissés à ceux qui devaient plus tard venir au monde !

SOSA. — Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas ainsi que la chose fut envisagée par les fils et les descendants de Nemrod ; au contraire, ils ne s'efforcèrent en rien davantage de ressembler au tronc d'où ils sortaient, car ils suivirent le même chemin que leur père, et firent consister toute leur gloire et tout leur bonheur à marcher sur ses traces. Aussi son fils Assur, que d'autres nomment Bélus, poursuivit-il, avec un très grand soin et beaucoup de zèle, ce que son père avait commencé ; ainsi fit aussi son neveu Ninus, époux de Sémiramis, laquelle, d'après leur exemple, conquit l'Éthiopie et attaqua l'Inde ; ainsi firent d'autres encore, qui pendant longtemps leur succédèrent, et qui ne furent ni moins diligents, ni moins avides de ce genre de gloire et de l'honneur de subjuguier et emprisonner les hommes. Ils développèrent ainsi considérablement la monarchie d'Assyrie, grâce aux violences dont ils accablèrent les hommes, aux grandes conquêtes de royaumes et de princes qu'ils firent et où ils semèrent la dissolution. Leur gloire dura jusqu'à Sardanapale, dont la puissance diminua et qui perdit la monarchie avec la vie.

ANTONIO. — C'est de ceux-là et de leurs pareils que le proverbe dit : « *De méchant corbeau, mauvais œufs.* » Les lions, les griffons, les tigres, les bêtes féroces et les oiseaux de proie font de même, eux qui, étant petits, apprennent de leurs parents ce que, devenus grands, ils font continuellement.

SOSA. — Ces plaintes ne rapportent rien aujourd'hui, et, comme dit le proverbe, « *il ne sert de rien de crier après les morts.* » Il vaudrait mieux, avant de pousser plus loin, que vous remarquiez une chose digne de considération et qui se présente ici. La monarchie aujourd'hui est une chose qui présente une telle majesté, qui est d'une si merveilleuse et excellente grandeur et, pour dire vrai, la fidèle image, autant que cela peut être dans le monde, de l'autorité suprême que Dieu exerce sur toutes les créatures qu'il gouverne et sustente.

Ainsi que l'ont dit Aristote et d'autres, des diverses formes de gouvernement, qui sont la démocratie ou état populaire, l'oligarchie, où l'autorité appartient à un petit nombre, l'aristocratie, où les grands dominant, la monarchie, où un seul gouverne, — c'est cette dernière, qui est la meilleure, la plus sûre, la plus utile, la plus avantageuse, la plus tranquille et, par conséquent, la source des plus grands biens pour les hommes, ce qui prouve que c'est une grâce toute particulière faite par Dieu à ceux qui vivent sous ce régime. Eh bien ! considérez combien viles et basses, ou plutôt combien blâmables et abominables furent ses origines : l'orgueil ; l'envie, la force, la violence, l'assassinat, l'effusion du sang, le brigandage, le vol, l'injustice, l'emprisonnement et l'abaissement des hommes, la confusion et le trouble du monde, tels furent bien les moyens employés par Nemrod pour fonder la première monarchie du monde.

En même temps réfléchissez que ce sont là les divinités que nous hommes nous adorons extérieurement et mentalement, et devant lesquelles nous ressentons une frayeur qui nous laisse comme hébétés. Considérez aussi les moyens et les inventions que trouvèrent les hommes pour se faire appeler divins, et même pour se faire honorer comme des dieux, si bien qu'on consacrait à leur nom des temples, des autels, des statues et des prêtres. Nemrod, en effet, ne fut pas le seul qui agit ainsi dans le monde, ni le seul qui devint roi à l'aide de si beaux procédés ; car si vous avez lu, comme je le pense, les livres des historiens, vous avez dû aussi remarquer que toutes les monarchies qui ont existé dans le monde et presque tous les royaumes, empires, souverainetés ou autorités inventés par les hommes eurent des débuts identiques à ceux de Nemrod ; pas un n'a commencé autrement que par quelque méfait ou trahison remarquable. Je vous le démontrerais clairement, si je ne craignais de vous fâcher et de trop nous éloigner de notre but.

ANTONIO. — Si cela seul vous arrête, je vous supplie de ne pas laisser de me faire cette grâce, car je ne pourrai qu'être très satisfait d'entendre des choses si intéressantes, et nous pourrons nous distraire un peu en apprenant des faits si remarquables, bien qu'étrangers à notre sujet.

SOSA. — suis heureux de vous obéir à propos de cette question intéressante, bien que je veuille le faire brièvement. Je commencerai par la monarchie des Babyloniens, qui remplaça immédiatement celle des Assyriens, qui eut moins d'extension et qui ne dura pas plus de soixante-dix ans, ainsi que le constate le prophète Jérémie. Celui qui la fonda fut le grand Nabuchodonosor, et le moyen qu'il employa pour arriver à cette puissance consista à se soulever contre son maître naturel, Sardanapale ; il sut gagner à son projet de nombreux complices, et, quand leurs mesures, furent prises, ils lui refusèrent l'obéissance. Leur trahison jeta Sardanapale dans un si grand désespoir que, quand il se vit hors d'état d'y résister, il alluma un grand bûcher dans son, palais, et, après y avoir jeté tout ce qu'il avait de meilleur et de plus précieux, il se précipita lui-même dans les flammes qui le réduisirent en cendres.

Darius le Mède, oncle, beau-père et compagnon de Cyrus, fut celui qui enleva le trône à Balthazar, dernier roi de la dynastie des Chaldéens, que d'autres nomment Laborsodac (Nabonide), mais comment ! En poussant ses propres serviteurs à se conjurer contre lui, et à le tuer traîtreusement dans son propre palais sans qu'il se doutât de rien, ainsi que le lui avait prédit la veille le prophète Daniel, en lui expliquant la vision de la main et des caractères tracés sur la muraille, parce qu'il avait agi cruellement dans toute la Babylonie, perçant les enfants à coups de flèches, fracassant contre les murailles la tête de ceux qu'allaitaient encore leurs mères. Alors la ville tout entière fut, à l'imitation de Gomorrhe et de Sodome,

livrée aux flammes, conformément à ce que, bien des années auparavant, avait prophétisé Isaïe.

Cyrus, étant ensuite resté seul chef du pouvoir qu'il avait enlevé aux Mèdes pour le faire passer aux Perses, ne souffrit pas, raconte-t-on, de partager le commandement, et au bout de deux ans, selon les uns, ou de six, selon d'autres, il se souleva contre Darius son oncle, frère de sa sœur et son beau-père, et le contraignit à se contenter de vivre en simple particulier et non en empereur. Cependant il faut dire que Justin le fait agir ainsi à l'égard de son aïeul Astyage, père de sa mère, roi des Mèdes, car sa mère, après l'avoir mis au monde, le fit exposer dans les champs pour y être dévoré par les bêtes féroces. Mais, quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'il ait pu devenir roi sans violer ses devoirs et faire fi des obligations naturelles du sang et de la parenté. Philippe, qui fut le père du grand Alexandre, se rendit à peu près maître de toute la Grèce, non pas tant par les armes que par des fourberies sans nombre, des mensonges, des ruses et des cruautés, ainsi que s'en plaint si souvent Démosthène dans ses Philippiques. C'est de lui aussi que l'on dit qu'il avait ordinairement à la bouche ce dicton en opposition avec un caractère royal et généreux : « *Le renard se glisse là où le lion ne peut entrer.* » Ce fut grâce à ces procédés qu'il laissa le chemin ouvert à son fils Alexandre, appelé plus tard le Grand, et le fils ne tarda guère à ressembler au père : il déclara la guerre à Darius, roi des Perses, violant ainsi la paix qui régnait entre eux, sans qu'il eût été offensé ni provoqué d'aucune manière, et parce qu'il était aveuglé par l'ambition ; il ravagea quantité de provinces, de villes, de villages, immola un grand nombre d'hommes, commit des brigandages et des violences dans toute l'Asie, ainsi que le lui dirent hardiment les ambassadeurs des Scythes, et ce fut ainsi qu'il arriva à ce qu'il ambitionnait, c'est-à-dire de se trouver roi et seul maître d'une grande partie du monde, bien que cela ne

le satisfît pas encore. Alexandre eut pour successeurs ses nombreux capitaines, qui s'installèrent dans diverses parties de cet empire nouvellement conquis, qu'ils démembrèrent et partagèrent entre eux à leur gré : à Cassandre échut la Grèce ; à Antigone, l'Asie ; à Ptolémée, l'Égypte ; à Lysimaque, la Thrace ; à d'autres encore divers royaumes et provinces. Mais ils n'aboutirent à ce résultat que parce que les uns aidèrent, les autres consentirent à ce que cet homme hors ligne fût empoisonné à la fleur de l'âge par une redoutable substance que son échanson versa dans son vin.

Romulus, fondateur de l'empire Romain, était fils de Rhéa, et bien que les Romains, pour s'enorgueillir, prétendissent qu'elle avait conçu du Dieu Mars deux jumeaux, Romulus et Rémus, la vérité est qu'elle conçut d'un inconnu, et que par suite ses enfants, étaient des bâtards. Au début de son règne, Romulus tua son frère utérin Rémus, et bien que dans la suite les Romains aient agrandi extraordinairement leur empire grâce à de beaux faits d'armes, de combien de fourberies, de mensonges, de violences n'usèrent-ils pas à l'égard de leurs amis et de leurs alliés ? Tantôt ils voulaient, disaient-ils, les aider et les favoriser, tantôt ils s'offraient généreusement à les défendre, et grâce à cette amitié feinte et à leur duplicité, ils les subjuguèrent et se rendaient maîtres de leurs amis, tout aussi bien que de leurs ennemis.

On raconte, si je ne me trompe, que Stésichore, celui que Suidas place parmi les sept célèbres poètes lyriques et que Pline, Horace et Quintilien désignent comme un homme de grande valeur et très savant, voulant empêcher les Himériens d'avoir confiance en leur capitaine Phalaris, qui cherchait à devenir tyran à Himère, comme d'ailleurs il le devint dans la suite à Agrigente, et qui leur demandait des soldats pour sa garde personnelle, Stésichore, dis-je, se servit d'un apologue que je vais vous rapporter et qui vous donnera une idée des ruses

employées par les Romains. Il y avait, leur dit-il, un cheval seul maître d'une vaste plaine, où il mangeait et buvait tout à son aise. Mais un cerf venait la nuit dans son domaine et y cherchait sa pâture. Il s'en plaignit à l'homme, son voisin et ami, qui lui répondit de ne pas s'inquiéter, que le remède était facile, car le cheval n'avait qu'à consentir à ce qu'il lui mit un frein et une selle, puis que lui-même montant sur son dos et armé d'une lance, tirerait vengeance du cerf son ennemi. Le cheval, enflammé de colère, consentit ; il fut bridé, sellé et monté par l'homme. Mais au lieu de se voir vengé il demeura dans une perpétuelle servitude. C'est le même but, ajoutait le poète, que poursuit Phalaris sous ces beaux dehors et sous cette apparence d'équité, quand il demande à être votre gouverneur et à avoir une garde payée par vous pour sa sécurité personnelle. Et en effet, l'intention de Phalaris était bien de dompter la ville et de s'en rendre maître, d'elle et des habitants.

C'était tout à fait de même et avec ni plus ni moins de ruse qu'agissaient les Romains, qui, sous prétexte d'aider et de défendre leurs amis, s'emparaient des royaumes et des pays des autres peuples dès qu'ils avaient mis un pied chez eux. C'est avec autant de méchanceté, avec tout aussi peu de bonne foi et de franchise qu'ils se rendirent peu à peu maîtres de l'Espagne, sous le prétexte de secourir les Sagontins contre les Carthaginois ; de la Grèce, en favorisant les Grecs contre Philippe et Persée, rois de Macédoine ; de l'Asie, en défendant Attale, roi de Pergame, et d'autres contre le grand et puissant Antiochus. Ils firent de même pour bien d'autres provinces, et se rendirent ainsi maîtres de la plus grande partie du monde :

Cela dura jusqu'à l'époque du grand Jules César, dont vous savez, car le fait est notoire, que pour devenir roi et pouvoir tyranniser Rome et tout l'univers, il attira à lui tous les jeunes gens les plus débauchés et les plus vicieux, et que ce

fut grâce à eux qu'il recourut aux armes, leva ses étendards contre sa patrie, persécuta le Sénat, égorgea un grand nombre d'hommes illustres et ravagea le monde.

Tous ceux qui se succédèrent dans l'empire romain ne prirent pas d'autre voie et n'eurent pas d'autres titres pour arriver au pouvoir que de mettre à mort leurs propres parents et maîtres naturels. Ainsi fit l'empereur Caligula, qui étouffa, en lui appliquant un coussin sur la bouche, le vieux Tibère, son oncle .et seigneur. De même Néron, à l'instigation de sa mère Agrippine, tua son père adoptif qui était aussi son beau-père, l'empereur Claude, en lui donnant à manger un gâteau empoisonné. Othon devint le maître de Rome en tuant à coups d'épée, en pleine place publique, le bon vieux Galba. Vitellius, qui lui succéda, fut un monstre de glotonnerie et de luxure ; il parvint à l'empire en conspirant contre Othon, qui, réduit au désespoir, ne trouva d'autre issue que de se poignarder. Et Vespasien, pour faire disparaître Vitellius et demeurer seul maître de l'empire romain, ne fit-il pas saisir l'empereur par son frère Flavius Sabinus Vespasien ? On attachait une corde autour du cou de l'empereur, on le traîna ignominieusement et tout nu dans les rues de Rome, on le couvrit de boue, on lui jeta des immondices au visage, et quand on l'eut assez injurié et martyrisé, on le jeta dans les latrines publiques ! Beaucoup d'autres, à Rome, agirent de même pour parvenir à l'empire, et si je voulais seulement les nommer, les jours ni les heures ne suffiraient pas.

Que serait-ce si je parlais des autres royaumes, des pays appartenant aux barbares et des actes infâmes par lesquels ceux-ci débutèrent pour arriver à la puissance suprême ? Je ne vous parlerai que de cinq ou six d'entre eux, qui sont les plus célèbres ou sont restés plus connus et ont joué un rôle important dans le monde. Les Parthes achevèrent la destruction des restes de l'empire des Grecs, qui possédaient encore de

nombreuses provinces en Asie ; pendant de longues années ils furent très puissants, inspirant de la crainte aux Romains, les défirent dans de nombreuses batailles, et leur firent subir des pertes importantes. Et d'où venaient-ils sinon de bandes de pillards parties de Scythie pour piller en Asie

Arsace, Perse de nation, abattit ensuite l'orgueil des Parthes et après les avoir détruits, parvint à rendre aux Perses l'antique gloire de leur empire ; c'est de lui que ceux qui, pendant de longues années, lui succédèrent, tirèrent leur nom d'Arsacides. Bien que certains disent que c'était un simple particulier, mais un homme honorable, la vérité est qu'il était un simple berger, mais qui, hardi et audacieux, était accoutumé à voler sur les grands chemins.

Et de Mahomet, nous savons bien, pour notre malheur, qu'il finit à force de méchancetés et de duplicité par persuader à un grand nombre de barbares qu'il était quelque chose, et laissa après sa mort, à ses khalifes et successeurs, l'empire qu'il avait fondé par ses conquêtes en Arabie, en Perse, en Médie, en Parthie, en Babylonie, en Syrie, en Égypte et dans d'autres provinces de l'Asie et de l'Orient. De même les Turcs, qui, grâce à nos discordes, à notre mortel assoupissement et à notre négligence, sont aujourd'hui maîtres d'un si grand et si vaste empire, n'ont d'autre auteur et initiateur de leur puissance que le turc Othman, homme féroce, voleur renommé, coupeur de routes, qui, grâce à d'autres voleurs de son espèce, commença à piller et à assassiner les gens de sa race pour ensuite devenir leur maître par la force.

Et ensuite Tamerlan, qui n'était qu'un misérable berger boiteux, devenu un voleur fameux, quelles violences, quelles cruautés inouïes ne commit-il pas, quels atroces désastres n'infligea-t-il pas au monde épouvanté pour se rendre maître de nombreuses provinces de l'Asie et de l'Orient, qu'il laissa à ses fils impuissants à les conserver ! Et le grand Sophi, qui

est actuellement un si grand prince, roi de Perse, de Médie, de Parthie, d'Assyrie, de Mésopotamie, de Bactrie, de Caramanie, de Gédrosie et autres grandes et riches provinces d'Orient, et qui est issu du sang de Tamerlan ; est-ce que notre Jean de Varros, homme très docte et très véridique, n'a pas écrit que dans l'année du Seigneur 1490, à peu près, cet homme réussit à devenir un grand prince et à laisser à ses fils un empire riche et puissant, grâce à l'appui de voleurs, d'assassins et d'autres gens perdus et de mauvaise vie auxquels il laissait toute latitude pour voler, violenter et détruire selon leur caprice ?

SECTION VII

Mais abandonnons ce sujet inépuisable, car si l'on voulait tout dire, on n'en finirait jamais, et revenons à la question dont vous m'avez tant détourné. Sachez que lorsque St-Augustin et Justin disent que dans les temps primitifs les rois qui dominaient les hommes et les peuples n'étaient pas élevés à cette situation par le vœu populaire, mais par la modestie et la vertu qui distinguent et font choisir un caractère, cela doit s'entendre seulement pour quelques provinces ou royaumes particuliers, l'Italie par exemple, où Saturne fut élu roi après avoir été chassé du trône de l'île de Crète ou de Candie par son fils Jupiter. Dès que Saturne fut arrivé en Italie, les habitants reconnurent en lui un homme très juste, ami de la paix et du bien public, très sage en toutes Choses, de sorte que l'admiration qu'ils ressentirent pour ses grandes qualités le leur fit choisir pour roi.

Il gouverna l'Italie avec tant de prudence, se fit tant aimer et établit si bien la concorde générale, que Plutarque et Macrobe, comme nous l'avons déjà rapporté, disent que son règne fut appelé l'*âge d'or*, période de félicité où tous vivaient

en commun et où il n'y avait pas de différence entre l'esclave et l'homme libre. Mais ce roi et ceux qui lui ressemblèrent furent en très petit nombre comparativement à ceux, très nombreux, qui imitèrent Nemrod, ce prince qui ouvrit la voie du mal, déchira effrontément le voile de toute pudeur humaine, et dont l'exemple poussa les hommes dans le sentier maudit de la violence, de la brutalité et de la tyrannie. Et plus tard il y en eut beaucoup qui, poussés par l'ambition et leurs mauvais penchants, devinrent, par l'oppression des autres princes et chefs, les tyrans du monde.

Peu, satisfaits de ce qu'ils possédaient, ils convoitèrent le bien d'autrui et commencèrent à se faire la guerre les uns aux autres, se volant, se tuant, ruinant leurs voisins, les réduisant même en captivité, les troquant ou les vendant à n'importe quel prix, par suite de l'envie et de l'avarice qui régnaient alors. On était dans la dure période qu'on a dénommée *âge de fer*, époque où, ainsi que l'a ingénieusement imaginé le poète Hésiode, les Furies ennemies des hommes sortirent de l'enfer. L'amour, la paix, la concorde, la justice, la vérité et les autres vertus firent pourchassées et abandonnées de tout le monde, elles se réfugièrent au ciel ; tandis que la haine, l'inimitié, la guerre, la discorde, l'injustice, le mensonge, l'hypocrisie et tous les vices se répandaient sur la terre et en devenaient les maîtres. Et comme tous ces monstres sont naturellement laids et d'aspect repoussant, ils se couvrirent, pour ne point épouvanter les hommes, des robes et des vêtements que les vertus avaient laissé tomber en s'élevant au ciel et qui étaient restés sur la terre ; ils se mirent des masques et prirent l'aspect des vertus pour qu'on ne les repoussât pas et qu'on n'en eût pas horreur si leur artifice venait à être découvert.

En ce qui concerne l'esclavage, il est certain que Nemrod l'introduisit dans le monde par les guerres et la tyrannie dont

il fut le premier auteur. Dans la suite, dit-on, il fut établi sans aucune peine ni contradiction, accepté par la plupart des nations et si généralement pratiqué que les hommes les plus justes eux-mêmes, et les saints amis de Dieu, tels Abraham et son neveu Loth qui vivaient presque à cette époque, avaient des esclaves et s'en servaient pour les travaux domestiques et la culture de leurs champs. C'est ainsi que lorsque, obéissant à l'ordre de Dieu, ils quittèrent la Chaldée et la Mésopotamie, ce qui eut lieu 261 ans après la confusion des langues, lors de la construction de la tour de Babylone par Nemrod et au commencement du règne de ce prince ; — parmi les choses leur appartenant et qu'ils réunirent pour les emporter, se trouvaient les *âmes* qu'ils avaient *faites* à Harran, d'où ils partaient, c'est-à-dire qu'ils avaient acquises, achetées, parce qu'à ce moment ils n'avaient ni fils, ni filles, légitimes ou bâtards faits ou engendrés par eux ; ces *âmes* étaient les esclaves, hommes et femmes, qui constituaient une bonne part de leurs grandes richesses. A la fin du même chapitre (*Génèse* XII), l'Écriture Sainte, voulant faire connaître combien Abraham était riche, quand, pressé par la famine, il se rendit dans la terre de Chanaan, peu après son retour d'Égypte, nous dit qu'entre autres éléments de sa fortune figuraient des esclaves, hommes et femmes, desquels naquirent trois cent dix-huit « Vernaculi », hommes courageux, qu'Abraham avait chez lui à son service, et à l'aide desquels il vainquit les quatre rois qui avaient défait les cinq princes de Sodome et de Gomorrhe. Il reprit aux quatre rois Loth son neveu et tous les autres captifs, et aussi le grand et riche butin qu'ils emportaient. Or, comme le disent Festus Pompée et les jurisconsultes, *Verna* et *Vernaculus* désignent les esclaves qui naissent chez nous et qui sont issus d'autres esclaves ; et c'est de là, comme le dit élégamment Laurentius Valla, que l'on donne le nom de *Vernaculus* à tout ce qui naît dans notre maison ou

dans notre patrie. C'est pour cela aussi que Cicéron appelle la faute commise dans la maison, *Crimen vernaculum et domesticum*.

Plus tard, au temps du patriarche Jacob, neveu d'Abraham, la coutume d'acheter et de vendre les hommes était si commune et si unanimement approuvée par tout le monde, que l'on ne considérait pas comme un trafic blâmable que certaines gens employassent leur argent à s'en procurer. Lorsque les frères de Joseph décidèrent qu'il valait mieux vendre leur frère aux marchands que de le tuer, ils n'auraient pas pris cette détermination si, dans le pays où ils vivaient et dans toute la Syrie, il eût existé une coutume contraire, ou si cela avait pu causer quelque scandale parmi le peuple qui les eût vus agir de la sorte. De même les marchands Madianites, qui acceptèrent si volontiers la vente, n'auraient pas déboursé leur argent pour acheter Joseph, si, en Arabie leur patrie (car la terre de Madian se trouve dans cette contrée) eux et d'autres marchands n'avaient pas déjà exercé un pareil trafic. Ils ne l'auraient pas à leur tour vendu à Putiphar, général du roi Pharaon, non plus que ce général ne l'eût acheté, si ce n'eût été un usage généralement établi dans tous ces pays. Enfin la coutume de posséder des esclaves, de les acheter et de les vendre est un fait indiscutable ; il existait à cette époque, et s'est continué jusqu'à nos jours, car nous avons hérité de tous les vices et défauts des anciens.

ANTONIO. — Il n'en pouvait être autrement, car-la transmission d'un vice ou d'une coutume vicieuse donne peu de peine et demande peu de temps ; la mauvaise herbe étend d'elle-même ses racines et tout vice tend à se propager.

SOSA. — Ou plutôt, comme le dit Sénèque, la mauvaise habitude ou le vice est comme un chancre qui va toujours en augmentant et se développant, ou comme une maladie contagieuse qui se communique par le simple attouchement de la main et infecte facilement un voisin.

ANTONIO. — Il me vient à l'esprit quelque chose que je voudrais bien savoir : comment traitait-on les esclaves, puisque l'esclavage et le trafic des hommes étaient d'un usage si répandu dans l'antiquité ?

SOSA. — C'est, si vous vous le rappelez, le désir d'être renseigné sur ce point qui a motivé cet entretien et qui est notre but principal. C'est certainement une chose qui mérite d'être connue et sur laquelle tous les écrivains anciens auraient pu nous laisser plus d'éclaircissements que je ne pourrais vous donner en ce moment. Mais ce n'est que par supposition que nous pouvons savoir cela. Je pense donc que ce furent de cruels barbares qui les premiers inventèrent l'esclavage et l'introduisirent dans le monde ; mais qui, dans la suite des temps, le conservèrent et le développèrent, qui furent assez privés d'entrailles pour regarder comme une gloire suprême et un véritable honneur une chose si impie et si affreuse ; aussi, ne devaient-ils pas être bien cléments dans leur manière de traiter de misérables captifs ! Bien que, d'autre part, on sache quelle était la cruauté de quelques hommes pour leurs esclaves, et ce que faisaient certaines nations anciennes dont nous entretenons les récits de l'antiquité ; l'esclavage et la captivité ne furent à aucune époque aussi durs que parmi les barbares de ce pays-ci. Il est au moins bien avéré qu'alors les esclaves n'étaient pas tourmentés comme le sont aujourd'hui ceux qui sont captifs chez les Mores et les Turcs, êtres barbares qui déploient une férocité inhumaine. En nous reportant à la plus haute antiquité, nous voyons, par ce qui a été dit touchant Joseph, que durant son esclavage il fut bien traité par Putiphar, et même après qu'il eut été accusé d'un crime honteux, son maître se contenta de le faire jeter en prison. Il est manifeste que les enfants d'Israël, étant donné qu'ils étaient captifs et soumis à la domination des Égyptiens, lesquels naturellement les haïssaient et détestaient, vécurent cependant pendant leurs quatre cents ans de

captivité, non seulement sans être persécutés ni opprimés, sans être soumis au travail, mais dépourvus de tracas et bien réellement libres et maîtres de leurs actions. Cela dura jusqu'au moment où Dieu lui-même permit, tant pour avoir l'occasion de montrer aux israélites l'amour qu'il avait eu pour leurs ancêtres et ce qu'il ferait pour eux s'ils le servaient, que pour se faire glorifier par Pharaon, permit, dis-je, qu'ils fussent maltraités pendant quelque temps, ce qui n'avait pas eu lieu antérieurement, parce qu'ils avaient excité l'envie par leur accroissement en nombre et en richesses. Ils furent donc contraints à coups de bâton et par de mauvais traitements à faire des briques et à élever des constructions. Ils habitaient néanmoins leurs maisons, labouraient leurs champs, faisaient paître leurs troupeaux, procédaient à la récolte et élevaient leurs enfants, ce qui nécessairement devait beaucoup alléger le peu de travail qui leur était imposé, eût-il même été plus dur.

ANTONIO. — Dans ces conditions, bien des gens en Berbérie voudraient être esclaves ! Je n'appelle pas cela de l'esclavage.

SOSA. — Les intéressés ne pensaient pourtant pas ainsi, car ils élevaient leurs cris vers le ciel et adressaient à Dieu des plaintes nombreuses tout comme s'ils eussent été soumis au plus terrible travail du monde.

ANTONIO. — Ce peuple était le peuple de Dieu, habitué au bien-être et à la satisfaction de ses caprices ; comme il se passait d'ordinaire toutes ses fantaisies, le moindre travail, si peu fatigant qu'il fût, lui paraissait insupportable.

SOSA. — Quoi qu'il en soit, la vérité est que leur esclavage n'était pas plus pénible que ce que nous avons dit, et, à mon avis, si je crois que ce ne fut pas un plaisir, au moins ce ne fut pas une bien grande peine que la captivité qu'ils subirent en Assyrie quand Salmanazar conquit le royaume de Samarie et emmena en captivité le roi Osée, ainsi que toute

la noblesse et le peuple israélites. Or, bien qu'à cette époque la haine, la malignité et la cruauté des hommes fussent considérablement accrues, et que le roi Osée et les dix tribus de Samarie se fussent révoltés contre le roi Salmanazar et l'eussent trahi, nous voyons cependant que ce prince, resté vainqueur, se contenta de les faire passer en Assyrie, où, pour tout mauvais traitement, il leur donna de nouvelles demeures dans les provinces médiques de Kalakh et de Khabour, et ne les soumit ni à la bastonnade, ni aux fers, ni aux cachots. Seul le roi Osée, ce n'était que justice, fut emprisonné, afin qu'il ne pût s'enfuir et ne devint pas une cause de nouveaux troubles ou de guerre. Mais les autres vivaient libres et riches, avaient en abondance des biens, des serviteurs, des héritages et des troupeaux, tout comme les indigènes eux-mêmes. C'est ce qui ressort de l'Écriture, car le bon Raguel, père de la vertueuse Sara et beau-père du jeune Tobie, était l'un de ces captifs et possédait de grands biens.

La captivité des deux autres tribus de Juda et de Benjamin ne fut ni plus dure, ni plus pénible ; quand le grand Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, lesquels succédèrent aux Assyriens, les fit par deux fois passer presque tous en Babylonie. Bien que ce roi se montrât peu humain à l'égard des deux rois Joachim père et fils, et très cruel à l'égard de Sédécias, à raison de l'ingratitude et du parjure de ce dernier, il traita cependant le reste des grands et du peuple juif, déportés en, Babylonie, comme les naturels eux-mêmes. Ainsi que l'écrivit plus tard le prophète Jérémie, ils pouvaient planter de la vigne, installer des jardins, bâtir des maisons, diriger leurs familles, élever et marier leurs enfants. Josèphe dit que, durant cette captivité, ils édifièrent sur les bords de l'Euphrate une belle et grande ville qu'ils nommèrent Nearda, ornée d'un grand nombre de synagogues et d'écoles où l'on enseignait aux enfants tous les arts et sciences. C'est là, disent les

docteurs, que fut composé le Talmud dit babylonien que les rabbins tiennent en grand honneur. Ainsi donc, non seulement les Juifs n'étaient pas molestés par les Chaldéens, parce qu'ils vivaient selon leurs lois, mais encore pendant cette captivité ils vécurent tout à leur aise et comme ils l'entendaient, avec assez de liberté pour pouvoir même fonder des écoles et étudier librement tous les arts. Les Chaldéens n'avaient cependant aucun motif pour user de bienveillance et de bons traitements à l'égard des Juifs, qui s'étaient montrés ingrats et parjures ; il est de toute évidence que s'ils les traitaient ainsi, ils devaient employer les mêmes procédés à l'égard des autres nations qu'ils avaient conquises et des captifs faits à la guerre. Nous verrons d'ailleurs que cette captivité, qui dura soixante-dix ans, ne pesait guère aux Juifs, puisque quand le roi de Perse Cyrus ou, selon d'autres, Artaxercès, donna, dans le courant de la première année de son règne, à tous ceux qui le désiraient l'autorisation de retourner dans leur patrie, beaucoup de ceux qui se trouvaient bien en Babylonie y restèrent. Ce sont leurs descendants qui habitent encore de nos jours en grand nombre dans ce pays, ainsi que l'a rapporté le grand patriarche Abisou, qui vint à Rome dans l'année du Seigneur 1563.

ANTONIO. — J'ai entendu dire la même chose en Espagne par bien des gens qui ont voyagé pendant de longues années dans ces régions et dans le royaume du grand Sophi, et qui ont suivi ce monarque dans les guerres qu'il entreprit contre Soliman, empereur des Turcs et trisaïeul de celui qui règne aujourd'hui ; Paul Jove signale également ce fait. Les personnes dont je viens de parler affirment que les Juifs sont là-bas aussi nombreux que le sable de la mer, et si riches que la majeure partie du commerce du pays est entre leurs mains. Aussi beaucoup d'entre eux, venant de la Babylonie, de la Mésopotamie ou d'autres provinces, descendent par le

grand et large Euphrate, arrivent jusqu'à Bassora au Golfe Persique avec de riches marchandises, traitent avec nos marchands et ceux de diverses nations de l'Orient, tant dans les royaumes soumis à la couronne d'Espagne que dans les provinces portugaises : Ormuz, Diu, Daman, Chaoul, Goa, Cochinchin, Cananor, Ceylan, et même aux Indes orientales.

SOSA. — S'ils sont actuellement si riches des biens de la terre dans ces régions, ils ne l'étaient sans doute pas moins alors en Babylonie, tant que dura la captivité, car le peu de Juifs qui retournèrent dans la Judée, leur patrie, avec Zorobabel, Esdras et Néhémie ; étaient si chargés de richesses qu'à eux seuls ils purent réédifier de fond en comble le somptueux temple de Salomon et couvrir les dépenses considérables qui furent faites pendant les quarante ans que l'on employa à l'embellir.

ANTONIO. — Heureux esclavage, peut-on dire, et combien différent de celui qu'on subit avec la maudite canaille d'ici !

SECTION VIII

SOSA. — De ce malheur nous porterons le deuil quand il en sera temps, mais poursuivons notre entretien.

Aux Assyriens et aux Chaldéens succédèrent les Mèdes, qui se soulevèrent contre Sardanapale, dernier roi de la famille d'Arba ou Arbace, gouverneur de Médie ; cet empire, d'après Justin, dura trois cent cinquante ans. Nous ignorons comment on traitait alors les captifs, mais il est à supposer que les Mèdes agissaient comme les Assyriens et les Babyloniens, bien que, par extraordinaire, il pût se rencontrer parmi eux certains maîtres cruels comme ce Mède qui, rapporte Justin, tenait un Perse nommé Sybares dans les fers. Cet esclave s'enfuit et fut rencontré un beau matin dans les champs par Cyrus, qui plus tard fut roi de Perse. Cyrus lui enleva ses fers, fit de lui son

compagnon dans la guerre qu'il entreprit contre son aïeul Astyage et plus tard l'éleva à un rang important, le nomma gouverneur de la Perse et lui donna sa sœur en mariage.

Les Perses succédèrent ensuite aux Mèdes dans l'empire du monde quand Cyrus, enlevant le pouvoir à Astyage, dernier roi de Médie, fonda la dynastie perse. Xénophon et Justin font les plus grands éloges de ce prince, dont ils vantent la clémence à l'égard de ceux qu'il domptait : tel par exemple Crésus, roi de Lydie et allié des Babyloniens, qui marcha contre lui et qui, ayant été fait prisonnier, garda non seulement la vie sauve, mais obtint même de conserver le patrimoine de ses pères. Il en fit autant et même mieux à l'égard des Lydiens qui se révoltèrent, car les ayant de nouveau vaincus, il ne leur fit d'autre mal que de leur enlever leurs armes et leurs chevaux, en leur ordonnant de se livrer aux plaisirs, aux danses et aux banquets.

Les rois de Perse qui succédèrent à Cyrus n'eurent aucune haine plus vive que contre les Grecs et ne poursuivirent aucun peuple par des guerres plus cruelles et incessantes. Darius et Xerxès surtout les attaquèrent avec de grandes et formidables armées ; ils détruisirent, massacrèrent et réduisirent en captivité une grande partie de cette nation, et cela parce qu'ils voulaient rester maîtres de la mer du côté de l'Asie Mineure. Or, les Grecs, qui possédaient de ce côté un grand nombre de colonies très peuplées, ne pouvaient supporter de les laisser maltraiter par les Perses ; ils défendaient et protégeaient de toutes leurs forces des colonies qui étaient pour eux comme leurs enfants. Les Perses prétendirent même étendre leurs domaines jusqu'au delà de l'Hellespont, sur les provinces de la Grèce. Les Athéniens et les Lacédémoniens s'opposèrent courageusement à la réalisation de ces convoitises et firent les guerres où se signalèrent maints rois et capitaines distingués, tels que Léonidas, Agésilas, Lysandre, Miltiade, Thémistocle,

etc., qui furent la gloire et l'honneur de la Grèce. Au cours de ces combats, on commit d'atroces cruautés à l'égard des captifs grecs, à cause de la haine qui animait ces deux nations. Telles furent, selon Quinte-Curce et Justin, celles dont eurent victimes les Grecs qui vinrent au devant d'Alexandre le Grand, quand il entra victorieux en Perse : aux uns on avait coupé les mains, aux autres les pieds, d'autres étaient aveuglés, d'autres n'avaient plus d'oreilles. Alexandre et toute son armée furent profondément remués par cet épouvantable spectacle, encore que souvent les soldats et les gens de basse extraction commissent ces horreurs. Mais, en général, les Perses se contentaient de garder leurs ennemis en captivité pour les employer comme domestiques, pour en faire des présents à leurs parents, amis ou maîtres ou pour les vendre.

Les Grecs, qui succédèrent aux Perses, vendaient les ennemis faits prisonniers quand ils étaient trop nombreux, mais sans les maltraiter aussi cruellement que les Barbares, et encore ne le faisaient-ils pas toujours, car si Philippe, roi de Macédoine, vendit les Thessaliens et d'autres Grecs faits prisonniers, Justin, qui rapporte ce fait, ajoute que ce prince, après avoir vaincu les Athéniens à deux reprises et lorsqu'il pouvait les faire tous égorger, les renvoya libres et sans rançon. De même son fils Alexandre vendit les Thébains vaincus, mais traita les Athéniens avec humanité, bien que dès le début ils fussent pour lui des ennemis haineux et obstinés ; il rendit généreusement à la liberté tous ceux qui avaient été pris dans une bataille. D'autres Grecs n'étaient pas moins humains envers les Barbares : Plutarque raconte qu'Alcibiade, après avoir défait Pharnabaze, général du roi de Perse, en Asie, fit sur-le-champ rendre à la liberté et sans rançon tous les prêtres captifs, qui étaient nombreux. On sait qu'Alexandre ayant vaincu Darius, roi de Perse, et pris la mère, la femme et les

enfants de ce prince, les traita tous avec le même respect et les mêmes honneurs que dans leur propre palais, à tel point que la mère de Darius disait qu'elle ne se regardait pas comme captive, car dans sa nouvelle situation elle était plus libre et plus maîtresse qu'elle ne l'avait jamais été ; aussi, vaincue par tant de courtoisie et de générosité, ne voulut-elle pas survivre à Alexandre, et elle se tua quand il mourut.

Quand Darius, vivement désireux de recouvrer ces précieux bijoux, fit offrir par ses ambassadeurs une grande quantité d'or et une bonne partie de l'Asie et de son royaume pour les racheter, Alexandre considéra ces offres comme une insulte ; et comme son capitaine Parménion lui disait que, s'il était Alexandre, il accepterait ces offres, le prince irrité lui répondit qu'il agirait ainsi s'il était Parménion et non Alexandre. Il lui donnait ainsi à entendre que cela était contraire à la dignité d'un prince tel que lui, car dans la guerre qu'il avait entreprise ce n'était pas l'argent qu'il avait en vue, mais bien l'honneur, la gloire et la renommée. Il montra la même grandeur d'âme vis-à-vis des nombreux captifs, dynastes, satrapes et généraux des Perses et d'autres nations, qui tombèrent entre ses mains : non seulement il ne les maltraita pas ni ne souffrit qu'ils fussent insultés, mais il fit d'eux ses amis et ses intimes, il leur rendit ce qu'ils avaient perdu et bien au delà. Bref, on ne voit nulle part qu'Alexandre ni aucun de ses capitaines aient accepté de l'argent pour rançon de barbares ou de captifs faits sur les barbares. Le valeureux Pyrrhus, qui était Grec aussi, avait les mêmes sentiments et la même générosité. Quand il vainquit Valérius Levinus, il accorda généreusement leur liberté à deux cents notables Romains qui étaient tombés entre ses mains, car, dit Justin, il considérait comme déshonorant d'accepter de l'argent comme rançon de ceux qui avaient perdu la liberté à la suite de faits de guerre. Il fut froissé des offres que lui faisaient les Romains d'une

grande quantité d'or pour le rachat et l'échange des prisonniers qui se trouvaient en son pouvoir, ainsi qu'on le voit par la réponse qu'il fit à cette occasion et qui a été écrite d'après Ennius et rapportée par Cicéron dans ses Offices. Quand les Grecs gardaient des esclaves ou des captifs pour s'en servir selon leurs besoins, il est certain que ces esclaves ou captifs appartenaient aux nations les plus barbares, telles que les Gètes, les Cappadociens et autres semblables. Sur ce point, il y a d'autant moins à adresser des reproches aux Grecs que les esclaves et les captifs leur ont plutôt de l'obligation, car ce furent les Grecs qui honorèrent la captivité et qui firent rejaillir sur leurs esclaves une grande partie de l'honneur attaché à leurs personnes ; ils se faisaient gloire de posséder des esclaves, d'en être entourés, de s'en faire accompagner dans les rues et les lieux publics, d'en avoir beaucoup dans leurs maisons. Plutarque dit dans la biographie de Lucullus que les Lacédémoniens employaient à trois choses les captifs faits à la guerre : premièrement, au labourage des champs, pour quoi ils payaient une certaine rente ou pension à leurs maîtres, qui leur laissaient le surplus, ce qui constituait un bénéfice important et aidait au bonheur des esclaves ; en second lieu, ils exerçaient toutes les professions mécaniques, leurs maîtres se réservant pour eux seuls l'honneur de porter les armes ; troisièmement, ils avaient à s'occuper des soins de l'intérieur et à préparer la nourriture, ce qui était une grande preuve de confiance. Ils nommaient ces esclaves des *Ilotes* ; les Athéniens les employaient aux mêmes usages et les nommaient *Penestes*. Les Candiotes agissaient de même et les désignaient sous le nom d'*Elaréotes*, ainsi que le dit Fazelo dans son histoire ; mais, selon d'autres, ils les nommaient *Epharmiotés*. On leur permettait d'embrasser toutes les professions, sauf celle des lettres et celle des armes. Les Grecs étaient tellement éloignés de leur faire subir de mauvais traitements

ou de les tourmenter, que lorsqu'un esclave commettait quelque crime ou grave délit, le plus grand châtement qui lui était infligé consistait à lui faire tourner la meule d'un moulin, d'où le proverbe grec si souvent employé par Aristote et certains poètes grecs : « On l'a envoyé au moulin », proverbe qui leur fut emprunté par les Latins. Que dirai-je de la modération et de la patience qu'ils témoignaient à l'égard des fautes de leurs esclaves, même quand le châtement aurait été parfaitement justifié ? On en aura la preuve par deux exemples, car il n'est pas possible de citer tous les faits de ce genre. Valère Maxime rapporte qu'Architas, maître d'un esclave qui remplissait la fonction de villicus, c'est-à-dire de contremaitre ou de chef de bergerie, dirigeant et surveillant une de ses propriétés, s'emporta contre cet homme à cause d'une besogne mal faite, et plein de colère, il marcha sur lui pour le frapper ; mais se calmant subitement et réfléchissant qu'il n'était pas raisonnable de se laisser dominer par la colère contre un esclave, il s'arrêta et s'écria : « Je te punirais si je n'étais pas en colère » D'autres rapportent ce fait autrement : il s'adressa tout bouillant de colère à ses esclaves, dont il y avait plusieurs, et leur dit : « Vous êtes heureux que ce soit moi et non un autre qui soit irrité contre vous ! » Puis il tourna le dos et s'en alla. Le second exemple est celui du Lacédémonien Charilaüs : un de ses esclaves ayant été grossier avec lui et lui ayant parlé hardiment et irrespectueusement, il se borna sans se fâcher à lui dire ces seuls mots : « Si je n'étais pas irrité, je te tuerais ! »

ANTONIO. — S'ils avaient, eu affaire à quelques-uns de ces Maures ou Turcs, nos patrons, ils se seraient vu donner, sur-le-champ et des mains mêmes du patron, cinq cents coups de bâton qui les auraient laissés moulus comme du sel et plus morts que vifs

SOSA. — Je n'en doute pas, car ce sont des gens à l'âme vile et à qui il est naturel de se laisser aller à n'importe quel

mouvement de colère. Mais l'homme magnanime est, comme le disait Sénèque, celui qui, ayant son ennemi en son pouvoir, se trouve suffisamment vengé en domptant ses sentiments. Et de même Pétrarque a dit « La plus noble vengeance consiste à pardonner ».

Après les Grecs, les Romains eurent la domination du monde, et bien qu'ayant eu un très grand nombre de guerres avec des peuples nombreux et barbares, ils usèrent rarement du droit de la guerre et de ce que leur reconnaissait la coutume, qui consistait à vendre ceux qu'ils avaient vaincus et pris dans les combats. Ils n'agirent avec cette rigueur qu'envers quelques populations par trop rebelles, ou qui avaient commis quelque grand crime contre le Sénat et la République. D'ordinaire, ils se contentaient d'affirmer le principe qu'ils avaient pris pour devise et qu'ils exprimaient ainsi : « Pardonner aux soumis, soumettre les orgueilleux. » Tite-Live, Cornélius Tacite, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et d'autres rendent témoignage des bons traitements employés généralement par les Romains à l'égard des esclaves et des captifs ; ils les traitaient avec humanité, car ils s'en servaient pour faire valoir leurs propriétés et garder leurs maisons, ils faisaient d'eux leurs économes et mettaient en eux toute leur confiance, les employaient en qualité d'intendants, de trésoriers, de précepteurs pour leurs enfants, de secrétaires intimes à qui ils confiaient leur honneur et leur personne. Tels furent Tiro qui appartenait à Cicéron, Démétrius à Pompée, Antigone à Jules César, Euporius à C. Gracchus, Chilius à Portius Caton, Daphnis à M. Caurus, Hipparque à Marc-Antoine, Ménécrites à Sextus Pompée, Pacchus à Caton d'Utique, Cécilius à Pomponius Atticus, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Ce qui est absolument vrai encore, c'est ce qu'écrit Plutarque, que les Romains se plaisaient à les marier, à leur faire apprendre toutes sortes de métiers et de professions mécaniques.

Ils mettaient une grande partie de leur importance et de leur renommée à être les maîtres de nombreuses familles composées de ces esclaves ; en quoi se signalèrent surtout, nous dit Cornelius Nepos, L. Lucullus, M. Crassus et le richissime Pomponius Atticus ; cet auteur dit notamment de Crassus qu'il assistait en personne aux leçons que les maîtres donnaient à ses esclaves et que souvent il les enseignait lui-même. Festus Pompée dit que, pour honorer davantage leurs esclaves, les Romains décidèrent qu'aux ides d'août, qui tombent vers le 13 du mois, on célébrerait la fête générale des esclaves, parce qu'à cette date le roi Servius Tullius était né d'une esclave. Plutarque raconte qu'entre autres pratiques d'humanité et de générosité que les Romains établirent, il était de règle que pendant les Saturnales les serfs et les esclaves mangeassent à la même table que leurs maîtres et en même temps qu'eux, ce qui était un moyen de leur faire concevoir quelque sentiment de l'honneur tel qu'il convient à des hommes libres. Quelle meilleure preuve de bonté et d'humanité à l'égard des captifs et des esclaves peut-on demander aux Romains, sinon qu'après avoir fait des lois destinées à réprimer l'audace ou à punir l'ingratitude de quelques-uns envers leurs maîtres, ils en firent également d'autres pour interdire de les maltraiter sans justes causes L'empereur Hadrien exila de Rome, pour une période de cinq ans, une matrone qui avait châtié trop sévèrement plusieurs femmes ses esclaves. Plutarque, dans la vie de Coriolan, Macrobe et Cicéron disent que les esclaves étaient alors traités avec humanité à cause des services qu'ils rendaient et parce qu'ils vivaient près de leurs maîtres ; que le plus grand châtement infligé à l'esclave infidèle était de le promener dans le voisinage, avec, fixé autour de son cou, le bâton qu'on attache au timon du char ; il était appelé par ceux de la maison, ainsi que par les voisins, *furcifer*, c'est-à-dire porteur de fourche, du nom du bois en question. Dans

le même passage, Plutarque dit qu'un Romain faisant un jour appliquer un châtiment extraordinaire par quelques-uns de ses esclaves à un de leurs camarades coupable, la procession des jeux, fête que l'on célébrait en l'honneur de Jupiter, vint par hasard à passer dans cet endroit ; les Romains qui y participaient furent fort scandalisés par ce douloureux spectacle, et tous se mirent à maudire et à invectiver celui qui remplissait l'office de bourreau. Plutarque ajoute que les dieux, qui n'étaient pourtant que des démons, trouvèrent ces procédés si peu louables qu'ils apparurent en songe à Titus Latinus (Latinus d'après Tite-Live, Annius d'après Macrobe), et lui commandèrent d'informer le Sénat du traitement cruel qu'avait subi l'esclave. Les Romains, sur l'avis des prêtres, châtièrent sérieusement le maître, et de plus, considérant la fête comme profanée, parce que ceux qui y avaient pris part avaient assisté à l'application de ce cruel châtiment, ils firent recommencer la fête et les jeux de Jupiter.

On raconte qu'un des principaux sénateurs, Vedius Pollion, furieux contre un esclave qui avait brisé un vase de cristal d'un grand prix, donna l'ordre de jeter cet esclave dans le vivier aux poissons ; ce que voyant, l'empereur Auguste, indigné contre le sénateur qui voulait à raison de ce fait infliger un pareil supplice, fit délivrer le pauvre esclave, défendit qu'on lui fît aucun mal, puis fit briser sous ses yeux tous les vases en cristal qui se trouvaient dans la maison de Pollion. Après avoir, de leur vivant, aimé et traité les esclaves comme leurs propres enfants, les Romains pouvaient-ils leur donner une preuve de sollicitude plus grande qu'en les inhumant dans leurs propres tombeaux ? Aussi, voyons-nous sur un grand nombre d'anciens tombeaux romains, des inscriptions gravées portant : « *Un tel fit ce sépulcre pour lui, pour ses successeurs, pour ses enfants, et libertis suis libertabusque, » c'est-à-dire, « et pour ses esclaves des deux sexes. »* Il ne faut

donc pas s'étonner de trouver dans l'histoire romaine tant d'admirables exemples d'affection et de fidélité donnés par des esclaves pour leurs maîtres, ainsi que le rapporte Macrobe reproduit par Textor dans son *Officina*. Je veux vous en citer quelques-uns, et celui-ci tout d'abord. Publinus Cassianus Philotime était un esclave qui, institué héritier universel par son maître, se jeta dans le bûcher pour se faire consumer en même temps que son bienfaiteur. Alors, en effet, la coutume était de livrer aux flammes les corps des personnages importants, dont les cendres étaient conservées dans une urne ou dans quelque place d'honneur.

Marc-Antoine vaincu par Auguste et désespéré de sa défaite, commanda à son esclave Éros de saisir une épée et de le tuer. L'esclave prit l'épée comme pour en frapper son maître, mais la tournant contre lui-même, il s'en perça et tomba mort aux pieds d'Antoine. Tandis que Caius Gracchus poursuivi par ses ennemis, fuyait sur le mont Aventin, Europe, son esclave, fit tous ses efforts pour le sauver et le défendit jusqu'à la dernière extrémité ; mais quand il se vit impuissant à le protéger contre la mort, il tourna son arme contre lui-même et tomba expirant sur le cadavre de son maître.

Urbitus se cachait dans la campagne Réatine, fuyant ses ennemis qui le recherchaient pour le mettre à mort ; un de ses esclaves se revêtit de ses habits et se jeta sur son lit, convaincu que ceux qui poursuivaient Urbitus, se précipitant chez lui aveuglés par la colère, le prendraient pour son maître et le tueraient à sa place ; et c'est ce qui arriva. En mémoire de cet acte de fidélité, Urbitus fit ériger à son esclave une statue ornée d'une inscription qui relatait cet acte de dévouement digne de passer à la postérité.

Ancius Restion, ayant été condamné à mort, s'enfuit de nuit en compagnie d'un esclave qui lui était très attaché. Celui-ci, après l'avoir tenu caché pendant quelques jours et l'avoir nourri

du produit de son travail, apprit que les ennemis se rapprochaient de l'endroit où son maître était caché. Il tua alors un vieillard que le hasard lui fit rencontrer et jeta son cadavre sur un bûcher auquel il mit le feu ; puis se portant au-devant de ceux qui cherchaient Restion, il leur dit que c'était lui qui avait châtié le misérable et qu'il lui avait infligé des tortures extraordinaires ; en même temps il leur faisait voir le corps que consumaient les flammes du bûcher. Grâce à ce stratagème, Restion réussit à s'enfuir.

Cipion ayant été condamné à mort parce qu'il avait soudoyé des gens chargés de tuer Auguste, un de ses esclaves le porta jusqu'au Tibre dans une corbeille qu'il chargea sur ses épaules, et de là lui fit gagner Ostie. De cette ville il l'emporta, en voyageant de nuit, dans une ferme appartenant à son père et qu'on appelait le Champ des Lauriers ; il l'embarqua ensuite sur un bâtiment qui fit naufrage et le jeta à Naples. Le fidèle serviteur y cacha soigneusement son maître, et dans un interrogatoire auquel le soumit un centurion, on ne put, ni par promesses ni par menaces, l'amener à dénoncer la retraite de son maître.

L'Italien Ascentius Polinius, étant tombé entre les mains de ses ennemis, fut tué par son esclave, qui voulut ainsi empêcher qu'il ne fût livré à Pompée, et qui se suicida ensuite pour ne pas survivre à son maître.

Laissons là ce sujet, qui, si nous voulions nous y arrêter, nous conduirait trop loin. Sachez que, à la même époque que les Romains, florissaient les Parthes, de qui Justin rapporte que pour tout ce qui concernait la guerre ils n'employaient que leurs esclaves, dans le courage et le zèle de qui ils avaient une telle confiance qu'ils leur remettaient la défense de leurs personnes, de leurs enfants, de leurs maisons et de leurs biens. Bien que pour cette raison il ne fût pas permis au vulgaire de rendre la liberté à un esclave, toujours est-il que d'une manière générale tous traitaient leurs esclaves comme

leurs propres enfants. Le nombre chez eux en était si grand que lorsque Marc-Antoine les attaqua avec toutes les forces de l'Orient, il n'y avait, dans l'armée de cinquante mille cavaliers qui lutta contre lui, que quatre cent cinquante Parthes libres ; tous les autres étaient des captifs ou des esclaves.

Cornélius Tacite dit que les Germains, dont le courage était alors peu ou prou connu des Romains, avaient un grand nombre d'esclaves composés de prisonniers de guerre ou de gens qui se vendaient ou jouaient leur liberté, mais en gens de cœur qu'ils étaient, ils ne permettaient pas, sauf exceptionnellement et dans des cas rares, de les fouetter, de les maltraiter, de les emprisonner, de les mettre aux fers, de les astreindre au travail. Mais pourtant ces peuples étaient naturellement très emportés, et quand la colère les aveuglait, ils se précipitaient sur leurs esclaves comme sur des ennemis et les massacraient.

Les Indiens, selon Hérodote, ne se faisaient pas esclaves entre eux et n'admettaient d'esclavage d'aucune espèce, et il ne pouvait en être différemment, puisque, comme le dit Pline, jamais ils ne sortirent de leur pays pour conquérir des territoires étrangers, et que, comme doivent le faire des gens non vicieux, ils haïssaient naturellement tout ce qui est contraire à la loi naturelle.

Il était d'usage chez les Albins que les prêtres chargés des choses sacrées et des sacrifices fussent pris parmi les esclaves, de sorte que ceux-ci seuls étaient revêtus de ces hautes et honorables fonctions de l'État. La plupart d'entre eux étaient, à ce que croyaient les Gentils, inspirés de l'esprit prophétique, et quand leurs prophéties se réalisaient, on en attribuait le mérite à la piété et à la bonté de leurs maîtres.

Depuis les premiers âges jusqu'à l'époque romaine, les captifs furent toujours traités comme je viens de le dire, et il s'écoula de longues et nombreuses années pendant lesquelles

il n'y eut pas, d'une manière générale, de traitements cruels ou inhumains. Si quelque-uns, sur ce point, dépassèrent les bornes de la raison et s'écartèrent de l'usage établi, ce furent des tyrans que l'on appela monstres parce qu'ils affectaient d'agir autrement que le reste des hommes. Tels furent les Syracusains, dont la ville produisit de tout temps un grand nombre d'êtres cruels et tyranniques. Ainsi, à l'effet de distinguer les esclaves des hommes libres, ils marquaient les premiers au fer rouge, à l'imitation de ce qu'on fait aux chevaux et à d'autres animaux. Ils en avaient un grand nombre qu'on appelait, dit Aristote, *Caliceres*, qui répondaient aux *Ilotes* des Lacédémoniens, aux *Pénestes* des Athéniens, aux *Élariotes* des Candiotes, car ils avaient à gagner leur nourriture et leur habillement en creusant et en labourant la terre. A une certaine époque, ils devinrent, dit Suidas, si nombreux que les Syracusains, craignant de les voir se soulever, les expulsèrent de chez eux.

SECTION IX

ANTONIO. — De sorte que l'usage si répandu de marquer le visage des esclaves au fer rouge, n'est pas une invention de notre époque ?

SOSA. — Certes non ; mais ceux qui appliquèrent les premiers cette mesure inhumaine furent de cruels tyrans semblables aux Syracusains dont nous venons de parler. Avant eux, cependant, les habitants de Samos, rapporte Plutarque, marquèrent du blason des vaincus, c'est-à-dire de la chouette, le front des Athéniens qu'ils avaient capturés dans une bataille navale qu'ils gagnèrent pendant une absence de Périclès. Ils disaient, à la vérité, qu'ils rendaient aux Athéniens la monnaie de leur pièce, car antérieurement ces derniers restés vainqueurs les avaient déjà marqués eux-mêmes d'une *Samienne*,

sorte de bateau qui tirait son nom de l'île de Samos, où il était employé, et dont Polycrate, premier tyran de l'île, avait été l'inventeur du vivant de Périclès. Cela eut lieu environ quatre cent quarante ans avant la venue du Christ. Ce procédé trouva ensuite quelques imitateurs, tel, par exemple, le tyran Alexandre de Phalère, qui se faisait, dit Cicéron, servir par un esclave marqué de lettres au visage. De même les Perses, qui, au dire de Quinte-Curce, marquèrent avec des lettres persanes le visage des Grecs captifs qui plus tard se portèrent au-devant d'Alexandre le Grand, lorsque ce dernier entra-victorieux en Perse. Suétone, décrivant les horribles cruautés de Caligula, raconte que cet empereur fit marquer au visage un grand nombre d'esclaves qu'il avait condamnés aux mines et à d'autres travaux, et signale ce fait comme étant un acte de cruauté qui émanait non d'un homme, mais d'un monstre féroce. Valère Maxime parle, si je me souviens bien, d'un esclave appartenant à Ancius Restion et que ce maître cruel avait marqué de certaines lettres au visage. Cette manière d'agir était considérée comme si inhumaine et si étrangère à la magnanimité romaine, que Valère Maxime dit de cet esclave marqué qu'il portait la sinistre trace de la cruauté de son maître.

Aussi la marque, n'ayant été employée que par des êtres infâmes, cet usage ne pouvait être imité par les hommes dignes de ce nom, et moins encore par des chrétiens qui font profession de plus de bonté et de plus de vertu. En outre et à défaut d'autre raison, il suffisait que ce fût une chose honteuse et blâmable en soi, car imprimer à la face d'un malheureux captif ou d'un esclave un signe pareil, qu'est-ce sinon un témoignage public, une proclamation générale destinée à faire connaître à grands cris et par les rues, pour que personne ne l'ignore, qu'un tel, maître de cet esclave, est un être vil et cruel! Au dire de Diogène Laërce, Diogène, pour se venger de certains Athéniens qui l'avaient marqué au visage, traça

leurs noms sur un écriteau qu'il s'attacha au front ; de sorte que, dans tous les endroits de la ville où il passait, on pouvait voir et lire tous tes noms des auteurs de cet acte de cruauté. C'était là certainement une sérieuse et honnête vengeance.

Sur ce point nous devons reconnaître que les Turcs, si brutaux, inhumains et cruels qu'ils soient, nous font grand-honte : bien que leur seul désir soit de prouver, par tous les actes possibles, leur férocité envers les chrétiens et de se faire gloire de l'invention toujours renouvelée de tortures et d'affronts à leur infliger, ils n'ont jamais voulu jusqu'à présent user de ce procédé et marquer les chrétiens au visage, car ils pensent que c'est là faire une grave offense à Dieu, et ils nous reprochent de n'avoir pas honte d'enlaidir et de défigurer la belle et excellente œuvre de Dieu, que constitue le visage de l'homme. Il faut cependant excepter le renégat vénitien Hassan, ce cruel et féroce tyran qui devint roi d'Alger : seul parmi les Turcs, il appliqua le même procédé que nous et fit marquer au visage le pauvre Martinez, Espagnol et bon chrétien, parce qu'il s'était enfui. Pourtant les Mores de Fez et de Maroc, qui sont nos plus proches voisins et qui ont vu que nous, chrétiens d'Espagne, nous pratiquons généralement cette coutume inhumaine, commencent eux aussi à en faire autant à l'égard des chrétiens, mais en reconnaissant que c'est un grand péché.

ANTONIO. — Il leur sied bien d'avoir ce scrupule quand à toute heure ils se livrent à tous les méfaits ! Mais pour ce cas particulier ce qu'ils disent me paraît juste, et à mon avis, il y a là une pratique qu'on ne devrait pas permettre si facilement chez les nations chrétiennes.

SOSA. — Que ceux qui, par leur situation, ont le devoir de juger la chose veillent à cela et revenons à nos tyrans !

La cruauté des Syracusains et des Samiens fut encore dépassée par les habitants d'Agrigente, ville qui ne produisit

pas moins de féroces tyrans que Syracuse et où les captifs et les esclaves étaient astreints à de pénibles et continuels travaux. A la suite d'une grande victoire que, grâce à l'habileté de leur tyran Téron, secondé par son gendre Gélon, tyran de Syracuse, ils remportèrent sur les Carthaginois, commandés par Amilcar, ils se partagèrent les captifs tombés entre leurs mains, qui étaient tellement nombreux que chaque Agrigentins en eut cinq cents pour sa part. Ils les mirent sur-le-champ au travail, employant les uns à labourer la terre, d'autres à cultiver la vigne, d'autres à apporter des pierres, de la chaux, du sable, du bois et autres matériaux nécessaires aux édifices publics de la ville ; d'autres encore eurent à tailler les gros blocs et les colonnes qui servirent à la construction des temples somptueux et de ces merveilleux canaux ou aqueducs, dont les fondations et les restes épars sur le sol excitent encore aujourd'hui toute notre admiration. On donna à ces aqueducs le nom de Phéaces, tiré de celui de l'Agrigentins qui eut la direction de ces travaux.

L'événement dont il s'agit arriva un peu avant que Xerxès, le puissant roi de Perse, fût vaincu par le valeureux Athénien Thémistocle, à la bataille navale qui fut livrée près de Salamine, et presque à l'époque où les Fabius furent tués près de Rome et où Coriolan marcha à la tête des Volsques contre cette ville.

L'exemple donné par les Agrigentins fut aussitôt suivi par d'autres villes et localités voisines, qui avaient également réduit en esclavage de nombreux Carthaginois qui s'étaient enfuis de tous côtés en implorant le secours des populations, et qui, tombés entre les mains de celles-ci, furent employés à des travaux d'utilité publique.

Comme les tyrans luttent entre eux à qui sera le plus cruel, de même que les bons princes rivalisent en vertu et en grandeur d'âme, des tyrans successeurs de ceux dont nous venons de parler, par exemple Gélon, Hiéron le Grand et

Thrasybule, qui régnèrent à Syracuse, inventèrent d'étranges et cruels procédés contre les captifs. Il y avait dans cette ville de grandes carrières d'où l'on extrayait les pierres destinées à la construction des édifices et où se trouvaient des cavernes et de vastes souterrains : ce fut cet endroit horrible, obscur, humide et froid, que l'on employa comme lieu de détention pour les esclaves et les autres prisonniers. On les y enfermait la nuit, et on les en faisait sortir le jour pour les employer aux travaux ordinaires, comme faisaient les habitants d'Agri-gente. Ce sont là les célèbres latomies, prisons et lieux de supplice cités et longuement décrits par de nombreux auteurs, et qui servirent pendant bien des années à satisfaire la cruauté de nombreux tyrans.

ANTONIO. — Seraient-ce les carrières qui se trouvent près de l'endroit où court la jolie et importante fontaine de Galerme, en sortant de Syracuse ?

SOSA. — Ce sont précisément celles-là.

ANTONIO. — Je les ai vues bien des fois et je les ai admirées de compagnie avec d'autres chevaliers mes coreligionnaires et amis, qui, lors des fréquents voyages que font nos galères à Syracuse, me menaient promener dans ces belles et charmantes campagnes et me faisaient admirer les remarquables antiquités de cette ville fameuse. Et en vérité, en considérant ce qui reste encore de ces prisons et de ces horribles cavernes, on ressent une épouvante telle que la chair en frémit, et que les cheveux se dressent sur la tête.

SOSA. — Thucydide, Diodore et Plutarque mentionnent ces latomies et rapportent un fait à noter comme preuve de la cruauté des Syracusains à l'égard des captifs et des esclaves. Thrasybule [lisez Polyzèle] ayant recouvré sa liberté et succédé à Hiéron, son frère, les captifs et les esclaves furent expulsés de la ville. Les Syracusains eurent, peu de temps après, à soutenir contre les Athéniens cette guerre pénible que

Thucydide décrit longuement, et où ils finirent par vaincre complètement les Athéniens, grâce à l'aide des ennemis infatigables des Athéniens, c'est-à-dire des Lacédémoniens, qui envoyèrent au secours de Syracuse le courageux capitaine Gylippe et de nombreux soldats. Les deux généraux athéniens, Nicias et Démosthène, furent pris avec 711 soldats, qui se rendirent ; mais les vainqueurs égorgèrent une foule de vaincus dont le nombre, paraît-il, s'élevait à dix-huit mille. Cet événement, d'après Eusèbe de Césarée, arriva dans l'année 4780 de la création du monde, dans la 93^e olympiade ou 342^e année de la fondation de Rome, 422 ans avant la venue du Christ. Les captifs rassemblés furent menés à la ville et placés dans les latomies ou carrières, où ils étaient si entassés qu'ils ne pouvaient se remuer. Peu de jours après, on mit impitoyablement à mort les deux généraux Nicias et Démosthène, bien qu'il fût inouï de tremper l'épée dans le sang de captifs et surtout de deux généraux en chef. D'après Justin cependant, Démosthène, encore libre mais voulant échapper à la captivité, se tua de ses mains, de même que les autres chefs de l'armée athénienne.

Les Syracusains ne montrèrent pas plus de cœur quand, après avoir réduit les vaincus à l'état de captivité, ils ne leur donnèrent à manger que deux pains d'orge par homme, bien que le pays fût l'un des plus fertiles du monde en blé, et une cotyle⁽¹⁾ d'eau, petite mesure dont se servaient les Syracusains. Il mourut un grand nombre de captifs dans ces cavernes, par suite des mauvais traitements et de la misère dont ils souffraient, en outre de l'exiguïté du lieu eu égard à la quantité de gens qui y étaient enfermés, de la puanteur et de la corruption de l'atmosphère. Si parfois on en tirait quelques-uns pour les faire travailler aux carrières ou ailleurs, ils n'en sortaient que

(1) la cotyle, χοτύλη, petite mesure de capacité, équivaut à un demi-sextarius ou 1 litre 25 environ.

sous bonne garde et bien surveillés. Cette situation se prolongea pendant bien des jours, jusqu'à ce que leurs maîtres, fatigués eux-mêmes de les maltraiter, les vendirent en qualité d'esclaves après les avoir, au préalable, marqués au front d'un fer rouge, qui représentait un cheval, de façon à les faire reconnaître partout où ils iraient.

ANTONIO. — Puisqu'ils étaient si ardents à apaiser leur rage, pourquoi ne pas les achever d'un coup en leur tranchant la tête ?

SOSA. — C'eût été le moindre des maux qu'ils pouvaient leur infliger et qui leur aurait fait pardonner toutes les tortures dont ils les accablèrent. Mais comme parmi les méchants il se trouve quelquefois un bon ou tout au moins quelques-uns moins méchants, il ne manqua pas parmi les Syracusains de s'en trouver qui usèrent d'humanité à l'égard des captifs athéniens : ils mirent en liberté et laissèrent rentrer dans leur patrie, ou tout au moins laissèrent vivre et aller et venir à leur gré, comme s'ils étaient libres, tous ceux de leurs esclaves qui étaient nobles ou qui, par leur visage, leurs manières et leurs allures, paraissaient l'être. Et, chose à noter, ils rendirent aussi la liberté à d'autres uniquement parce qu'ils les entendirent déclamer des vers du fameux poète Euripide, qui jouissait d'une grande renommée, ou parce qu'ils pouvaient leur enseigner les règles de la versification. Alors comme aujourd'hui, en effet, les Siciliens étaient grands amateurs de poésie. Aussi beaucoup de ces Athéniens captifs se mirent à parcourir la Sicile, gagnant leur vie en récitant des vers à ceux qui leur faisaient l'aumône, de la manière qu'aujourd'hui les aveugles récitent des prières ou font entendre des chansons. Il y en eut qui purent s'enfuir, et, sitôt débarqués en Grèce, ils se rendirent auprès d'Euripide pour le remercier de ce que, grâce à ses vers, ils avaient les uns recouvré la liberté, les autres pu gagner leur vie en Sicile.

ANTONIO. — Qu'il serait agréable d'en pouvoir faire autant dans ce pays-ci ! Je suis persuadé qu'à Alger il y a un grand nombre de poètes qui ne valent pas moins que ceux qu'il y avait alors en Sicile.

SOSA. - Je le pense, car nous voyons de nos jours un grand nombre de personnes de talent très versées dans les beaux-arts et les sciences que les corsaires détiennent en captivité à Alger. Mais nous avons affaire à une population bien différente, à des gens grossiers et brutaux qui ne savent ce que c'est que la culture de l'esprit et l'ornement de l'intelligence, qui ne font pas que de la crapule et de la luxure et vivent comme des animaux des champs.

Peu de temps après, les Syracusains perdirent leur liberté, car soixante ans ne s'étaient pas écoulés que le fameux Denys l'Ancien se souleva contre sa patrie et s'en rendit maître. Bien que cet homme se distinguât par de nombreuses et rares qualités physiques et morales, il se signala par sa cruauté, ce qui ne l'empêcha pas de toujours vivre dans les transes et le soupçon, à tel point qu'il n'avait même pas confiance en ses filles pour se faire couper les cheveux et la barbe et redoutait qu'elles ne l'égorgeassent. Il n'était pas sûr non plus de ses nombreux esclaves et il lui arriva souvent, au dire de Justin, d'en avoir jusqu'à trois cents chargés de fers et enfermés dans les *Latomies* ou prisons, dont nous avons parlé ; ils furent remis en liberté par son fils Denys le Jeune, qui tâcha, au début de son règne, d'acquérir la faveur populaire par sa douceur.

Pour assurer sa sécurité, Denys l'Ancien inventa une chose qui mérite qu'on en garde mémoire : avec un art merveilleux et jusqu'alors inouï, il fit établir, dans une cavité de ces *Latomies*, un écho qui paraissait naturel et qui existe encore aujourd'hui en partie. La construction était combinée de telle sorte, comme on en peut juger encore par le peu qui en reste, qu'il était impossible à un esclave ou à un prisonnier

enfermé en cet endroit, de dire un seul mot, même à voix basse, sans qu'il fût entendu très distinctement par les gardiens qui se trouvaient en haut dans une tourelle adroitement placée au milieu de la partie convexe, au-dessus des Latomies.

ANTONIO. — Je me rappelle bien avoir entendu l'écho de la tourelle dont vous parlez quand j'ai été visiter les Latomies ; cette tourelle est encore en grande partie debout.

SOSA. — C'est merveille que le temps ne l'ait pas complètement détruite, car d'après le compte d'Eusèbe et de Fazelo, il y a plus de 1900 ans que Denys l'Ancien la fit construire.

Les cruels tyrans qui se succédèrent, Denys le Jeune son fils, Agathocle, Hiéron II, Hiéronyme et d'autres agirent de même et employèrent les mêmes traitements envers les captifs ; il ne leur parut pas nécessaire d'augmenter le nombre des cruels traitements, car il suffisait de ceux que nous venons d'énumérer et dont leurs ancêtres faisaient un si barbare usage.

Les Carthaginois, qui furent toujours un peuple barbare, sauvage et cruel, avaient assez peu d'entrailles pour crucifier vivants, et pour les causes les plus légères, leurs plus grands capitaines et leurs hommes les plus remarquables ; c'est ainsi qu'ils infligèrent ce supplice à Hannon et à Amilcar, ainsi que le raconte Justin, livre XXII. Ils allaient jusqu'à brûler vivants leurs propres enfants, qu'ils sacrifiaient à Saturne ; usage qui dura jusqu'au jour où Darius, roi des Perses, leur fit enjoindre par ses ambassadeurs d'y renoncer, ainsi que Justin le rapporte longuement. Ce furent eux qui ajoutèrent des raffinements de torture aux maux de l'esclavage et de la captivité, ainsi qu'ils en donnèrent la preuve à propos du vaillant capitaine romain M. Atilius Régulus qui était tombé entre leurs mains. Furieux d'avoir été battus précédemment près de Carthage, blessés de ce que les Romains, sur l'avis même de Régulus, qui avait été envoyé à Rome pour traiter

de l'affaire, n'avaient pas voulu condescendre à certains arrangements injustes demandés par eux Carthaginois, ils jetèrent Régulus dans une cage de fer et le torturèrent à l'aide des pointes algues de gros clous qu'ils passaient entre les barreaux de la cage. Ils ne le laissaient pas dormir pendant la nuit et chaque jour ils se payaient le plaisir de lui tenir de force les yeux ouverts sous les rayons ardents du soleil. Quelques auteurs disent que quand ils furent enfin fatigués de le torturer, ils le crucifièrent. Ils traitèrent dans une autre occasion des captifs romains avec la même sauvagerie : Valère Maxime dit que, pour satisfaire leur rage, ils les étendaient à terre et leur faisaient passer sur le corps les navires qu'ils lançaient à la mer et les réduisaient ainsi en lambeaux. On dit notamment qu'Annibal faisait couper les jarrets ou les jambes aux captifs romains, et qu'en guise de passe-temps, il forçait à se battre sous ses yeux des frères avec leurs frères, des parents avec leurs parents et à ainsi s'égorger les uns les autres.

Après la chute de l'Empire romain, quand se précipitèrent du Nord tant et de si nombreuses nations barbares qui se répandirent par le monde comme un déluge universel, tels les Goths, les Vandales, les Huns, les Hérules et bien d'autres qui versèrent tant de sang, qui ruinèrent quantité de royaumes et de provinces, qui commirent tant de brigandages et de méfaits, usèrent de tant de violence, je ne me souviens pas d'avoir lu dans aucun livre ou chronique rapportant leurs actes, qu'ils aient imité les barbaries des tyrans de Syracuse et d'Agrigente ou la cruauté des Carthaginois, ni que, une fois la fureur de la lutte apaisée, ils réservassent leurs captifs pour les torturer. Ils les laissaient, comme il était d'usage dès l'origine chez les gens de guerre, se racheter à prix d'argent, ou bien ils les échangeaient contre d'autres prisonniers, ou bien encore ils s'en servaient pour leur service personnel: Cela dura jus-

qu'au moment où les péchés des hommes attirèrent sur la terre ce cruel fléau, la secte sauvage de Mahomet, honte et affront de la nature humaine, modèle d'erreurs, d'impiété et de mensonges, propagatrice de vices monstrueux que le monde n'avait jamais connus, créatrice des procédés sauvages et barbares dont ses adeptes usent d'ordinaire envers les autres hommes.

Ceux qui la pratiquent sucent avec le lait une haine féroce du nom chrétien, et comme en général ils sont ignorants, sans aucune instruction, sauvages et barbares, ils se signalent notamment par ceci : qu'ils veulent qu'on les reconnaisse pour de vrais disciples de Mahomet, sans qu'on trouve chez eux rien de ce qui fait l'homme ; ils poursuivent, pillent, tyrannisent et tourmentent les pauvres misérables chrétiens qu'un mauvais sort jette entre leurs mains ; ils inventent des supplices peu ordinaires, tortures, chaînes, boulets, moulins, prisons souterraines, affronts, misères et, travaux de toutes sortes, s'ajoutant sans un moment de répit aux tourments d'une faim incessante, d'une soif jamais apaisée. Si vous et moi, qui sommes des témoins oculaires et aussi des victimes, nous nous mettons à tout dire et exposer par le menu, il nous faudra déployer une longue série de misères sans savoir ni par où commencer, ni comment finir.

SECTION X

ANTONIO. — Et que diriez-vous si, au lieu d'être enfermé dans ces prisons, vous alliez par les rues et que vous vous promeniez par tout Alger, comme nous faisons moi et d'autres qui ne cessons de voir de nos yeux et entendre de nos oreilles un nombre infini de chrétiens martyrisés à toutes les heures, à tous les instants, à l'aide de tourments variés, étranges et féroces ?

SOSA. — Je ne suis pas sans savoir que, même en cela,

Notre Seigneur m'a fait une grande et toute spéciale grâce, par le fait que je suis enfermé dans cette prison et qu'ainsi je ne vois pas de mes yeux tant de cruautés et de méfaits qui causent à un cœur chrétien un double tourment et augmentent d'autant cette lamentable captivité.

ANTONIO. — Et combien vous avez raison ! Car c'est la dernière misère du monde, et personne ne cherche à en être ni témoin auriculaire ni même témoin oculaire ; car, sans qu'il y ait à faire aucune différence, de quelque manière qu'un chrétien soit devenu captif en un pays comme celui-ci, soit qu'on le fasse ramer sur les galères, soit qu'on le laisse à terre, lequel ne porte les marques cruelles de la rage de ces loups, de ces bêtes féroces ?

SOSA. — C'est bien cela, c'est la vérité même ! D'autant plus que cette manœuvre de la rame, qui constitue le supplice le plus ordinairement infligé aux captifs chrétiens, a lieu dans des galères qui ne valent pas mieux que le taureau de bronze ou le cheval de métal dont les sauvages tyrans Phalaris et Émile se servaient pour supplicier leurs malheureuses victimes. On se rend, en effet, aussitôt compte que les chrétiens employés à l'aviron dans les bateaux des Turcs et des Mores sont dans une autre situation que ceux-ci sur les galères chrétiennes, car l'unique et continuelle occupation de ces barbares est d'exercer le brigandage sur toutes les côtes des États et royaumes chrétiens ; semblables à des harpies infernales, ils ne vivent que de rapines incessamment renouvelées, si bien que s'ils s'arrêtent pendant deux mois et que, suspendant leurs courses, ils ne fassent plus, comme ils disent, de butin, eux-mêmes, leurs enfants et tous les habitants de ce pays de voleurs meurent aussitôt de faim et de misère. Pour prouver qu'il en est ainsi, ne vous souvient-il pas, sans parler des nombreux exemples que nous voyons quotidiennement, comment l'an dernier (10 avril 1577) cette canaille est restée

si riche, grâce à la magnifique prise qu'elle fit de votre malheureuse galère le *Saint-Paul*, de Malte, où nous nous trouvions, et qui lui valut, en outre du copieux butin de toute la cargaison, 1,600 ducats en monnaie et 290 passagers.

Mais ensuite il fut organisé, vers la fin du mois, une autre expédition qui comprenait douze grandes galères et autres bâtiments, à la tête desquels l'amiral Mami l'Arnaute, renégat esclavon, se mit en course et menaça tout l'Ouest, les îles et les côtes d'Espagne ; après trois mois de croisière (22 mai-14 août), cette flotte ne ramena qu'un pauvre berger enlevé dans l'île d'Iviça, et les corsaires, tout honteux et déconfits d'un insuccès qui n'avait pas de précédent, moururent presque tous de faim à Alger, notamment les reïs, les matelots embarqués et les soldats, si bien qu'ils durent presque aussitôt repartir (19 septembre) à la recherche de rapines qui leur permissent de vivre. Vous le savez, tous les reïs désespérés ne durent-ils pas s'endetter et recourir aux usuriers ?

ANTONIO. — Je puis parfaitement attester que mon patron Morad Reïs le pouilleux Espagnol et d'autres de ses amis en firent autant. On ne peut dire ni à moi, ni à quiconque connaît ce pays, que tous ces larrons et ceux qui dépendent d'eux, c'est-à-dire tous les habitants d'Alger et une grande partie des Mores, puissent, sans se livrer à la rapine et au vol, se nourrir ni vivre pendant deux mois, car ils n'ont aucun autre moyen de se procurer de quoi manger.

SOSA. — Certes ; mais à cette nécessité de toujours pratiquer la course, ajoutez la satisfaction et le plaisir qu'ils ont à s'y livrer ; car, ainsi qu'ils le disent avec raison et avec plus de justesse que nous ne voudrions, tandis que les galères chrétiennes mènent grand bruit dans les ports, que ceux qui les montent y préparent à loisir leur nourriture, la digèrent à leur aise, passent les jours et les nuits à banqueter, à jouer aux dés et aux cartes, ces corsaires battent à leur gré toutes

les mers du Levant et du Ponant, sans avoir rien à redouter et comme s'ils en étaient les maîtres incontestés. On dirait des chasseurs qui poursuivent des lièvres par passe-temps : ici ils prennent un bateau chargé d'or et d'argent et revenant des Indes, là un autre venant de Flandre, puis encore un autre arrivant d'Angleterre ; à ceux-là en succèdent aussitôt du Portugal ou de Venise ou de Sicile ou de Naples ou de Livourne ou de Gênes, tous porteurs de riches et copieuses cargaisons. D'autres fois ils prennent pour guides des renégats, dont il y a tant à Alger, provenant de toutes les nations chrétiennes, à ce point qu'on pourrait dire que presque tous les corsaires sont des renégats, tous connaissant bien les terres et les plages chrétiennes ; puis ils partent à leur gré, et au milieu du jour ou selon leur caprice, ils font un débarquement, s'avancent dans l'intérieur jusqu'à dix, douze, quinze lieues et davantage, tombent sur les pauvres chrétiens surpris, pillent les populations, enlèvent de nombreux captifs, ravissent des quantités d'enfants encore à la mamelle et emmènent avec eux un butin riche et varié. Ainsi munis, ils se retirent tranquilles et joyeux pour en charger leurs bâtiments. Il y a même nombre de ces renégats qui traînent attachés derrière eux leurs pères, leurs frères ou leurs parents, qu'ils vendent ou dont ils font des Turcs ou des Mores, tout cela sans que personne leur fasse de résistance ou leur dise un mot. C'est ainsi, vous le savez, que sont ruinés et ravagés la Cerdagne, la Corse, la Sicile, la Calabre, les côtes de Naples, de Rome et de Gênes, Majorque, Minorque, Iviça, toutes les côtes d'Espagne ; ces dernières, notamment, à cause des Mores qui y habitent, et qui, plus Mores que ceux mêmes de la Berbérie, accueillent ceux-ci, les caressent et les renseignent sur tout ce qu'ils veulent ou doivent savoir. C'est ainsi que vingt ou trente jours, quelquefois un peu plus, après qu'ils sont sortis de chez eux les mains vides et le ventre

creux, ils reviennent rassasiés et riches sur des bateaux remplis jusqu'à fond de cale d'objets de grande valeur, ayant acquis en une heure et sans travail la jouissance de tout ce que le travailleur indien et péruvien ramène des entrailles de la terre et des mines de métaux précieux avec tant de peine et de souci, et encore de ce qu'un cupide marchand a été au grand et manifeste péril de sa vie chercher à tant de milliers de lieues, soit aux Indes, soit au Ponant ou au Levant, au prix de sueurs et de fatigues sans nombre. Et c'est ainsi, comme vous le voyez de vos yeux, que toutes les maisons, magasins et boutiques de ce pays de larrons se remplissent d'or, d'argent, de perles, de corail, d'ambre, d'épices, de sucre, de fer, d'acier, de cuivre ; d'étain, de plomb, d'alun, de soufre, de cire d'Espagne, de tincal, de brésil, de teintures, de grains, de drap, de laine, de tissus, de toile grosse et fine, de coton, de verre, de cristal, de blé, de vin, d'huile, de sel, de fleur de sel, sans compter d'autres marchandises en quantité innombrable, qui ont fait et qui font de cette ville la plus riche de toutes celles du Levant et du Ponant, si bien que les Turcs disent avec raison qu'elle constitue leurs Indes et leur Pérou.

ANTONIO. — Il y a peu de jours que chez mon patron quelques-uns de ces Turcs, abjects et bestiaux, — qui méritent bien d'être traités de chacals parce qu'ils le sont en effet et que leurs manières de parler et de vivre leur en donnent les dehors, — arrivés de Constantinople sur les deux galères envoyées pour se rendre compte des événements de Fez (novembre 1578), ces Turcs, dis-je, s'exprimaient de même en causant avec des renégats et autres soldats de la galère de mon patron ; ils affirmaient que dans toute la Turquie, en Roumélie, en Anatolie et en Syrie, on parle d'Alger de la même façon que dans la Castille et en Portugal on parle des Indes. Et ce ne sont pas seulement ces gens grossiers, qui en Turquie sont toujours restés misérables et n'ont fait

que garder les vaches et les chèvres, qui ont cette opinion concernant Alger : les grands et les renégats, qui sont pachas et occupent ordinairement les hauts postes et les gouvernements les plus considérables, ne convoitent rien davantage, ne mettent pas plus haut leur ambition que d'arriver, en recourant à toutes les protections et en distribuant des sommes considérables aux membres du Conseil suprême du Grand Turc, à obtenir le gouvernement d'Alger, encore qu'il ne reste, comme c'est ordinairement le cas, que trois ans dans les mêmes mains. Pour le renégat vénitien Hassan, qui règne en ce moment ici, nous savons tous à combien de compétiteurs il se heurta à Constantinople, quelles sommes énormes il versa entre les mains du grand pacha Méhémet et à la sultane femme du pacha Piali et sœur du Grand Turc Mourad, alors régnant, et combien son patron Otchali (Euldj Ali), le grand amiral, eut de peine, même avec le concours d'autres pachas considérables de ses amis, à obtenir qu'il fût nommé à ce poste. On ne se refusait pas pourtant à lui donner d'autres gouvernements des plus importants dans d'autres parties de l'empire, mais c'est que véritablement Alger pour les Turcs n'est pas autre chose que sont pour les Castellans et les Portugais les richissimes mines des Indes orientales et occidentales, ainsi que je l'ai dit ; et cela sans aucun des dangers, des frais, des labeurs auxquels s'exposent ou que souffrent nos compatriotes qui se rendent dans ces pays lointains. N'y eût-il d'ailleurs même plus en ce pays ni or ni argent, ni aucune de ces marchandises de grand prix, antérieurement énumérées ; quelles plus grandes richesses que tous ces milliers d'âmes, tous ces captifs chrétiens que ramènent à tout instant, à toute heure ces galères, ces brigantins et ces frégates, prisonniers que l'on vend dans toute la Berbérie et la Turquie et dont le prix de vente ou la rançon constitue un trésor énorme !

Lequel des princes ayant régné ici, après avoir presque

chaque année envoyé des présents énormes, consistant surtout en espèces monnayées d'or et d'argent, qu'on charge sur les galiotes par grandes caisses et coffres pleins, et destinés au Grand Turc, aux principaux pachas du Conseil suprême, etc., lequel, après ses trois années de gouvernement, ne se retire à Constantinople en emmenant quatre et cinq galères et galiotes avec des cargaisons complètes d'or et d'argent ? Et tout cela comparé à la réalité est peu de chose, car que dire des richesses procurées par les vols et la course des larrons et des corsaires qui habitent le pays ?

SOSA. — Tout cela étant donc admis, comme d'autre part ils sont si friands de la douce profession du vol qui leur est si profitable et qu'ils n'ont rien à redouter des chrétiens, ni de la lourde carcasse des galères de ceux-ci, desquelles ils raillent de façon méprisante, il résulte nécessairement qu'ils doivent agir comme nous le voyons. Ils se livrent sans trêve à la course, hiver comme été, sans tenir compte du mauvais temps ou de la tempête, car il ne leur faut qu'un jour ou deux pour atteindre ces îles, où ils sont en sécurité et aussi tranquilles que dans leurs demeures et dans les ports de Berbérie ou à Alger ; dès qu'une bonace survient et que la tempête ne les trouble plus, ils se mettent aussitôt à croiser librement de côté et d'autre pour chercher et attendre les barques et bâtiments chrétiens, qu'ils prennent à l'improviste ou qu'ils coulent à l'aide de leur artillerie, sans jamais se reposer ni nuit ni jour, que le vent soit favorable ou contraire, toujours marchant à la rame et sans jamais hisser leur voile, pour éviter d'être vus de loin, coupant, comme ils disent, le vent dans les bras des chrétiens, et même naviguant ordinairement, ainsi que l'exige l'art de la course, à toute force, vent debout et contre les courants marins. Que l'on se figure donc — car pour vous je sais très bien que vous ne l'ignorez pas — les fatigues, les angoisses, les suées des misérables captifs qui, à toute heure et toujours,

sans aucun répit, si court soit-il, doivent tirer l'aviron et supporter le poids d'un travail sans trêve.

Et ce n'est pas tout : à une bête de somme ou à un mulet employé à apporter à la maison les provisions d'eau et de bois, on donne sans faute la paille et la litière quand sa besogne est terminée ; mais un chrétien qui rend l'âme et les entrailles à force de ramer jour et nuit et, qui est toujours en sueur, qu'est-ce qu'on lui donne, qu'est-ce qu'on lui fait, comment le traite-t-on ? Comme nourriture, vous le savez, on lui donne à peine un peu de mâchemoure réduite en poussière ou deux ou trois morceaux de biscuit puant et presque pourri ; dans de rares circonstances et à titre de régal, on y ajoute un peu d'eau acidulée qui donne à ce biscuit sans saveur un semblant de goût, et voilà toute la nourriture du malheureux et désespéré rameur. Comme boisson, c'est à chacun de prendre l'eau qu'il peut lorsque le bateau en fait quelque part en toute hâte et presse pour éviter d'être signalé ; à défaut de ce faire, un chrétien peut crever de soif sans trouver personne qui lui donne ou lui fasse donner une gorgée d'eau. Bien plus, il arrive maintes fois que ces larrons, dans leur insatiable convoitise de vols toujours répétés, négligent de faire de l'eau et compatissent si peu au sort des misérables chrétiens, que de ceux-ci les uns s'évanouissent, d'autres meurent de soif, d'autres encore sont réduits à boire l'eau de la mer même, ainsi qu'il arriva (juin 1579) sur le bâtiment de Mami Corso : trente-deux rameurs chrétiens, captifs depuis peu, y moururent de soif, et des esclaves de mon patron embarqués sur ce bateau me jurèrent que pendant plus de huit jours ils n'avaient bu d'autre eau que celle de la mer. Quant aux traitements, ils reçoivent de terribles coups, toujours renouvelés, à l'aide de bâtons durs et noueux d'olivier ou de grosses courbaches de nerfs de bœuf et de fortes cordes de chanvre, qui sont maniés à deux mains et lancés à toute volée, non pas par un seul, mais par le raïs aussi

bien que par tous les Turcs ou renégats qu'il y a dans la galère ou la galiote ; tous se font bourreaux et exécuteurs, tous sautent dans la coursie, les uns à droite, les autres à gauche, déchargent d'épouvantables coups sur les chrétiens nus, chacun s'efforçant de se montrer plus cruel que son voisin, leur cinglant les épaules, les blessant à la tête, leur brisant les dents, leur arrachant les yeux, leur broyant les os, bref, ne laissant aucune partie du corps qui ne soit martyrisée, noire, mâchurée, couverte d'atroces meurtrissures ; les bancs ruissellent du sang chrétien qu'ont fait jaillir les bâtons et les courbaches qui s'abattent de toutes parts, tout sentiment de pitié est mis de côté et les malheureuses victimes se trouvent estropiées des bras ou des jambes. Et cette rage est ordinairement si répandue chez eux tous, que même ces vils valets Mores et renégats se lèvent de leurs bancs pour distribuer aussi des coups de poing, de pied et de fouet, des soufflets à ces malheureux chrétiens près de rendre l'âme et qui rament de toutes leurs forces. Cela ne suffit pas encore, on en voit beaucoup qui se précipitent sur ces misérables et qui, animés d'une rage sauvage, leur arrachent les oreilles à coups de dents et leur tranchent les narines, ce qui est un spectacle quotidien.

Aussi, un de ces bâtiments ne semble pas être autre chose qu'un enfer dans lequel s'agitent de toutes parts des démons infligeant tous les genres de supplices aux chrétiens ; on n'y entend autre chose que le retentissement des coups provenant de l'une ou l'autre espèce de tourment, que les paroles infernales lancées par les persécuteurs : chiens, dogues, cornards, canailles, ennemis de Dieu, maudit soit ton Christ, maudites soient ta loi et ta foi, maudit soit le Dieu que tu adores et en qui tu crois ; toutes choses telles que les yeux ne puissent les voir, que les oreilles d'autres que ces bêtes féroces ne puissent les entendre sans grande peine et chagrin, bref, un spectacle plus terrifiant et plus horrible que nul autre. Puis ce sont

les ordres relatifs à la navigation : rames à l'eau, en route, dressez la tente, abattez-la, dressez les mâts, calez les mâts, hissez la voile, levez l'ancre, carguez la voile, halte, balayez, lavez les coursies, étendez les vêtements, battez les capotes et les turbans, faites de l'eau, allégez, carénez ; enfin pour boire, manger, dormir et faire tous les menus services du bateau ou pour tout ce qui concerne les rameurs, ces barbares ne peuvent rien dire ou ordonner sans employer le bâton, les coups de pied, les ruades, les coups de poing, bourrant et suppliciant sans trêve ces misérables captifs. Y a-t-il donc au monde des fatigues et des travaux tels qu'on puisse les dire égaux ou comparables à ceux-là ?

ANTONIO. — Il y a encore un autre exercice auquel ils se livrent très ordinairement ; j'ignore si vous l'avez vu comme moi. Quand ils font une çofra ou banquet, ou encore quand ils sont remplis de joie, par suite d'une prise qu'ils ont faite, ils s'enivrent de vin et d'alcool (*arrequin*), puis soudain font mettre habit bas à toute la chiourme, et la plupart d'entre eux s'armant de bâtons, de courbaches et d'étrôpes se mettent à frapper à tort et à travers, ne s'arrêtant que quand ils ont moulu de coups tous ces malheureux et qu'ils se sont teint les mains et les vêtements du sang chrétien qui dégoutte de leurs épées comme d'autant de fontaines ; ils restent alors satisfaits et triomphants, tandis que les éclats de rire de leurs compagnons saluent les cris, les gémissements et les exclamations de douleur des chrétiens.

SOSA. — Des actes aussi barbares et dont certains fauves sont même incapables, n'ont pas été commis par ces monstres de Phalaris et d'Aruncus (sic), qui se faisaient, dit-on, un grand plaisir d'entendre les cris de douleur poussés par ceux qu'ils faisaient brûler vifs dans le taureau et le cheval de bronze. Mais c'est ainsi qu'agissait cette bête féroce qu'était l'empereur Caligula, qui, infligeant d'affreuses tortures à un musicien

distingué, se raillait des gémissements et des cris de douleur arrachés par la souffrance à sa victime, et disait que ce chanteur avait tout de même une belle et agréable voix. On m'a raconté la même chose de cet impur renégat, de ce Calabrais teigneux qu'était Otchali, qui fut amiral du Grand Turc et que cette canaille tient pour un homme unique et le plus extraordinaire du monde. Comme il avait entre autres pris un chevalier italien de notre ordre, quand nos trois galères de Malte se perdirent en Sicile sur la Licate, en 1569, et qu'il lui arrivait plus d'une fois, d'autres disent tous les jours, de s'enivrer, il criait à haute voix quand il était dans cet état : « Qu'on saisisse ce chien de Saint-Jean et qu'on lui applique sur l'heure deux cents coups de bâton ! » On prenait le malheureux par les pieds et les mains, on le couchait tout nu et à plat ventre sur la coursie, et si Otchali avait ordonné deux cents coups, on lui en appliquait trois cents ou davantage, tandis que l'amiral regardait de la poupe en riant joyeusement des cris poussés par le malheureux chevalier.

ANTONIO. — Je connais très bien ce chevalier, qui s'appelle Lanfre Duche, à propos de qui j'ai maintes fois entendu raconter à Malte ce que vous venez de dire. Il n'y a pas à s'étonner qu'Otchali manifestât une haine si grande et si ardente spécialement contre les chevaliers de Saint-Jean, car ce sont eux qui ont toujours réfréné et réprimé son audace de corsaire et de brigand depuis le jour où il e commencé, de concert avec le roi de Tripoli Dragut, proche voisin de Malte, à se livrer aux déprédations. Nul renégat, après avoir rejeté la foi du Christ, s'être éloigné de Dieu et avoir logé Satan dans sa poitrine, ne peut pas, en fait de vices, de malédictions contre les pauvres chrétiens, n'être pas pire qu'une bête, ou pour mieux dire, qu'un démon incarné. Quel plaisir, quelle satisfaction peut-il avoir sinon de baigner ses mains dans le sang des chrétiens et de voir ceux-ci s'agiter dans les tourments ?

Toutes ces affres, ces coups de bâton, ces coups de fouet, ces mauvais traitements dont souffrent les chrétiens embarqués dans les galères, qui les cause ? de qui viennent-ils ? sinon de ces renégats, qui, pour montrer qu'ils sont de bons Turcs — alors qu'en réalité, aussi peu Turcs que chrétiens, leur seul but est de s'adonner sans aucun frein aux plaisirs de la chair — se vantent de martyriser leurs anciens coreligionnaires et de dépasser, en cela et dans tous les genres de cruauté, tous les Mores et tous les Turcs. Il arrive même maintes fois qu'ils montrent cette férocité et infligent ces tourments à leurs anciens amis et connaissances, bien plus, même à leurs parents et à leurs propres frères, sans que jamais la compassion les saisisse, sans que la vue du martyr de leur chair et de l'effusion de leur propre sang puisse les émouvoir.

SECTION XI

SOSA. — Du moment que là dureté et la sauvagerie d'un cœur peuvent dépasser celles d'un fauve ou d'un tigre, les devoirs éminents et aussi naturels que ceux de la parenté ne sont pas faits pour émouvoir et adoucir. Aussi ne m'étonné-je pas que les pauvres chrétiens employés à la navigation, trouvant tant et de si cruels bourreaux avides de leur sang et ardents à les maltraiter sans pitié, meurent en si grand nombre sous les coups, par la faim et par les supplices, et que tous ces navires, chaque fois qu'ils sont en mer, fournissent aux poissons une si copieuse nourriture par les cadavres qu'on leur lance.

ANTONIO. — Il ne peut en être autrement, et l'on ne peut dire quelle pitié c'est que de voir parmi ces chrétiens crevés de travail et de tortures, les uns tomber morts sur leurs avirons, d'autres sur leurs bancs, d'autres encore entre les bancs. On en voit qui, réduits au désespoir, se pendent en attachant

au banc une corde qu'ils se passent au cou avant de se jeter à la mer : c'est ce que firent naguère (septembre 1578) un Napolitain en revenant du Ponant sur la galère de Mami Reïs, et un Espagnol monté sur la galère du renégat Génois Djafar Reïs en revenant dernièrement de la course du Levant en compagnie des autres bâtiments. Et ceux qui restent en vie, en quel état les retrouve-t-on ? Bornez-vous à jeter un coup d'œil sur ces esclaves de votre patron qui sont rentrés récemment et que vous aurez vus dans cette cour : regardez ces corps et ces visages, si desséchés, si difformes qu'ils sont méconnaissables, si réduits de partout qu'il ne leur reste que les os et la peau, à un point tel que, tout vivants qu'ils sont, on peut en faire l'étude anatomique et découvrir tous leurs os, nerfs, veines, artères et cartilages.

SOSA. — J'ai eu l'âme et le cœur pleins à déborder quand naguère (5 novembre 1578) ils sont venus me voir à la suite de leur retour, et que chacun d'eux m'a raconté, avec accompagnement de larmes et de soupirs, ses travaux et ses misères. Je dois à la vérité de dire que, bien que les ayant sous les yeux, je ne pouvais reconnaître plusieurs d'entre eux ; et quand je leur demandai, en manifestant toute ma pitié, ce qui avait ainsi déformé et rendu méconnaissables leurs visages, ils m'exposèrent tous les supplices, travaux et misères des chrétiens embarqués sur les bâtiments de ces barbares, ce dont nous venons de parler, et ajoutèrent deux choses qui m'ont laissé tout surpris. Voici la première.

Partis d'Alger et arrivés en peu de jours à Bizerte, ils procédèrent au radoubage, car les Turcs songeaient à se diriger vers la Sicile et la Calabre pour y faire la course, et le reïs, en sa qualité d'homme versé dans l'art de la navigation, fit procéder à l'examen de tous les agrès, apparaux et rames du bâtiment, pour que tout fût parfaitement en règle et qu'au cours du voyage on ne se trouvât en faute de rien, ni gêné par

le manque de quoi que ce soit. On arriva ensuite à la Galippe, toujours sur la côte de Berbérie, mais plus à l'Est que Bizerte et la Goulette, en face de Trapani, ville de Sicile, et, comme on voulait mouiller, il arriva, tant les chrétiens ramaient vigoureuusement, qu'une rame se rompit par le milieu, là où se trouvait un nœud dans le bois ; c'était donc plutôt une séparation entre les parties du bois réunies en ce nœud qu'une rupture ou une cassure. A cette vue les Turcs et les renégats se mettent à crier bien haut trahison, trahison ! et accusent les chrétiens de s'être entendus à Bizerte avec le fabricant de rames, quand ce dernier les avait préparées et examinées, pour lui faire donner un coup de ciseau, à cette rame comme aux autres, afin que si, pendant leur course, un navire chrétien leur donnait la chasse, ils restassent en plan et ne pussent fuir par suite de la rupture des rames. A peine cette allégation, encore que dépourvue de fondement, est-elle émise que tous l'admettent pour vraie et affirment qu'il en est bien ainsi. On se saisit aussitôt du fabricant de rames, brave Espagnol originaire du port de Santa-Maria et esclave de notre patron, et, pour lui arracher l'aveu du complot et de la prétendue entente existant entre lui et ses complices chrétiens, on le dépouille entièrement de ses vêtements, on l'étend dans la coursie en lui empoignant les pieds et les mains, et on lui distribue trois cents coups sur le dos et autant sur le ventre, l'estomac et les jambes, si bien qu'on le fit passer du blanc au noir et qu'on le laissa tout moulu et comme mort, malgré les cris que poussait le pauvre diable affirmant qu'il n'avait jamais fait pareille chose ni n'y avait même jamais songé, car on ne voulait ni le croire, ni même l'entendre. On s'apprêtait à faire de même à ses compagnons de banc, qui étaient les plus soupçonnés, ainsi qu'au reste des chrétiens, quand par hasard un Turc, examinant avec soin la rame et voyant qu'elle s'était rompue à un nœud du bois et qu'il n'y avait aucune trace d'un coup de ciseau ou d'un

autre instrument, s'écria que personne n'était coupable, et put ainsi tranquilliser ses camarades, qui déjà se saisissaient des chrétiens, blêmes de terreur à la vue du supplice dont ils étaient menacés et des coups dont ils allaient être accablés.

ANTONIO. — Je vous crois, mais je ne m'étonne pas peu que cette canaille ait ainsi pu se calmer, car dans de pareils cas et pour des motifs moins graves elle a coutume de s'emporter contre les pauvres chrétiens, pour des raisons bonnes ou mauvaises, sans vouloir prêter l'oreille à la raison, et d'obéir à une folle colère, où ces gens prennent pour prouvé ce qu'ils disent.

SOSA. — C'est ainsi que cela se passa dans le second fait qui m'a été raconté, et que voici. Après avoir passé un mois et demi à faire la course et à se livrer au brigandage sur les côtes de Sicile, de la Calabre et de Naples, ils revenaient avec leur bâtiment chargé de captifs et de riches marchandises de toute sorte qui remplissaient la cale, et arrivèrent à Panaria, l'une des huit petites îles situées au nord de la Sicile : les anciens les appelaient Éoliennes, Vulcaniennes, Lipariennes, Éphestiades ; Pline et Strabon disent que de leur temps il ne s'en trouvait que sept, alors qu'il y en a maintenant huit, tandis que Servius en compte neuf. — La chiourme était donc là à prendre le repos que méritait une navigation ininterrompue quand un chrétien trouva qu'il lui manquait l'un des deux souliers qu'un Turc lui avait donné à garder avec d'autres hardes, ainsi qu'ils font tous, car il est d'usage pour chacun d'eux de confier cela au chrétien qui rame à côté du banc où il se trouve lui-même. Le chrétien prend peur, car il redoute d'être fouetté, en vain il retourne tout ce qui se trouve autour de lui, et comme il ne trouve rien il prie les chrétiens ses voisins de se passer de mains en mains le soulier et de donner le mot à tous, comme d'habitude, pour le cas où l'un d'eux aurait vu ou trouvé la chaussure manquante et qui devait compléter la paire, tout

cela se faisant avec toute la naïveté du monde et sans aucune arrière-pensée maligne. Mais le hasard fait qu'un renégat le voit et prévient le reïs ; aussitôt tous les Turcs et renégats élèvent la voix et poussent des cris : les chrétiens, disent-ils, veulent se soulever et s'enfuir avec le navire, le soulier qu'on passe de mains en mains est le signe de l'entente intervenue entre eux. Et alors sans autre motif ni raison, fermant l'oreille aux explications les plus nettes que donnent les chrétiens, ils se jettent comme des lions enragés sur le misérable captif qui cherchait ce soulier sans songer à mal ; en vain il élève la voix pour leur faire entendre son innocence, ils le saisissent, le dépouillent incontinent, lui attachent les mains par derrière et lui suspendent aux pieds une lourde pierre fixée par une corde ; on le hisse en l'air à l'aide d'une poulie fixée à une antenne ; puis on lui administre tant de vigoureux et terribles coups de corde qu'on lui disloque tous les membres, les muscles et les os, et qu'on finit enfin par le laisser pour mort et sans voix. Ce chrétien cependant était si homme de bien que, malgré toutes les demandes qu'on lui faisait de dénoncer ses complices et de donner des détails sur le complot, la douleur ne put rien tirer de lui et il se borna à confesser la vérité, invoquant Dieu et la Vierge sa sainte Mère et répétant toujours que tout cela était de la méchanceté et de vaines imaginations. Mais toutes ses protestations ne servirent guère à le faire croire ni à calmer ces caractères sauvages ; car ils dépouillèrent, sur-le-champ de leurs vêtements autant de chrétiens qu'il y en avait, et les étendirent sur la coursie depuis la proue jusqu'à la poupe, puis poussant des clameurs à ébranler le ciel et la terre, ils les accablèrent de coups de fouet et bâton jusqu'à ce que ces bourreaux lassés restassent eux-mêmes hors d'haleine.

ANTONIO. — Quel triste et horrible spectacle, digne d'exciter toute la compassion humaine ! J'ai touché à une chose qui, à elle seule et à défaut de toute autre, suffirait à rendre

le sort des pauvres chrétiens qui naviguent si péniblement sur les navires de ces barbares, le plus malheureux et le plus misérable du monde : car s'il est insupportable et pénible au plus haut point de vivre ou d'avoir affaire avec un homme soupçonneux et méfiant qui n'obéit pas à la raison mais à ce que son humeur fantasque et son imagination troublée lui font voir et qu'il prend pour la vérité, quel tourment ne doit-ce pas être si par-dessus le marché cet homme est un vil barbare sans jugement et adonné à l'ivrognerie, qui, le bâton ou le fouet à la main, peut vous faire subir les conséquences de tout ce que lui inspirent le vin d'une part, la haine et la peur d'autre part ? Aussi ce qui est cette fois arrivé aux chrétiens dont il s'agit a lieu pour presque tous ceux qui naviguent, en quelque sorte à tout moment, non seulement pour des raisons de ce genre mais aussi pour d'autres bien moindres et tout à fait insignifiantes ; pour maltraiter les malheureux employés à la chiourme, pour les faire tomber sous le bâton et le fouet, il suffit que l'un d'eux parle bas à son camarade, rie avec lui, le regarde figement, fût-ce même la nuit et dans l'étroit espace qui sépare les bancs dans un petit bâtiment, alors que les pieds et les mains ne peuvent s'allonger. Qu'il y en ait un qui remue à peine un bras ou une jambe, qui touche un tonnelet ou une gamelle ou un soulier, aussitôt les gardiens sont sur lui, le frappent à tour de bras à coups de bâton et de fouet, et parce qu'ils lui imputent quelque méfait, l'accablent aussitôt.

Ce sont là des faits qui paraissent incroyables et que je n'ai à la vérité pas vus de mes yeux, dont je ne parle pas par expérience personnelle ; mais ils sont si ordinaires et ces supplices sont tels que nous ne nous étonnons pas du nombre considérable de chrétiens qui meurent chaque jour lorsqu'ils sont employés à la course, tandis que d'autres, réduits au désespoir, se donnent la mort de leurs propres mains ; il faut être

surpris plutôt que quelques-uns reviennent à Alger et qu'ils ne trouvent pas tous leur tombeau dans la mer. Pour conclure, on peut tout simplement affirmer, en présence des souffrances du chrétien embarqué, qu'il est prodigieux de le voir revenir jusqu'ici.

SOSA. — Et quel est l'homme doué de sens qui ne jugerait pas de même ? La vérité est pourtant que le labeur auquel sont soumis ceux qui restent à terre n'est guère moindre, si bien que c'est une cause d'étonnement et d'épouvante pour quiconque s'en rend compte.

ANTONIO. — Je ne nie pas en effet que ces barbares ne puissent pas quelquefois, s'ils ont un peu de pitié, permettre à leurs victimes de déposer leurs rames, ni non plus qu'à terre le traitement ne puisse être meilleur. La haine et l'horreur qu'ils ont presque tous pour nous sont si vives, si ardentes que tout ce qui nous fait souffrir est pour eux une cause de plaisir et de satisfaction ; mais quand ils voient que les forces et le tempérament de certains ne sont Pas faits pour le labeur et les tortures de la mer, ils les laissent à terre en les réservant pour d'autres tortures qu'ils croient plus supportables et auxquelles ils les jugent en état de résister, si grandes et si épouvantables qu'elles soient véritablement.

SOSA. — C'est bien ce que je disais, et vous voyez comment ils chargent ces malheureux de tant de fers et de chaînes qu'ils ne peuvent se mouvoir : les uns ont de gros fers aux pieds, les autres de lourdes barres transversales ; ceux-ci ont de gros brodequins de fer, ceux-là d'horribles chaînes, soit sur les épaules, soit ceignant le corps, soit encore sur le cou et les épaules ; d'autres encore ont de lourds colliers de fer avec crochets et cloches. Le nombre n'est pas petit de ceux qui sont chargés à la fois de tous ces instruments, qui les empêchent de faire un pas ni de se remuer. Vous trouverez en outre que la plupart sont enfermés dans les maisons, dans les bagnes ou dans des logements obscurs, humides, puants, qu'il y en a beaucoup au

sous-sol, dans des caves étroites et des cachots obscurs où on les fait travailler continuellement, à la lumière d'une chandelle si même il y en a, à tourner des moulins à bras que tous ont chez eux à cet effet. C'est au même travail qu'ils occupent aussi jour et nuit d'autres captifs dans des cours froides et humides, et tout ce qu'on leur donne après cela consiste en deux petits pains d'orge ou de son et en eau ; ajoutez que les portes sont surveillées par autant de gardiens que s'il s'agissait de fauves qui, une fois dehors, ne manqueraient pas de massacrer et décoller tout le monde. Si par hasard on en laisse sortir quelques-uns dans la rue, vous savez bien que c'est pour aller les occuper aux travaux publics, ou aux monuments ou aux murailles de la ville ; tout chargés qu'ils sont de chaînes et de fers de toutes sortes, on leur fait extraire la pierre des carrières, on la leur fait apporter au logis, on leur fait gâcher le mortier, cribler la chaux, ramasser le sable, charrier les briques, le bois et le marbre. Tout le service domestique du logis n'est-il pas encore fait par ces malheureux, toujours porteurs de leurs chaînes ? Ils apportent les provisions de bois, montent l'eau sur leurs épaules, portent le pain au four, vont au moulin, balayent, lavent les corridors, les cours et les vestibules, prennent soin des chevaux et de tous les animaux, labourent les champs, font paître les vaches et les troupeaux, défoncent les vignes, cultivent les jardins, ensemencent, arrosent, cultivent et gardent les enclos. En outre, presque toujours ils ont à côté d'eux, tandis qu'ils se livrent à ces occupations, un More ou un vil nègre qui leur sert de gardien et qui, un bâton à la main, les suit partout, les bourrant de coups, ne leur laissant le temps ni de se reposer ni d'éponger leur sueur. Si par hasard, fatigués de leur énorme labeur et du poids pesant de leurs fers et de leurs chaînes, ils relâchent quelque peu celles-ci ou les laissent tomber de leurs épaules pour ainsi un peu soulager

leurs membres endoloris, ce gardien barbare ne le permet pas et les force, comme s'ils étaient de marbre ou d'acier, à toujours supporter cette charge et à garder la houe dans leurs mains. Tel est le service inhumain et cruel auquel ils doivent toujours, et sans arrêter un moment, peiner et suer, y épuisant leur vie et près de rendre l'âme. Ajoutez à cela, ainsi que vous le voyez, qu'on les laisse tous sans aucune exception nu-pieds, sans vêtements, affamés, exposés au soleil, à la lune, à la pluie, au vent, au froid aussi bien qu'à la chaleur ; si par hasard on leur donne d'une main un petit pain de son pour tromper la faim cruelle qui les ronge, de l'autre on leur distribue des coups de bâton, tout en les traitant toujours de chiens, juifs, canailles, cornards et maudits !

Et que dire encore de tous ceux qui, déjà traités si inhumainement, sont en outre forcés, les jours où le travail manque, d'aller gagner des journées dont le prix est versé à leurs maîtres ? Comme la plupart ne connaissent aucun métier manuel, on les envoie au loin dans les champs et les montagnes, jusqu'à dix et douze milles de distance, pour faire du bois, pour vendre de porte en porte de l'eau contenue dans de grands et lourds tonneaux qu'ils portent sur leurs épaules et qui leur meurtrissent les chairs, pour s'occuper à des travaux de labour ou autres que font les voisins, pour fouir et creuser dans les vignobles et les jardins, pour fabriquer de la poudre ou forer des canons, pour fouler la glaise, pour faire des briques et autres travaux analogues qui leur rapportent, non sans sueur, quelques aspres ; ils remettent ce salaire, quand ils rentrent le soir au logis, à leurs inhumains patrons, et il n'y a pas à refuser ou à tâcher d'esquiver cette remise, car les coups de bâton, de fouet et de poing ne manquent pas. Et si au moins quand ils rentrent le soir tout trempés de sueur, ils recevaient un morceau de pain dur ou de biscuit ou qu'ils pussent se procurer un peu de blé ou de son mal cuit dans de l'eau salée, ou un peu de pilau

insipide ou du surplus du riz du patron, ce qui ne se refuse pas même aux ânes, les malheureux captifs surmenés pourraient ainsi s'alimenter et recouvrer quelques forces, et leur malheur serait moins grand ! Mais pour comble de barbarie, le misérable qui ne peut gagner pour le patron un salaire qu'en suant et peinant toute la journée doit encore chercher à se procurer quand, comment et d'où il peut de quoi se sustenter, sans quoi il doit, comme le caméléon, vivre d'air et de vent.

ANTONIO. — C'est là la cause pour laquelle dans toutes les rues et endroits de la ville on trouve toujours une infinité de chrétiens si faibles, si malades, si exténués et défigurés que c'est à peine s'ils se tiennent debout ou s'ils sont reconnaissables. Beaucoup d'entre eux pourtant ne sont rien moins que des gens honorables et considérables, des prêtres, des religieux, et beaucoup de vieillards, si bien que c'est la plus grande pitié du monde rien que de les voir.

SOSA. — Il ne se peut qu'un corps formé d'une chair périssable, fût-il d'acier, ne finisse pas par se consumer et se décomposer par l'effet d'un poids si formidable de travaux excessifs et ininterrompus accompagnés de tant de misères. Se peut-il donc que par l'inhumaine cruauté de cette vile et bestiale canaille les choses se passent ainsi ! Un chrétien perd la santé et, son tempérament ne pouvant résister à ces grandes fatigues, le voilà qui tombe malade et sans forces, il est pris par les entrailles ; on ne lui donne aucun soin, ni purgatif, ni bouillon, ni sirop, ni aucun aliment destiné à l'homme, pas même un morceau de bon pain ou un broc d'eau fraîche ; nul ne cherche pour lui une natte ou un paillason ou un peu de paille où il puisse reposer ses membres malades et sans force ; nul même le voyant ne s'arrêtera pour lui dire : « Chrétien, de quoi souffres-tu ? qu'as-tu ? » Et ces mêmes gens trouvant dans la rue un chien malade s'empressent de l'emporter chez eux et regardent comme un mérite aux yeux de Dieu les

soins qu'ils lui donnent ! Alors que s'il s'agit d'un chrétien qui a comme eux une âme et une raison, qui est leur congénère, qui représente après tout leur argent et leur propriété, dès qu'il est malade ou qu'ils le voient mourant, ils l'éloignent d'eux aussitôt, comme s'il s'agissait d'une chose empestée et maudite ; ils ne veulent même plus le regarder et le font plutôt jeter aux ordures.

SECTION XII

ANTONIO. — D'autres font pis, car dès qu'un captif se trouve dans un mauvais état de santé, ils défendent de plus lui donner de pain, disant que c'est autant de perdu, puisque ce « chien » est en train de mourir.

SOSA. — C'est ni plus ni moins ce qu'a dit mon patron l'autre jour : comme je me trouvais très faible et mal portant, il défendit qu'en aucun cas on continuât de me donner les deux petits pains de son que je recevais ordinairement. Tournez-vous vers cette porte et jetez les yeux sur le vestibule en face : vous y verrez cinq ou six des chrétiens portugais qu'on vient d'échanger à Fez et à Tétuan, couchés sur le sol, et malgré le froid qu'il fait ils n'ont pas de quoi couvrir leurs membres affaiblis, ils ne peuvent, malgré leur âge avancé, disposer chacun d'une capote. Il y a quinze jours qu'ils gisent en plein air et sans abri, en proie à une fièvre intense ; six ou sept fois le patron est passé à côté d'eux sans même vouloir les voir, bien loin d'avoir assez de pitié de leur état pour leur faire donner au moins un peu d'eau et de pain ; et même dernièrement, irrité et agacé de leur présence, il disait au vieux chrétien qui garde ces portes : « Comment ces chiens ne sont-ils pas encore morts ? Voudraient-ils donc vivre malgré tout ? Veille à ce que, sitôt morts, on les emporte d'ici pour les mener à Bab-el-Oued, où les chiens et les oiseaux les dévoreront. »

ANTONIO. — O race barbare et inhumaine ! C'est encore là pourtant de la pitié et de la générosité si l'on compare ce procédé à celui qu'employent chaque jour d'autres qui s'obstinent à faire travailler un chrétien malade et même presque moribond ; pour peu qu'il se lasse ou ne puisse se lever de terre, on le moud aussitôt de coups en l'accusant de friponnerie. Par les rues et les chemins on voit d'autres captifs pâlis et rendus méconnaissables par la faiblesse et les tortures ; ils marchent en tête, suivis par des gardiens qui les poussent à coups de bâton et même les piquent à l'aide d'aiguillons ferrés, eu les traitant pis que des bêtes. Les malheureux ont beau être faibles, sous les coups d'aiguillon et par suite des blessures ils doivent se mouvoir et se presser, et l'on entend par derrière retentir ces cris : Allons, allons, maintenant cela va mieux ! tu Vois, chien, ce que c'est que de faire le malade ! » Au milieu de ces risées et de ces coups de toute sorte, on les pousse demi-morts jusqu'aux vignobles et aux jardins, où on leur met aussitôt la pioche à la main pour leur faire défoncer le sol jusqu'à la nuit.

Tout cela encore n'est rien du tout comparé à ce que j'ai vu faire et qui est pratiqué quotidiennement par beaucoup d'autres : si l'on est à terre, le chrétien malade est mené à la campagne ou dans les vignes, il est débarqué si l'on se trouve en mer, puis on allume un grand feu dans lequel il est jeté]es mains attachées. On assiste alors à cet horrible et effrayant spectacle, que le chrétien bondit aussitôt et s'efforce de fuir pour échapper à la mort, tandis que ces barbares sans cœur crient en raillant : « Bravo, bravo ! vois si je suis un bon barbier⁽¹⁾ capable

(1) On sait qu'à cette époque les barbiers en Espagne comme en Berbérie étaient chirurgiens, ventouseurs et dentistes. — Ce passage est en langue *franque*, laquelle est ainsi définie par Haëdo, dans son histoire d'Alger : « La troisième langue en usage à Alger, est la langue *franque*, ainsi appelée par les musulmans, non pas qu'en la parlant ils croient s'exprimer dans la langue d'une nation chrétienne

de te soigner en cas de Maladie, et si maintenant tu sais courir ! Si un chien dit qu'il a mal à la tête, qu'il a la fièvre, qu'il ne peut travailler, qu'il ne sait que faire, par la Foi de Dieu ! nous le ressuscitons, nous le faisons travailler, il ne dit plus qu'il est malade ! » Que peut alors faire le malheureux captif, que dire, que répondre ? Se prétendre malade, c'est s'exposer à se faire brûler vif sous couleur de remède. Où est en pays chrétien celui qui, en nous entendent raconter tous ces faits, ne nous dira pas que ce sont des histoires bien imaginées, des contes de captifs à l'effet de peindre leur état comme plus triste et de susciter la compassion ? Tout cela cependant n'est que la pure vérité et est encore bien au-dessous de ce qui a lieu et qu'on pourrait dire.

SOSA. — Il ne m'étonnerait nullement qu'on ne nous

quelconque, mais parce qu'au moyen d'un jargon usité parmi eux, ils s'entendent avec les chrétiens, la langue franque étant un mélange de divers mots espagnols ou italiens pour la plupart. Il s'y est aussi depuis peu glissé quelques mots portugais, après qu'on eut amené à Alger, de Tétouan et de Fez, un très grand nombre de gens de cette nation, faits prisonniers dans la bataille que perdit le roi de Portugal, Don Sébastien. Joignez à cela la confusion et le mélange de tous ces mots, leur mauvaise prononciation par ces musulmans, qui ne savent pas conjuguer les modes et les temps des verbes comme les chrétiens, à qui ces mots appartiennent. Cette langue franque n'est qu'un jargon, ou plutôt un patois de nègre arrivé de son pays et récemment amené en Espagne. Pourtant ce jargon est d'un usage si général, qu'on l'emploie pour toutes les affaires et toutes les relations entre Turcs, Maures et chrétiens, et elles sont nombreuses, de sorte qu'il n'est point de Turc, de Maure, même parmi les femmes et les enfants, qui ne parle couramment ce langage, et ne s'entende avec les chrétiens. Il y a aussi beaucoup de musulmans qui ont été captifs en Espagne, en Italie ou en France. D'autre part il y a une multitude infinie de renégats de ces contrées et une grande quantité de Juifs qui y ont été, lesquels parlent très joliment l'espagnol, le français et l'italien. Il en est de même de tous les enfants des renégats et des renégates, qui, ayant appris la langue nationale de leurs pères et mères, la parlent aussi bien que s'ils étaient nés en Espagne ou en Italie. » (Revue africaine, t. XV, an. 1871, p. 94, traduction de Monnerau et Berbrugger.)

crût pas chez nous, car, ainsi que je vous l'ai dit, Comment pourra-t-on persuader à ceux qui sont nourris du lait pur de Dieu et de sa doctrine, à des cœurs où réside ce Dieu qui est la source de toute miséricorde, que des gens raisonnables, et non des brutes, puissent être aussi cruels à l'égard de leurs semblables ? Qui pourra croire ou admettre que ces gredins, qui sont si malheureux, si dénués de tout, si pauvres, si peu vêtus, qui ne possèdent rien, qui travailleraient toute une année pour gagner seulement un *réal* et qui anéantiraient le monde entier pour le garder, soient capables de tels forfaits ? Perdent-ils un âne qui ne leur a coûté que deux ducats, ils poussent de hauts cris, se déclarent perdus, ruinés, morts, sans plus aucun espoir de vivre, ils poussent des soupirs sans fin et versent des torrents de larmes. Tandis, au contraire, s'ils perdent un chrétien, qui constitue souvent leur seule fortune, s'ils le trouvent malade ou près d'expirer, la colère les emporte à ce point qu'ils n'éprouvent ni chagrin, ni douleur. Comment est-il possible que dans un cas pareil, devant une perte aussi sensible pour eux, ils ne tiennent pas compte de milliers d'écus, ne se chagrinent pas, se réjouissent même de demeurer pauvres ! Et ces pertes sont de leur propre fait, c'est de leurs mains qu'ils tuent les chrétiens et leur arrachent la vie ! C'est là sans doute la preuve la plus irréfutable de la haine extrême qu'ils ressentent naturellement pour nous et pour le nom chrétien, haine tellement enracinée chez eux qu'elle les pousse à se réjouir de la perte qu'ils éprouvent et qu'elle triomphe de l'amour, plus violent que chez nul autre peuple, qu'ils ont pour l'argent et le lucre. J'ajouterai encore que nombre d'entre eux ont l'habitude de dire, et ils le croient comme ils le disent — du moins à en croire la formelle affirmation de mon maître —, que l'année où ils perdent le plus de chrétiens de la façon que je viens de dire, le bonheur et l'abondance entrent dans leur maison.

ANTONIO. — Est-ce là la parole d'un homme, ou n'est-ce pas plutôt le cri d'un tigre ? Cette expression n'émane-t-elle pas véritablement d'une bête ? Que pourrait dire de plus un sauvage ou une brute dénuée de cœur, de jugement et de toute intelligence ? Ou, pour mieux parler, quel démon ennemi du genre humain et désireux de le voir anéantir pourrait dire ou souhaiter davantage ? Aussi ne m'étonné-je pas que votre patron vous traite de la façon que je vois et qu'il se flatte plus que nul autre d'user de si cruels procédés à l'égard des captifs qu'il détient.

SOSA: — Ce n'est pas lui qui le dit, car il prétend être le plus doux, le plus bienveillant, le plus compatissant de tous les Algériens, et pour que nous en soyons tous persuadés, il nous répète continuellement, et il le croit, que s'il donnait deux cents coups de bâton par jour à chacun de nous, ainsi que d'autres ont coutume de le faire, nous saurions ce que c'est que l'esclavage.

ANTONIO. — Qu'on lui sache donc gré de sa politesse et de sa bonne éducation ! Mais, en vérité, le barbare ne laisse pas d'avoir quelque peu raison en parlant ainsi, car c'est là un des supplices dont ils usent d'ordinaire à l'égard de leurs captifs chrétiens, et ils y ont journellement et facilement recours. Un subit transport de colère, un simple caprice suffit, et alors, frappant sans règle ni mesure, sans se lasser, ils n'en ont assez que quand ils laissent les captifs Couchés sur le sol, pilés comme du sel et presque morts. Et pour ne rien celer, avec quoi les frappe-t-on ? Vous devez l'avoir vu, c'est avec de gros et solides bâtons nouveaux. Comment ils s'y prennent ? Ils saisissent le bâton à deux mains et le déchargent de toutes leurs forces sur leur victime. Sur quelle partie du corps ? Ils ne lui démantibulent pas seulement les épaules, mais ils lui rompent les os. De même qu'on assouplit l'*esparte*⁽¹⁾, ainsi ils la retournent sous toutes les faces, la frappent également aux endroits sensibles

(1) L'alfa.

tels que le ventre et l'estomac. De la sorte, ils lui meurtrissent le foie et les entrailles, ils la tannent comme des cuirs ou des peaux de tambour et la laissent tout enflée ; puis ils la frappent par derrière, sur les fesses, sur les jarrets, sur les mollets. Puis, pour qu'aucune partie n'échappe à la torture, ils traitent de même la plante des pieds après avoir attaché ceux-ci avec une corde fixée à un poteau, au haut duquel on hisse le pauvre chrétien la tête en bas. Enfin, pour en finir, d'autres appliquent les paumes des mains sur une planche et déchargent de furieux coups de nerfs de bœuf sur les mains jointes du malheureux, et ce dernier supplice, qui attaque les nerfs, est épouvantable.

Quand enfin ils abandonnent leur victime, celle-ci est si meurtrie, si enflée, a le corps et les membres si rompus, qu'elle ne peut se mouvoir ni bouger de place ; ils sont rares ceux qui ne meurent pas sur-le-champ, et ceux qui survivent traînent encore quelques heures ou quelques jours. C'est de cette façon que ces jours derniers, le More, mon voisin, a tué à coups de bâton le bon père Ludovic Grasso, Sicilien, notre ami commun (7 juillet 1578) ; ainsi que le gardien des esclaves du roi, le vertueux père, frère Lactance de Police, religieux de l'Ordre de St-François et originaire de Sicile. De même le roi (sic) Hassan Vénitien⁽¹⁾ tua de sa propre main le beau jeune homme napolitain Jean-François (16 septembre 1578) ; le raïs Cadi, ce Turc ivrogne, qui fut capitain de Bizerte, tua de sa main et à coups de bâton, le vieux Jean, Sicilien (15 octobre 1578) ; le roi tua dans sa demeure le Majorquain Pierre Soler, parce qu'il avait tenté de s'enfuir à Oran (12 décembre 1578) ; ainsi encore il tua un Catalan capturé sur une frégate, près des côtes de sa patrie, le nommé Péroto, parce qu'il ne le renseignait pas à son gré sur l'escadre espagnole (13 janvier 1579).

(1) C'est Hassan Veneziano, pacha qui gouverna Alger de 1576 à 1580.

Le même roi Hassan, qui règne encore, fit en sa présence périr sous les coups le courageux Espagnol Cuellar, parce qu'il avait audacieusement tenté d'enlever du port, pendant la nuit, la galiote dans laquelle il devait se réfugier avec trente autres chrétiens (20 février 1579). L'amiral Mami Arnaut, renégat albanais, tua le même jour, tant de ses mains qu'avec l'aide de ses renégats, ses esclaves, le Français Jean Gascon et les Italiens Philippe et Pierre, parce qu'ils ne s'étaient pas embarqués et craignaient de partir avec lui (1er mai 1579). Il s'écoula un tel flot de sang de ces corps martyrisés sous les coups, sans que cette bête féroce fût rassasiée. (28 juin 1579), que quelqu'un qui se trouvait là m'a juré qu'un large ruisseau de sang coulait dans la cour et qu'on n'avait pu jusqu'alors (10 août 1579) en faire disparaître les traces malgré tous les lavages à grande eau qu'on y fit. Borrassquilla, le cruel renégat génois, capitaine de galère, tua deux des chrétiens lui appartenant, parce qu'ils craignaient qu'il ne les embarquât avec lui pour Constantinople et s'étaient cachés (15 septembre 1579). Hassan Corso, le renégat d'Hassan Pacha, fils de Barberousse, tua de sa main le Grec Grégori, son esclave, parce qu'il avait découché deux nuits de suite (20 octobre 1579). Le garde du bague du roi tua le pauvre Calabrais Simon, parce qu'il n'était pas allé avec les autres travailler à son Bordj (30 novembre 1579), Le même roi Hassan fit tuer devant lui, dans son appartement, Jean le Biscayen, que l'on reprit pendant qu'il s'enfuyait vers Oran (24 décembre 1579). Le même prince fit encore rouer de coups (29 mai 1580) un autre jeune Espagnol, originaire des Montagnes, et que l'on appelait Laurent, que des Arabes ramenèrent de la direction d'Oran, par où il essayait de s'enfuir (17 février 1580) ; il mourut deux jours après. Le 29 mars, les janissaires rouèrent de coups le pauvre Vénitien Louis, qui mourut le 16 avril 1580. Et enfin, c'est ainsi encore que périt en sa présence, il y a quelques jours (22 avril 1580), l'honorable

Vicence Lachitéa, gentilhomme sicilien, intendant des blés. Si je ne cite que ceux-là, je pourrais en nommer beaucoup d'autres, dont j'ai conservé les noms dans ma mémoire ou par écrit, et qui ont péri ou qui ont été plus ou moins estropiés par ordre de ce barbare et cruel Hassan le Vénitien et d'autres de son acabit, pendant les trois années qui se sont écoulées depuis notre arrivée à Alger.

SOSA. — Certains m'ont raconté qu'il est d'usage, notamment en Turquie, quand on arrête un chrétien qui s'est enfui de chez son patron, ou bien quand on l'a, par l'emploi de sortilèges, forcé à revenir (chose usitée parmi les Turcs, car il y a chez eux beaucoup de devins qui prédisent l'avenir à cause du commerce suivi qu'ils ont avec les démons, grâce à l'aide desquels ils tracent certains signes dans la demeure du maître, ou prononcent des paroles qui terrorisent les auditeurs, font dresser des fantômes et d'horribles serpents devant le fugitif et contraignent le malheureux à revenir sur ses pas) ; quand, dis-je, un fugitif est repris, en outre des coups de bâton qu'il reçoit, on le pend les jambes en haut, la tête en bas, et à l'aide d'un couteau bien affilé on lui entaille la plante des pieds, puis on jette sur les blessures du sel fin, qui, pénétrant dans la chair et les nerfs mis au jour, produit une douleur si vive que nulle autre ne lui est ni égale ni comparable.

ANTONIO. — Je ne sais ce qui se passe là-bas, mais on a vu employer cette torture à Alger, non pas une fois, mais très souvent.

SOSA. — Et cependant, avec tout cela, ils ne sont pas satisfaits encore, tant sont grandes la rage et la haine extraordinaire qui les poussent à s'abreuver de sang chrétien ; car, vous ne l'ignorez pas, peu nombreux sont ceux qui, après avoir supporté ces tortures, n'ont pas eu les oreilles ou le nez coupés.

ANTONIO. — Et c'est ce qui se pratique également ici. Quoi de plus ordinaire à Alger ? Ils le font en guise de passe-

temps pour rire, pour s'amuser ! Depuis le roi. Hassan, ce renégat vénitien, jusqu'au dernier Turc, quel est celui qui ne s'est pas signalé contre les chrétiens par des horreurs de ce genre ? Jetez un coup d'œil dans ces rues, dans ces bagnes, ces maisons, ces galères, ces galiotes ou ces brigantins, partout on rencontre des chrétiens qui portent la marque de ces bêtes fauves et à qui l'on a coupé les oreilles ou le nez. Autre chose, cependant, est de voir ces abominations ou de seulement les entendre raconter. J'avoue que souvent, en parcourant Alger et en voyant tant de chrétiens estropiés et si cruellement marqués par ces infidèles, il m'arrive de désirer faire ce qu'on raconte du grand empereur Constantin.

Si je me rappelle bien, j'ai lu dans quelque livre que ce bon empereur, entrant dans l'assemblée des Pères du saint Concile de Nicée — le premier concile œcuménique que vit la sainte Église après celui des Apôtres — jeta les yeux sur ces vaillants serviteurs de Dieu, qui, par son ordre, étaient demeurés assis, et vit que les uns avaient perdu la vue, d'autres les oreilles, d'autres le nez ou les lèvres, d'autres les bras ou les jambes, car très peu auparavant, sous l'empereur Dioclétien et son fils adoptif Maximilien, l'Église de Dieu avait été persécutée, et ces empereurs, en outre des milliers de martyrs qu'ils envoyèrent à la mort, mutilèrent et estropièrent ainsi un grand nombre de saints hommes et de glorieux évêques, qui, grâce à la paix dont jouit ensuite l'Église, s'étaient réunis dans ce saint Concile pour traiter de ce qui concernait la foi et la religion chrétienne. Alors ce vertueux empereur, réfléchissant à la foi, à la constance, au courage et à la patience qu'il leur avait fallu pour supporter tant de souffrances en l'honneur et pour la gloire du Christ, saisi d'admiration pour ceux qui s'étaient ainsi conduits en martyrs et avaient témoigné de leur croyance et de leur foi, cet empereur ne put s'empêcher de se précipiter vers eux, embrassant les orbites vides de ceux

à qui les yeux manquaient, les narines ouvertes des uns, la place des oreilles des autres, les moignons des mains coupées au des bras tranchés, car dans tous ces restes de membres bénis et marqués au nom de Jésus-Christ, il voyait de saintes et glorieuses reliques.

C'est là ce que je vois chaque jour et à chaque instant quand je passe dans ces rues, que j'entre dans ces bagnes, que je visite les galiotes ou que j'assiste aux messes qui réunissent les chrétiens, car toujours je me heurte à des chrétiens essorillés, ou sans nez, ou sans bras, ou sans jambes, ou sans yeux, et marqués par les ennemis du Christ et de la Sainte Foi !

SOSA. — En vérité, vous avez mille fois raison. Aussi, moi qui brûle d'agir de la même façon que l'empereur Constantin, ferai-je connaître, si Notre Seigneur me laisse sortir de la prison où je me trouve, les noms, que je me rappelle et que je veux sauver de l'oubli, de quelques-uns de ceux à qui ces barbares ennemis de Dieu et des Saints ont coupé les oreilles et le nez.

ANTONIO. — C'est très bien dit, et il est juste qu'on connaisse et qu'on plaigne ceux qui ont été les victimes de cette cruauté. Nommez-les moi, je vous prie !

SOSA. — Les premiers dont on m'a parlé depuis que nous sommes ici, étaient deux chrétiens napolitains qui se nommaient : l'un M. Angelo et l'autre M. Jean Angelo, qui se trouvaient à Alger (15 septembre 1577). Hassan le Vénitien, roi d'Alger, leur fit couper les oreilles en sa présence, rien que parce qu'ils avaient dit qu'ils se proposaient de s'enfuir. Peu de jours après (le 26 octobre), il fit traiter de même, dans sa propre chambre, un honorable Espagnol de Malaga, nommé Diego de Rojas, parce qu'il voulait s'enfuir ; il lui fit attacher les oreilles au front et le fit ainsi promener honteusement dans la ville. Trois mois plus tard (8 février 1578), il fit couper les oreilles à un Sarde, appelé Martin, parce qu'il avait aussi voulu s'enfuir. Ce fut ensuite le Calabrais Constantin (le

10 février), puis Jean le Milanais (le 13 février). Deux mois après, François le Sicilien (le 13 mars 1578) ; trois mois plus tard, Jérôme le Piémontais (le 16 juin 1578) ; quatre mois après, Joseph le Calabrais (le 2 octobre), tous pour le même motif, leur tentative de s'enfuir par terre à Oran. Il commanda encore de couper le nez et les oreilles à un pauvre jeune homme de Majorque, nommé Michel, parce qu'on le trouva préparant une barque dans le jardin de son maître (le 3 février 1579). Pour le même motif, il condamna au même supplice l'Espagnol Ferdinand, originaire de la Manche, parce qu'il se trouvait commencer une barque dans un jardin (le 11 mars 1579). Cinq mois après (le 3 août), en sa présence et dans sa propre chambre, il châtia de même deux excellents chrétiens, dont l'un se nommait Sébastien, né en Biscaye, et l'autre Cola, de Mazara, en Sicile, ainsi que Jean, de Gênes. Il les fit pendre ensuite tous les trois par les pieds, la tête en bas, à l'extrémité de sa galère ; il pardonna cependant au Biscayen et au Sicilien, mais il fit percer de flèches et tuer à coups d'arquebuse le brave Génois, dont les souffrances seraient longues à raconter. La cause de ces cruautés était que ces trois individus étaient d'entre les principaux de ceux qui, le 23 juin, enlevèrent la galère que ce prince envoyait à Bône pour y charger du blé et de la mantègue. Le 11 février de l'année courante, il fit couper les oreilles et le nez à deux jeunes Majorquains, nommés l'un Jean et l'autre Paul : ils étaient accusés d'avoir caché dans un jardin d'autres chrétiens qui avaient l'intention de s'enfuir à Oran par terre. A trois jours de là, le 14 février, on lui amena six chrétiens qui avaient pris la fuite en suivant la voie de terre. Il fit rouer de coups de bâton deux d'entre eux qui ne lui appartenaient pas, et fit couper les oreilles aux quatre autres qui lui appartenaient et qui étaient originaires de Majorque. Je n'ai pu, jusqu'à ce jour, connaître leurs noms.

ANTONIO. — Il n'est pas étonnant qu'un pareil tyran,

plus cruel que tous ceux qui ont régné à Alger, agisse toujours ainsi et, ainsi que tous s'accordent à le dire, paraisse ne rien tant apprécier que de montrer sa haine de la religion chrétienne. Il a beau être roi, il est d'une si basse et si vile extraction, qu'il n'a pas eu honte, ces jours derniers, d'étrangler de ses mains, dans son propre appartement, un de ses nègres, un musulman, sans rougir devant tous ceux qui étaient présents et qui s'étonnaient qu'un roi se fît le bourreau de, son nègre (1^{er} juillet 1579).

SOSA. — Comment serait-il possible que l'honneur et la bonté se trouvent au milieu de gens aussi vils que ces Turcs, ces janissaires et ces renégats, quand dans tout l'empire turc nul ne fait profession de courage ou d'honneur ? Ni la vertu, ni la bonté n'y sont honorées, mais seulement la force et la violence. Les Turcs et les janissaires sont tous de viles canailles, des gardiens de moutons, des vilains et, comme ils le disent eux-mêmes, des chacals. Les renégats sont des *xabregaeiros*⁽¹⁾, des fourbes, des voleurs, l'immondice et l'écume de la chrétienté. Avez-vous vu parmi eux, je ne dirai pas un gentilhomme, un noble, mais un homme bien né, issu de parents de condition moyenne ? Et cet Hassan le Vénitien, qui se prise si haut, et qui fait si peu acte de roi, dites-moi, n'est-il pas le fils d'un vacher, n'était-il pas un vil mousse à bord d'un bâtiment ragusin qui fut capturé par Dragut et donné à un renégat, dont Ochali⁽²⁾ hérita en qualité de patron ? L'honneur est le compagnon inséparable de la vertu ; il est impossible d'en trouver là où la vertu n'existe pas ; un ennemi de la vertu ne saurait non plus avoir de l'honneur. Mais revenons à notre entretien.

(1) Peut-être faut-il lire *xabequeros*, c'est-à-dire matelots (ou pirates ?).

(2) Ochali ou Euldj-Ali reçut, après la bataille de Lépante, le surnom de *Kilidj* (le glaive). Il gouverna la Régence d'Alger du mois de mars 1568 au mois d'avril 1571.

Après le roi, celui qui a le plus d'orgueil et de prétention est le renégat albanais Mami Arnaut⁽¹⁾, chef des corsaires et de la marine d'Alger, et le plus grand ennemi du nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Qui dans sa maison et sur ses navires a plus que lui de chrétiens sans oreilles et sans nez, sans parler de tous ceux qu'au cours des années précédentes il traita de la même manière ? Nous citerons : un anonyme Esclavon, François Darga, et Jean Sanchez, tous deux Espagnols, et bien d'autres, dont il se vante souvent et dont il garde chez lui les oreilles et les nez comme de glorieux trophées. Le 30 mai 1578, ne fit-il pas subir le même supplice à deux pauvres Siciliens parce qu'ils ne pouvaient plus ramer ? Et pendant le mois d'octobre, quand Don Juan de Cardona Lui donna la chasse du côté de la Sardaigne, il coupa le nez et les oreilles à deux autres, à Pierre, l'Espagnol, et Jean, le Maltais, parce qu'ils ne ramaient pas à son gré. N'a-t-il pas également coupé les oreilles à son renégat albanais, et Arnaute comme lui, le 7 mai 1586 (*sic*) ; de même encore, à un pauvre garçon d'Iviça, esclave de son-patron, parce qu'il avait coupé une branche d'arbre dans le jardin d'un More qui vint se plaindre. Cet ivrogne de Cadi Raïs, Turc de nation, et qui fut capitaine de Bizerte, agit-il autrement ? Deux mois après notre arrivée dans cette ville (juin 1577), il coupa les oreilles à un brave homme d'origine grecque, parce qu'il s'était enfui. Dans le mois d'août suivant, il en fit autant à l'Aragonais François, pour le même motif. Le 18 mars de l'année suivante, ce fut le tour du Valencien Pierre, qui s'était également enfui. Il y a près d'un an (le 20 février 1579), il fit subir le même traitement à trois chrétiens lui appartenant, qui s'étaient évadés : l'un était Grec et se nommait Alexis, un autre était Français et s'appelait Péron, le troisième était Napolitain et portait le prénom de Michel. Et cet autre, Agibali, raïs turc, ne

(1) Arnaute ou Albanais

coupa-t-il pas aussi les oreilles et le nez au Napolitain Frédéric, qui ne ramait pas à sa convenance (juillet 1578) ? Et Hassan raïs, le Génois du Marabout, ne les arracha-t-il pas avec ses dents à Christobal, Espagnol qui était fatigué de ramer (mai 1579) ? Et l'autre Hassan Raïs, également renégat génois, n'en fit-il pas autant au Français Dominique, parce qu'il s'était pris de querelle avec un autre chrétien forçat et lui avait donné quelques coups de poing (août 1579) ? Trois mois après, ne fit-il pas subir le même traitement à Frédéric le Napolitain, parce que sa rame s'était brisée accidentellement ? Et Mourad Raïs, renégat grec, ne les coupa-t-il pas à Christophe, le Sicilien, parce qu'il ne put tirer l'ancre à temps (juillet 1578) ? Et son compagnon, le Turc Aïça Raïs, n'agit-il pas de même à l'égard du Romain Antoine, parce qu'en s'embarquant avec les rameurs il choqua, sa rame avec celle d'un autre (juin 1578) ? Il y a peu de temps (8 février 1580), que le renégat génois Borrassquilla, renommé pour sa cruauté, coupa les oreilles au pauvre Étienne l'Italien, son esclave, qui s'était caché pendant qu'on se dirigeait vers Constantinople. Ils agissent tous de la même façon et pour les mêmes motifs, puisque ces boucheries se renouvellent quotidiennement. Quels étendards, drapeaux, dépouilles ou trophées, ces vaillants recherchent-ils le plus pour garder dans leurs demeures et étaler aux yeux de tous comme témoignages des prouesses et des hauts faits de leurs ancêtres ? Ce qu'ils estiment le plus, ces barbares, c'est de posséder des esclaves chrétiens mutilés et marqués de leurs mains. Descendent-ils à terre, c'est pour s'enivrer, et une fois ivres pour tomber sur les chrétiens et leur couper le nez ou les oreilles ; vont-ils en mer ou en course, pas un bateau ne revient où il n'y ait un ou deux esclaves ainsi mutilés.

ANTONIO. — Pourquoi ne parlez-vous pas des barbares traitements qu'ils infligent ensuite à ceux qu'ils ont mis en cet état ? Car non contents de les enlaidir de cette façon,

ils leur font encore, sous menace de mort, manger ces oreilles fraîchement coupées et toutes dégoutantes de sang ; puis les forcent à avaler une tasse de vin, tout en se réjouissant et en plaisantant de leur acte.

SOSA. — Barbares pires que les fauves ! Ces êtres ne méritent certes pas le nom d'hommes.

ANTONIO. — Ils pratiquent encore une autre cruauté, surtout quand les galères chrétiennes leur donnent la chasse ou quand ils la donnent à leur tour aux chrétiens. Si les esclaves sont fatigués et à bout de forces au cours d'une chasse — et les corsaires s'y livrent avec la plus grande ardeur, parfois pendant un jour entier sans manger, ni boire, ni ralentir la marche de leur navire, — si les rameurs tombent épuisés sur leurs bancs, ils se jettent aussitôt sur eux armés d'*escarcinas*⁽¹⁾ et de coutelas, coupent les bras à ceux-ci, fendent ceux-là en deux et tranchent d'un seul coup la tête à d'autres. Ainsi le capitain Mami-Arnaut, renégat albanais, coupa la tête à l'esclave Benito, parce qu'il tomba de fatigue quand Don Juan de Cardona lui donna la chasse près de la Sardaigne (octobre 1578). Cadi Raïs en fit autant à Pedro le Mayorquain, quand, en juin 1578, les galères de Florence lui donnèrent la chasse. Et l'an dernier encore, quand Don Juan de Cardona poursuivait, avec les galères de Naples, Argibali près de la Corse et de la Sardaigne (28 mai 1578), ce Turc brutal trancha sur l'heure, avec son yatagan, la tête du pauvre Guillaume, chrétien maltais, son esclave, qui était épuisé de fatigue et presque mort sur sa rame. Il cloua sa tête sur l'*estantérol*⁽²⁾, criant aux autres chrétiens de prendre garde, car si l'un d'eux lâchait sa rame, il lui en ferait autant !

(1) Escarcina, sorte d'épée courte et recourbée en forme de yatagan.

(2) Estantérol, poteau ou colonne qui se trouvait dans les galères au haut de l'espace qui séparait les bancs des rameurs et où l'on assujettissait la tente destinée à garantir de l'ardeur du soleil.

De la même manière agit Hassan le Marabout, renégat génois, lorsqu'il fut poursuivi par les galères siciliennes : il coupa un bras au Calabrais Rodolphe, qui, épuisé par un maniement forcené de l'aviron pendant vingt-quatre heures consécutives, était tombé à bout de forces ; après quoi ce Hassan saisit le bras coupé pour en frapper les autres rameurs jusqu'à ce qu'il eût échappé au danger. Ainsi encore, Mahamet Bey, neveu du farouche Barberousse, coupa un bras à un *espalder* de sa galère (octobre 1572) et s'en servit pour frapper tous les autres chrétiens ; ce qui se passa pendant l'affaire de Navarin, l'année où fut détruite l'escadre turque, alors que le marquis de Santa-Cruz lui donnait la chasse et le serrait de près. Mais cela ne lui servit de rien, car le marquis montait la galère patronne de Naples, qui était très légère à la course, et il l'aborda au moment même où les rameurs se jetaient sur le corsaire et le mettaient en pièces sur la poupe.

SOSA. — Je ne sais ce que se croit cette race d'hommes barbares et vils, ou s'ils sont assez dépourvus de sens pour se figurer que nous ne sommes pas de chair et issus de femmes comme eux, et qu'eux-mêmes sont d'une autre espèce, d'une essence différente. S'ils nous considéraient comme des êtres de la même nature qu'eux, pourraient-ils ne pas compatir à notre sort, ne pas être émus de pitié, au lieu de se complaire à nous soumettre à de si douloureux tourments ? La ressemblance, a dit Platon, est la cause de l'amour, et ces gens ne haïssent que les hommes, leurs semblables !

ANTONIO. — Que direz-vous donc de ces nombreux chrétiens que ces infidèles barbares ont fait périr à Alger dans des supplices aussi terribles qu'inouïs ! Beaucoup d'entre eux certes furent d'éminents et glorieux martyrs. Je crois que depuis le temps où le tyran Aroudj Barberousse se rendit le premier maître de ce pays et la transforma en un repaire de voleurs et de corsaires (année 1516), je crois que sont innombrables

ceux qu'il fit mourir et mit en pièces de ses mains sanguinaires, ceux qu'il fit périr dans les tourments.

SOSA. — Quelque jour, je vous montrerai des papiers que j'ai là et où j'ai consigné, avec le plus de soin possible, la mort et le martyre d'un grand nombre de ceux qui furent persécutés dans cette ville d'Alger par les Turcs, et je pense que vous y trouverez matière à louer le Seigneur.

SECTION XIII

ANTONIO. — Je n'oublierai pas, soyez-en certain, la promesse que vous venez de me faire et je serais bien aise que vous me fissiez cette faveur.

SOSA. — Cela arrivera en son temps, car je n'ai pu encore en terminer la rédaction et lui donner tout le poli désirable. Mais occupons nous seulement de rappeler ce qui est arrivé à Alger depuis trois ans que nous y subissons la captivité, et combien d'exécutions ont été faites, combien de cruautés ont été commises par ces Mores et ces Turcs. Je me souviens que dans le courant de la semaine de notre arrivée ici (19 avril 1577), cette bête féroce de Mami-Arnaut, l'amiral, s'étant aperçu qu'il lui manquait un de ces pots de terre qu'ils nomment *bardaque* et qui vaut tout au plus deux réaux, mais qu'il rapportait de Constantinople pour son usage personnel, fit étrangler un pauvre Espagnol qui, je le tiens des gens mêmes de la maison, n'avait ni vu ni touché ce pot. La première fois, c'est-à-dire trois jours après notre arrivée (22 avril 1577), que le patron ordonna qu'on me fît voir le pays, en compagnie d'un Mayorquain au courant des choses, comme on me voyait triste et mélancolique et qu'on voulait me distraire, on me montra les pierres du marché (*souk*) et d'autres lieux toutes tachées de sang. Et comme j'en demandais la cause, on

me dit que quelques jours auparavant Rabadan pacha⁽¹⁾, renégat sarde, qui était alors roi d'Alger, avait fait traîner à la queue d'un cheval le Sicilien André de Jaca. Il avait également fait jeter vivant sur les ganches le compagnon d'André, le Calabrais Antonio de la Mantia, et pendre par les pieds, à une antenne de la galiote, le compagnon de ces deux hommes, après quoi il fit lapider ce dernier par tous les hommes et les enfants qui se trouvaient à terre, parce qu'il avait voulu se sauver avec la galiote de son patron. J'ai relaté ces faits tout au long dans mes papiers.

Le 18 mai suivant, nous vîmes cet admirable spectacle, digne d'être retenu éternellement : ces barbares lapidèrent et brûlèrent vif le martyr fervent du Christ, Fray Michel de Aranda, natif de Valence et de l'Ordre de Montesa.

Dans les premiers jours du mois d'août suivant, le 4, le renégat Mahamet, Allemand d'origine et adonné à la boisson, fit sans pitié brûler vif Vicence le Napolitain, malgré son état de maladie, parce qu'il avait brisé ses fers et s'était enfui de sa galère. Ce Mahamet était un ancien tambour d'une compagnie espagnole qui faisait partie de l'expédition au cours de laquelle le Comte d'Alcaudete, Don Martin, fut défait et tué par Hassan Pacha, roi d'Alger et fils de Barberousse⁽²⁾, dans les champs de Mostaganem (26 août 1558) ; cet Allemand, se voyant pris, abjura au bout de peu de jours.

Pas bien longtemps après le fait que nous venons de citer,

(1) D'après une lettre de M. de Noailles, ambassadeur de Charles IX à Constantinople, Rabadan était de nation turque ; il régna à Alger depuis le mois de mai 1574 jusqu'au mois de septembre 1580. Il revint en avril 1582 et quitta définitivement la Régence en août 1583 pour devenir Pacha de Tripoli, où il mourut en 1584 (voir *Les Rois d'Alger*, traduction de H.-D. de Grammont).

(2) Hassan avait été enlevé en Sardaigne par Kheir-ed-Din, frère d'Aroudj ; il gouverna la Régence d'Alger depuis 1534 jusqu'en 1543.

ce même grand ivrogne de renégat fit brûler vif (7 août 1577) le nommé N. Morales, Espagnol de Malaga, sitôt qu'on lui eut appris que ce captif se proposait de s'enfuir. Morales était presque mort asphyxié, quand quelques Turcs le détachèrent du poteau, malgré l'ordre du maître, et le retirèrent des flammes privé de connaissance ; c'était un prodige qu'il eût échappé à la mort. Le renégat allemand, voyant cela, se jeta sur lui comme une bête féroce et, sans qu'on pût l'en empêcher, lui coupa une oreille ; il lui saisissait déjà le nez pour en faire autant, quand on lui arracha par la force sa victime des mains.

Le 30 octobre suivant, l'alcaïd Hassan, renégat grec, ordonna d'étrangler, comme nous l'avons vu, ou plutôt étrangla de ses mains le brave Jean, son esclave, Navarrais d'origine, parce qu'il avait caché dans une grotte de son jardin quinze chrétiens qui attendaient une barque de Majorque pour s'enfuir. Pendant les dix mois suivants, si tous les raïs n'avaient pas été en mer et que leurs navires n'eussent pas quitté Alger, il ne se serait pas passé de semaine sans qu'on vît se renouveler de nombreux actes de ce genre. Aussi l'année suivante, le 15 septembre 1578, le roi Hassan, renégat vénitien, fit attacher au même poteau et brûler vifs les deux braves Napolitains, maître Angelo et Jean Angelo, parce qu'ils avaient dit vouloir s'enfuir. Ils étaient près d'expirer, quand deux raïs qui devaient partir en course la nuit même et qui craignaient qu'on ne leur fit subir le même traitement s'ils étaient pris et que la nouvelle de ce supplice fût parvenue en terre chrétienne, arrachèrent du feu les deux malheureux déjà tout *flambés* et demi-morts, et se présentèrent ensuite au roi pour lui demander la grâce des deux chrétiens. Mais celui-ci, indigné de leur générosité, leur fit couper les oreilles à tous les deux. Le 16 décembre de la même année 1578, un pauvre Mayorquain nommé Alphonse, ayant caché dans son jardin trois chrétiens appartenant à ce même roi et qui cherchaient à s'enfuir, Hassan lui fit

donner 800 coups de bâton et ensuite pendre par les pieds ; le malheureux expira après six heures de supplice.

Le 29 mars de l'année suivante 1579, l'amiral Mami-Arnaut, dont nous avons si souvent parlé, étant à Cherchel avec huit bateaux ou galiotes avec lesquelles il allait faire la course dans le Ponant, frappa, d'un coup de massue en fer, la tête de son esclave, François de Lustrigan, Esclavon d'origine, parce qu'il ne ramait pas à son idée. Le malheureux, tout ensanglanté, tomba sous le coup, la tête cassée ; mais il n'avait pas rendu le dernier soupir qu'il fut jeté à la mer. Mami se servait habituellement de cette massue de fer en guise de fouet ou d'étrépe, et l'appelait, par dérision, *bosayan*⁽¹⁾.

Danardi, renégat grec, faisant partie de la maison de cet amiral, commandait alors une galiote, et quand on fut arrivé (10 mai 1579) à Cabrera, île déserte située à proximité de Majorque, il y fit débarquer un Napolitain nommé Santoro, qui ne ramait pas à sa convenance ; par ses ordres, un grand bûcher fut allumé et l'esclave, pieds et poings liés, y fut jeté.

A la même date (12 mai 1579), tandis que cela se passait dans cette île, à Alger même les Tagarins, qui sont des Mores d'Espagne, demandèrent au roi de leur laisser brûler vif un soldat d'Almería, Antonio Albornoz, natif de la ville de Buxacara, près de Véra, qui avait été capturé depuis peu de temps sur cette côte et avait raconté l'exécution en Espagne d'un Morisque leur parent. Le bûcher où il devait subir le martyre était déjà prêt, quand, par une inspiration divine, son patron, le More qui l'avait capturé, s'opposa à ce qu'il fût brûlé.

Le 30 août de la même année, le roi fit pendre par les pieds, à une antenne de sa galère, le brave Jean le Génois, jeune homme de 23 ans, puis il le fit tuer à coups de flèche et d'arquebuse, parce que, nous l'avons dit, il avait participé au soulèvement de l'équipage de la galère enlevée à Bougie,

(1) Muselière (?).

deux mois auparavant, par les Chrétiens.

Le 16 décembre 1579, le capitain Mami-Arnaut tua, d'un coup de massue sur la tête, près de la rivière de Bône, où il hivernait, le brave Pierre de Cardona, mon ami, parce qu'il n'avait pas donné deux coups de rame en cadence.

Le 20 octobre 1580, le dit Mami-Arnaut, étant près de la Calabre, trancha lui-même la tête à un jeune chrétien, son esclave, qui était tombé évanoui sur un banc de rameur pendant qu'on donnait la chasse à un navire. Ce jeune homme était appelé communément Napoli, parce qu'il était Napolitain.

Le 12 janvier 1580, le roi Hassan fit étrangler un brave jeune Français, nommé Simon, parce qu'il avait caché dans un jardin deux chrétiens qui se préparaient à prendre la fuite.

Ces assassinats ont été commis depuis que nous sommes à Alger ; mais à Tétouan, à Bougie, à Bizerte, à Tunis, à Sousse et à Tripoli, toutes localités situées en Berbérie, il y en a eu beaucoup d'autres dont je n'ai pas l'intention de m'occuper, car je ne parle que de ce qui est arrivé dans ce pays-ci.

ANTONIO. — Ce sujet est si vaste, que si nous voulions relater par le menu tous les meurtres commis chaque année, nous n'en viendrions jamais à bout. En vérité, la cruauté de cette engeance, le plaisir qu'elle éprouve à massacrer des chrétiens et les divers genres de supplice et de martyre qu'elle invente sont tels qu'ils semblent le fait, non pas d'hommes, mais de brutes et de démons.

SOSA. — Qui pourra dire autrement après les avoir vus empaler un homme vivant ? Ils lui enfoncent par le bas un long pal aigu qui pénètre jusqu'à l'occiput, l'embrochant ainsi comme un oiseau, et cette invention ne peut être due qu'à des démons vomis par l'enfer ! Telle encore cette masse de fer avec laquelle ils brisent les jambes, les bras, les épaules et tous les os d'un homme, que, après l'avoir ainsi mis en pièces,

ils jettent sur un fumier pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux du ciel. De même ce supplice qui consiste à enterrer un homme vivant, à le recouvrir de terre et à battre celle-ci à grands coups de pic. Tel encore le procédé d'*engancher* un homme vif, ce qui, vous le savez, constitue un mode fréquent de supplice. On plante dans un champ un gibet formé de trois poteaux ; une poulie munie de sa corde est fixée au sommet de celui du milieu, et dans le bas une traverse relie les deux autres poteaux à dix ou douze palmes de distance du premier. Sur cette traverse on fixe un grand croc ou *ganche* en fer très aigu et très fort. Ils enlèvent alors au plus haut de la potence le misérable chrétien, à l'aide de la corde de la poulie qu'on lui a attachée autour du corps, et ils le laissent retomber tout d'un coup sur le croc. Celui-ci étant muni d'une pointe très aiguë, perce n'importe quelle partie du corps qui lui tombe dessus, et la victime demeure ainsi suspendue soit par la jambe, soit par le bras, soit par l'épaule, par le flanc ou par une partie quelconque, parfois par le menton. Ils laissent dans cet état le malheureux qui pousse des cris et d'épouvantables gémissements jusqu'à ce qu'il finisse misérablement sa vie, après deux ou trois jours d'atroces douleurs.

Outre ces cruautés extraordinaires, ils emploient encore de nombreux supplices qu'il serait trop long de décrire. Il n'existe pas un palme du territoire d'Alger et de tout le littoral qui ne témoigne de ces boucheries ; tout est plein d'ossements et de cendres d'innombrables chrétiens, tout le pays est baigné et arrosé de leur sang. Ni la Thrace, qui vit pratiquer tant de cruautés dans les demeures du tyran Diomède, ni la Libye, qui vit tant de membres humains cloués aux portes d'Antée, ni la Grèce, qui, à l'époque la plus triste de son histoire, vit tant de malheureux dépecés à Pise, en Élide, dans le palais d'Ænomaüs, n'ont été témoins de massacres pareils. Ces épouvantables supplices sont tels, le spectacle de

ces cruautés est si horrible, qu'il suffit d'en entendre parler ou de se les représenter par l'imagination pour que la chair frémissse et que les cheveux se dressent d'épouvante.

Eux, au contraire, bien que tout cela se passe sous leurs yeux et qu'ils se lavent les mains dans le sang innocent et encore tiède, ils n'éprouvent pas le moindre sentiment de cette compassion qu'un homme doit ressentir pour son semblable, fait de la même chair et du même sang. Il n'y a pas pour eux de satisfaction comparable à celle qu'ils éprouvent, il n'y a pas de jour plus riant, de fête ou de réjouissance plus grande que celle de se livrer à ces actes de barbarie. Quand ces occasions se présentent, ils suspendent tout travail, ce qu'ils ne font ni pour le vendredi, ni pour leurs Pâques ou leurs fêtes ; ils courent par les rues comme des fous, se rassemblent, en riant à cœur joie, sur les places, dans les cours, partout, soit dans les maisons, soit sur les terrasses. Les femmes même s'en mêlent elles élèvent la voix, poussent des clameurs et fatiguent le ciel de leurs cris. Enfin le bruit, le tumulte, la confusion des gens sont tels, que la ville paraît trembler et que de ces prisons mêmes nous les entendons distinctement.

ANTONIO. — Il y a encore une chose bien digne de remarque, comme nous l'avons dit plus longuement dans la *Topographie d'Alger* : si par hasard le patron du chrétien que l'on doit martyriser ne l'offre pas généreusement pour ce saint sacrifice, mais s'ils ont fixé leur choix sur ce malheureux comme répondant le mieux à leur projet, — et cela a lieu surtout pour les prêtres chrétiens, qu'ils nomment *Papas*, contre qui, plus que contre tous autres, ils professent la plus vive haine et qu'ils abhorrent extraordinairement, les choisissant partout de préférence pour les brûler, et même généralement ils les achètent, — alors, dis-je, ils vont par les rues avec des plats d'argent, quêtant et recueillant des aumônes de

tout le monde, tant pour payer l'achat du chrétien au patron, que pour le bois et les autres dépenses occasionnées par la *fête*. Dans cette circonstance, riches comme pauvres sont généralement généreux et libéraux, autant qu'ils se montrent avares, rapaces et chiches dans tous les autres cas, ainsi que nous l'avons dit. Alors, en effet, celui-là se tient pour le plus heureux et le plus saint qui aura participé pour la plus forte part à cette œuvre si bonne et si méritoire.

SOSA. — Dieu soit béni et loué à toujours, lui qui laisse ainsi entre les griffes des loups ses fils bien-aimés et élus, afin qu'ils soient déchirés et poursuivis si haineusement par ces méchants, qui ne savent pas qu'en maltraitant ainsi ces martyrs, en assouvissant leur rage brutale dans ce sang, en croyant par leurs actes inhumains nuire à leurs victimes, ils rendent, au contraire, le service le plus signalé et le plus grand qui soit au monde ! Mais pourquoi nous arrêter à ces horribles boucheries, telles que les oreilles même se refusent à en entendre le récit ? Terminons donc par un seul mot qui suffira à tout dire : c'est que véritablement tout Alger, ses places, ses maisons, ses rues, ses campagnes, son port et ses bateaux ne sont autre chose que les antres mêmes de Satan, où toujours et sans relâche on n'entend que des coups, on ne voit qu'infliger des tortures et des châtiments aussi variés que multipliés, à l'aide d'une infinité de cruels instruments inventés pour donner la mort aux chrétiens et plus nombreux que ceux qui remplissaient les forges de Vulcain, que ceux qui furent l'œuvre des esprits infernaux.

J'ai remarqué cependant que deux choses leur manquent, et je m'étonne parfois, quand j'y pense, que cela ne se pratique pas à Alger. C'est d'abord que tous ces barbares, Mores et Turcs, si altérés de sang chrétien et prenant tant de plaisir à torturer et à martyriser les pauvres captifs, n'en soient pas venus, comme autrefois les Indiens occidentaux et, de nos jours encore, les

cannibales, à manger leurs prisonniers de guerre ! Ou, tout au moins, qu'ils ne fassent pas, ainsi que le rapporte Plutarque, comme le cruel tyran de Ségeste appelé Émile, qui par des proclamations solennelles, offrait de grandes récompenses à celui qui inventerait ou qui lui signalerait un mode nouveau de détruire les hommes, un genre de supplice encore inconnu pour les torturer.

Bien que, en ce qui concerne le premier point, on puisse dire que s'ils ne mangent pas leurs prisonniers, il s'en faut seulement de ce qu'aucun d'eux n'a commencé à le faire jusqu'à ce jour, nous ajouterons, en ce qui concerne le second, que ces barbares ont une si grande abondance d'engins de supplice de toute sorte, ils sont naturellement, et sans avoir besoin des conseils des autres, tellement experts et subtils en toute espèce de cruauté, qu'il leur est inutile de provoquer le génie des inventeurs en vue de découvrir du nouveau dans un art où ils sont passés maîtres et qu'ils pratiquent si admirablement. Si, parmi les supplices inventés jusqu'à ce jour et dont se sont servis autrefois les plus cruels tyrans, si même, parmi les horribles tourments qu'inventa l'imagination des poètes désœuvrés, nous recherchons quel est celui qui n'existe pas à Alger, nous pourrions dire qu'il n'en manque aucun. Ce n'est pas celui du malheureux Tantale, que l'on nous dépeint comme si lamentable, alors que le misérable, cruellement tourmenté par la soif, ne faisait que toucher à l'eau pure et claire, sans pouvoir y goûter ; ni celui de Sisyphe, que l'on représente épuisé, anxieux et couvert de sueur, roulant perpétuellement sa roche ; ni non plus celui de Prométhée, à qui, sur le mont Caucase, un vautour, *quebranta huesos*⁽¹⁾, arrachait le foie sans se lasser ; ni enfin les divers genres de tourments dont se servaient, dans les temps reculés, ces orgueilleux tyrans de Sicile,

(1) *Quebranta huesos* (brise-ossements), vautour de l'espèce du *Vultur ossifragus*.

dont la proverbiale renommée court le monde et a encore été exagérée par le poète : *Invidiâ Siculi non invenerunt tyranni majus tormentum*⁽¹⁾.

Nous pouvons dire avec raison, et sans crainte de nous tromper, que tous ces supplices étaient peu nombreux et peu douloureux en comparaison de ceux qu'emploient et qu'inventent journellement ces brutes infernales ; car si parmi ceux-là il en était de douloureux et fort cruels, en revanche ils n'étaient que momentanés et prenaient vite fin, tandis que ceux qu'ont à endurer les chrétiens quand ils se trouvent entre les mains de ces ennemis de Dieu et de la raison, sont presque tous comme ceux que désirait le cruel et sanguinaire empereur Caligula, je veux dire que les victimes se sentent mourir, mais sans pouvoir finir rapidement leurs tristes et malheureux jours.

C'est pour cela que ces féroces barbares sont odieux à toutes les nations ; ils sont repoussés et détestés par toutes, et je crois même par les démons, les plus grands ennemis de l'espèce humaine. Si, en effet, ce que rapporte Lucien est vrai, Apollon — qui n'était autre que le diable et se faisait sous ce nom adorer par les peuples — ne voulut pas accepter le fameux taureau de bronze dont se servait Phalaris, nous l'avons dit, pour supplicier les hommes, et que ce prince lui envoya en grand apparat pour être placé dans le temple même du dieu, à Delphes, comme étant une œuvre excellente et par conséquent digne, de figurer dans ce lieu pour qu'elle fût vue de tous et qu'il en restât un souvenir éternel ; mais le dieu indigné répondit qu'un pareil instrument de torture ne pouvait en aucune façon être placé dans son temple. Combien donc avec plus de raison ne doit, il pas haïr les inventions ainsi que les auteurs des horribles cruautés qui se commettent à Alger !

Depuis l'époque la plus reculée, cette troisième partie

(1) Horace, *Épîtres*, I, 2.

du monde qui s'appelle l'Afrique, fut notée d'infamie, ainsi qu'en témoignent les cosmographes et les géographes grecs et latins, aussi bien que tous ceux qui en ont parlé. La cause en est dans l'influence du ciel dans cette partie de la terre, dans la nature propre et aussi dans la chaleur d'une région qui paraît n'avoir d'autre vertu que de produire des monstres épouvantables, des animaux féroces, des serpents venimeux, des poisons mortels. L'air qu'on y respire, le sol qui la constitue sont si nuisibles et si dangereux, qu'ils étaient condamnés par leur nature même, ainsi que le dit Lucain, laquelle ne permettait pas aux hommes d'y vivre et les forçait à s'en éloigner.

C'est là que vivent les aspics somnolents, les *émorrhôis* recouverts d'écailles, l'inconstante *cherydros* qui habite tantôt sur terre, tantôt dans l'eau, les *chélydros* qui soulèvent la poussière dans leur course, la *cénéris* aux multiples couleurs, l'*ammodite* des sables, le souple *céraste* qui se tord en tous sens, la *scythale* qui change de peau en hiver, la sèche *dipsas*, la lourde *amphisibena* à double tête, la *natrix grannadadora*, les *jacules* rapides à la nage, la *phoreas* à la queue recourbée, le *prester* goulu, la *seps* empoisonnée, le *basilic* dont la vue seule donne la mort, et enfin tous les grands et dangereux dragons et une infinité d'animaux venimeux et funestes qui ne sont là pour autre chose que pour le dommage et la destruction de l'espèce humaine. C'est pour ces raisons et parce que cette partie du monde est si fertile en dangers mortels, que les poètes imaginèrent que Persée, frère de Pallas, après avoir tué Méduse avec la *harpé* ou glaive recourbé de Mercure et grâce au bouclier métallique et éclatant de Pallas, et qu'il rapporta la tête du monstre, dont la chevelure était formée de serpents venimeux, dégorgeant un liquide pestilentiel qui changeait tout ce qu'il touchait en un poison violent ; que Persée, dis-je, ne voulut passer par aucune autre partie du monde que l'Afrique,

dont le sol sablonneux aurait moins à souffrir du venin dégouttant de cette chevelure. Mais le poison que distillait cette affreuse tête et qui imprégna le sol, ainsi que la rosée produite par le sang vicié de Méduse furent si abondants, que la terre échauffée par la chaleur qui règne dans la région, donna naissance à quantité de serpents venimeux.

C'est sans aucun doute au climat, à la nature et aux propriétés délétères de l'air et de la terre d'Afrique, que ces régions doivent d'avoir toujours été et sont encore pleines de monstres et d'animaux féroces, ce qui a donné lieu au proverbe que l'on répète communément, que « l'Afrique produit toujours quelque monstre. »

C'est pourquoi les Romains, quand ils voulaient organiser quelque grand et merveilleux spectacle à l'occasion des fêtes qu'ils donnaient en très grand apparat et à grands frais, telles que les jeux du cirque, les funérailles, etc., où ils avaient coutume d'exhiber, entre autres choses, des animaux redoutables et inconnus, les Romains, dis-je, se procuraient, au dire de Strabon, tant en Afrique qu'ailleurs, des panthères, des onces, des léopards, des hyènes, des girafes, des rhinocéros, des zèbres et d'autres animaux de forme et de nature extraordinaires.

De même et pour la même raison, cela est notoire, les hommes nés sur ce sol et sous ces cieux subissent la même influence ; ils ont toujours formé une race monstrueuse, difforme, barbare, rude, inculte, sauvage et féroce. Tandis que les deux autres parties du monde, l'Asie et l'Europe, sont presque entièrement peuplées de nations, de villes et de peuples Vivant en paix, ayant un gouvernement et une police, seule l'Afrique, sur sa plus grande surface, n'a que des habitants qui pendant le cours de leur vie ne sont que des brutes dépourvues de raison ; témoin les Numides, les Marmarides, les Mazax, les Nasamons, les Garamantes, les Androgynes, les Asbestos, les Troglodytes, les Éréribes, les Macrobiens,

les Espives, les Brachobes, les Antomèles⁽¹⁾ et grand nombre de peuplades barbares dont les anciens parlent comme de gens qui n'avaient de l'homme que le nom. Aujourd'hui encore, il en est de même de cette multitude de barbares qui l'habitent : Mores, Arabes, Kabyles, Turcs, race de véritables porcs, sales, ignobles, indomptés, incapables et inhumains. Il a eu bien raison celui qui, il y a quelques années, a donné à cette terre le nom de *Barbarie*, car c'est bien ce qu'elle est naturellement, puisque les hommes qui y naissent et y vivent ont une nature si étrange, de si monstrueux instincts que, bien qu'ils soient formés de la même substance que les êtres raisonnables, ils ne ressemblent par tous leurs actes qu'aux lions, aux tigres, aux bêtes sauvages et aux brutes. Il en résulte que la nature humaine, dont le propre est de ne rien avoir que d'humain, est chez eux. tout le contraire, ainsi que nous le voyons, c'est-à-dire toute transformée et recouverte de dehors bestiaux. Aussi ne puis-je voir là qu'une monstruosité analogue à celle de la Chimère que les poètes dépeignent comme formée de diverses parties provenant de l'homme, du lion et du dragon.

ANTONIO. — A mon avis, c'est faire une grave injure à l'humanité que de donnera ces brutes le nom d'hommes et de les regarder comme tels ou même comme le rebut du genre humain. Il y a longtemps que je suis au milieu d'eux, que je les fréquente, que je leur parle à toute heure et à tout moment ; et, véritablement, si Diogène vivait encore et qu'il vînt dans ce pays-ci, il aurait bien raison de faire comme à Athènes, où, si je me souviens bien, il parcourut un jour, en plein midi, les places de la ville, une torche allumée à la main, regardant et furetant dans tous les coins, et comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il cherchait un homme, parce

(1) Plusieurs de ces noms ne figurent pas dans les listes tirées des auteurs anciens qu'a reproduites M. de Slane (*Histoire des Berbères*, IV, 576).

qu'il en voyait beaucoup qui en avaient la forme et les apparences, mais aucun qui le fût dans la réalité.

SOSA. — Et qui pourrait mettre en doute que, puisque Diogène avait raison de parler ainsi des Athéniens, peuple si policé et raisonnable, il ne fût bien plus fondé encore d'en dire autant d'une population aussi orgueilleuse, ignorante et barbare que les Turcs et les Mores d'Alger Et quand bien même ces barbares ne mériteraient pas qu'on ait une telle opinion d'eux à cause de leurs cruautés, quelle vertu possèdent-ils qui pourrait faire revenir sur cette appréciation ? Qu'y a-t-il en eux qui ne soit monstrueusement bestial et tout au rebours de ce qui constitue l'homme judicieux et raisonnable ? Leurs mœurs, leurs coutumes, leurs pensées, leurs habitudes, leur manière de vivre et même jusqu'à la loi qu'ils professent et adorent, tout diffère.

Nous reparlerons de tout cela en détail un autre jour, car j'ai noté sur ces divers points maintes choses que vous serez, je l'espère, satisfait d'entendre. Il ne faut pas que nous omettions rien, puisque nous avons entrepris de parler des martyrs et des tourments qu'ils font subir aux chrétiens, des monstrueuses fourberies, des ruses, des mensonges, de la duplicité extraordinaire dont ils usent sans vergogne à tout moment, à l'égard des infortunés captifs et d'autres encore. Tout cela, à mon avis, doit être compté au nombre des tourments et des tristesses imposés à un homme d'honneur, de jugement, de discernement et de bonne éducation qui a des rapports ou qui négocié avec eux.

ANTONIO. — Tout ce que vous en pourrez dire sera bien peu de chose auprès de la réalité. Néanmoins, je ne manquerai pas, pour ma part, de vous y aider, car je vous ai souvent écrit tout ce qui est survenu jusqu'à présent entre mon maître et moi, de même qu'entre quelques-uns de nos émis et leurs maîtres respectifs relativement à notre rachat, ainsi que tout ce que j'ai enduré jusqu'à ce jour. Ne l'avez-vous d'ailleurs pas

raconté déjà en, parlant des tourments et des supplices infligés aux chrétiens

SOSA. — Tant mieux i vous pourrez confirmer par votre témoignage tout ce que je pourrai dire à ce sujet. Pour que l'on saisisse mieux ce que je vais dire, il convient tout d'abord de faire remarquer que, si Dieu a fait tous les hommes semblables en tout, tant au point de vue du corps que de l'âme, c'est pour que, pour ce motif et pour bien d'autres, ils s'aiment les uns les autres. C'est à la même intention qu'obéit le premier homme qui, comme le dit Cicéron, décida ses semblables à se réunir et leur fit abandonner les bois où ils se nourrissaient de glands et d'herbes, les grottes et les cavernes des montagnes où ils se retiraient à l'instar des fauves, à l'effet de les amener à vivre en société dans des centres habités et à ne plus former qu'un corps par la réunion de plusieurs ; il profita de l'amour naturel qui relie les membres d'un même corps et s'en servit comme d'un lien qui les fit s'entraider avec amour. C'est dans ce but encore que la nature nous doua d'un langage net et articulé, si différent de la voix indécise et confuse des autres animaux, afin que cet instrument nous servît à nous comprendre les uns les autres et à dévoiler le fond de notre âme et de nos pensées dans l'ordre et la manière dont celles-ci se forment, mais en restant cachées dans notre for intérieur. Aussi Aristote appelle-t-il les mots des indices et des signes représentatifs des passions et des conceptions de notre âme. Les choses étant telles, rien ne s'écarte plus de la nature, rien n'est plus contradictoire avec elle que de voir les hommes employer dans leurs rapports le mensonge, la fausseté et la fourberie, puisque, au rebours de la règle qu'elle nous a imposée, la langue dit une chose quand l'âme en recèle une autre, puisque nos lèvres expriment le contraire de ce que pense l'esprit ou de ce que veut la volonté. La conséquence est qu'au lieu de pratiquer tout ce qui devrait faire naître l'amour,

et d'éviter tout ce qui pourrait être une cause de haine, nous nous trompons, nous nous faisons du mal les uns aux autres, et il n'y a plus de loyauté. Tout cela peut-il faire autre chose que jeter parmi les hommes une épouvantable confusion, et de celle-ci que peut-il naître autre chose que quantité de maux capables d'amener la destruction de l'humanité ? Le vénérable Bêda disait avec raison que la tromperie entre les hommes ne peut amener autre chose que des démêlés et la colère, qu'elle est l'occasion des soupçons, le tison de l'impatience, la marâtre de l'amour et la mère du désespoir. Un seul mensonge suffit à retourner tous les hommes, à troubler la paix générale, à chasser l'amour et la concorde, à annihiler le bien, à enlever le repos des cœurs des hommes ; et combien plus dangereux sont les mensonges et les fraudes quand toute une série produit à la fois ses effets ! Aussi, Homère dit-il très justement : « Ce que je hais autant que l'enfer, c'est celui dont les paroles affirment une chose et dont l'âme en cache une autre », sentence que Philostrate avait toujours à la bouche et que le distingué poète Polémon regardait comme ayant tous les titres à être retenue et gardée par les hommes.

Les anciens jugèrent qu'il était si nécessaire que tout le monde dit toujours la vérité, sans dissimulation ni mensonge, qu'ils firent de cette croyance un précepte religieux, une véritable loi, considérant que le respect de la vérité était une chose si sacrée que Dieu en tenait un compte et un soin tout particuliers. Il y avait une divinité en l'honneur de laquelle les Romains célébraient plus particulièrement des fêtes solennelles le 5 juin, et qu'ils appelaient *Semon*, *Sancus* et *Fidius* ; ce dieu était spécialement chargé du châtement des mensonges, des faussetés, des tromperies, et de la récompense de ceux qui dans leurs actes et leurs paroles ne s'écartaient jamais de la vérité. Ils juraient en prenant ce dieu à témoin par l'expression : *Medius fidius*, ce qui veut dire : « Dieu est au milieu de nous, il nous entend, il

nous voit, il sait que tout ce que nous disons est vrai. Ils le représentaient ainsi : d'un côté, l'Honneur, revêtu d'un costume d'homme et la tête découverte ; de l'autre côté, la Vérité, sous la forme d'une femme, la tête couverte de son manteau ; l'un et l'autre se donnent la main droite, et entre eux deux se tient l'Amour, sous les traits d'un charmant enfant qui les enserme dans ses bras. Ils voulaient, par cet ingénieux emblème, donner à entendre que l'honneur et la vérité vont toujours ensemble en se donnant la main, de façon qu'on ne saurait les séparer à raison du grand amour qui les unit, et comme d'autre part ils se font aimer et chérir de tout le monde, ils emmènent toujours l'amour à leur suite. Le Mensonge, au contraire, n'a pour compagnon que le Déshonneur, et la Haine les accompagne, car en tous lieux ils sont abhorrés et repoussés par les hommes.

ANTONIO. — Assurément la composition de l'emblème du dieu *Fidius* est une invention ingénieuse et qui me plaît ; il est si naturel et si conforme à ce qu'exigent l'honneur et la vérité, qu'on ne saurait faire mieux.

SOSA. — Le génie des Grecs et des Romains était véritablement admirable dans ces conceptions et dans d'autres inventions ; aussi, loin de blâmer, je loue l'application de certaines personnes qui se livrent avidement à l'étude de leurs médailles, de leurs pierres et de leurs antiquités, car, sans aucun doute, elles y trouveront de bien belles choses à noter et à admirer. Mais revenons à notre sujet. Le mensonge et la fourberie sont tellement détestés de Dieu, que si vous ouvrez l'Écriture Sainte vous verrez qu'il n'y a rien que le Seigneur maudisse davantage, sur quoi il lance plus souvent ses reproches et ses malédictions. Les anciens donc, bien que privés, en leur qualité de Gentils, de la lumière et de la connaissance de Dieu, tenaient tant, rien que par le secours de la raison, à ce que les hommes, agissant de bonne foi, respectassent la parole donnée, et ils jugeaient la chose de telle importance, que Cicéron disait que « la bonne

foi est le bien le plus sacré du cœur de l'homme ». Caton aussi a écrit que les anciens Romains élevèrent une magnifique statue spécialement dédiée à la Bonne foi, et ne figurant pas parmi les autres dieux et comme un des divers objets divins, mais dans le Capitole, qui contenait la statue du Dieu suprême, de Jupiter *Optimus Maximus*, parce que, disaient-ils, la bonne foi était très aimée et estimée du Dieu suprême, ce qui lui méritait d'être placée en ce lieu plutôt que dans tout autre. C'est ainsi également, au dire de Plutarque, que Numa, deuxième roi des Romains, lui éleva un grand et superbe temple que l'on appelait le temple de la Bonne foi. On regardait comme une chose si sainte, si inviolable, ne devant pas être enfreinte, la parole que l'on se donnait de l'un à l'autre, confirmée ou non par serment, qu'on lit ce qui suit dans Cornelius Népos, que confirme le témoignage d'Aulu-Gelle, auteur grave et digne de toute confiance : « Beaucoup de Romains ayant été faits prisonniers par Annibal à la bataille de Cannes, où ce chef abattit la puissance de Rome et anéantit presque toute la noblesse de cette ville, furent renvoyés pour traiter du rachat des autres captifs, en engageant leur parole que si le Sénat n'y consentait pas, ils reviendraient prendre leurs fers ; mais le Sénat ayant répondu qu'il ne rachèterait personne, sous prétexte que ces soldats s'étaient mal battus, ils ne voulurent pas retourner et tenir ainsi la promesse pour laquelle ils avaient engagé leur parole ; Cela les fit repousser par tout le monde, et le mépris dont ils furent l'objet en tant qu'hommes de mauvaise foi et sans parole leur attira tant d'affronts, qu'ils se donnèrent la mort. »

Tout au contraire, combien a été jusqu'à ce jour exaltée, et combien elle le sera jusqu'à la fin du monde, la bonne foi du brave M. Attilius Régulus, dont nous avons déjà parlé I Les Romains refusant de conclure la paix pour la négociation de laquelle les Carthaginois l'avaient envoyé contre sa simple promesse de revenir, il n'hésita pas à retourner chez

les vainqueurs, bien que sachant qu'il serait mis à mort dès son retour. Et, en effet, il périt dans de cruels tourments ; Mais pour ceux-ci il n'avait que du mépris, tant l'accomplissement de la promesse pour laquelle il avait engagé sa parole lui paraissait devoir se réaliser avant tout.

Denys l'Ancien de Syracuse était, nous l'avons dit, un des plus cruels tyrans du monde ; contempteur des dieux et voleur avéré, il dépouillait jusqu'aux temples et aux statues des dieux, n'avait aucune bonne foi et ne respectait pas la parole donnée. Ayant autorisé le divin philosophe Platon à venir à Syracuse, il voulut le tuer parce que, dans une discussion sur la vertu qui eut lieu un jour en sa présence, son visiteur affirma que la vie de l'homme bon et vertueux est heureuse, tandis qu'au contraire celle d'un tyran est malheureuse ; sans l'intervention d'Aristomaque sa femme et de Dion son neveu ; disciple de Platon, il eût exécuté son projet. On voit par cet exemple combien ce tyran estimait chez autrui le respect de la parole donnée et la réalisation des promesses.

Je vais vous rappeler un fait vraiment extraordinaire, qui est à la fois un exemple de la véritable amitié qui nous unit, et une preuve à l'appui de nos observations. Il existait du temps de ce tyran deux amis qui étaient ses sujets, dont l'un se nommait Damon et l'autre Pythias. L'un d'eux, ayant été condamné à mort, demanda au tyran le temps nécessaire pour retourner jusque chez lui pour mettre ordre à ses affaires, et laissa à sa place, en prison, son ami qui lui servait de caution, après avoir d'ailleurs promis de revenir en temps utile, au jour indiqué pour son supplice. Il obtint l'autorisation qu'il sollicitait, alla régler ses affaires et, tenant la promesse qu'il avait faite, revint à temps pour s'offrir hardiment à la mort certaine qui l'attendait. En présence d'une si grande vertu chez l'un des deux amis, de tant de constance et de véritable amitié chez celui qui était demeuré en prison,

Denys contremanda le supplice et se les fit amener l'un et l'autre. Quand ils furent en sa présence, il les supplia instamment, les pressa même vivement de l'accepter en tiers dans leur intimité.

ANTONIO. — Il eut certes raison d'agir de la sorte ! Qui donc n'aurait pas considéré comme un grand bonheur de posséder des amis pareils, car de même que la vertu suscite l'admiration des méchants, de même elle se fait forcément aimer par ceux qui affectent le plus de la haïr et de la persécuter.

SOSA. — C'est pour cela que Tullius Cicéron dit que la lumière et l'éclat de la vertu sont si intenses qu'on ne peut les cacher ni les voiler. Par contre et en opposition à l'usage universel, les Carthaginois tenaient à honneur de ne pas tenir la parole donnée et de ne pas exécuter les conventions des traités, ce qui leur a fait acquérir une réputation éternelle d'infamie qui a rejilli sur leur patrie et qui a passé en proverbe, car l'expression « foi punique » s'applique à des promesses auxquelles il ne faut avoir aucune confiance.

Leur fameux Annibal, qui avait pourtant bien des rares et précieuses qualités naturelles, et bien qu'ayant remporté tant de magnifiques et prodigieuses victoires, comment déshonora-t-il sa personne et sa réputation sinon en pratiquant la perfidie et le mensonge ? Quel est l'auteur qui, traitant de ce sujet ou de quelque fait particulier concernant ce général ne remarque pas ce manque de foi, ne le publie pas, et ne fasse ainsi connaître ce capitaine pour un homme méchant, sans bonne foi et manquant à sa parole ? Des grands maux qu'Annibal causa de la sorte au cours de son existence, les valeureux et immortels habitants de Sagonte sont un éclatant témoignage, eux qui furent toujours loyaux et observèrent religieusement la parole donnée. Ne pouvant, dit Tite-Live, les détourner de l'alliance et de l'amitié des Romains, Annibal leur fit une guerre acharnée et les poussa au désespoir. Quand

ils se virent réduits à la dernière extrémité et désespérant de tout secours, leur suprême effort fut un acte épouvantable : ils jetèrent dans les flammes, sur la place publique, leurs enfants, leurs femmes et tout ce qu'ils possédaient, et quand ils les virent réduits en cendres, ils se précipitèrent eux-mêmes dans la fournaise, et, fidèles à la parole jurée, ils périrent avec leur patrie. Si nous avons assez de temps, je vous citerais encore bien des exemples pareils pris parmi les peuples et les nations anciens et modernes, Espagnols et autres, pour prouver d'autant mieux que l'estime du monde et l'approbation générale vont à celui qui respecte la foi jurée ; mais vous pourriez me dire que parler de la sorte c'est vouloir allumer un flambeau en plein midi.

ANTONIO. — Ce que vous m'avez dit me suffit parfaitement ; il est véritablement de toute nécessité, tant pour la vie humaine que pour notre conservation, que les hommes dans leurs relations ne disent que la vérité. Il n'existe pas d'être ayant du jugement et de l'intelligence, si basse que puisse être sa condition, qui ne parle et ne sente ainsi.

SECTION XIV

SOSA. — Je voudrais donc maintenant vous faire voir quelle canaille et quelle race de brutes sont ces Mores et ces Turcs, car ils sont loin d'avoir cette opinion et ils n'apprécient pas les choses comme vous venez de me le dire ; au contraire, et nous en faisons l'expérience à tout instant, ils mettent tous leurs soins à ne jamais rien dire ni faire sincèrement, à ne jamais tenir leur parole ni la foi jurée. Ils sont tellement persuadés que ce vil procédé est le bon, qu'ils s'en font un titre de noblesse, s'en vantent publiquement et prouvent par leurs actes qu'ils y tiennent comme à un point d'honneur et à une partie de leur réputation. Quel tourment pour une âme noble

et amie de la vertu que de traiter avec eux ! Il se comprend aisément, et nous le voyons par expérience, qu'ils ennuiet et fatiguent à un tel point celui qui a affaire avec eux, qu'ils l'amènent à la limite du désespoir. Sans chercher autre chose que ce qui, se fait le plus communément, on peut dire quotidiennement, dites-moi si je n'ai pas cent fois raison ? D'abord quand ils achètent un chrétien, non sans s'être informés préalablement et avec le plus grand soin, de son identité, de sa situation, de ce qu'il sait faire, car ils tiennent tant à l'argent qu'ils ne le gaspillent pas et ne l'exposent jamais au moindre risque ; puis, sitôt qu'on l'a mené chez soi, s'il a coûté cent écus, on lui fait comprendre avec beaucoup d'adresse et mille manières ou on lui fait entendre par un autre qu'il en a coûté plus de mille, qu'on a agi ainsi pour faire une bonne œuvre et l'empêcher de tomber entre les mains d'un mauvais maître, que pour cette acquisition on a engagé son bien, on s'est ruiné. En outre, ceux qui sont plus rusés et plus astucieux, mon patron par exemple, feignent de sourire, prennent un air réjoui, témoignent leur satisfaction de l'avoir acheté et de l'avoir auprès d'eux, leur font donner du pain blanc avec quelques olives ou un çafaz⁽¹⁾, du couscous, de la sorba⁽²⁾ ou du pilau et l'engagent à *prendre courage, à ne pas s'affliger, que Dieu est grand, qu'a aura peut-être le bonheur de retourner dans sa patrie*⁽³⁾ et d'autres paroles doucereuses, mal digérées, encore plus mal prononcées, et mensongères ; le tout pour que le pauvre chrétien, en voyant et entendant tout cela, s'imagine que Dieu lui a fait la plus grande grâce du monde de le faire, tomber chez un patron si humain, alors qu'il a affaire à un grand

(1) Sehfa, bol ou tasse de bouillon.

(2) Sorba, cheurba, bouillon de viande très épicé que l'on sert avec le couscous.

(3) Ce passage est en *lingua franca*.

traître qui ne désire que dévorer ses entrailles et boire son sang. C'est là, vous le savez, le premier coup, c'est là le premier fil de la toile de malice qu'ils vont commencer à tisser.

ANTONIO. — Comme, cela est juste ! Et comme les brebis du Christ sont élevées dans la simplicité chrétienne, elles ne devinent pas tout d'abord la malice de ces loups, jusqu'au moment où, par le cours du temps, elles la reconnaissent à leur détriment, et il ne leur faut pour cela ni des mois, ni même de longs jours.

SOSA. — Il n'est pas possible non plus qu'une feinte péniblement imposée dure longtemps ; de sorte qu'au bout de peu de jours, ils appellent le captif et lui disent, fût-il même savonnier ou berger, qu'ils ont appris qu'il est homme de qualité et même parent ou neveu du duc d'Albe, qu'il n'a pas besoin de cacher ni de nier son origine ; et en même temps ils le chargent d'une grosse chaîne ou d'une paire de bons fers qui l'empêchent de se mouvoir. Le malheureux a beau affirmer et protester qu'il y a erreur, que dans la réalité son importance et sa valeur sont nulles, qu'il n'est qu'un pauvre garçon sans ressources et sans parents, rien n'y fait, rien ne réussit. Le maître, au contraire, s'entête, s'obstine, devient ivre de colère, si bien que malgré vous, malgré le monde entier, malgré toutes les affirmations du contraire, c'est ce qu'il dit qui doit être, de sorte que le captif reste rebaptisé et affublé d'un titre et d'un nom que ni lui ni les siens n'ont jamais rêvé. Si le maître, en punition des péchés de celui qui est tombé entre ses mains, apprend que celui-ci, quand il était libre, portait une bonne casaque, un manteau noir ou des souliers propres, et sur ce point ils se procurent des renseignements, parfois bien insuffisants, de l'un ou l'autre More ou Turc qui l'a vu sur le bateau capturé ; ou bien, ce qui est pire, si quelque chrétien, par ignorance ou méchanceté, affirme la chose, — que de châteaux de cartes édifie alors ce maître sur ces faibles indices, Qu'il amplifie et exalte ! De quels

titres n'accable-t-il pas le captif, en prenant Dieu et Allah à témoins qu'il sait de source certaine et par des gens bien renseignés que ce misérable est un homme d'une haute importance, un fils de comte, un parent de marquis, ou de prince. Si c'est un ecclésiastique de quelque apparence, jusqu'où ne l'élève-t-il pas ! Tout de suite il renchérit et le proclame cardinal, ou pour le moins archevêque ou patriarche. Et ce ne sont pas là que des paroles en l'air, car dès qu'il l'a dit, il l'affirme, le répète dans les carrefours et sur les places, et cherche les moyens de persuader au public et à ses amis que la chose est bien ainsi. Mais il ne traite pas pour cela son captif, quelque importance qu'il lui ait attribuée, avec plus de respect et d'humanité ; il le charge encore de plus de chaînes et de fers, le soumet à une réclusion sévère, le nourrit plus mal, le prive de toute fréquentation ou conversation avec les chrétiens et les Mores, se montre jaloux de quiconque jette un coup d'œil ou un regard sur le lieu où on le retient. Il s'en va en outre par tout Alger, annonçant à pleine bouche et avec grande satisfaction qu'il détient chez lui dans les fers un grand *Papas* ou l'un des principaux chevaliers, de même que les rois et les princes gardent en cage des lions et des tigres. Le but de toutes ces ruses et artifices n'est autre que de faire passer le captif pour un homme de marque ; ils tiennent à ce que cela se redise et répète dans le pays pour qu'ils puissent l'affirmer à l'occasion comme une chose certaine et de notoriété publique. A la fin le chrétien, apprenant tout cela, se voyant ainsi maltraité, souffrant de sa pénible situation, accablé de tourments, doit au moins promettre une somme d'argent suffisante pour rassasier l'insigne avarice de celui qui le retient. Que pourrait le malheureux ainsi opprimé, et cependant si pauvre qu'il n'a pas de quoi se racheter et ne peut espérer de secours que de Dieu ? Quelles sueurs mortelles n'a-t-il pas à tout instant, par quels chagrins, par quelles agonies ne passe pas son âme ! Comment ne se consu-

merait-il pas de désespoir et de tristesse à penser à son malheur nuit et jour, même pendant qu'il est au travail ? S'il pouvait espérer qu'avec le temps son maître reviendrait sur ses folles imaginations en apprenant la vérité, ce serait un grand soulagement pour son esprit ; mais vous savez bien que les maîtres sont, sous ce rapport, si abrutis que, dès qu'ils se sont mis dans la cervelle une croyance fantastique, surtout si elle s'accorde avec leur intérêt, ce qu'ils ne perdent jamais de vue, on ne peut espérer, et il n'est pas possible de les désillusionner ni par des renseignements précis, ni par le témoignage de gens de confiance et d'honneur, ni par adresse, ni par n'importe quel moyen. Il faut ou que le captif meure dans les fers, ou bien qu'au bout de longues années, le maître fatigué de le tourmenter, furieux de le garder et de perdre inutilement deux pains de son par jour, deux pains ! se décide à le jeter hors de chez soi pour se débarrasser de cette charge et de ce souci.

ANTONIO. — Vous paraissez vous exprimer réellement en homme expert ; vous parlez de la foire telle qu'elle est et comme si vous y étiez allé !

SOSA. — De nous tous tant que nous sommes à Alger, qui donc n'a pas avalé des gorgées de ce calice ? Car en ce qui me concerne, de moi qui suis un pauvre ecclésiastique, n'ont-ils pas fait de leur propre autorité *et plenitudine potestatis*, un évêque, puis le secrétaire intime de Sa Sainteté le Pape ? Ils ont dit que je restais huit heures par jour enfermé avec lui dans son cabinet pour traiter à nous deux des plus graves affaires de la chrétienté ; ils m'ont ensuite fait cardinal, puis châtelain de Castelnuovo de Naples, et aujourd'hui ils me font confesseur et grand Maître de la reine d'Espagne Dans ce but, ils ont suborné des Turcs et des Maures qui ont affirmé ces dires ; il y a eu, vous le savez, jusqu'à de mauvais chrétiens de cette maison et du dehors qui, pour plaire à mon maître, ont affirmé la chose. On m'a même amené des rires qui s'étaient

échappés dernièrement de Naples et qui, ainsi qu'il était convenu d'avance ; ont affirmé avoir été mes esclaves à Castel-nuovo de Naples et employés comme cuisiniers !

Ne fait-on pas aussi de vous un grand seigneur, un opulent chevalier de Malte, parent de puissants personnages et de prélats d'Italie et de Portugal ? Ne prétendent-ils pas aussi voir dans Jean Botta, qui se trouve ici, un très riche seigneur, grand commandeur de Malte ; et dans Antoine Garcès, notre compagnon, un important chevalier de la haute noblesse de Portugal ? Et enfin, lorsqu'ils s'emparèrent de notre galère de Malte le *Saint-Paul*, où nous fûmes tous pris, ils baptisèrent chevaliers les forçats même, exigeant leur poids d'or de la plupart des captifs qui ont été rachetés et faisant monter le prix des rachats à des chiffres inconnus depuis bien des années à Alger. C'est avec la même légèreté et la même impudence qu'ils relèvent chaque jour, au gré de leurs caprices, la condition des captifs, comme s'il dépendait d'eux de le faire et comme si vouloir était pouvoir.

ANTONIO. — Quand les Turcs ont baptisé ces captifs de la façon que vous dites, ils n'ont pas honte d'envoyer de pauvres diables, hommes ou jeunes gens, à Constantinople aux pachas et à d'autres princes et seigneurs de provinces lointaines, en leur disant qu'ils leur envoient des fils de princes, des chevaliers, des capitaines de marque, valant des prix élevés de rachat. C'est ce que fit, ces temps derniers, le roi Hassan le Vénitien (21 juillet 1578), qui adressa, comme étant des personnages très importants, à son patron, le grand amiral turc Euldj Ali, trois pauvres soldats chrétiens, un Espagnol, un Grec et un Italien, capturés, le 15 avril de la même année, sur deux galères de Sicile. Mais on reconnut bientôt la fourberie à Constantinople, et on les renvoya promptement par les deux galiotes qui sont arrivées récemment (le 1^{er} novembre 1578), avec une lettre disant au roi que, puisque ces

chevaliers étaient des personnages si importants et dont la rançon devait être si élevée, il eût à traiter lui-même de ce rachat à Alger et à en envoyer le montant ; ce dont le roi resta très confus. D'autres captifs ont moins de chance : ils sont exilés très loin, là où personne ne saurait les reconnaître, et sous des noms et des titres de personnages ou d'hommes de qualité. Sitôt arrivés, ils sont enfermés dans des bagnes, dans des prisons ou dans les tours de la Mer Noire, chargés de fers et de lourdes chaînes qu'ils ne quittent plus de toute leur vie, en compagnie desquels ils vieillissent et terminent leurs tristes et pénibles jours au milieu des poux et souffrant de la faim, de la puanteur et de la misère.

Puisque ces gredins sont si généreux et répartissent si libéralement les titres de noblesse, ceux qui dans la chrétienté se gonflent ambitieusement pour se faire passer pour des personnages issus de maisons illustres et de vieille noblesse ; n'ont qu'à venir dans ce pays-ci, car là-bas ils perdent leur temps et se donnent bien du mal, tandis qu'ici ils trouveraient tout ce qu'ils peuvent désirer et ambitionner.

SOSA. — Ce serait une bonne plaisanterie. Mais malgré cela il ne laisse pas d'y avoir à Alger des captifs qui cherchent à se faire regarder par leurs maîtres pour plus qu'ils ne sont, pensant que de cette façon ils seront un peu mieux, traités ; bientôt, néanmoins, ils apprennent le contraire à leurs dépens, surtout quand ils se mettent à négocier leur rançon.

On raconte que du temps de l'empereur Adrien, un individu se faisait passer faussement, auprès de qui voulait l'entendre, pour le confident de l'empereur et, grâce à la qualité qu'il s'attribuait, il réussit à tromper bien des gens et à leur soutirer de fortes sommes en leur promettant les grâces et les faveurs du prince. Adrien le fit attacher à un poteau, la tête en bas, au-dessus d'un bûcher de bois vert, auquel on mit le feu et dont la fumée l'asphyxia ; à côté de lui était un écriteau

portant ces mots, que criait aussi un héraut : « Meure par la fumée celui qui a vendu de la fumée aux autres ! De même maints individus d'humble situation et sans considération, font de la fumée, et ils en meurent quand ils tombent en captivité ; ils finissent leurs jours à Alger occupés à des travaux pénibles et dans la misère, car ils sont dans l'impossibilité de se racheter, ou tout au moins se livrent au désespoir et se repentent de leurs vaines ambitions.

ANTONIO. — Mais combien n'y en a-t-il pas que nous connaissons tous deux et qui méritent la compassion à cause de la captivité qu'ils subissent pour ce motif ?

SOSA. — Supposons un instant que rien de cela n'existe, mais qu'ils connaissent — ce qui n'arrive jamais ou du moins fort rarement — la condition du captif qui est entre leurs mains ; au bout de longues et douloureuses années de labeur et de captivité pendant lesquelles il a été victime de maintes cruautés, la santé du captif est ruinée, ses chairs se sont fondues, ses os ont été moulus, ses dents sont tombées, ses jambes ont été putréfiées par les fers, enfin il n'est plus bon à rien, de sorte qu'à leurs yeux il a droit plutôt à être jeté au fumier qu'à manger du pain et à occuper un coin de l'écurie de la maison. Si ses frères, ses parents ou ses amis, informés par de nombreuses lettres tracées à l'aide de son sang qui atteste son martyre, lui ont envoyé quelque faible somme, produit de la mendicité et recueillie sous par sous ou provenant de la vente de misérables effets, si alors il propose lui-même ou par quelque intermédiaire son rachat à son patron, s'il le supplie au nom du grand Allah de lui permettre de revoir ses chers enfants et de leur donner le dernier baiser avant de terminer une vie dont les jours sont comptés ; s'il accompagne ses prières d'un torrent de larmes qui suffiraient pour attendrir un cœur de pierre ou d'acier, vous dirai-je le flegme, la tranquillité, l'indifférence, la dissimulation dont ils prennent aussitôt les dehors et qu'ils

montrent dans toute leur personne ? De quelles fourberies ne s'arment-ils et ne se couvrent-ils pas dès qu'ils entendent parler de rachat ! Comme ils laissent entendre que cela les peine, qu'ils ne voudraient en aucun cas qu'on leur parlât de cela, et cent mille autres affirmations mensongères ! Le moment de la mise en liberté, ajoutent-ils, n'est pas encore venu ; que, si le captif s'est mis en tête de partir, Dieu est grand ; qu'il ne faut rien brusquer ; qu'il n'est pas encore temps d'en parler, et mille autres sottises aussi hors de propos qu'eux-mêmes manquent de raison et de jugement. Ils se mettent alors à louer exagérément les services du captif, à affirmer qu'un tel esclave ne saurait quitter la maison pour n'importe quel prix, car on ne pourrait trouver son pareil ; alors qu'on sait bien que ce même maître, pendant toutes les années qu'il l'a eu chez lui et à son service, ne s'est jamais montré satisfait de quoi qu'ait pu faire le pauvre chrétien ! D'autres se rappellent soudain, à quoi ils n'avaient jamais songé, qu'ils ne gardent pas ce captif pour en tirer une rançon, mais pour l'échanger contre tel Turc qui est à Malte ou sur les galères d'Espagne ou de Florence, ou contre un raïs à qui Sa Majesté n'a jamais voulu donner la liberté, et qui est depuis longtemps détenu dans quelque château, ou d'autres encore, et que si ce prétendu prisonnier ne commence pas par être rendu, il ne peut être question de rachat, fût-ce pour tout l'or du monde. Et pourtant il est bien certain que tout cela est une feinte, qu'ils ne désirent rien tant que de recevoir l'argent du chrétien et que tant de vertu n'existe pas chez eux, car les pères ne se souviennent plus, de leurs enfants tombés en captivité, pas plus que les enfants ne se souviennent de leur père, quand il s'agit de les racheter, et que c'est alors tout comme s'ils n'eussent jamais existé.

C'est avec cette dissimulation éhontée qu'ils repoussent l'infortuné chrétien ou celui qui intercède en sa faveur, et ca-

chent sous des dehors artificieux leur diabolique intention, qui n'est autre que de soutirer le plus d'argent possible, abreuvant ainsi d'écœurement et de tristesse celui qui veut négocier une liberté si ardemment désirée. Mais les choses n'en restent pas là, car avec l'impudence et la méchanceté qui leur sont spéciales, ils commettent, sitôt rentrés chez eux, un nouvel acte de cruauté : saisissant le triste, l'inconsolable chrétien qui a parlé ou fait parler de rachat, ils ajoutent sans pitié aux chaînes et aux barres qu'il traînait déjà d'autres plus fortes et plus lourdes, et l'enferment là où personne ne puisse lui parler ni le voir. Ils le tiennent ainsi pendant de longs jours et même pendant des mois, dans cette triste situation ; et comme le captif ne cesse de soupirer après la douce liberté qu'il croyait acheter, aussi bien qu'après ceux qu'il aime et qui sont intervenus pour le délivrer et l'arracher à la souffrance, quels peuvent être ses sentiments en voyant que ce barbare soulève d'autant plus de difficultés ! Et ce n'est pas tout. Quand cette première fureur est apaisée, qu'après de longs jours, des prières répétées et instantes, grâce à l'entremise de quelques-uns des amis particuliers du maître, et ce ne sont pas ceux qui coûtent le moins, le captif peut revenir à la charge et négocier, si le maître a l'air de se laisser persuader et donne à entendre qu'enfin, il doit à force de prières, changer d'avis, renoncer à la juste et ferme intention qu'il avait et consentir à ce que le chrétien se rachète pour de l'argent, le fourbe arrive avec de nouvelles inventions pour désoler le malheureux affligé. Il met cent mille conditions au rachat, ne réclame pas moins de plusieurs milliers d'écus, élève le prix de la rançon autant qu'il peut, si bien qu'alors il n'y a pas de misérables qui ne deviennent pour lui des richards. Ce qu'il y a de pire, c'est que si vous ne promettez pas de suite, et n'accordez pas tout ce que son insatiable avidité réclame sans vergogne ni raison, il s'écrie que vous vous moquez de lui ; il agite les mains, feint un vif

mécontentement, s'éloigne indigné sans dire *Dieu vous garde*⁽¹⁾, et il prend tout droit le chemin de sa maison. Il a aussitôt recours à ses armes ordinaires, et se venge sur son esclave, qu'il charge encore de plus de fers sans autre motif, ou bien il l'enferme et le maltraite, ou bien il le prive de pain et de nourriture, ou il lui fait mille affronts et l'accable d'injures et de reproches, ou enfin il l'emmène à la Marine et le met à la chaîne sur quelque une des galiotes qui partent tous les jours en course, afin que l'exercice de l'aviron lui fasse finir ses jours dans les tourments. Il fait tout enfin pour augmenter le prix à attacher à la liberté et persuader le malheureux qu'il n'obtiendra jamais celle-ci. C'est ainsi que les souffrances du captif qui paraissaient sur le point de se terminer se renouvellent encore, que la mort si souvent entrevue se dresse plus épouvantable que jamais devant ses yeux ; il ne lui reste plus qu'à s'abandonner au désespoir et à se jeter à la mer. Dites-moi donc quel tourment on peut rêver, quel travail on peut trouver au monde, qui se puisse comparer à cela ?

SECTION XV

ANTONIO. — Nous en jugerions bien mieux si, comme ces malheureux que nous voyons, tous les jours mourir dans le désespoir, nous passions par ces terribles épreuves.

SOSA. — J'en suis bien convaincu ! Mais supposons qu'après toutes ces cruautés indignes de l'humanité, après tant de mensonges, de méchancetés, d'hypocrisie, de fausses conventions, de peines, de larmes, d'importunités et de supplications, l'on vienne à quelque arrangement et à s'entendre

(1) Formule de salutation usitée par les musulmans et les Espagnols et qui répond à notre « Au revoir ».

en leur promettant à peu près tout ce qu'ils exigent pour satisfaire leur extraordinaire avidité, et qu'il y ait eu pour cela échange de promesses ; ils ont beau avoir donné leur parole et avoir engagé leur foi, il n'est que très ordinaire de les voir dire le contraire quand ils ont tourné le dos sans qu'on puisse leur réclamer l'exécution de leur promesse. Ils font mieux encore : si vous mettez sur le champ sous leurs yeux le montant du rachat en argent comptant, combien de fois, sans aucun respect pour ceux qui se trouvaient présents et qui les ont entendus, ne prétendent-ils pas qu'ils n'ont jamais rien promis, qu'ils n'ont pas donné leur parole, qu'il n'y a pas eu accord, que rien de pareil ne leur a passé par l'esprit ! Et si par hasard ils acceptent la somme convenue et reconnaissent qu'ils ont en effet donné leur parole, vous n'ignorez pas que s'ils changent d'idée ou qu'ils soient pris d'une lubie résultant de la cupidité qui les aveugle et qui les guide en tout et pour tout, si tout à coup quelque nouvelle fantaisie a surgi dans leur esprit ou qu'il leur soit venu quelque caprice, ils répondent alors avec le plus grand sang-froid et très sérieusement qu'ils n'entendent pas tenir ce qui a été promis et convenu, et que finalement, s'ils ont demandé cent tout d'abord, ils en veulent maintenant deux cents. Donnez-leur les deux cents, et il faudra que vous en comptiez cinq cents : « Et sinon, adieu ; n'en parlons plus », *Y sino andar con Dio, non parlar priu parola*. Ils sont tous les mêmes, et en tout temps, si vous, leur demandez le motif de ce changement subit, de cette inconstance, comment et pourquoi ils ne tiennent pas parole et n'exécutent pas leur promesse, ils vous répondent « qu'ils l'entendent ainsi, que telle est leur volonté et que si cela ne vous convient pas, « *Vaya con Dios* (allez vous promener) ». De sorte que quand vous croyez les avoir engagés, ils vous glissent des mains et vous échappent comme des anguilles ou des couleuvres ;

vous pensez avoir traité et définitivement conclu l'affaire, et il se trouve qu'elle n'est ni commencée, ni même amorcée, ce qui constitue un vrai martyre, un tourment intolérable. Si vous vous en plaignez et que vous leur disiez que ce ne sont pas là des actes dignes d'un homme ni d'un être doué de jugement, de raison, de bon sens, ils se bornent à vous répondre : « qu'ils ne sont pas chrétiens pour tenir leur parole et respecter la foi engagée ! »

ANTONIO. — Quelles brutes, quels animaux plus stupides que l'ânesse de Balaam, pour faire une réponse si sotté et qui les couvrirait de honte, s'ils étaient susceptibles de rougir !

SOSA. — Dans la réalité ; nous, leur avons, nous autres chrétiens, de grandes obligations pour une réponse pareille, car c'est le témoignage le plus éclatant, le plus admirable, le plus flatteur que celui qui sort de leur bouche et qu'ils publient par toute la ville, à savoir que nous autres chrétiens, nous sommes des hommes véridiques, que nous tenons notre parole et respectons nos engagements ; si bien que ni la haine invétérée qu'ils nous portent, ni l'envie qui les rongé de nos biens et de notre gloire, ne peuvent être des motifs suffisants pour les empêcher de manifester et de reconnaître à pleine bouche la gloire du nom chrétien ! Loué et béni soit le Seigneur tout-puissant, de qui nous tenons l'excellent et glorieux nom de chrétien D'autre part, ces êtres vils étalent en plein jour et proclament leur propre bassesse, puisqu'ils avouent que cette vertu, si séante à l'homme, ils ne l'ont pas, ni ne l'aiment, ni ne la recherchent, et qu'elle est l'apanage exclusif des chrétiens. Et pour leur plus grande confusion, il leur faut voir que, quand eux-mêmes sollicitent, recherchent en font quelques affaires, ils ont à veiller que l'on garde vis-à-vis d'eux la foi engagée et qu'on respecte la parole donnée.

Mais quels éclats de voix, quels hurlements, quels cris ne poussent-ils pas si quelque faute a été commise ou si

quelque erreur s'est glissée dans leur négociation par le fait d'un chrétien ! Il est remarquable qu'ils s'indignent et trouvent mauvais pour eux-mêmes ce qu'ils déclarent louable à l'égard des autres, et qu'ils abominent ce qui, ils en sont persuadés, est indispensable au salut de la nation et au bien de la république. Je n'en dis pas assez en m'exprimant ainsi, car ils ne se bornent pas à détester la vérité, mais ils se félicitent hautement, ils se louent de pratiquer le mensonge, la fourberie et la duplicité dans leurs affaires et négociations, ils tiennent leur manque de foi pour un honneur, une chose de choix, un titre de noblesse. Quel est celui d'entre eux, si riche ou si puissant qu'il soit, qui se croira insulté si on lui dit qu'il a menti ou qu'il avance des choses fausses ?

Ils usent encore d'une autre fourberie, à laquelle ils donnent le nom de respect de la parole donnée, et qui n'est qu'une méchanceté éhontée : si l'on traite d'un rachat ou de quelque affaire, ils vous demandent deux ou trois cents ducats, et la somme que vous offrez n'atteignant pas ce chiffre, si vous les priez d'être raisonnables, ils vous répondent sans vergogne que ce qu'ils ont dit tout d'abord doit être tenu, et qu'ils ne céderont pas d'un point ; et demandez-leur pourquoi, ils vous disent que c'est pour tenir leur parole. De sorte que si leur intérêt est en jeu, ils donnent à leur obstinée cupidité, à leurs conditions léonines et à la réalisation de leur volonté, le nom de respect de la parole donnée et d'observation de la foi jurée. S'agit-il des autres, ce qu'ils ont dit, promis et accordé, leur parole et leur foi ne doivent pas être tenus et respectés, puisqu'eux ne sont pas chrétiens ! Que de patience doit montrer, que de souffrances doit supporter l'homme qui a de la raison, de l'amour-propre et de l'éducation, — ce qu'on trouve chez les chrétiens, — quand ils traitent avec ces êtres déraisonnables ! Nous autres qui sommes leurs captifs, nous savons cela par expérience, nous qui devons nous abreuver de ce

fiel, sans que ni vérité, ni équité, ni justice puissent nous servir, car à tort ou à raison, de gré ou de force, les choses vont comme le veut ou l'imagine l'une de ces brutes ; et si vous ne voulez pas, il ne vous reste qu'à vous préparer à la mort, sans remède, ni espoir de remède, et à achever votre triste existence dans les fers.

ANTONIO. — A ce propos, des captifs de marque, arrivés depuis peu de Constantinople, m'ont raconté l'autre jour un fait singulier qui s'est passé quand ils se trouvaient dans cette ville, en novembre 1576. Un Turc de cette capitale avait comme esclave un honorable soldat espagnol, qui avait été fait prisonnier à la Goulette et qui s'appelait N. Roalès, jeune homme de vingt-cinq ans environ, de haute taille, brun, de bonnes manières et bien fait. Le Turc lui faisait la vie dure parce qu'il voulait le forcer à se racheter, ce que ne pouvait faire ce garçon, qui était pauvre et loin de sa patrie et des siens ; mais enfin, se voyant serré de si près, si maltraité de son maître, toujours insulté, roué de coups de bâton et de fouet, il se trouva contraint de lui demander quelle serait sa rançon. Le Turc lui demanda cent vingt écus, mais payables comptant et qu'il devait de manière ou d'autre se procurer sur le champ, faute de quoi il le ferait périr sous le bâton. En présence de cette réponse et d'une décision aussi formelle du patron, le pauvre soldat se retira tout tremblant, redoutant de ne pas trouver cette somme et d'être tué par ce barbare. Il se rendit chez les marchands chrétiens, dans les bagnes et dans les maisons de ses frères, demandant péniblement et pour l'amour de Dieu qu'on lui fît l'aumône pour qu'il pût se racheter.

Au bout de quelques jours, il réunit enfin et contre son attente les cent vingt écus qu'il apporta au patron. Dès que celui-ci vit l'argent, il le prit dans ses mains, le compta bien posément sur une table ; cela fait et sans souffler mot, il saisit un bâton et lui administra une forte volée en criant : « Comment,

chien, juif, cornard, traître ! C'est là l'argent que je t'ai demandé pour ton rachat ? — Ne m'as-tu pas dit, reprit le chrétien, de t'apporter cent vingt écus ? Les voilà, de quoi te plains-tu ? » Le patron recommença de plus belle à le rouer de coups, disant qu'il n'avait pas demandé cent vingt écus, mais bien cent cinquante. Le chrétien alors, en présence de la mauvaise foi évidente du patron, retourna demander, en grâce, à ses amis de quoi parfaire les cent cinquante ducats. Heureux de les avoir trouvés et pensant ses peines finies, il les présenta au patron, mais il avait à peine déposé la somme sous ses yeux en lui annonçant qu'il avait les cent cinquante écus demandés, que ce barbare tombant sur lui, lui administre une nouvelle volée de coups de bâton : — « Tu dois, s'écrie-t-il, me donner cent soixante-dix écus ; sinon, crève, chien de cornard ! » Que pouvait faire ce pauvre homme ainsi maltraité et ayant affaire à un barbare sans parole et aux prétentions et exigences variables ? Il accusait le sort, déplorait son malheur, invoquait Dieu, suppliait les saints, se lamentait, remplissait l'air de ses sanglots et de ses gémissements, versait des flots de larmes qui coulaient comme des ruisseaux. Mais à cela il n'y avait pas de remède et il ne put, tout pleurant, qu'aller conter sa mésaventure et prier qu'on lui vînt en aide. Son triste et pitoyable sort émut le cœur de bien des gens, qui lui donnèrent les vingt écus nécessaires pour parfaire la somme de cent soixante-dix. Les ayant rapportés une après-midi, il pria son patron de dresser le certificat de rachat, vu qu'il pouvait disposer des vingt écus manquant. Qui aurait pu penser que tout n'était pas fini et que le patron ne se tiendrait pas pour plus que satisfait ? Mais il n'en fut pas ainsi, car sans aucune vergogne, son maître lui déclara que, d'une manière ou d'une autre, il lui fallait deux cents écus, que celui qui en trouvait cent soixante-dix pouvait bien en trouver deux cents ! Et prenant à témoin Mahomet et sa loi, il ajouta que, faute de les présenter dans les deux jours, il le ferait

périr. Devant l'insigne méchanceté et le manque de foi de cet infidèle barbare et ivrogne, qui n'ignorait pas combien de peines et de larmes lui avaient coûté ces écus et qui lui en demandait encore davantage ; se rappelant en outre qu'il avait fatigué ses amis, importuné les marchands, indisposé tous ses coreligionnaires, qu'il ne pouvait plus rien espérer de nulle part et n'avait aucune chance de réussite, il finit par perdre patience : fatigué de la vie et saisi de désespoir, il se jette sur une épée qui se trouvait là par hasard, et se précipitant sur son patron, il lui en porte vingt estocades et autant d'estafilades, ne cessant de frapper qu'il l'ait étendu à ses pieds : « Tiens, chien ! criait-il, voilà les deux cents ducats, rassasie-toi maintenant. »

Deux jeunes renégats appartenant au même maître et lui servant, selon l'usage, de maîtresses, chacun âgé d'environ seize ans, se mirent, en voyant le meurtre, à crier. L'Espagnol se précipita alors sur eux pour les tuer, mais ils s'enfuirent dans la rue et, voyant que le chrétien ne les poursuivait pas, car il était retourné achever sa victime, ils fermèrent la porte par en dehors et ameutèrent par leurs cris les voisins et les passants, de sorte qu'en peu d'instant, un rassemblement se forma et que vingt ou trente Turcs cernèrent la maison.

Le chrétien, comprenant qu'il était entouré et ne pouvait échapper à la mort qui lui était certainement réservée, résolut au moins de vendre sa vie le plus cher possible. Comme les Turcs essayaient de forcer la porte, il l'assujettit à l'aide d'une forte barre et saisissant une arquebuse de son patron, il la chargea, bien déterminé à tuer le premier qui entrerait. Sa colère contre sa victime n'étant pas assouvie, il revient à l'endroit où le corps gisait étendu, et jetant dessus quelques nattes et les morceaux de bois qu'il peut trouver il y met le feu qui commence à prendre, et il s'élève une forte fumée qui sort par les petites fenêtres grillées de la maison. Aussitôt

les Turcs poussent de grands cris, car ils craignent que cet enragé chrétien ne veuille faire un autre malheur et brûler toute la maison. Les uns attaquent vigoureusement l'entrée ; d'autres vont par les terrasses, tandis que ceux-là se servent d'échelles pour arriver aux croisées grillées d'où ils lancent des flèches sur le rebelle, qui a les deux bras transpercés. Malgré cela, le chrétien, semblable à un lion, vole de toutes parts l'épée à la main ; il tire deux ou trois coups d'escopette, et c'est miracle qu'il ne tue pas une couple de Turcs. Il tient ainsi longtemps tête à tout ce monde ; mais on finit par envahir la maison ; on le prend, on lui attache les pieds et les mains et on le mène en présence d'Euldj Ali, le grand amiral. Celui-ci informé de l'affairé, que les Turcs lui dépeignent comme un acte abominable, se tourne vers le chrétien et lui dit : « *Brejupe* (c'est-à-dire, Eh chien !) Pourquoi as-tu tué ton maître ? Qu'est-ce qui t'a poussé à un pareil méfait ? » Le chrétien ne se laisse pas troubler par les cris qui s'élèvent de toutes parts pour réclamer vengeance ; d'un air très calme, il répond à Euldj Ali et lui raconte en détail tout ce qui s'est passé : les causes qui l'ont poussé à cet acte, et comment il a été réduit au désespoir par la méchanceté, la cruauté et le manque de foi de son maître. Il supplie Son Altesse de ne pas s'étonner si, après tous les mauvais traitements qu'il avait subis, il a perdu patience et s'est vu acculé à cette extrémité ; que, s'il mérite la mort, son juge décidera comme bon lui semblera, car depuis longtemps il est lui-même tout préparé à la recevoir. Euldj Ali, frappé de la fermeté du chrétien et de la façon dont, sans crainte de la mort, il défend sa cause, se recueille un moment et demeure indécis, témoignant par son maintien qu'il ne sait que décider. Mais les cris des Turcs, parmi lesquels il y a quelques amis du mort, retentissent de plus belle, si bien que, pour ne pas leur déplaire à propos d'un fait qui, commis par un esclave chrétien, leur paraissait si horrible, il le condamne,

comme c'est la coutume chez eux, à avoir les bras, les jambes, les épaules et les côtes rompus à l'aide d'une masse de fer, pour être ensuite abandonné dans la rue qui va de la Marine au bagne des esclaves d'Euldj Ali et y mourir dans les souffrances en servant d'exemple aux esclaves chrétiens.

Ainsi fut fait. Des personnes qui furent témoins de cette exécution m'ont dit, que non seulement il supporta le supplice avec beaucoup de fermeté, mais aussi avec la plus grande dévotion, élevant ses regards vers le ciel et ne cessant d'invoquer Jésus et Marie. On le laissa gisant et presque mort, sans que personne osât s'approcher de lui, ni lui parler dans la crainte de subir le même sort. Et quand à l'aube on ouvrit le bagne, les premiers chrétiens qui en sortirent pour se rendre au travail le trouvèrent étendu mort et déjà glacé, près de la porte. De là à l'endroit où il avait été supplicié et où il fut laissé sur place, il y avait la distance d'une bonne portée de fusil, que le moribond avait encore eu le courage de parcourir en se traînant pour mourir auprès de ses frères et amis les chrétiens. Ceux-ci voulaient l'enterrer dans la matinée, mais Euldj Ali le fit jeter dans les champs, pour y servir de nourriture aux chiens et aux oiseaux de proie.

SOSA. — Ce fait extraordinaire n'est pas moins surprenant que ce qu'on raconte du brave Mucius Scævola, qui, en présence du roi Porsenna, avoua intrépidement qu'il était en effet venu dans son camp, près de Rome, uniquement dans l'intention de le poignarder, et, pour bien lui faire comprendre jusqu'à quel point il était ferme dans sa résolution, il étendit sa main sur un bûcher et l'y laissa brûler. Mais il fut plus heureux que notre héros, car son courage et sa force de caractère furent appréciés par Porsenna, qui, ayant encore sous les yeux et dans sa tente le cadavre d'un de ses favoris, tué par Scævola, qui avait cru frapper le roi, non seulement lui pardonna son audacieuse témérité, mais lui rendit la liberté et

renonça à cause de lui à poursuivre le siège de Rome.

Mais, sans insister là-dessus, je puis affirmer que la méchanceté et la malignité ironique que ces barbares emploient vis-à-vis de leurs captifs et de tous les chrétiens pour enfreindre leurs engagements, sont de nature à multiplier des actes pareils à celui de N. Roalès, et je connais, depuis que nous sommes à Alger, plus de quatre captifs qui se sont laissé aller au désespoir, et qui en auraient fait autant, si la grâce du Seigneur d'abord, et les bons conseils de quelque ami ensuite, n'étaient venus les calmer.

ANTONIO. — Je le crois sans peine, et si pareille chose se produisait, je n'en serais nullement étonné, car, en vérité, pour alors se contenir en face de ces barbares déraisonnables, la discrétion ni la prudence humaines ne suffiraient si le captif n'était, éclairé et protégé par la grâce divine. Heureux et fortuné celui qui échappe vivant des griffes de ces loups dévorants, bien qu'il y laisse de sa laine et des fragments de sa peau ! Il n'en est pas moins que plusieurs d'entre nous méritent, par leurs grands péchés, que Dieu leur fasse sans pitié goûter et boire de ce fiel amer ! O liberté, liberté ! Combien peu tu es estimée et connue des hommes ! O triste et malheureux esclavage ! Mieux vaudrait perdre mille vies et souffrir autant de morts, être dévoré et englouti par les poissons de la mer que de te connaître et de supporter à tout instant et sans relâche les misères, les tourments et les martyres qui continuellement ne cessent de torturer les entrailles et le cœur du captif. Et toi, ô Mort, que tu es douce et agréable quand tu succèdes à tant d'amertumes ! Tu es bien en vérité le rêve, le véritable repos de mon triste cœur fatigué et abattu. Qu'il pleure et se dise malheureux celui qui, vivant dans l'abondance et la satisfaction des biens de la terre, au moment où il s'y attend le moins, et en pleine quiétude, voit ton coup de pied renverser les portes de sa demeure, sans que ni tours

ni solides édifices puissent l'arrêter ni empêcher de tout jeter par terre ! Mais le pauvre captif dénué de consolation, épuisé par le travail, brisé par les tourments qu'il subit ou qui le menacent sans fin, peut se dire heureux quand tu viens mettre fin à ses terreurs et le délivrer de tant de maux.

SOSA. — Ho ! Ho ! Arrêtons-là nos lamentations ; car ne pensez-vous pas que c'est peu de chose que les peines et les misères jusqu'à présent énumérées et dont on souffre dans cette triste situation. Ce qui reste à dire est inépuisable et bien autrement important, sans comparaison, que tout ce que nous avons dit à ce propos. Car, si vous l'avez remarqué, nous n'avons jusqu'ici parlé que des souffrances du corps ou de celles qui s'y rapportent ou en dérivent, c'est-à-dire que le corps est le premier à ressentir et qu'on ne désigne pas comme des maux de l'âme, bien que celle-ci, en sa qualité de source et origine de tout sentiment, soit la première à les éprouver. Mais les souffrances que l'âme supporte plus particulièrement, qui la frappent au vif de sa sensibilité sont tout autres ; leur nombre est si grand qu'il étonne, aussi n'en citerons-nous que quelques-unes seulement, sans quoi notre discours ne finirait pas.

ANTONIO. — Serait-il bien d'avoir commencé ce tableau pour le laisser inachevé ? Il convient, comme on dit, de donner les dernières retouches à l'œuvre et de parfaire l'image de la captivité.

SOSA. — Cela aurait dû être entrepris par une autre main que la mienne, par celle d'un maître qui eût excellé dans l'art, comme ont fait Zeuxis, Phidias, Parrasius et Apelle dans le leur. Ces artistes, qui étaient arrivés à un si haut degré dans l'art de la peinture ou de la sculpture, s'efforçaient, autant que cela est humainement possible, de reproduire dans leurs œuvres la perfection de la nature ; mais ils demeuraient cependant très au-dessous de leur modèle, malgré leur application, et considéraient leurs œuvres comme incomplètes. C'est

pourquoi le grand Apelle, quand il signait ses œuvres, ne mettait pas : « Fait par Apelle », mais « Apelle le faisait », donnant par là à entendre que ce n'était qu'une ébauche du travail qu'il se proposait d'exécuter. Comment donc serait-il possible que, pour un travail comme celui-ci, la captivité comprenant tant de maux terribles et effrayants, tant de misères, de douleurs et d'angoisses, je puisse avec mon modeste savoir et malgré tous mes efforts, représenter tout cela sous de vives couleurs et avec une exactitude scrupuleuse ?

Mais, comme en commençant je vous ai promis de me rendre à votre demande, je dois vous exposer quelques-unes des grandes et nombreuses douleurs qui accablent l'âme du captif dans sa malheureuse situation. Ce ne sera toutefois qu'une imparfaite et sommaire ébauche de tout ce qu'il y aurait à dire et uniquement pour en donner une faible idée.

ANTONIO. — Je ne doute pas qu'à ce point de vue il n'y ait bien des souffrances qui nous échappent, et que, faute de les apprécier, nous ne comprenions pas la plus grande et la plus forte part de notre malheureux sort. Aussi parlez, parlez, je vous prie, car si, jusqu'à présent, je vous ai écouté avec beaucoup d'attention et de plaisir, je vous écouterai bien mieux encore sur ce nouveau sujet qui nous touche d'autant plus qu'il a trait à notre âme et à notre cœur.

SECTION XVI

SOSA. — Je dirai pour commencer qu'entre toutes les misères de l'esprit et de l'âme souffertes par un captif, celle qui, tout d'abord, se voit, c'est la continuelle désolation qui l'accompagne dans tous ses travaux et qui, à mon avis, est un des plus grands tourments qu'un homme puisse éprouver. Et, pour mieux me faire comprendre, vous n'ignorez pas que l'instinct de conservation, déposé par la nature en tout

être quelconque pour lui faire rechercher son propre bien, est cause que si la créature se trouve gênée ou embarrassée, elle cherche à se tirer d'affaire comme elle peut. Tel le cerf blessé par une flèche court de suite à la source fraîche pour y trouver la guérison de ses plaies ; tel le lion, fier et indompté, quand il se voit blessé, recherche d'ordinaire l'homme pour se faire soigner et, quand il l'a trouvé lui tend la patte ou lui montre la blessure dont il souffre pour lui faire, comme il peut, comprendre qu'il a besoin de secours ; c'est ce qui arriva au dace Androclès dans les déserts de l'Afrique, ainsi que le raconte Aulu Gelle. Pareille aventure arriva au syracusain Amentor, dont les compatriotes gardaient le souvenir dans un panneau merveilleusement peint que Pline vante comme étant l'une des meilleures et des plus remarquables peintures qu'il y eût au monde. De même l'hirondelle, quand elle souffre des yeux ou qu'elle voit ses petits aveugles ; recherche le fenouil ou la chélidoine, obéissant ainsi à un instinct qui lui indique le remède de son mal. Les oiseaux poursuivis par le faucon ou le milan s'abattent soudain et se jettent entre les mains des hommes et même dans leurs vêtements, parce que la nature leur a enseigné qu'ils trouveront protection et défense chez l'homme. L'éléphant qui, trompé par la couleur, a mangé le caméléon confondu avec l'herbe, cherche immédiatement l'olivier sauveur dont l'absorption le préserve du poison violent qu'il vient d'avaler. Si l'ours a mangé de la mandragore, qui est pour lui un poison violent, il avale des fourmis pour se guérir. La tortue qui a mangé de quelque serpent, recherche l'origan pour se guérir ; et ce qui est vrai de ces animaux, je pourrais vous le dire de bien d'autres. De la même manière, quand un homme est dans l'angoisse et l'affliction, il cherche refuge et consolation dans la foi que Dieu nous a donnée ; un sentiment, naturel aussi, lui fait lever les yeux au ciel d'où viennent l'aide et le secours, parce que là se trouve Celui qui

a pitié de nos fautes, qui guérit nos infirmités, qui nous délivre de la mort, qui couvre de sa miséricorde, rassasie les désirs et apaise la faim de ceux qui se confient à lui de toute leur volonté et tout leur cœur. Qu'une âme angoissée se réfugie sous l'aile du Seigneur, et elle ressentira une immense joie, une satisfaction comparable à celle que donnerait la découverte d'une veine naturelle, d'une fontaine intarissable de biens de toute sorte, et elle arrivera à la complète satisfaction de ses désirs. Le calme et la confiance qu'elle en retire sont si grands qu'elle peut dire avec David : « Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui puis-je redouter ? » La grâce divine est la cause de cette satisfaction, et si faible soit-elle, elle a, ainsi que le dit saint Thomas, une grande vertu, car elle constitue comme une participation à la nature, et, ainsi que le dit saint Pierre, au pouvoir infini de Dieu ; l'homme alors, bien que de chair, devient omnipotent, ainsi que le disait de lui-même saint Paul : « Par celui qui me renforce, je suis fort en tout ». Au contraire, si une âme malheureuse qui veut se réfugier en Dieu n'y est pas accueillie et soit repoussée comme celle d'un autre Caïn, à quelles angoisses ne sera pas livrée la malheureuse, dont le sort pourra se comparer à celui de ce fratricide ? Elle se heurte aussitôt à ces furies infernales : la crainte, la méfiance, la tristesse, qui, comme autant de bourreaux, la poursuivent implacablement et la torturent. En effet, en s'apercevant que Dieu l'abandonne et se détourne d'elle, elle doit s'imaginer qu'il est en courroux, de sorte que cette âme frémit de terreur et redoute que Dieu, donnant libre cours à sa colère, ne l'anéantisse, car David lui-même n'a-t-il pas dit : « Seigneur, tu as détourné tes yeux et ta face de moi, et me voici tombé dans la confusion ! » Comme ce changement doit avoir une cause, qui ne peut être que les fautes et les péchés qui ont offensé Dieu, cette pensée cause d'ordinaire un vrai découragement chez les faibles et les pusillanimes si Dieu ne les

pénètre de sa grâce, car ils redoutent que, Dieu ne daignant plus s'intéresser à eux, ils n'obtiennent pas le pardon des fautes qui l'ont irrité, Comme si l'on n'était pas certain que sa miséricorde est d'autant plus grande que sa colère est plus vive ! Il se produit alors un mécontentement intérieur qui se transforme peu à peu en une profonde tristesse qui engourdit l'âme, lui enlève toute satisfaction, la consume, l'annihile au point de l'étouffer complètement. Enfin, si Dieu ne la secourt, trois furies redoutables : la terreur, la défiance et la tristesse la mènent au bord du précipice et l'abandonnent au désespoir et à un mal pire encore, car elle s'imagine qu'il n'y a plus d'espoir à avoir en Dieu ni en sa miséricorde, et qu'enfin Dieu n'est plus Celui qui est et a toujours été. Ainsi la malheureuse, éperdue et hors d'elle-même, tombe dans un état tel que les maux inventés par les poètes, et dont souffrirent Antonoë, Agavé, tante et nièce de Penthée, roi de Thèbes, Lycurgue, roi de Thrace, et d'autres que déchirèrent les furies, sont peu de chose en comparaison, si bien qu'il n'y a pas à s'étonner si elle se jette toute vive dans les feux de l'enfer.

Le saint patriarche Job, bien qu'il n'en arrivât pas à cette extrémité, à cause de ses qualités de justice et de sainteté, néanmoins, se trouvant sous le coup de toutes ses épreuves et privé des moindres faveurs divines, ressentit cet oubli plus que tout le reste et s'écria : « Je vous le demande à grands cris, Seigneur, ne m'entendez-vous pas ? Je me prosterne sous vos yeux et vous ne voulez pas me voir ! Étrange changement, qu'un père plein de miséricorde et de bonté, soit devenu aujourd'hui mon cruel ennemi, que ses mains qui semaient la consolation et l'abondance se soient aujourd'hui fermées ! » Le plus grand tourment que souffrit N.-S. Jésus-Christ sur la croix, fut de se voir dans ses peines abandonné par le Père Éternel : « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il alors, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Cela étant si évident, vous reconnaîtrez qu'être dédaigné et abandonné de Dieu constitue la plus intense et la plus continue souffrance, et c'est celle que ressent le prisonnier pendant toute sa captivité. Il est en effet accablé des maux sans nombre qui sont les compagnons obligés de son état, sans qu'il ait jamais un moment de répit, sans que ses souffrances soient limitées à un jour, à une semaine, à un mois ou même à une année. Nous en voyons ainsi des milliers à Alger et il en existe bien davantage dans toute la Berbérie et la Turquie, qui depuis de longues années traînent ce lourd fardeau, puisqu'il en est qui sont tombés en captivité dans leur jeunesse ou leur enfance, qui y ont grandi, blanchi et vieilli. Au bout de cette longue période d'afflictions, on les retrouve privés de soins, abandonnés de tous et dépourvus de tout, à ce point qu'à eux seuls, semble-t-il, on doive appliquer le Psaume de David : « De même que ceux qui, frappés de blessures mortelles et inguérissables, gisent dans les sépulcres, tu ne te souviens plus d'eux, Seigneur, tu les as abandonnés » Tandis que la Providence divine s'étend à tous et à tout, jusqu'au ver de terre, et est pour tous une cause de bénédiction, il semble que, pour le captif seul, il n'y ait pas de Dieu, tant il est oublié et isolé, comme si, seul à ne rien mériter, il devait, être regardé comme réprouvé. Mais cela ne peut être pour tous, puisque toujours ils invoquent l'aide de Dieu, et lèvent vers le ciel, comme Ézéchias, leurs yeux éteints par les larmes, car quel est le chrétien qui, ne le voulût-il pas, ne serait par ces maux forcé d'en faire autant ? Mais, et c'est ainsi qu'on voit son triste sert, plus il pousse vers le ciel de cris et de soupirs, plus il semble, ainsi que le dit Jérémie, que Dieu se soit enveloppé d'un nuage pour ne pas laisser arriver jusqu'à lui les prières et les supplications. Que peuvent alors ressentir l'âme et le cœur du captif ? Je ne m'adresse pas ici à ceux qui sont toujours et en tout comblés des bienfaits de Dieu, qui n'ont d'autre

occupation que de rester chez eux, satisfaits et oisifs, car ils ne m'entendraient pas ; mais à ceux qui, à quelque moment, ont bu à ce calice ou goûté à la saveur des souffrances. Si le cœur affligé du captif se voit oublié de tous et même de Dieu qui semble n'en faire aucun cas, s'il est sans cesse torturé par cette idée, à quoi se décidera-t-il ? A quelle extrémité ne pourra-t-il pas en venir ? Dieu, en effet, a pour devise d'aider les hommes dans leurs peines, de répandre libéralement ses faveurs sur les affligés : « Appelle-moi, dit-il, au jour de la tribulation, je te secourrai et tu me loueras ; si l'un de vous dit qu'il a eu foi en moi, je le délivrerai parce qu'il a connu mon nom, je le défendrai parce qu'il m'a invoqué, je serai avec lui et lui donnerai de longues années de vie. » David aussi nous promet de la part de Dieu que le pauvre ne sera pas toujours oublié, que son attente ne sera pas éternelle : « Que les pauvres, s'écrie-t-il, considèrent cela et que leurs cœurs se réjouissent ! Cherchez Dieu, et votre âme vivra, parce que le Seigneur écoute les pauvres et ne méprise jamais les siens quand ils se trouvent dans les fers. »

Tout cela est bien vrai, mais ce qui n'est pas moins exact, c'est que le captif voit, en ce qui le concerne, tout le contraire, et, bien qu'importunant Dieu pour invoquer son aide, il se voit aussi maltraité que s'il était seul indigne de toute miséricorde. C'est là, l'expérience le démontre, ce qui arrive chaque jour à de nombreux captifs ; et comment alors leur cœur ne sera-t-il pas toujours livré au tourment et à la désolation ? Le courage du captif serait-il donc, comme le dit Job, aussi ferme que la pierre, sa chair serait-elle de bronze ou de métal ? Comme tout autre homme, n'est-il pas de chair, et toute chair n'est-elle pas sensible ? Quel sera donc le sort du captif manifestement abandonné par Dieu, et pourra-t-il réagir toujours sans être terrassé par la douleur ? Non certes que la Foi chrétienne n'enseigne pas au captif à espérer en silence le salut du Seigneur ;

non que je veuille nier que ce sont les patients qui sont le plus récompensés, car la patience est la discipline de la paix, la souffrance vaillamment supportée procure la paix du Seigneur, et parfois il faut verser des larmes pour récolter la joie. Mais qui est assez parfait pour atteindre du premier coup à cette haute perfection ? Que d'averses et de gelées le laboureur n'a-t-il pas à supporter avant que sa récolte soit entassée, sur son âne ? Et que de fois le captif n'aura-t-il pas à manger de ce pain amer de la souffrance et à boire de cette eau coupée de fiel que Dieu donne à ses meilleurs amis, avant d'atteindre le but désiré !

ANTONIO. — Il n'y a sur ce point aucun doute à avoir. Les souffrances qui sont le produit de l'esclavage ne produisent pas sur tous la même impression, qui diffère selon la condition et le jugement de chacun. Mais personne, sans distinction de degré d'intelligence ou de rang social, ne peut, sans le ressentir très vivement, se voir oublié et dédaigné par Dieu. A quoi pourrait servir tout le reste, si cela fait défaut, et de qui espérer son salut sinon de Dieu seul ?

SOSA. — Il y a encore quelque chose qui aggrave beaucoup la douleur du captif, je veux dire le spectacle de son propre abandon en face de celui qu'il ne peut s'empêcher de voir les infidèles, qui font profession d'être les ennemis de Dieu, qui blasphèment son nom, qui insultent le ciel, qui sont plongés dans l'impiété, qui suent le péché de partout, qui proclament impudemment qu'il n'y a pas de Dieu ni de Christ, que la Trinité est une farce, que Dieu n'a pas de fils, ces infidèles, non seulement Dieu les voit et les tolère, mais il les comble de biens, leur accorde sa faveur et la prospérité ! Ces mécréants vivent en paix, sans crainte de la mort, coulent de longs jours en bonne santé ; leurs blessures guérissent promptement, ils sont exempts des maux qui affligent l'humanité, leurs enfants naissent comme les bourgeons des plantes, leurs filles sont couvertes

d'ornements qui les font ressembler à des temples aux jours de fête, leurs magasins regorgent de tout et sont insuffisants à tout contenir ; en un mot ils jouissent de toute la félicité terrestre, grâce à leurs victoires quotidiennes sur toute la chrétienté, dont ils enlèvent les dépouilles et les richesses.

Qui donc, en voyant cela et l'inégale répartition faite par Dieu à ceux qui louent son Saint Nom, ne s'en inquiétera et affligera pas ? Il serait certes bien téméraire et osé de vouloir lutter avec la volonté de Dieu, combattre ses arrêts ou corriger ce qu'il fait ; mais, chétifs que nous sommes, nous ne pouvons que redire l'antique plainte : « Jusques à quand t'appellerai-je, Seigneur, sans que tu m'entendes ? Jusques à quand pousserai-je des cris de douleur sans que tu me délivres ? Pourquoi, Seigneur, me soumettre à une peine pareille, car j'ai été arraché à ma patrie et je suis injustement maltraité ! Pourquoi, Seigneur, épargnes-tu ceux qui méprisent ta sainte Loi et ton saint Nom, alors que l'impie brutalise qui vaut mieux que lui ? Pourquoi le sentier des méchants est-il facile et fréquenté par les prévaricateurs et les malfaiteurs ? Tu les as plantés, Seigneur, et ils ont jeté des racines, ils croissent et portent des fruits ! »

Que de saints il y a eu au monde qui, malgré le haut degré de perfection où ils étaient parvenus furent tourmentés par cette même pensée et élevèrent les mêmes plaintes ! Le saint Prophète David, qui était un homme juste et tout plein de l'amour de Dieu, confesse le trouble porté dans son âme par cette pensée et avoue avoir failli tomber. Combien plus faible encore sera un pauvre pécheur tombé en captivité ? Qu'on dise ce qu'on voudra, il n'est pas facile à un cœur humain de cacher que cela l'affecte fort.

ANTONIO. — Le poète qualifie avec raison de « douleur des yeux » le plaisir que prend un ennemi en notre présence ; mais combien plus grande sera-t-elle quand il s'agit de

si insignes faveurs accordées à de si pervers ennemis !

SOSA. — Ajoutez encore qu'en outre de ces pénibles réflexions il en surgit d'autres si douloureuses qu'un cœur qui n'est pas pénétré de Dieu et solidement attaché à la foi de N.-S. Jésus-Christ, tomberait sous les coups furieux de cette tempête ; ainsi que nous l'avons vu dans de nombreux cas. En effet, le captif, en présence de l'oubli dont il est l'objet de la part de Dieu, et des faveurs dont ses ennemis sont gratifiés, se prend, dans sa faiblesse, à douter de l'existence du Créateur ; ou, s'il existe, se demande quelle est cette Providence qui gouverne les choses humaines et laisse affliger et désoler la chrétienté ! L'homme étant le plus souvent un animal qui ne comprend ni n'aime les choses divines, le démon, toujours à rôder autour de lui comme un lion rugissant, lui inspire des pensées blasphématoires touchant notre sainte foi, le fait douter si la religion chrétienne est la vraie, si les Mores sont réellement dans l'erreur, si tous ces gens sont véritablement voués à l'enfer. Ce sont les chrétiens qui profèrent ces blasphèmes honteux que j'ai honte d'entendre quotidiennement sans pouvoir les empêcher, et cela dure jusqu'à ce qu'ils apostasient.

La situation du captif est bien plus pénible que le fut celle du peuple hébreu quand Dieu, pour punir celui-ci des offenses commises contre son saint Nom, le livra à ses ennemis pour qu'il fût emmené dans les régions éloignées de l'Assyrie et de la Babylonie. Alors en effet il n'abandonna pas entièrement les Israélites, à qui il fit parvenir ses consolations et ses encouragements, pendant les soixante-dix ans que dura la captivité, par l'intermédiaire des Prophètes. C'était donc là un exil agréable, plutôt qu'un esclavage pénible, car la parole de Dieu est le pain céleste qui donna tant de forces à Elle, c'est une eau vive qui coule du sein divin, plus fraîche que les eaux de la citerne de Bethléem, plus fortifiante que

celle dont s'abreuva Jonathas à la poursuite des Philistins. Mais l'esclave chrétien à Alger est dans une situation autrement dure, car il manque de tout, puisqu'il n'y a ici ni Prophètes de Dieu, ni personne qui, au nom de la religion, ranime les courages et console les cœurs affligés.

ANTONIO. — Il se passe ici un fait qui suffit, à lui seul, pour nous dessiller les yeux et nous faire clairement comprendre la gravité de nos fautes et la colère qui anime Dieu contre nous, pour qu'il nous refuse ce qu'il ne refusa jamais à ses plus grands ennemis, et qu'il nous regarde comme indignes de manger les miettes qui tombent de sa table. Car si par hasard il arrive dans cette vraie *Barbarie* quelque prêtre, dont la doctrine pourrait abreuver les ouailles altérées du Christ, ce ministre du ciel est aussitôt enterré dans les cachots et les bagnes, et surchargé de fers plus que tous autres. Le roi Hassen détient dans son bague plus de trente prêtres, fait inouï, et qui tous ou à peu près sont des gens de marque : ecclésiastiques et religieux de divers ordres, docteurs et maîtres en théologie, tant Espagnols qu'Italiens, dont la plupart ont été pris cet été ou l'été dernier. Avec leur grande science on pourrait répandre non seulement à Alger mais dans toute la Berbérie, la vraie lumière. Mais ce tyran les tient emprisonnés, chargés de fers, à peine nourris, de sorte qu'ils ont à peine le souffle et ne peuvent être utiles aux autres.

SOSA. — Les impies Philistins ne pouvaient faire au peuple de Dieu que ce à quoi ils étaient accoutumés. De même qu'autrefois ils comblaient les puits d'eau douce creusés par Abraham et par Isaac, de même font-ils aujourd'hui pour ceux du Christ, que remplissent des eaux plus abondantes et plus limpides que nulles autres. Mais Dieu en ayant ainsi ordonné, ces eaux vives manquent, personne n'est là pour distribuer le pain divin, et par suite comment s'étonner de voir sur la place publique les chrétiens, épuisés par le manque de tout réconfort,

religieux, tomber en reniant publiquement le Christ et expirer sous les yeux de leurs parents et amis ?

ANTONIO. Combien de fois, ô mon Dieu ! n'avons-nous pas assisté à ces épisodes d'une situation plus affligeante que celle qui fit couler les pleurs de Jérémie à Jérusalem !

SOSA. Il ne s'agit pas seulement des enfants ou des jeunes gens, garçons ou filles, qui n'entendent plus prononcer le doux nom de Jésus et oublient facilement le lait que leur versait la Sainte Église pour s'abreuver de celui que leur fournissent de monstrueuses et éhontées Lamies. Je parle aussi des hommes robustes, des femmes et des grands, qui, après avoir donné maintes et maintes preuves de leur courage et de leur constance, finissent, ainsi que j'en ai vu de nombreux exemples à Alger, par succomber sous le poids des peines. Semblables à la statue de Nabuchodonosor, ils oublient un jour une vertu, le lendemain une autre, puis une autre encore, si bien qu'ils tombent enfin dans la boue, faute de la force nécessaire pour conserver la foi.

Et que dire de tant d'autres qui, librement et sans aucune contrainte, sollicitent leurs maîtres pour, devenir Turcs et, sans savoir ce qu'ils abandonnent ni comprendre ce qu'ils pensent, s'agenouillent devant ce monstre infernal de Mahomet, se font circoncire et prennent les noms de Méhémet, d'Ali, de Mourad, de Soliman, ou de Mustapha ! Et de tout cela, où est la cause, sinon dans la privation de la parole de Dieu et des consolations qui eussent affermi les courages chancelants !

ANTONIO. Combien sera rigoureux le compte que devront rendre à Dieu ceux à qui il incombe de remédier à ces maux ! Comment se peut-il qu'en présence du lion dévorant de l'impiété, qui fait chaque jour de si nombreuses victimes, il n'y ait pas dans toute la chrétienté un homme qui, secouant sa torpeur, vienne au secours de tant de milliers d'âmes ?

SOSA. — Les coupables verront là-bas ce qui les attend ! Mais, pour continuer mon discours, j'ajouterai qu'il en faut dire autant des sacrements, qui sont comme les sources par lesquelles le sein divin nous abreuve. Si même la table du banquet peut être dressée, le ministre chargé d'y présider pourra-t-il s'y rendre ? Et le captif, que d'empêchements ne lui suscite-t-on pas, quelles instantes prières ne lui faut-il pas pour obtenir d'entendre le saint sacrifice de la messe, ou approcher une fois l'an du tribunal de la pénitence ! David dans Ses peines levait les yeux au ciel et invoquait Dieu en s'écriant : « Mon âme est comme la terre, desséchée et désolée. Prête-moi l'oreille, Seigneur, car ma tête faiblit, et je suis privé du pain que tu m'envoies d'ordinaire ». Si le saint et juste David souffrait ainsi de la privation momentanée des faveurs divines, dans quel état peut être un simple captif qui, pendant de longues années, reste dépourvu de la manne et de la rosée célestes

SECTION XVII

ANTONIO. — Il est clair que la fin de tout cela c'est la mort, qui cependant ne serait pas le plus grand des maux, si elle n'était que celle du corps et non celle de l'âme.

SOSA. — A ce désespoir interne, il en faut ajouter un autre qui n'est pas peu de chose et vient aggraver le premier. Nulle situation, si malheureuse soit-elle, n'est sans trouver quelque allègement si celui qui en souffre peut en causer avec un autre, et nous disons vulgairement que c'est diminuer ses peines que d'en faire confidence à quelqu'un qui aide à les supporter. Quand, par une heureuse chance, votre confident est un bon et fidèle ami, ainsi que le dit Cicéron, vous pouvez converser et ouvrir votre cœur ; ce n'est pas moins qu'un remède et une vraie guérison. Ne retirât-on d'ailleurs d'une

sincère amitié aucun autre fruit que celui-là, il est tel qu'il vaut tous les biens de la terre. Aussi tous les auteurs qui parlent de quelque homme sage et prudent, placent à côté de lui un bon et fidèle ami qui lui sert de confident. C'est ainsi qu'Homère donne à Agamemnon le sage Nestor pour ami, qu'Euripide place Tyrésias à côté de Créonte, qu'Hésiode donne Prométhée à Jupiter, et Virgile, Achate à Énée ; Oreste eut Pylade, de même que Nisus eut Euryale. Ce remède si humain n'est même pas à la portée du captif, non qu'il manque de prisonniers à Alger, car on y compte bien en chiffres ronds deux mille cinq cents chrétiens, mais parce que, loin de trouver à se consoler auprès de l'un d'entre eux, il ne peut qu'aggraver sa douleur. Je ne parle pas des fils, des pères ou des parents auprès de qui l'on peut trouver plus de satisfaction et chercher de préférence une consolation à ses peines, car s'ils sont réunis ici, comme il arrive souvent, cela ne fait que doubler leur martyre ; je veux faire allusion aux autres qui sont aussi nos frères, puisque Dieu, notre même foi et le baptême les ont faits tels. Quelle consolation y a-t-il à puiser auprès d'eux en les entretenant de nos maux et de nos misères et en entendant le récit des leurs ? N'est-ce pas là plutôt attiser le feu et raviver les plaies de l'âme et du cœur ?

ANTONIO. — De sorte que le malheureux est le seul contre qui tous les maux se conjurent et qui doit rester privé de tout et abandonné de tous, puisque les faveurs les plus naturelles lui font défaut ! Triste et malheureux sort !

SOSA. — Vous êtes témoin de l'exactitude de ce que je dis, car à qui à Alger un prisonnier peut-il recourir pour consoler son affliction et calmer ses souffrances ? Serait-ce auprès de ses compagnons de captivité, qui habitent la même maison, sont enfermés dans la même chambre, endurent les mêmes misères, sont attachés aux mêmes chaînes, reçoivent les mêmes coups de bâton, entendent les mêmes injures, subissent

les mêmes affronts ? Mais peuvent-ils le consoler ceux qu'il voit continuellement pleurer et fatiguer le ciel de leurs soupirs ? Quel est l'homme, si dénué d'humanité, au cœur si féroce qui puisse trouver plaisir au spectacle des larmes et des douleurs de ses compagnons, alors que, comme le dit le proverbe grec : « Toutes choses, maux ou biens, doivent être communes entre amis. » Qui donc serait assez déraisonnable pour ne pas compatir de tout son cœur aux peines de son compagnon de misère et de captivité ?

Mais, direz-vous, c'est de ceux du dehors qu'il recevra la consolation. Voyons donc qui ils peuvent être. Les trouvera-t-il parmi ceux dont il entend les cris déchirants, sitôt qu'il met le pied hors de sa demeure, alors que les coups de fouet et de bâton les meurtrissent ? Ou bien sera-ce parmi ceux, en grand nombre, qui remplissent toutes les rues chargés de grands barils d'eau, de pierres, de lourdes charges de sable, de chaux, de pièces de bois et d'autres fardeaux qu'ils portent sur leur dos tout en traînant de grosses chaînes et gémissant sous le poids qui les accable ? La consolation qu'il en peut retirer, est que son cœur se brise à la vue de ces malheureux, alors que les Turcs et les Mores impitoyables leur crachent au visage en passant et leur lancent mille injures : *chupech, guédi, raspeni, manaora, chefuti, errangil, aramuçada, mansis, dinimanioche*, c'est-à-dire « chien, cornard, misérable, efféminé, juif, bardache, traître, sans foi, sans croyance » ; les jeunes gens et les gamins les pincent cruellement, les frappent à coups de pied, leur envoient des bourrades et des soufflets sans qu'ils osent répondre ni se détourner. Les cordonniers, du fond de leurs boutiques, leur lancent des semelles de vieilles savates, les tailleurs, des loques, les menuisiers, des morceaux de bois, les forgerons, des charbons ; jusqu'aux bouchers leur jettent des bouts de peau et des déchets de viande, et celui-là se juge le plus heureux qui a touché le plus juste. Ou bien

d'aventure faudra-t-il chercher parmi ceux, et ils sont nombreux, que l'on mène, même malades, du point du jour jusqu'au soir, au travail, enchaînés, et avec une barre aux pieds et que, en guise d'allègement, poussent par derrière un ou deux cruels Mores ou gardiens nègres qui les frappent sans pitié avec de lourds bâtons ? Où y a-t-il dans tout cela à chercher aide ou soulagement, et auquel de tous ces nombreux chrétiens pourra-t-on demander de la consolation ?

Si l'on va sur la place publique, c'est pour entendre à toute heure du jour crier à pleine bouche la vente aux enchères d'une masse de chrétiens de vierges et de jeunes filles, de tout âge et de toute nation, de jeunes gens et d'enfants, que des loups entourent et couvent de leurs regards sanguinaires, qu'ils achètent et vendent avidement pour faire de ces malheureux les instruments de leurs vices ignobles ou les transformer en renégats et grossir le *séminaire* de cette caverne de voleurs ; et alors a-t-on assez de larmes pour déplorer un pareil malheur ? Quel cœur d'homme, et à plus forte raison de chrétien, ne se briserait à ce spectacle ? Quelles entrailles pourraient supporter la vue de ces malheureuses mères éplo-rées, entourées de jeunes enfants d'autant plus malheureux qu'ils ne se rendent pas compte de leur situation ! L'un est au sein de sa mère, un second sur ses bras, d'autres, comme de timides agneaux, se serrent contre elle et s'attachent en pleurant à ses jupons, et tout cela se vend au *souk* (marché). Si l'on s'attarde un peu, on verra qu'au moment où les mères s'y attendent le moins, l'un de ces barbares lui enlève l'enfant qui s'attache à sa robe, un autre celui qu'elle tient par la main, un troisième lui arrache sans pitié celui qu'elle a au sein : et la pauvre mère se voit soudain séparée, sans même avoir le temps de leur donner un dernier baiser, de ceux qui sont le fruit de ses entrailles ; elle reste muette, ne sachant de quel côté diriger ses regards ni si elle reverra jamais ceux qui

faisaient sa parure. Se consoler, elle ne le peut, et son cœur ne peut que se charger de plus de chagrin que la nuit de ténèbres !

ANTONIO. — Assez, pour l'amour de Dieu ! L'idée seule de ces barbaries fait que mes oreilles se refusent à entendre davantage ; et, en effet, depuis trois ans que je suis à Alger, presque libre, je n'ai passé que trois fois par le *Souk* pour épargner à mes yeux ce lamentable spectacle.

SOSA. Poursuivons, et allons frapper à la porte des bagnes ou dans les demeures de ces barbares pour demander à parler à quelques chrétiens de notre connaissance. Quand, après bien des difficultés et des prétextes mensongers, on est autorisé à pénétrer dans l'intérieur, au lieu de fines statues ou de belles peintures ou de riches ornements qui réjouissent les yeux, on ne voit que des troupes de chrétiens chargés de chaînes, de fers et de barres qui ne leur permettent que bien péniblement de faire un pas ou un mouvement ; ils gisent par terre, enroulés dans de vieilles et sales capotes ou couverts de haillons sordides. Nombre d'entre eux sont chevaliers, docteurs, prêtres ou hommes de marque, et tous gémissent et soupirent, rendus méconnaissables par la faim, le froid et les mauvais traitements, et n'ayant plus que l'apparence humaine. Y a-t-il à espérer d'eux une consolation dont ils ont autant et plus que vous besoin, à moins que, comme les ignorants, vous ne soyez assez sot et cruel pour tirer satisfaction de voir de plus malheureux que vous ? Mais ce sentiment ne peut être dans le cœur des hommes de sens et de charité que sont les chrétiens.

Franchissez les portes de la ville pour aller à la campagne : la verdure et la belle vue qui peuvent vous réjouir consistent en une quantité de chrétiens de toute nation et de tout âge qui, plus nombreux que les fourmis, ne cessent d'aller et venir par les chemins. Toute la consolation que vous pourrez en retirer sera

de ne pouvoir retenir vos larmes en les voyant si las et malheureux, le dos courbé sous le poids des bûches, des pioches, des faucilles et d'autres instruments agricoles, avec lesquels ils aplanissent les montagnes, coupent les broussailles, taillent les arbres, arrachent les palmiers nains, piochent la vigne, cultivent les jardins, labourent les champs de jour et de nuit ; ils sont sans chaussures, leurs pieds sont blessés et crevassés ; ils n'ont d'autre vêtement qu'un sordide haillon qui couvre à peine des corps hâlés par le soleil ; la faim les torture et un travail ininterrompu leur donne l'apparence de squelettes ou de cadavres exhumés.

Regardez ensuite du côté de la mer : vous voyez arriver des galiotes chargées de nombreuses et riches prises amoncées dans leurs flancs, et qu'accompagnent des captifs amenés à cet abattoir de Satan ; les ports sont remplis de galères, de galiotes, de brigantins pleins de captifs enchaînés qui, hiver comme été, de nuit comme de jour, sans trêve ni repos, doivent ramer à demi-morts de faim et de soif, les épaules fendues par les coups de fouet, et dont le sang teint les bancs et arrose les coursives.

Descendez sur le môle, et vous y verrez débarquer chaque jour des chrétiens capturés par les galiotes et les brigantins, arrachés à leurs foyers comme des œufs de leur nid, et consistant en hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, enfants, vierges et fillettes ; vous assisterez aux embrassades de ces malheureux, qui sont arrivés ici renfermés dans l'entrepont, et répartis entre divers navires, de sorte qu'ils ne s'étaient ni vus ni parlé depuis le jour de leur capture ; vous verrez séparer les parents de leurs enfants, les enfants de leurs parents, les pleurs de la femme que l'on éloigne de son mari, la désolation de la mère à qui l'on arrache ses enfants pour les mener elle ne sait où ; vous verrez leur étonnement à l'aspect de ces nombreux Turcs et Mores qui accourent pour assister à ce spectacle.

Ils demeurent comme stupéfaits et ahuris à la vue d'Alger, des minarets et du port qui s'offrent à leurs regards ; tout sentiment paraît les abandonner quand ils se voient dans cette Babylone, dans cette caverne de voleurs, dont ils ont si souvent entendu dire, dans la chrétienté, que c'est comme l'abattoir des chrétiens.

Quelle consolation peut trouver le captif dans ce milieu, où il y a journellement tant de raisons de douleurs et de larmes ? Si, cependant, ce spectacle ne fait pas tomber sa dernière illusion, qu'il dirige ses pas vers la Marine, la dernière des possessions qui restèrent entre nos mains à Alger⁽¹⁾. Mais est-ce parmi les nombreux chrétiens qu'il y rencontrera, qu'il trouvera les consolateurs qu'il cherche ? Dans cette foule, les uns déchargent, à force de bras ou sur leurs épaules, les lourdes poutres et les madriers qu'ils ont coupés dans les montagnes de Cherchell ou de Gegari (Djidjelli) ; plus loin, des scieurs de long travaillent du matin au soir, des artisans de toutes sortes, des charpentiers dressent et polissent les bois ; ailleurs, il en verra de plus adroits construire toute sorte de bateaux, mettre tout leur zèle à travailler pour autrui, à mâter des bâtiments et à en préparer le gréement ; des calfats qui ne cessent de radouber et de goudronner les navires ; des forgerons qui produisent de la ferronnerie, des fabricants de rames travaillant sans désespérer ; puis ce sont des tonneliers, des voiliers, d'autres encore qui sculptent les poupes des galères et des galiotes, hâlent les galères à terre, les mettent à l'eau, les gréent, fondent la poix et la résine, chargent les bateaux, embarquent des munitions, nettoient les navires, les balai-

(1) Le Peñon (la Roche), îlot sur lequel s'élève actuellement le phare d'Alger, tomba au pouvoir de Kheïr-ed-Din, le 16 mai 1530, après une héroïque défense de Don Martin de Vargas, que le vainqueur fit périr dans les tourments et dont Haedo raconte le supplice dans le livre des Martyrs.

les frottent, les amarrent solidement avec de gros câbles, placent les vergues, disposent les cordages et les antennes, car les captifs chrétiens sont exclusivement affectés à tous ces travaux. Plus loin, il y en a d'autres qui fabriquent sans relâche des épées et des escopettes, des balles de frondes, des arcs et des flèches, qui pulvérisent les matières pour la fabrication de la poudre, qui tordent le coton pour faire des mèches à feu, qui fondent de la grosse artillerie de bronze et de fer, qui fabriquent des boulets de fer forgé et de plomb, tout cela sans jamais prendre un moment de repos.

Je voudrais bien savoir quelle consolation un chrétien, d'intelligence et de jugement moyens, pourra espérer à la vue de tant de métiers, d'inventions, de machines infernales fabriquées pour la destruction de la chrétienté, par ceux mêmes qui sont sortis de son sein et qui fournissent aux Philistins les armes nécessaires pour la ruine du peuple de Dieu. Ne perdrait-il pas le peu de joie qu'il pourrait encore avoir conservée au fond du cœur pour tomber soudain dans un sombre et muet effroi ?

ANTONIO. — Et faudrait-il donc, pour jeter un cœur chrétien dans une tristesse profonde, rien de plus que de voir cette offense faite à Dieu et la perte certaine des âmes de ces chrétiens qui fabriquent des armes et des engins pour servir aux ennemis de Dieu à détruire l'Église, à renverser et désoler la demeure de Dieu et le saint mont de Sion ? Malheureux, cent fois malheureux sont ces enfants si cruels envers leur mère ! Mieux vaudrait pour eux mourir plutôt que de se laisser vaincre lâchement par la peur de quelques coups de fouet ou de bâton et de devenir la cause de tant de vols et d'assassinats, du désespoir des peuples, des veuves, des orphelins, des jeunes gens qui deviennent des renégats, et perdre ainsi tant d'âmes ! Car si Alger venait à manquer d'artisans chrétiens, il n'y aurait plus ni galères, ni galiotes, ni corsaires, ni voleurs

sillonnant la mer, on ne verrait plus offenser Dieu quotidiennement.

SOSA. — De là, je conclurai que, si nulle part dans Alger, le captif ne peut trouver ni consolation, ni adoucissement dans ses souffrances, où ira-t-il en chercher, comment pourra-t-il s'en procurer ? A moins que nous ne l'envoyions dans ces maisons de jeu et ces tavernes où, je l'avoue, il trouvera toujours des individus qui se disent chrétiens, mais qui en ont oublié à tel point le nom et la chose, qu'ils ne se réunissent dans ces lieux que pour jouer aux cartes et aux dés, pour s'y enivrer au mépris de Dieu et de tout respect humain, sans rougir même devant les Turcs et les Mores qui ne jurent ni ne blasphèment pour rien au monde. Je ne relèverai pas qu'ils ne vont pas à la messe une fois par an, ni qu'ils restent pendant quinze ou vingt ans de captivité sans se confesser, car ils ont tellement pris les vices des Mores, qu'ils se moquent de la messe et de la confession, et, n'était leur costume et leur coiffure, on ne les prendrait pas pour des chrétiens. Au milieu d'une pareille engeance, le captif, loin de trouver à se consoler, n'y verra qu'un motif de plus pour se désoler. Ces misérables ont le cœur tellement endurci, qu'ils se réjouissent des succès et du bonheur des Turcs et se moquent des malheureux qui viennent augmenter leur propre nombre. Il leur manque si peu pour être Mores, qu'ils accepteraient comme une grâce spéciale de renier leur religion si leurs maîtres le leur permettaient ; beaucoup les importunent même à cet effet, mais ceux dont ils dépendent, pour ne pas les exempter de la rame, refusent. D'autres ; qui sont rachetés, ne veulent pas quitter Alger et retourner en pays chrétien, où ils ne pourraient, comme ici, s'adonner à tous leurs vices sans crainte, ni châtement ; il en est même qui vendent leurs lettres d'affranchissement pour boire et jouer. Concluons donc qu'il n'y a pas de plus triste état, qu'il n'est pas de sort plus malheureux que

celui de captif à Alger. Celui que ses péchés ont amené ici peut se dire véritablement malheureux, oublié, abandonné de tous, sans ami, ni connaissance qui compatisse à ses maux, de sorte que son cœur affligé et jamais soulagé ne cesse de brûler dans des flammes qui ne s'éteignent pas.

ANTONIO. — Oh, certes ! C'est bien le sortie plus triste et le plus désespéré⁽¹⁾.

SECTION XVIII

ANTONIO. — Je suis vraiment surpris par l'exposé de faits auxquels je n'avais jusqu'à présent prêté presque aucune attention. Nous avons bien senti tout ce que vous racontez, mais il semble que, soit par distraction soit parce que nous sommes absorbés par ce qui nous concerne, nous ne nous apercevions pas de ces choses. Mais maintenant que par un récit aussi vif que fidèle vous faites passer ces faits sous mes yeux, j'ai la sensation de sortir d'un songe mortel, et j'avoue que je suis stupéfait des maux produits par l'état de captivité et que bien peu de ceux qui y sont réduits en ont conscience. Pourquoi en face d'une pareille situation, les princes chrétiens et les détenteurs du pouvoir sur la terre tolèrent-ils depuis si longtemps cet état de choses ? Où donc se sont réfugiés la charité, l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, l'ambition de se sacrifier pour lui ? Que sont devenues la pitié et la solidarité humaines ?

SOSA. — Ce compte se réglera sans doute en son temps, et il sera alors fait un rigoureux examen des responsabilités.

(1) Suit ici un long paragraphe de citations extraites de l'antiquité sacrée et profane et mises dans la bouche de Sosa ; nous avons omis cette nouvelle description des peines et chagrins de l'esclavage, de même que nous avons résumé dans ce qui vient ensuite des exposés analogues.

La rédemption des esclaves étant, comme l'a dit saint Ambroise, une des œuvres les plus méritoires, qu'est-ce donc qui peut justifier la tiédeur, l'indifférence, pour ne pas dire plus, des chrétiens qui font si peu de cas de ce qui devrait les toucher le plus ? Chez les païens eux-mêmes, tant Grecs que Romains, nombreux sont les exemples rappelés par les historiens pour montrer le prix attaché à la rédemption des esclaves : ainsi ne voit-on pas Clunia Facule, une courtisane de Capoue, dépenser tous ses biens pour entretenir les Romains détenus prisonniers en cette ville par les Carthaginois ? Aussi son nom nous a-t-il été transmis avec éloges. Et des chrétiens riches et puissants, des princes, des rois, se montreraient avares à l'égard de leurs frères captifs ! Et pourtant on en voit tant parmi eux dépenser d'immenses trésors pour leurs plaisirs et leurs divertissements, alors qu'ils se montrent des plus chiches pour secourir un chrétien, sauver de l'enfer un seul de ces petites enfants, de ces vierges qui, sans espoir de rachat et au plus grand péril de leurs âmes, vivent parmi les Mores ! S'ils se prétendent chrétiens, s'ils ont quelque souci de la gloire du Christ et de la défense de son honneur, s'ils ont pitié de leur prochain et croient que la miséricorde ouvre le chemin du ciel, comment peuvent-ils croire que Dieu est aveugle et ne s'aperçoit pas de leur indifférence ? Nul triomphe serait-il plus grand, rien attirerait-il davantage les regards d'amour et d'admiration du monde qu'une procession de captifs ramenés en Espagne ?

ANTONIO. — C'est justement pour cela que j'ai une si grande estime pour les Pères Rédempteurs de l'Ordre de la Très Sainte Trinité qui s'occupent, ainsi que nous en sommes témoins, avec tant de dévouement, d'amour et de zèle, de la sainte et excellente œuvre du rachat des captifs, et qui ne reculent ni devant les périls ni devant les peines pour ravir à d'autres la gloire de ce triomphe. Heureux Pères qui rachètent

de la sorte les fautes du monde, honorent le nom chrétien parmi les nations barbares, et participent au nom et aux œuvres du Rédempteur du monde, en dignes héritiers de son esprit et en successeurs de son œuvre !

SOSA. - Vous avez bien raison, et nous devons leur savoir grand gré du bien immense qu'ils font et de la charité qu'ils déploient. Mais eux-mêmes doivent rendre grâce au Seigneur qui les a appelés à cette œuvre divine et si glorieuse. Il ne peut exister de preuve plus manifeste et plus forte de l'amour de Dieu pour ce Saint Ordre et pour ceux qui en suivent la règle ; il a été chéri entre tous et le premier de tous pour se vouer à une affaire qui sanctifie si admirablement le nom de Dieu et répand partout sa gloire. Tous ceux qui ont écrit sur ce très saint Ordre et sur sa fondation, tels que Philippe de Bergame, saint Antoine, Cassaneus et bien d'autres disent, je me le rappelle, que le fondateur n'en fut pas un mortel, mais Dieu lui-même Notre-Seigneur, qui inspira du haut du ciel cette œuvre divine.

SECTION XIX

ANTONIO. — Je crains qu'un aussi long entretien ne vous ait fatigué ; cependant je -vous supplie, si cela vous est possible, de me raconter une chose si digne d'être connue, afin que cet intéressant récit compense pour moi le temps que j'ai perdu en ne vous entendant pas.

SOSA. — En somme, c'est moi qui en, aurai tout te bénéfice. Depuis mon enfance, j'aime tant, et de la plus vive affection, ce saint Ordre, que ce sera pour moi un plaisir extrême, un délassement même de dire ses louanges et de parler de sa gloire.

Les écrivains que j'ai cités disent qu'en l'an du Seigneur 1198, il y avait au royaume de France deux hommes qui me-

naient une vie sainte et ; vertueuse : l'un se nommait Félix⁽¹⁾, l'autre Jean de Matha, et ils vivaient dans la pratique la plus vigoureuse de la religion dans des montagnes abruptes. Leurs demeures étant très éloignées l'une de l'autre, ils ne se visitaient qu'à Pâques et aux principales fêtes, et se confessaient alors l'un à l'autre, car ils étaient tous deux prêtres. Après avoir reçu le T. S. Sacrement de l'Eucharistie, celui qui était venu en visiteur s'en retournait à sa cellule emportant la souveraine consolation. Ils vécurent de la sorte pendant de longues années, croissant chaque jour en sainteté et en vertu, jusqu'au moment où le Seigneur, qui les avait choisis entre tous comme instruments de sa gloire pour des œuvres plus hautes, leur inspira, à chacun en particulier, l'idée d'abandonner la solitude et leur vie d'ermites, qui n'était profitable qu'à eux seuls, pour embrasser la carrière monastique, qui en effet est plus sûre, et qui les mettrait à même de trouver dans les villes et les lieux habités de nombreuses occasions de s'employer au bien de leurs semblables. Cette pensée les préoccupa quelque temps, mais sans qu'ils fussent assurés que c'était une inspiration divine, car tout changement d'existence peut être soupçonné provenir d'inconstance, et ils hésitaient à se l'avouer l'un à l'autre. Mais une certaine nuit juste à la même heure, le Seigneur qui avait semé cette semence et allumé progressivement ce feu dans leur cœur, leur commanda, à chacun en particulier, d'abandonner leur manière de vivre et de se rendre à Rome pour demander au Souverain Pontife de leur en indiquer une autre.

Cette révélation s'étant renouvelée par trois fois, ils résolurent d'exécuter l'ordre du Seigneur, et chacun s'étant tout d'abord mis en prière dans sa cellule à la même heure et à l'insu de l'autre, ces deux serviteurs de Dieu quittèrent leurs

(1) Félix de Valois.

demeures et se mirent en route pour Rome. Prenant des chemins différents, ils finirent, Dieu l'ayant ainsi disposé, par arriver tous les deux à la même porte de Rome et au même moment, et cette rencontre qui n'était pas concertée ne laissa pas de les émerveiller. Ils s'interrogèrent sur le motif de leur présence en ce lieu et se racontèrent tout, la révélation divine et le saint projet qu'ils avaient conçu. Les deux amis, étonnés de cette coïncidence, tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant et en louant Dieu, se disant que le Seigneur, qui leur avait commandé d'entreprendre ce voyage et les avait guidés, exaucerait aussi leurs souhaits.

Le Souverain Pontife était alors Innocent III, Romain de race illustre et provenant de l'ancienne maison des comtes d'Agnani, mais plus illustre encore par sa bonté, sa prudence et sa grande science, ainsi qu'en témoignent ses actes. Les deux saints hommes étant parvenus en sa présence, Félix, qui en tout fut le très heureux⁽¹⁾ promoteur d'une cause très heureuse, prit la parole comme étant le plus instruit des deux et le plus habile théologien : il exposa le cas à Sa Sainteté, lui raconta par le détail la vie qu'ils avaient menée jusque là, sans omettre la révélation que Dieu leur avait faite, leur voyage, le désir ardent auquel ils obéissaient, et demanda au Vicaire du Christ de leur dire quel genre d'existence ils devaient mener pour mieux servir le Seigneur. Le Pape, qui était un homme très prudent et inspiré par Dieu, comprit tout de suite que tout cela renfermait quelque grand mystère. En conséquence, il leur ordonna de se reposer pendant quelques jours dans un appartement de son propre palais, et d'adresser à Dieu de nombreuses et instantes prières pour le supplier de les éclairer et de leur inspirer ce qui pouvait être le plus utile à sa gloire et à son service. Pendant sept jours consécutifs, les serviteurs de Dieu firent ce

(1) Haëdo joue sur le sens de Félix «heureux».

qui leur était recommandé. Le Pape alors les manda pour les faire confesser et communier, après quoi, le 28 janvier 1198, jour de la fête de Sainte Agnès, Sa Sainteté revêtit les ornements pontificaux et dit très dévotement la messe en présence des cardinaux réunis par son ordre, des deux saints hommes, Félix et Jean de Matha, et d'une foule de peuple. Quand il arriva à ces paroles du canon sacré : « *elevatis oculis* » et qu'il leva les yeux vers le ciel, il eut la vision très nette d'un ange qui descendait du haut du ciel au milieu de rayons resplendissants, portant un scapulaire de la forme employée aujourd'hui par les religieux de cet ordre, et où se trouvait une croix moitié rouge moitié bleue ; dans ses mains croisées, l'ange tenait à droite un captif chrétien et à gauche un More. Cette céleste vision ravit le Saint Père, qui comprit que le Seigneur lui indiquait ainsi ce à quoi devaient s'occuper ces saints hommes pour honorer son nom. Quand la messe fut achevée, il se retourna vers les assistants et leur annonça joyeusement ce que le ciel venait de lui révéler, ajoutant que sans doute la volonté du Seigneur était que ces saints hommes employassent leur désir de le servir en consacrant leur vie à racheter les captifs et à les délivrer du pouvoir des infidèles, chez qui leurs âmes et leurs corps couraient tant de dangers. S'adressant ensuite aux deux étrangers il leur dit en substance ceci : « Vous voyez, mes frères et amis de Dieu, que ce que vous êtes venus chercher si anxieusement et au prix de tant de peines, s'est réalisé et que vos souhaits sont accomplis. La volonté du Seigneur s'est manifestée et il vous a indiqué la vie que vous devez mener. Il s'estimera bien servi et glorifié par vos actes, car l'œuvre excellente que vous entreprenez équivaut, dans la mesure de vos moyens, à celle qu'accomplit le Fils de Dieu en rachetant les hommes par sa crucifixion ; aussi aurez-vous toujours sous les yeux cette même croix pour vous servir d'enseigne et de drapeau. Et pour que dans cette

mission la charité envers vos frères vous anime toujours et vous tienne constamment en éveil, afin de pouvoir supporter la souffrance et la mort si cela est nécessaire, afin de pouvoir verser votre sang comme Dieu le fit pour nous, la moitié de la croix est rouge ou couleur de sang. Comme vous devez aussi lever vos regards vers le ciel et ne pas oublier que vous servez le Roi des cieux, dont vous avez à augmenter la gloire et de qui vous aurez la véritable récompense de vos travaux, c'est-à-dire la vie éternelle, cela est indiqué par l'autre moitié de la croix, qui est bleue ou couleur céleste. Mais ces pensées, ces désirs, ces œuvres ne peuvent provenir que d'un cœur candide et pur ; aussi votre scapulaire et votre vêtement seront-ils blancs ».

Pour confirmer ces paroles, Sa Sainteté les revêtit de ses habits blancs et leur passa son scapulaire, dans la forme et avec la croix semblable à celle que l'ange portait en descendant du ciel. Il voulut que leurs manteaux fussent pareils à ceux qu'ils portaient dans leurs cellules et qui étaient de bure.

Pendant plusieurs années ces religieux portèrent des manteaux semblables, jusqu'au moment où, leur nombre s'étant considérablement accru, comme on ne pouvait se procurer de la bure partout, ils durent prier le Pontife Innocent III de leur permettre de porter des manteaux de laine blanche, que l'on trouve plus facilement dans tous les pays. Ils le portèrent de cette couleur en Espagne et en tous lieux, jusqu'en 1562, où le pape Pie IV, à la requête des Pères d'Espagne, leur permit de revenir à leur primitive coutume, de l'avoir de bure. Le Pape innocent III ajouta encore : « Par le pouvoir que je tiens sur la terre en qualité de Vicaire du Christ, à partir de ce moment et au nom de la Très Sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je crée sous ce nom glorieux et divin l'Ordre et la Règle sous lesquels vous devez combattre ». C'est ainsi que cet ordre, qui n'émane pas des hommes mais du Dieu

Suprême, s'appela l'Ordre de la Très-Sainte Trinité de la Rédemption des captifs.

ANTONIO. — Ce saint ordre mérite, en effet, d'être traité de céleste, puisqu'il a été institué par le Roi des Cieux lui-même et qu'un ange a, dans une vision céleste, transmis une croix couleur du ciel. Cette dénomination lui est d'autant mieux due que celui qui l'institua est plus célèbre et plus vénéré et que l'Ordre lui-même est à juste titre le plus honoré et le plus respecté de tous.

SOSA. — Le Saint-Père fit comprendre qu'il devait en être ainsi, car non content d'accorder par ses bulles de nombreux privilèges à ces hommes de Dieu et à leur ordre, il écrivit en leur faveur à Philippe, roi de France, qui, comme le Pape lui-même et comme tous les rois de ce pays de France, se donnait pour mission de protéger l'Église de Dieu ; d'où l'épithète de Très Chrétien donnée par les pontifes à Charlemagne et à ses descendants. Philippe, avec une libéralité toute royale, fit, dès le retour en France de ces religieux, bâtir à ses frais un grand et beau monastère à sept lieues de Paris, sur une colline élevée, mais fort agréable que l'on nommait : *Cerro Frigido*⁽¹⁾. Ce fut le

(1) Jean de Matha, fondateur de l'Ordre des Trinitaires, est né à Faucon (Provence), de parents fortunés ; il fit ses études à Aix, puis il se retira dans un ermitage non loin du lieu de sa naissance. Les nombreuses visites qu'il recevait dans sa solitude le décidèrent à partir ; il se rendit à Paris, étudia la théologie et fit des progrès si rapides que ses maîtres l'obligèrent à recevoir le bonnet de docteur. Quelque temps après, comme il célébrait sa première messe, il forma la résolution de se dévouer au rachat des captifs. Il fit part de ce projet à un pieux ermite, Félix de Valois, qui habitait la forêt de Gandelu, située dans le diocèse de Meaux et descendait de la famille des Valois ; ils se mirent en route pour se rendre à Rome pendant l'hiver de 1197. L'Ordre de la Sainte Trinité fut établi en France par la protection de Philippe-Auguste et de Gaucher III, seigneur de Châtillon, qui abandonna au pieux fondateur un lieu nommé Cerfroid, dans la Brie, pour y bâtir tin monastère regardé comme le chef-lieu de l'institut (Dictionnaire de biographie universelle de Michaud).

premier Monastère de l'ordre, et c'en est encore aujourd'hui la maison-mère. Peu après, les autres princes chrétiens et surtout les rois d'Espagne imitèrent le roi de France. Ferdinand, qui enleva Séville aux Mores, désireux de l'ennoblir encore, car il en avait déjà fait sa capitale, fit venir à Séville les Pères, dont il avait entendu parler, en l'an du Seigneur 1217, vingt ans après la fondation de l'Ordre, et fit construire le remarquable monastère qu'ils possèdent encore aujourd'hui dans cette ville⁽¹⁾, les priant, vu la proximité de ce lieu avec les Mores de Grenade et la Berbérie, de s'occuper, comme c'était d'ailleurs leur mission, du rachat des captifs chrétiens retenus par les infidèles. Il leur accorda à cet effet de grands privilèges, les prit sous sa protection et fit construire des monastères dans d'autres villes de son royaume. Des seigneurs espagnols, toujours généreux pour tout ce qui a trait à la religion, et alors plus encore qu'aujourd'hui, enrichirent les Pères par des dons en espèces et des biens. De la même façon le roi Alphonse II de Portugal les attira dans son royaume et fit construire pour eux, à Lisbonne, le beau monastère qu'ils y ont encore. Sans vouloir tout détailler, disons en outre que les rois d'Aragon et de Navarre suivirent ces exemples en vue d'illustrer leurs règnes. Toute la chrétienté en général accueillit les religieux de cet Ordre, notamment les rois de France et d'Espagne, qui étaient plus que d'autres en guerre avec les Mores et les infidèles mahométans : les premiers en Asie et en Terre-Sainte, les seconds en Espagne et en Berbérie ; de sorte que le nombre de leurs nationaux qui étaient faits prisonniers avait pour conséquence que les Pères rédempteurs devaient plus spécialement s'occuper d'eux et que leur Ordre devait se développer davantage dans ces contrées. Il serait trop long, et étranger à notre

(1) Ce monastère, appelé couvent de la Merci, a été transformé en musée de peinture.

but, d'énumérer les biens, franchises, privilèges et faveurs que les successeurs des princes et des papes cités accordèrent à ce très saint Ordre.

ANTONIO. - C'est bien ainsi que nous l'appelons tous.

SOSA. — Je voudrais bien en dire davantage, mais je n'en finirais pas si je rapportais tout ce que l'on m'a raconté concernant les nombreux et importants rachats de captifs faits par ces saints hommes, la délivrance opérée par eux de nombreuses âmes livrées à Satan par les infidèles qui en capturent partout. Que ne pourrais-je dire des peines, des fatigues, des tourments et des martyres soufferts par ces religieux avec un courage et une constance inaltérables pour la gloire de Dieu

SECTION XX

ANTONIO. — On comprend sans peine qu'ils aient dû souffrir comme vous le dites, et peut-être plus encore à cause des démarches qu'ils avaient à faire, des marchés débattus pendant le cours de plusieurs centaines d'années avec ces peuples barbares, dépourvus d'équité et de raison, enflammés d'une haine immortelle et sucée dès leur naissance contre le nom chrétien et, la religion. Apprenez ce que le P. Fray Jean-Gil, procureur général de l'Ordre, rédempteur des captifs d'Espagne, envoyé ici par le roi Philippe et son Conseil royal, a souffert, il y a près de six mois, avec un courage vraiment chrétien et une patience étonnante ; car, pour traiter de rachat avec les Turcs, Jean-Gil apportait la plus grande prudence, une adresse et une discrétion rares, une douceur et une modestie extraordinaires et un jugement si étonnant, que les Turcs eux-mêmes avouent qu'ils n'ont jamais vu de rédempteur pareil, doué des plus grandes qualités et d'un courage ex-

traordinaire ; mais malgré tout il se trouva dans maintes circonstances sur le point de perdre la vie.

SOSA. — Et à quelle occasion ?

ANTONIO. — Je suis bien à même de le savoir, car j'étais à ses côtés quand cette aventure, qui est de notoriété publique, lui arriva.

SOSA. — Dites-moi donc ce que vous savez, que je voie si votre récit est conforme à ce que ce Père et bien d'autres m'ont raconté.

ANTONIO. — Je suis ravi de vous être agréable. Je vous raconterai d'abord ce qui se passa en ma présence dans la maison du *cadi* ou juge de ce pays.

Ce Père et Fray Antonio de la Bella, ministre de la maison de Baëça, son compagnon, arrivèrent à Alger le 29 mai 1580, le jour de la fête de la Très Sainte Trinité. C'est un fait digne de remarque et qui ne fut pas dû au hasard, mais comme résultant d'un ordre divin, que cette arrivée de ceux qui venaient prêcher la Foi et la doctrine de la T. S. Trinité et faire des rachats, le jour même de la fête dont l'Ordre tire son nom. A cette époque se trouvait à Alger une pauvre Espagnole, originaire de Murcie, âgée de 25 ans et appelée Dorothee. Elle était au pouvoir d'un Turc qui la maltraitait et était réduite au dernier degré de malheur ; dès, qu'elle sut que l'aumône⁽¹⁾ était arrivée, elle demanda avec tant d'instances et de larmes à son maître de lui permettre de se racheter, qu'à la fin le Turc lui accorda ce qu'elle lui demandait et la conduisit à la maison des Pères. Au bout de quelques jours de débats, il tomba d'accord avec eux sur le prix du rachat de sa captive ; il reçut l'argent et la femme fut déposée chez un Juif où les Pères logeaient

(1) L'aumône était la somme apportée par les Pères Rédempteurs pour le rachat des captifs et qui provenait de dons et d'aumônes recueillis dans ce but dans les pays chrétiens.

les captives rachetées. Une quinzaine de jours après, le démon inspira des regrets au Turc, qui se rendit impudemment chez les Pères et leur dit qu'il était ivre le jour où il avait consenti au rachat ; qu'ils reprissent leur argent et lui rendissent la captive, qu'elle était musulmane et, par conséquent, ne pouvait être rachetée. Les Pères furent très étonnés du manque de foi et de vergogne de ce barbare, mais leur plus grand chagrin était de penser que l'âme de leur compatriote était dans le plus grand danger. Ils usèrent de tous les moyens possibles pour convaincre le Turc et le calmer, mais tout fut inutile ; tant il était tenace et dominé par le démon. Enfin, il ne leur resta plus qu'un moyen à tenter, celui d'aller en justice, dans l'espoir que le Turc ne pourrait justifier ses prétentions, ni avouer son intempérance et sa mauvaise foi. Le juge, que les Turcs appellent *cadi*, ordonna aux Pères de faire comparaître Dorothée ; sitôt qu'elle parut, le Turc s'écria qu'il voulait sa chrétienne ; le P. Gil alléguait d'autre part qu'il la lui avait vendue de son plein gré et qu'il avait reçu l'argent. Comme la discussion se prolongeait, le Turc, jugeant que sa cause tournait mal, prétendit que la femme était musulmane et non chrétienne. Mais en entendant cela la pauvre, qui tremblait de tous ses membres, s'écria qu'elle était chrétienne, qu'elle l'avait toujours été et qu'elle le serait toute sa vie. Son patron, sans en entendre davantage, se jeta furieux sur elle et se mit à la frapper en criant : « Tu reviendras en mon pouvoir, chienne, et tu verras comme tu me le paieras ! » Plusieurs des assistants blâmaient la conduite du Turc, et le *cadi* lui défendit de maltraiter cette femme et de produire des témoins pour prouver qu'elle était musulmane et non chrétienne, comme il le prétendait. Le Turc, décontenancé et ivre de colère, sortit et revint aussitôt avec deux Mores aussi ivres que lui et les présenta comme ses témoins. Le *cadi* les ayant interrogés, ils répondirent que la femme était musulmane et non chrétienne. La pauvre

femme recommença à pousser de grands cris, disant que c'était une honte, que ces témoins mentaient, qu'elle était chrétienne et que chrétienne elle resterait ; tout cela en versant des torrents de larmes et manifestant une affliction qui faisait pitié à voir. Mais son ancien maître, en vraie bête fauve, la saisit et lui donna un grand soufflet. Il lui en aurait donné bien d'autres si le P. Jean Gil ne l'eût retenu en lui représentant qu'il agissait mal, en ce lieu et en ce moment, à l'égard d'une femme qui n'était plus son esclave, mais qui était libre et chrétienne. A cette observation, si douce et si calme, le barbare répondit qu'il était janissaire, que le Père lui avait donné des coups de poing, ce qui était manifestement faux, et qu'en conséquence il fallait le pendre, conformément à l'usage, ou tout au moins lui couper la main droite. Il y avait dans l'assistance de malhonnêtes gens, des Mores qui confirmèrent ce mensonge, qui dirent au cadî que le Turc avait raison et qu'il fallait faire justice du *papas*. Le cadî, assourdi par ces clameurs, ordonna qu'on coupât aussitôt la main droite au Père, puisqu'ils le voulaient ainsi. Déjà les nombreux Mores qui étaient présents se saisissaient du Père pour lui couper la main, quand un Turc d'importance, lettré et collègue du cadî, les retint et leur dit qu'on ne devait pas agir ainsi ; que si le Père avait donné des coups de poing au Turc on devait les lui rendre, puis le chasser à grands coups et les renvoyer quittes l'un et l'autre.

Sous un certain point de vue, la chose était plaisante, mais d'autre part ce fut une pitié de voir avec quel ensemble et quel entrain ces barbares se jetèrent sur le P. Jean et le frappèrent tous de leur mieux ; il reçut tant de coups de poing et de bourrades que nous le sortîmes de là demi-mort et sans souffle. Et sans doute, si le jeu se fût prolongé quelque peu, il ne s'en serait pas tiré vivant. Cependant le Père, s'en retournant chez lui, remerciait Dieu parce qu'à l'exemple des Apôtres, il l'avait jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus !

Mais Dorothée, pauvre brebis demeurée seule au milieu des loups, fut condamnée à retourner chez son maître et devint musulmane malgré elle.

SOSA. — C'est bien ainsi que cela s'est passé ; et je suis certain que le P. Jean aurait sacrifié non seulement sa vie, mais cent vies, s'il eût pu, pour que cette pauvre femme ne fût pas perdue. Mais ce sont là les jugements de Dieu : il sait ce qu'il fait, il se comprend et ne lui demandons pas ses raisons, car il en a toujours.

ANTONIO. — Peu de jours après, le Père fut mandé par le roi par l'intermédiaire d'un chaouch ou huissier pour la vérification de certains comptes. En arrivant au Marché, il se trouva en face d'un Turc qui devait être aussi ivre de vin ou de colère que le précédent. Comme un captif chrétien s'était enfui de chez lui, une furie diabolique s'empara de lui à la vue du Père, sur qui il tomba à coups de poing tellement forts que du premier il lui aurait fait toucher la terre des épaules si nous n'avions soutenu notre compagnon. La victime, aussi bien que les assistants, étaient surpris de cette subite agression, mais le Père reprenant ses sens dit au Turc : « Que me veux-tu, frère ? Que t'ai-je fait ? — Rends-moi, dit l'ivrogne, mon chrétien, celui qui s'est enfui cette nuit de chez moi ». Nous demeurâmes ébahis d'une si sottise demande ; le Père répondit avec calme : « Frère, je ne sais ce que tu veux, je n'ai pas ton chrétien, non plus que celui d'aucun Turc ou More qui n'ait été racheté et payé de ma main. Cherche ton chrétien ; je ne suis pas cause de sa fuite ». Sur cela, le Turc répondit par un autre coup de poing qui faillit renverser le Père, et il allait continuer quand le chaouch arracha le religieux des mains de ce forcené. Après cette insulte, le Père continua son chemin en louant le Seigneur. A notre arrivée à la demeure du roi, le chaouch, qui avait trouvé déplacée l'insolente agression du Turc, raconta, à l'insu du Père, l'affaire au caya ou majordome du roi. Le caya, qui était un homme de quelque

jugement, fut très scandalisé et se fit aussitôt amener le Turc par ce chaouch. Alors le caya, sans attendre d'explications et en présence du Père, dont la visite au roi était finie, fit étendre le Turc par terre et donna à quatre chaouchs l'ordre de lui administrer six cents coups de bâton, pour avoir maltraité le papas. Il n'avait pas fini de parler que le Turc, qui n'avait pas ouvert la bouche, était déjà étendu à terre et que les chaouchs se disposaient à le châtier. Mais le Père, oubliant son injure et prenant son bourreau en pitié, supplia le caya, au nom de Dieu et avec toute l'ardeur dont un chrétien est capable, de ne lui faire aucun mal, ajoutant que le devoir et le plaisir du chrétien sont de tout souffrir pour Jésus-Christ, son vrai Dieu et Maître. Le caya, stupéfait de cette mansuétude, voulait cependant faire son devoir et renouvela aux chaouchs l'ordre d'obéir et de rouer le coupable de coups de bâton. Le Père se jeta alors sur le Turc et le couvrit de son manteau en s'écriant : « Frappe-moi, seigneur Caya, mais épargne-le ! » Tous les assistants étaient dans l'admiration ; les Turcs et les renégats, dont il y avait là un grand nombre, se disaient :

« Voilà bien un vrai *Papas* ! Quel brave homme, quel honorable chrétien, quelle vertu, quelle piété ! »

SOSA. — C'est la mise publique en pratique de ce que St-Paul disait des chrétiens qu'ils vivent au milieu des infidèles sans se plaindre, en vrais enfants de Dieu et n'ayant point la méchanceté des enfants des hommes, pratiquant la vertu au milieu d'une population corrompue et perverse, où ils brillent comme les flambeaux du monde.

ANTONIO. — Mais il y a mieux : c'est que longtemps après ce Turc sortait armé et cherchant l'occasion de tuer le P. Jean, et sans doute, il aurait réussi à accomplir son dessein si le Père n'eût été averti par quelques Turcs et, n'eût tenu, comme on dit, l'œil au guet. Mais écoutez ceci qui mérite d'être retenu.

Le Père sortait souvent pour les affaires importantes qui surgissaient à tout moment et était en butte aux insultes et à la méchanceté de ces infidèles. J'ai maintes fois vu de mes yeux que, quand ils apercevaient la croix brodée sur son scapulaire, les uns lui crachaient au visage, d'autres le poussaient, d'autres proféraient mille injures et même les petits enfants et de nombreux Arabes couraient en masse derrière lui : les uns le regardaient avec étonnement, d'autres s'appelaient à grands cris pour voir le *papas* des chrétiens ; plusieurs lui disaient des choses honteuses et l'injuriaient sans crainte d'en être empêchés ; on lui jetait des chiffons sales, des semelles de vieux souliers et d'autres choses immondes, sans qu'il se trouvât parmi tous ces Turcs, ces Mores et ces Juifs quelqu'un qui leur reprochât leur conduite. Il fallait alors voir la modestie, la douceur, la patience avec lesquelles le Père souffrait toutes ces infamies, le sentiment chrétien qui l'animait dans des épreuves aussi redoutables. Comme il serait trop long de raconter ces choses en détail, je me bornerai à vous dire que, il y a quelques jours, le nouveau roi d'Alger, le renégat hongrois Djafer Pacha, récemment arrivé de Constantinople, eut à traiter avec le Père relativement aux sauf-conduits que ce dernier lui demandait pour les pères de son ordre qui devaient venir dans ce pays-ci, et qu'il voulait plus complets que ceux accordés auparavant par son prédécesseur, le renégat vénitien Hassan Pacha. Le Roi, après lui avoir accordé tout ce qu'il demandait, le pria très sérieusement de se faire musulman, lui offrant les plus grands honneurs et la fortune, lui promettant même de le faire son héritier car il n'avait pas d'enfants ; il ajouta qu'il était étonné qu'un homme aussi remarquable restât chrétien. Le Père lui répondit en souriant : « Je suis bien plus étonné de ce que me propose Votre Altesse. Que sont toutes les richesses du ciel et de la terre, pour que je renie mon Dieu et mon Seigneur Jésus-Christ ? Tu te trompes, Sultan, si

tu penses qu'il y ait d'autre richesse, d'autre gloire que cette croix que tu vois ! » Et en disant ces mots, il saisit le scapulaire portant la croix et le couvrit de mille baisers. Le Roi, surpris de cette ferveur, lui dit : « Pourquoi, *Papas*, embrasses-tu ainsi cette croix ? — Parce que sur une croix, dont celle-ci est l'image, mourut le Fils de Dieu pour moi, pour Votre Altesse et pour tout le genre humain ; grâce insigne que l'on ne connaît pas assez et qu'on ne sait apprécier comme elle le mérite ».

Plusieurs des Turcs et des Mores présents écoutaient avec peine cette profession de foi, le roi surtout, qui, étant ou voulant paraître bon musulman devant eux, témoigna son indignation « Tout ce que tu viens de dire est mensonge. Notre loi est la seule bonne. — Ce que j'ai dit, répartit aussitôt le Père, est la vérité absolue. Toi, ô Sultan, et les tiens qui pratiquez une pareille loi êtes dans la plus grande erreur. Vous le verrez quand le temps sera venu ». Le roi se disposait à répliquer avec plus d'emportement encore que la première fois, cela était visible à l'irritation qui se peignait sur son visage, bien que le père Jean fût resté calme et intrépide, lorsque plusieurs des principaux alcades arrivèrent pour conférer avec le roi, ce qui mit fin à l'entretien, et le Père se retira.

J'ai voulu par là faire connaître combien d'occasions ont les serviteurs du Christ, principalement ceux qui sont chargés du rachat des captifs chez ces populations barbares, de souffrir pour Jésus-Christ et pour la gloire de son nom. Que personne ne s'étonne donc de ce que vous avez si justement dit que les religieux de la Très-Sainte-Trinité qui ont fréquenté ces barbares et opéré des rachats pendant plusieurs siècles, ont supporté des peines, des persécutions et jusqu'à la mort. Béni soit le Seigneur en tout, parce que sa grâce leur a toujours accordé le courage et la force de volonté nécessaires pour tout supporter !

SOSA. — Qu'il soit béni à jamais, et rendons-lui tous des grâces infinies de ce que sa miséricorde nous donne non seulement le remède du corps en nous faisant recouvrer la liberté par les peines et les souffrances de ses serviteurs, mais aussi le remède de l'âme en nous donnant des exemples si vivants et si efficaces de patience, de charité, de bonté et de courage chrétiens !

Mais assez sur les douleurs de la captivité et l'oubli où nous laissent les hommes qui ne font rien pour remédier à cette situation ! La nuit est venue, et mon cruel patron est dans de telles dispositions que vous ferez bien de vous retirer, car s'il vient et qu'il vous trouve ici, nous aurons quelque vilaine scène. Nous reprendrons notre entretien un autre jour.

ANTONIO. — Qu'il en soit ainsi ! Ce serait cependant une consolation pour moi de demeurer avec vous jour et nuit, et je chercherai tous les moyens possibles, afin que mon maître me laisse venir ici quelquefois et que j'aie ainsi la satisfaction de vous écouter.

SOSA. — Toute la satisfaction sera pour moi. Que le Seigneur vous accompagne

ANTONIO. — Puisse-t-il aussi demeurer avec vous !

DIALOGUE SECOND

DES MARTYRS D'ALGER

PROLOGUE

Au cours d'une visite rendue par le capitaine Jérôme Ramirez au docteur Sosa, son ami, dans la prison où ce dernier est renfermé, un livre qu'il voit entre les mains du prisonnier leur fournit l'occasion de s'entretenir de l'utilité de la lecture des bons livres en général et, particulièrement pour les captifs, de la lecture des vies des saints et des martyrs de la Foi. A ce propos est racontée la mort du bienheureux saint Paulin, qui fut autrefois captif en Berbérie, et il est parlé des divers tourments infligés anciennement aux chrétiens avant qu'ils fussent mis à mort, ainsi que de quelques martyres et morts affreuses que les Turcs ont fait subir aux chrétiens à Alger.

RAMIREZ. — Toutes les fois que je viens ici, je vous trouve occupé à lire.

SOSA. — Dans la solitude où je me trouve, privé, comme je le suis, de toute fréquentation et de toute conversation par les ordres de mon maître, quelle occupation meilleure pourrais-je avoir que celle de lire de bons et saints livres ?

RAMIREZ. — C'est une supériorité qu'ont ceux qui ont passé leur vie clans l'étude des lettres sur nous, qui ne connaissons que la carrière des armes. Ce n'est pas seulement pendant la captivité qu'ils jouissent de cet avantage, mais en tout temps, et en tout lieu.

SOSA. — Il est bon que les armes reconnaissent la supériorité que les lettres ont sur elles. Et bien qu'on puisse invoquer en faveur de ces dernières une multitude de raisons, ne vous semble-t-il pas que leur importance est suffisamment constatée ?

RAMIREZ. - C'est un point qui a été longuement discuté, et bien des gens défendent notre cause. Mais laissons de côté ces querelles et reconnaissons qu'on ne peut nier que l'étude des bons livres ne soit une des plus excellentes choses du monde.

[L'auteur continue sur ce ton et se livre à une longue et ampoulée dissertation sur les avantages de la science, en appuyant ce qu'il avance de dires d'auteurs de l'antiquité profane et sacrée ; il vante les connaissances que renferment les livres, notamment ceux qui sont consacrés à décrire les maux soufferts par les saints, dont la patience et la douceur doivent servir de modèles aux captifs, et il en cite maints exemples. Nous laissons de côté tout ce discours.]

Ce fut par leur invincible patience et par l'ardeur de leur foi que les serviteurs de Dieu arrivèrent à fonder et à développer notre Sainte Église, à convertir les royaumes et les empires. Si l'on en veut des exemples, il est facile d'en trouver sans sortir d'Alger. Bien que sans doute il y en ait beaucoup qui, à notre grande honte, cachent leur foi, toujours est-il que, si nous mettons quelque soin à nos recherches, nous en trouverons bien sept mille qui, non seulement ne se sont jamais agenouillés devant Baal, mais, qui glorifient et honorent en eux-mêmes N. S. J.-C. par leur foi admirable, leur patience, leur constance plus qu'humaines dans les travaux et les misères dont ils

sont accablés. Jetez les yeux dans ces bagnes tout comme dans les demeures de tous ces corsaires, et vous verrez quel nombre considérable vous y trouverez d'ecclésiastiques, d'hommes instruits, de docteurs, de maîtres et de prédicateurs de diverses langues et origines, dont le nombre, que j'ai par écrit, est pour la présente année 1579, de soixante-deux, ce qui ne s'est jamais vu en Berbérie. Combien n'y faut-il pas ajouter de chevaliers, de capitaines, d'officiers, de sous-officiers et de notables perdus pour le service de Sa Majesté, en outre d'une infinité de chrétiens de toutes les nations et de toutes les conditions ? C'est pitié et grande douleur de les voir souffrir dans les prisons, sous le poids de lourdes chaînes, accablés de tant de maux, martyrisés et affamés.

Aussi brillent-ils comme des lumières célestes au milieu de cette perverse nation. Je ne pense pas exagérer en disant que ce spectacle vaut bien des miracles et des merveilles à l'aide desquels Dieu montre son pouvoir. Si je voulais raconter les faits accomplis par ceux qui vivent encore et qui sont ici présents, non seulement je ne pourrais tout dire et raconter, mais mon témoignage pourrait paraître entaché de partialité. Parlons plutôt des morts, on ne pourra pas dire que j'ai été aveuglé par l'amour et l'affection.

De combien de serviteurs de N.-S. n'avons-nous pas entendu vanter le courage et la constance merveilleuse ? Nous en avons connu beaucoup, nous en avons fréquenté quelques-uns, la vie des autres nous a été racontée par des personnes dignes de foi qui habitent actuellement Alger. Non seulement ils ont sanctifié ces bagnes, ces prisons et ces fers de leurs membres et leurs souffrances, mais ils ont consacré et béni de leur sang innocent ces rues, ces places et ces quais. Si l'on considère les supplices, parmi lesquels il en est d'inédits, dont ils furent accablés, pour peu qu'on y réfléchisse, qui n'y puisera un nouveau courage, une nouvelle énergie en voyant

avec quel mépris, joyeux ils repoussèrent les avantages qui leur étaient offerts et préférèrent la mort à la vie pour acquérir les récompenses éternelles ?

RAMIREZ. — J'ai vu de mes yeux certains faits ; j'en ai entendu raconter d'autres par des témoins oculaires, et ils ont excité en moi une incroyable admiration.

SOSA. — Plût à Dieu que ceux qui nous ont précédés ici eussent laissé quelque écrit pour conserver la mémoire de choses dignes d'être connues à jamais, au lieu de rester ensevelies dans l'oubli comme elles le sont ! Je puis vous affirmer que nous ne manquerions pas d'exemples à suivre pour supporter les maux de notre captivité. Je vais vous montrer certaines notes que j'ai là et où j'ai tout consigné aussi fidèlement que possible, en recueillant des renseignements dans ces prisons et ces bagnes, auprès de toute sorte de gens : chrétiens, renégats, Turcs et Mores ; j'y ai relaté la mort de quelques-uns de ceux qui, depuis Barberousse, ont été suppliciés par ces barbares. Je suis convaincu qu'en les lisant vous reconnaîtrez l'exactitude de ce que je dis et, si elles vous intéressent, je continuerai, j'y travaillerai avec assez d'ardeur pour dévoiler au grand jour les souffrances d'un grand nombre de serviteurs du Christ qui ont sanctifié ce repaire de voleurs par leur vie et leur mort.

RAMIREZ. — Ce sera pour moi une insigne faveur, aussi bien que pour tous les chrétiens. Si nous avons quelque souci de voir exalter le saint nom de J.-C., nous éprouverons un grand plaisir à apprendre comment les saints l'ont glorifié.

SOSA. — Sur ce point, je tiens à vous dire que nous ne devons pas rechercher en ce moment s'il faut regarder comme martyrs tous ceux dont je parle, bien que parmi eux il s'en trouve d'illustres qui scellèrent de leur sang leur témoignage en faveur de la vérité de notre foi. Peut-être serait-il téméraire de ne pas les tenir pour martyrs. Mais il nous suffit qu'ils

nous aient tous laissé des exemples de foi, de constance et de ferveur dans les tourments et la mort.

RAMIREZ. — Il me suffit d'avoir de tels exemples à imiter et matière à louer Dieu.

SOSA. — Prenez donc ces papiers et lisez-les avec attention.

Récit de martyrs et autres morts cruelles que les Turcs et les Mores ont fait subir dans le cours de ces dernières années, notamment à Alger, a des captifs chrétiens.

Dès l'année de N. S. J.-C. 1516, où Barberousse l'aîné, que l'on appelle Aroudj, s'empara d'Alger et de son territoire en assassinant dans un bain, ainsi que nous l'avons longuement raconté ailleurs, Selim Eutémi, prince des Arabes qui habitaient Motijar⁽¹⁾ et qui alors était souverain d'Alger, le nouveau chef forma le projet de s'emparer du fort occupé par les chrétiens dans la petite île⁽²⁾ située à trois cents pas de distance de la ville, dans l'intention d'y construire le port et le quai, que son frère et successeur Khaïr-ed-Din Barberousse fit plus tard bâtir et où ses navires et ceux des corsaires, comme aussi ceux des chrétiens et des commerçants mores qui venaient trafiquer à Alger seraient plus sûrement et plus commodément abrités. En effet, faute de cela et à cause du fort bâti sur un îlot si rapproché de la terre ferme, Barberousse devait tenir tant sa galiote que celles de ses compagnons, en dehors la porte Bab-el-Oued, sur la plage où passe le ruisseau. Sans doute elles y étaient en dehors du rayon d'action de l'îlot et du fort des chrétiens, qui ne pouvaient faire aucun mal

(1) Motijar, la Mitidja.

(2) L'Îlot du Perron, où s'élève actuellement le phare.

à cette plage abritée, mais il était très pénible de devoir, au retour de chaque course, faire tirer les bâtiments à terre à force de bras par les captifs chrétiens, déjà épuisés par le travail de la rame, et de procéder de même pour les mettre à l'eau. Quant aux marchands chrétiens et aux Mores qui se servaient de navires de haut bord, ils devaient en faire autant, dans la petite baie que forme la mer loin de la porte Bab-Azoun, vers le midi, à l'endroit désigné sous le nom de *La Palma*, et les navires se trouvaient toujours exposés au péril. De là le plan de Barberousse d'enlever l'îlot aux chrétiens et de s'emparer du fort qui y existait. Mais ce fut en vain que le dit Aroudj le canonna⁽¹⁾, car il n'obtint aucun résultat, et il renonça à son projet, soit qu'il eût à s'occuper de choses de plus d'importance, soit qu'il jugeât ne pouvoir réussir dans cette entreprise.

MARTIN DE VARGAS

Quelques années plus tard, son frère et successeur, Khaïr-ed-Din, le second Barberousse, reprit le même projet, mais il en différa l'exécution jusqu'au 6 mai de l'année 1530. Sur le front où se trouvent actuellement le bastion et la porte par où l'on se rend au quai et au port et d'où l'on domine l'îlot situé à trois cents pas, comme nous l'avons dit, Khaïr-ed-Din établit une batterie composée de plusieurs canons, parmi lesquels deux très puissants dont l'un lui fut prêté par le capitaine français⁽²⁾ du navire le *Frère-Jean*, qui était venu à Alger pour traiter. Khaïr-ed-Din canonna le fort pendant quinze jours consécutifs, sans même s'interrompre pendant la nuit. Les Turcs tiraient en outre des salves d'escopettes et

(1) La canonnade dura vingt jours.

(2) Dans son *Historia de los Reyes de Argel*, Haëdo dit que ce capitaine français appartenait à l'Ordre de Saint Jean de Malte.

lançaient des flèches, ce qui ne laissa pas de produire des résultats, vu la proximité du fort, ainsi qu'il m'a été raconté par des chrétiens qui l'ont connu et qui se sont trouvés présents à la canonnade. Ce fort, bien que petit et de faible étendue, n'était pas trop mal pour l'époque, mais il avait deux graves défauts : il n'avait que quatre petits bastions, dont deux faisant face à la ville du côté de l'attaque et les deux autres tournés vers la haute mer. Mais tous étaient trop faibles pour résister à la furieuse canonnade dont ils étaient l'objet. En outre, la garnison ne comptait que deux cents Espagnols, braves gens et courageux soldats, dont le capitaine et commandant du fort était le très honorable et brave chevalier castillan Martin de Vargas. La canonnade fut acharnée et bien conduite par Barberousse et ses Turcs, qui étaient plus de mille, non compris de nombreux Mores, et ils y mirent tant d'ardeur qu'en six jours ils renversèrent une grande partie du mur qui reliait les deux bastions qui faisaient face à la terre et ouvrirent, en outre, plusieurs brèches dans les bastions.

Cependant les chrétiens, vivement encouragés par leur valeureux capitaine de Vargas, ne se décourageaient pas : ils travaillaient avec ardeur, pendant la nuit, à relever ce qui avait été renversé pendant le jour et se fortifiaient de telle sorte que jamais Barberousse n'eût osé livrer assaut à la place. Mais le 21 mai, après que la canonnade eut duré quinze jours, ce chef, voyant diminuer le nombre des chrétiens, que décimaient les coups de canon et d'escopette, et d'autre part la muraille et les bastions étant ruinés, commanda aux raïs de préparer les galiotes et autres bâtiments pour y embarquer avant l'aube du lendemain, vendredi, les corsaires et les Turcs et livrer un assaut général au fort. Il y avait quatorze bâtiments, dont douze de dix-huit bancs de rameurs, et les deux autres de vingt-deux, où s'embarquèrent plus de

1.200 hommes. Lorsque le jour se leva, les musulmans s'approchèrent de l'îlot en tirant des coups d'arquebuse et lançant des flèches. Les chrétiens étant en trop petit nombre pour les empêcher d'accoster, ils purent débarquer au pied du mur écroulé. La lutte s'engagea courageusement de part et d'autre, mais comme les chrétiens étaient peu nombreux et tous blessés, ils succombèrent sous l'attaque des assaillants, qui n'en laissèrent que quelques-uns en vie, bien que ceux qui étaient tombés eussent vendu chèrement leur existence⁽¹⁾. Barberousse distribua les survivants aux principaux Rais et Turcs en guise de récompense, et ne garda pour lui que deux prisonniers, dont l'un était Martin de Vargas, grièvement blessé, qu'il fit mener au bague où il tenait enfermés ses captifs. Le courageux capitaine y resta près de trois mois, pendant lesquels quelques captifs, dont je tiens ce récit, le servirent et lui vinrent en aide autant pour le guérir que pour adoucir ses maux ; car le cruel Barberousse ne témoigna jamais le moindre respect, n'eut aucun procédé humain pour cet homme si honorable, ce capitaine distingué : il le traitait tout comme les autres captifs condamnés à la rame, et lui faisait quotidiennement donner trois petits pains, rien de plus. Le brave et chrétien chevalier supportait tout avec constance, à tel point, m'a dit celui qui le servit longtemps, qu'il faisait l'étonnement des autres chrétiens. Au bout de trois mois, vers la fin d'août 1530, Barberousse se le fit amener dans sa maison, qui est celle qu'habitent encore actuellement les rois, et sans motif ni raison nouvelle, l'apostropha furieusement

(1) Il n'y eut que 53 survivants, complètement épuisés et incapables de service. Trois femmes furent également faites prisonnières, dont deux vivaient encore du temps d'Haëdo : l'une était la belle-mère de l'alcalde Rabadan qui fut pacha à Alger en 1574, l'autre née à Majorque, fut la belle-mère d'El-Hadj Morato et grand-mère de Mouley Malec, qui fut roi de Fez et de Maroc (voir Haëdo, *Historia de los Reyes de Argel*, page 57, volume 3).

dès qu'il le vit : « Ne t'avais-je pas souvent fait dire d'abandonner le fort, de me le livrer sans combat et de quitter mon pays ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Vargas s'excusa et lui dit franchement que le devoir des hommes de son rang et de sa qualité, quand ils ont la confiance de leurs rois et maîtres, est de mourir plutôt que d'abandonner les forteresses dont ils ont la garde. Le barbare lui répondit en colère et à haute voix de cesser ces raisonnements, qui ne lui convenaient pas, et lui lançant un flot d'injures, lui dit qu'il ne savait pas de combien de Turcs, qui valaient mieux que lui, il avait causé la mort pendant la durée du siège ; cela suffisait, continuait-il en invoquant Allah, pour qu'il le condamnât à être brûlé viv. Comme Martin de Vargas répliquait qu'en guerre chacun doit faire son devoir soit dans la défense, soit dans l'attaque, Barberousse, furieux et poussant de grands cris, ordonna de faire périr sur le champ et sous ses yeux ce chien à coups de bâton. Des Turcs s'emparèrent alors de Vargas, le couchèrent sur le sol, et l'un d'eux s'assit sur la tête du patient, un autre sur ses jambes selon l'usage ; puis ils lui administrèrent avec de grosses cordes de chanvre des coups si forts et si nombreux que la fatigue les prit et que d'autres durent les relayer ; ils lui moulaient si inhumainement les os et les entrailles qu'ils le tuèrent sur place. Martin de Vargas, autant qu'on en pouvait juger, devait avoir une cinquantaine d'années ; il était de moyenne stature, sa barbe noire présentait quelques poils blancs, son teint était plutôt blanc que brun. Il mourut, comme tous le constatèrent, très pieusement, car après avoir reçu une infinité de coups sans avoir exhalé ni plainte ni gémissement, il ne cessa, dès qu'il sentit la vie lui échapper, de répéter les très saints noms de Jésus et de Marie. Sitôt qu'il fut expiré, Barberousse, qui avait assisté à toute la durée du supplice, fit enlever le cadavre, que les Turcs portèrent dans la cour pour ensuite le jeter à la mer.

En effet, pendant longtemps, ni Barberousse ni ses successeurs ne consentirent à l'inhumation des chrétiens. Ce ne fut que bien des années après, qu'Hassan Pacha, son fils, étant devenu roi d'Alger, autorisa la création des pauvres cimetières et des sépultures qui se trouvent aujourd'hui hors des portes Bab-el-Oued et Bab-Azoun, sur le bord de la mer, mais sous la condition de n'enclorre ces cimetières ni de fossés ni de murailles, comme le font les Mores, les Turcs et même les Juifs d'Alger.

JUAN DE PORTUNDO, LOUIS DE SÉVILLA,
FRANCISCO HERRERO, LE FORGERON MAROCAIN
ET LES SIX CAPITAINES ESPAGNOLS

L'année suivante, en 1531, le même Barberousse captura, près de Palinure en Calabre, deux galères de Naples qui venaient de Messine avec un chargement de soie ; ce qui augmenta encore le nombre-des esclaves chrétiens.

A cette époque, sauf Barberousse, nul raïs ou corsaire ne possédait de bague ou de maison fermée pour y tenir ses captifs ; les particuliers gardaient chez eux leurs esclaves qui, lorsqu'ils n'étaient pas en course, allaient librement par la ville. Or, Juan de Portundo et les six autres capitaines espagnols qui furent, comme nous l'avons dit⁽¹⁾, capturés avec lui dans les sept galères, s'entretenaient de la facilité qu'il y aurait pour les

(1) Dans l'*Épitome de los Reyes de Argel*, p. 56 et suivantes, Haëdo raconte qu'en septembre 1529, le chevalier biscayen Portundo, général des galères d'Espagne, revenant d'accompagner Charles-Quint à Gènes, avec huit galères, se trouvait entre Barcelone et Valence, quand le comte d'Oliva lui apprit que des Morisques, ses vassaux, s'étaient sauvés sur quatorze galiotes d'Alger, emportant avec eux beaucoup d'argent et de bijoux et qu'ils devaient se trouver aux Baléares. Portundo se dirigea de ce côté, trouva les corsaires près de Formentera, et, pensant les prendre sans avoir besoin de faire usage de ses canons, s'approcha d'eux de trop près. Les corsaires poussèrent droit aux galères, et les

chrétiens, s'ils en avaient le courage, de se soulever à Alger. Ces sortes d'entretiens, d'abord rares, finirent par se multiplier, et l'on en parla assez souvent pour décider de tenter l'affaire, si possible. Un de ceux qui prirent la plus grande part à ce projet et qui en pressèrent le plus l'exécution était un intrépide soldat espagnol, Louis de Séville, capitaine d'une des deux galères de Naples, que Barberousse, nous l'avons déjà dit, avait capturées peu de jours auparavant et tenait en esclavage dans son bague. Dès qu'ils furent bien décidés, ils firent part de leur projet à d'autres de leurs compagnons, et, trouvant le même désir chez presque tous les captifs, ils résolurent de se tenir tout prêts et en armes à un jour fixé. En conséquence, Jean de Portugal et les sept capitaines donnèrent l'ordre à Don Alonso de Péralta, père de D. Louis de Péralta, qui commandait à Bougie lorsque les Turcs s'en emparèrent, que, parmi les cadeaux de lard, de viande salée et autres choses qu'il devait leur envoyer à l'occasion de la fête de la Nativité, il leur envoyât également, par le même bateau, un tonneau plein d'épées ; et cet envoi leur parvint, en effet. Ils se firent également fabriquer des clefs afin de pouvoir ouvrir au moment donné, pendant la nuit, le bague de Barberousse, où ils se trouvaient, ce dont se chargea volontiers un forgeron espagnol, captif de Barberousse, appelé maître Francisco. Un autre Espagnol, nommé Marocain, fondeur d'artillerie, prépara une masse de fer avec une chaîne de deux palmes de long, pour briser, dans le cas où ce serait nécessaire, les verrous et les cadenas des portes.

Lorsque tout fut prêt, tout préparé pour l'affaire, la fête

abordèrent. Après un court combat au cours duquel Portundo fut tué d'un coup d'arquebuse, les galères chrétiennes, moins une, furent capturées. Le fils de Portundo, capitaine d'une de ces galères, fut fait prisonnier et donné à Barberousse. C'est lui que nous trouvons en 1531 à la tête de la conspiration des captifs.

de la nativité de N.-S. Jésus-Christ (de la dite année 1531) arriva. Les chrétiens passaient le temps (comme d'habitude) jouant aux cartes dans le bague de Barberousse, lorsqu'un certain Francisco espagnol d'Almança (qui auparavant avait été deux fois renégat) et avait été repris par les turcs, qui ne l'avaient pas reconnu, jouait aux cartes avec un autre chrétien génois nommé Ségundo, marié dans la ville de Cuenca, en Espagne, une dispute s'éleva entre eux au sujet du jeu, ils prirent des juges, comme c'est l'usage. Ceux-ci décidèrent que Francisco d'Almança n'avait pas raison et ils le condamnèrent. Ces juges étaient les mêmes espagnols qui tramaient l'affaire. Francisco d'Almança mécontent de la décision jura de se venger, car s'était un homme traître et inconstant. Il se rendit de suite chez Barberousse et lui découvrit le cas ; comment et de quelle façon tout était préparé, car étant un des conspirateurs il connaissait les dispositions dans leurs détails et il ajouta que pour s'assurer de la véracité de sa dénonciation, il n'avait qu'à envoyer à la serrurerie de Maître Francisco Herrero et que sous une outre on trouverait dans la terre les clefs qu'il avait faites, ainsi que la masse qu'avait apportée Marocain le fondeur.

Barberousse fut saisi en apprenant ces détails d'une personne si bien informée. Ne se fiant à personne il voulut, lui-même, se rendre à la forge pour y chercher les clefs qu'il trouva ainsi que la masse avec la chaîne, dans l'endroit même qu'Almança lui avait indiqué. Ne pouvant douter de l'existence du complot, il fut transporté d'indignation et sans différer il résolut de mettre cruellement à mort tous ceux qui y avaient pris part. Apprenant par le rapport du même Francisco que les principaux chefs étaient au nombre de dix-sept, et les plus coupables : Juan de Portundo⁽¹⁾, les six Capitaines

(1) Voici comment Juan de Portundo tomba aux mains des corsaires. En 1529, Kheïr ed Din avait envoyé quatorze de ses galiotes

des six galères espagnoles (dont on ne put jamais connaître les noms), Louis de Séville, capitaine de la galère de Naples, maître Francisco Herrero et le fondeur Marocain.

Le 27 décembre la fête du bienheureux S. Jean, apôtre, alors qu'ils étaient tous sans soupçons et sans jamais penser que la chose fût connue, Barberousse ordonna qu'on fit sortir du bagne les dix-sept chrétiens et qu'on les conduisit à la mort. A peine l'ordre était-il donné, qu'un grand nombre de ses turcs et ses renégats armés se rendirent immédiatement au bagne, et appelant tous ceux qui étaient condamnés à mourir, ils commencèrent à les insulter, comme ils en usent, les

ravager les Baléares et les côtes d'Espagne. Ces galiotes avaient pour chef suprême, dit Haëdo : Catchadiablo, vaillant et hardi corsaire, sous ses ordres se trouvaient : Sala reïs qui fut dans la suite roi d'Alger, Chaban, Tabaca, Jousouf. Les corsaires capturèrent des chrétiens, enlevèrent des bâtiments et embarquèrent un grand nombre de familles morisques du royaume de Valence et du Comté d'Oliva, qui partirent emportant beaucoup d'argent et de bijoux. Le Comte d'Oliva, apprenant que le général de Portundo revenait avec six frégates de Gênes où il avait accompagné Charles-Quint qui devait se faire sacrer par le pape Clément VII, le pria d'attaquer les corsaires, de lui faire rendre les familles morisques avec leurs biens, et lui promettant dix mille écus. De Portundo, qui était alors vers Torterra, eut l'idée de s'emparer des corsaires qui étaient en Majorque, Iviça et Formentera, il fit voile vers les Baléares, recommandant à ses officiers de ne tirer aucun coup de canon sur les galiotes, pensant les prendre sans les endommager. Dès que les corsaires aperçurent les galères, ils débarquèrent les familles morisques à Formentera, afin d'être plus libres pour la lutte et pour la fuite, le cas échéant. Le jeune Jean de Portundo, fils du général, était arrivé en vue de l'ennemi avec quatre galères, vit les Turcs se préparer à prendre la mer, mais il se garda de les canonner et attendit l'arrivée de son père. Dès que les huit bâtiments furent rassemblés, les Turcs qui en avaient quatorze fondirent sur eux à force de rames. La galère du capitaine, attaquée par deux galiotes, fut prise par suite de la mort du général qui tomba la poitrine percée par un coup d'arquebuse, les autres bâtiments lurent capturés sauf un qui se réfugia à Iviça, près des Salines. Jean de Portundo et les principaux chefs chrétiens devinrent esclaves de Kaïr ed Din.

traitant de chiens, de chiens traîtres, qui voulaient se soulever contre le pays ; ils allaient voir qu'elle récompense ils allaient recevoir pour leur audace ! Chaque chrétien les mains attachées par derrière fut placé entre deux turcs. C'était vers les huit heures du matin (comme on les compte en Espagne) qu'ils les menèrent là-bas, hors de la porte Bab-el-Oued, qui regarde le couchant et dès qu'ils furent arrivés dans ce champ, les turcs dégainèrent leurs cimeterres, mirent en pièces les dix-sept chrétiens enchaînés et doux comme des agneaux. Ils leurs fendirent le crâne, leur coupèrent les bras et les jarrets, leur tailladèrent complètement le corps. Quand les turcs et les renégats se furent rassasiés de carnage, Barberousse ordonna, sous peine de mort, qu'aucun ne fut ni enterré, ni jeté à la mer, mais qu'ils fussent laissés sur les fumiers pour être dévorés par les chiens et les oiseaux du ciel.

Francisco d'Almança, cause de ce forfait (qui avons-nous dit s'était par deux fois fait musulman sous le nom d'Ali d'Almança), s'enfuit au bout de six mois, en juin suivant, avec un autre chrétien de Majorque nommé Gabriel, en vue de se rendre à Oran par terre. Ils furent pris par des arabes, et conduits à Barberousse. Celui-ci fit donner deux cents coups de bâton à Gabriel et en ce concerne Francisco, il lui fit attacher une pierre au cou et le fit jeter à la mer près de la petite île. C'est ainsi que ce traître, ce misérable finit son existence.

Jean de Portundo, était un jeune homme d'à peu près vingt-cinq ans, dont la barbe commençait à pousser, il était agréable, avait les cheveux roux, le teint blanc, le regard vif, de stature moyenne et bien proportionnée.

Le Capitaine Louis de Séville, pouvait avoir quarante-cinq ans, de belle taille, il commençait à grisonner, sa barbe était noire.

Le Maître François Herrero devait avoir trente ans il était courbé, sa barbe était noire.

SOTO MAYOR

Sur la côte de Berbérie, vers le couchant, à vingt lieues d'Alger, est une localité qu'on appelle Cherchell, qui dans d'autres temps fut une ville importante ; qui se trouvant, presque dépeuplée pendant ces dernières années fut occupée par les Morisques, qui de Grenade, de Valence et d'Aragon passèrent en Berbérie à cause de la commodité de l'endroit, de sa fertilité et de la beauté de son territoire ; ils y bâtirent plus de mille maisons. Cette localité jura obéissance à Aroudj Barberousse l'aîné, avant qu'il fut devenu le maître d'Alger (comme nous l'avons raconté plus haut) de même elle resta soumise au second Barberousse, Kheïr-ed-Din qui succéda à son père et toutes les fois que celui-ci partait en course pour piller, ou, en revenait, il faisait ce qu'aujourd'hui font tous les corsaires qui partent en course vers l'Espagne et ses îles, vers le couchant, ils s'y arrêtaient et au retour y relâchaient, parce que outre la fertilité du sol la ville offrait un port commode, bien qu'il ne fût pas bien grand, ni trop bien abrité. Cette région, cette ville, Kheïr et Din voulut l'ennoblir en y construisant un château-fort (qu'il commença), il agrandit, élargit le port, construisit un quai où toutes ses galiotes, ses bâtiments et ceux des autres se trouvaient en sécurité. C'est pourquoi pour ces ouvrages, sept cents captifs chrétiens étaient continuellement occupés.

Ceux-ci se trouvant presque seuls dans l'année du seigneur, 1531, dans le courant du mois d'avril (parce qu'alors il n'y avait pas tant de Turcs ni de gardiens pour les empêcher d'accomplir quelque fait) commencèrent à se concerter qu'il serait très facile de se soulever, de s'emparer du château et du pays et de les livrer à sa majesté l'empereur Charles-Quint, roi d'Espagne. Non seulement ils auraient recouvré leur liberté mais ils en acquerraient de la gloire. Ils en parlèrent souvent

car ils se voyaient, les pauvres captifs, traités avec barbarie, vivant sans nul espoir de liberté, et par conséquent haïs. Voyant la possibilité de réussir, ils résolurent de tenter la fortune et de mettre, si possible, leur projet à exécution. Et sans doute, si la mal chance n'eût été contraire à leur dessein, ils auraient fait, sans verser de sang, ce qu'en 1531 le prince André Doria tenta vainement en voulant s'emparer de la ville avec ses vingt bâtiments.

Les sept cents chrétiens captifs étaient fermement résolus à une époque fixée d'exterminer les Turcs et les Mores et à s'enfuir par terre. Il arriva qu'une des deux galiotes de Barberousse qui se trouvaient alors à Cherchell par ordre de ce roi, devait rejoindre Alger dans le mois d'avril de cette année. Deux des captifs chrétiens espagnols, entrés dans la conjuration, ne pouvant s'empêcher de cacher ce qui avait été concerté avec les autres, écrivirent une lettre à un de leurs amis qui était à Alger, espagnol de nation, appelé Soto Mayor (soldat de qualité, esclave de Barberousse) dans laquelle ils racontèrent toute l'affaire en détail, la manière et dans quel ordre ils avaient résolu d'agir. Ils remirent cette lettre en secret avec force recommandations à un captif espagnol, leur ami, qui était enchaîné à une de ces galiotes. Celui-ci s'en chargea et en connaissant le contenu il la plaça d'abord sur sa poitrine, puis dans son petit bagage pour la mettre en sûreté. Dès que celui qui la lui avait remise fut parti, celui qui l'avait reçue la laisse tomber à ses pieds par négligence sans s'en apercevoir. Un renégat espagnol (qui était près de son banc), il s'appelait Ali Molina, la vit et se baissa sans que le captif le vît, il s'en empara, l'ouvrit et voyant ce qu'elle portait, il fut étonné, mais dissimula pour le moment. Dès qu'il fut arrivé à Alger, il la remit à Barberousse. Celui-ci resta interdit et plein de crainte à la lecture de cette lettre et sans plus tarder, il envoya sur l'heure à Cherchell une de ses galiotes pour avertir d'urgence de

ce qu'il avait appris et commandant que tous les turcs se tinsent sur leur garde. Pour mieux garder le pays il envoya par ce bateau une quantité de Turcs, beaucoup d'escopettes et d'autres armes et non content de cela, songeant que les chrétiens qui se trouvaient à Alger pouvaient bien tenter quelque jour la même chose, et voulant leur inspirer de la terreur et s'assurer en détail de quelle façon les chrétiens qui étaient à Cherchell voulaient opérer, il soumit aux tourments l'innocent Soto Mayor, le destinataire de la lettre et non content de lui faire donner, par deux Turcs, deux cents terribles coups de bâton, à deux mains, sur les épaules, il lui en fit donner deux cents autres sur le ventre, et deux cents sur la plante des pieds. Le malheureux Soto Mayor était brisé, avait la peau enflée et les entrailles déchirées. Barberousse commanda ensuite qu'on lui appliquât le supplice du feu pour lui faire avouer ce qu'il savait de l'affaire. Les Turcs lui enduisirent la plante des pieds de beurre et les exposèrent au feu pendant de longues heures, lui adressant les questions auxquelles l'honorable soldat, innocent et ignorant, ne pouvant imaginer ce dont il était question ne pouvait qu'affirmer que devant Dieu on le tuait sans qu'il fut coupable, sans motif, sans nulle raison. Rien ne toucha Barberousse, présent à ce martyre, mais enragé comme une bête féroce et sans rien entendre des nombreuses raisons que Soto Mayor lui donnait au milieu de ses tourments, il lui fit cruellement brûler les pieds, les nerfs et les os au grand étonnement des spectateurs qui admiraient le superbe courage du patient, qui comme un autre Mucius romain souffrait courageusement le feu et ne cessait de prononcer le nom de Jésus-Christ, sa mère bénie et ses saints. Les pieds et les jambes consumés, ses bourreaux le laissèrent pour mort (comme en effet il le paraissait), Barberousse commanda à un espagnol nommé François du Puerto, parce qu'il était né à Puerto Santa-Maria, de le sortir de là et de le jeter

à la mer, où ainsi que je l'ai déjà dit, on jetait les autres chrétiens mis à mort, avec défense de les ensevelir. Le chrétien le prit donc sur ses épaules et le voyant encore en vie, il le porta au bague où maître Antonio Grimal, calfat majorquin, son camarade et ami (c'est lui qui m'a raconté tout cela), mit tous ses soins à le contenter, le soigner pour le guérir, mais tout ses soins furent inutiles, car il avait jusqu'aux moelles brûlées. Pendant neuf jours, il souffrit horriblement et laissa les Chrétiens dans une profonde douleur, car à cause de ses nombreuses qualités il était aimé de tous. Il rendit son âme au Seigneur le 16 avril 1532. Soto Mayor avait près de quarante-cinq ans ; il était roux, de haute taille et mince.

LUIS DE PAZENCIA ET LE MALTAIS

Dans l'année qui précéda celle de 1525, Sa Majesté Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne, considérant l'importance et la puissance croissante de Barberousse qui non content d'avoir usurpé les royaumes d'Alger et de Bône ainsi que de vastes territoires et des villes, avait aussi l'année d'avant pris Tunis et son royaume, chassant Muley Hassan, son roi légitime et naturel, qu'en outre ce barbare, avec ses galiotes et celles d'autres corsaires qu'il aidait et protégeait, occasionnait de grands dommages et des vols nombreux dans les îles de Sardaigne, et de Sicile, sur les rivages de la Calabre, de Naples et d'autres territoires, sous leur dépendance à cause de la proximité de ce royaume, la commodité de ses ports, la fertilité de son sol et le refuge qu'il trouvait à la Goulette, où il avait édifié et fortifié l'entrée de l'étang et tout le rivage de la mer, l'empereur, prié et requis par le roi Muley Hassen, qui s'offrait à être son loyal vassal s'il lui rendait son royaume, résolut d'aller en personne à la Goulette et à Tunis, d'en rejeter le cruel et barbare corsaire et ses Turcs.

Pendant qu'il faisait les préparatifs de cette entreprise, rassemblant les engins de guerre, des troupes, des navires, des munitions dans toute l'Italie et en Espagne, il lui parut nécessaire d'avertir avant son arrivée, Hassen, roi de Tunis qui était retiré à Kairouan, du moment de son départ. Afin que ses lettres et ses avertissements parvinssent, il fit choix d'un gentilhomme italien qui se nommait Louis de Pazencia, qui s'embarqua sur une frégate en Sicile et passant de là au Cap du Safran qui est en Berberie, il y débarqua, accompagné d'un espion qui connaissait bien le pays et la langue more ; c'était un Maltais. Ils prirent en se dissimulant le plus possible le chemin de Kairouan. Après avoir voyagé pendant deux jours, il rencontra des Arabes qui soupçonnant qu'il avait de mauvais desseins l'arrêtèrent en rase campagne, le dépouillèrent ainsi que l'espion et trouvèrent les lettres dont Louis était porteur.

Leurs soupçons augmentant à la vue de ces lettres, ils les menèrent tous deux à Tunis et les livrèrent ainsi que les papiers à Barberousse. Celui-ci les fit lire et ayant appris ce qu'elles contenaient commanda d'empaler sur le champ le Maltais, lui traversant le corps avec un bâton à la manière d'une broche (supplice dont les Turcs usent souvent) depuis le fondement jusqu'à la tête, les épaules ou toute autre partie du corps par où sort le bâton, comme un oiseau embroché. Le bon Maltais souffrit avec patience et expira peu d'heures après.

Barberousse ordonna d'enfermer l'Ambassadeur dans la Casbah, château de Tunis, où il tenait ses captifs chrétiens renfermés et bien gardés. Louis resta en cet endroit, une nuit seulement attendant avec courage (comme l'a dit celui qui soupa et coucha avec lui pendant cette nuit dans la même chambre), la mort qui pour lui, lui paraissait certaine et qu'il ne pensait pas être moins cruelle que celle qui avait été donnée à son compagnon ; et ce fut ainsi. Car dès le matin Barberousse commanda qu'il fut traîné vivant. Alors les Turcs le désha-

billèrent, lui laissant seulement un caleçon de toile, lui attachèrent les pieds à la queue d'un cheval et le traînèrent par toute la ville de Tunis, jusqu'à ce qu'il fût mort et son corps disloqué ; ils le portèrent sur un des fumiers de la campagne et l'abandonnèrent aux chiens pour être dévoré. Ceci arriva quatre mois avant que l'Empereur ne prit la Goulette et Tunis, dans les derniers jours de mars de l'an 1535. Louis de Pazencia pouvait avoir cinquante ans, il commençait à blanchir, il avait la taille élevée, était bien fait et bien proportionné, assez replet, il avait le teint blanc et des cheveux noirs.

Paulo Jovio (livre 34) mentionne un Louis Procenda, génois, que Barberousse aurait capturé dans ce temps près de Mahamet au cours d'un voyage. Ce corsaire le fit mettre à mort dans la suite parce qu'il n'avait pas dit la vérité sur les préparatifs et l'armée de l'Empereur. Il ne semble pas que ce soit le Louis dont nous parlons parce qu'il n'y a ni conformité de lieu ni motifs de son emprisonnement, et qu'il ne fait pas connaître comment il mourut.

Dans cette année 1535, jusqu'à 1558 époque où Hassan Pacha, fils de Barberousse fut roi d'Alger, je n'ai pu trouver qui pût me renseigner sur les nombreux chrétiens qui souffrirent la mort en Berbérie.

MARTIN FORNIEL

A la suite de la malheureuse bataille du 26 août 1558 qui termina la campagne entreprise contre Mostaganem, dans laquelle le Comte d'Alcaudete, Don Martin de Cordoue fut vaincu et tué par Hassem Pacha, fils de Kheir-ed-Din Barberousse, roi d'Alger, un nommé Martin Forniel se trouvait parmi les autres captifs.

C'était un more, né dans l'antique ville de Tlemcen, située au couchant, à vingt et une lieues d'Oran. Il était venu

tout jeune dans cette ville, poussé par une inspiration divine en vue de se convertir au christianisme. Il fut bien accueilli et bien traité par le Comte Don Martin, Capitaine général de la place et de ses forts et demanda, au moment de son baptême, qu'on lui donnât le nom de Martin.

Il prouva dans la suite qu'il était sincèrement attaché au christianisme, et lorsqu'il fut devenu homme, il se montra plein d'honneur.

Il était courageux à la guerre, aussi tout le monde lui témoignait-il le plus grand respect ; le Comte surtout, le traitait avec la plus grande affection, l'invitait souvent à sa table, et, en dernier lieu, le menait toujours avec lui et le gardait à ses côtés.

Ayant été fait prisonnier dans la désastreuse bataille dont nous venons de parler, il fut conduit à Alger avec les autres prisonniers. Reconnu bientôt par un grand nombre de Turcs et de Mores qui avaient appris qu'il était musulman et qu'il était né de parents mores, il fut vivement et longtemps pressé de revenir à la loi de Mahomet. En cas de conversion, on lui promettait la fortune et la gloire ; dans le cas contraire, s'il persévérait dans la foi du Christ, on le menaçait de le faire périr dans d'affreux tourments.

Tout fut inutile, on ne put le convertir, car il répondait avec fermeté et avec un courage inébranlables que rien ne pouvait lui faire abjurer la foi et la religion chrétiennes.

Pendant que tout ceci se passait à Alger, on apprit à Tlemcen par des Mores et des Juifs qui se rendent continuellement d'Alger dans cette ville, que Martin Forniel avait été fait prisonnier avec d'autres chrétiens et que l'on s'efforçait de le faire revenir à la loi musulmane, mais que les marabouts et les lettrés n'avaient pu réussir, pas même le roi, malgré ses offres et ses menaces

Dès que sa mère, qui vivait encore, et ses nombreux pa-

rents, tous des personnages d'importance, apprirent que Martin était à Alger, ils décidèrent de se rendre dans cette ville située à 81 lieues de Tlemcen, dans l'intention d'obtenir de lui ce qu'il avait refusé aux autres malgré leurs prières et leurs raisonnements.

Dès qu'ils furent arrivés à Alger, avec sa mère, ils firent, mais en vain de nombreuses et longues visites au bon Forniell qui, comme les captifs d'importance, avait une chaîne au pied et était enfermé avec les autres esclaves du roi.

Dans leurs entretiens, ils invoquaient tous les motifs possibles, faisaient toutes les promesses susceptibles de le toucher et de l'amener à renoncer à sa religion. Sa mère surtout, le serrant dans ses bras, versait des torrents de larmes, se frappait la poitrine, arrachait sa longue chevelure, se déchirait le visage selon la coutume des mauresques. Elle lui montrait ses seins qui l'avaient allaité, elle lui demandait, le suppliait, le pressait d'avoir pitié de sa vieillesse débile et dépourvue de soutien et lui demandait de revenir avec elle dans sa maison et à la loi que professaient ses pères et ses aïeux.

La constance que le courageux Martin Forniell montra fut admirable et digne d'être connue de la postérité. En voyant cela, en entendant ces plaintes, les chrétiens, bien qu'ils ne comprissent pas la langue more, étaient attendris par les soupirs, les larmes et les gestes de ces gens. Seul, Martin Forniell ferme et solide comme un rocher battu par la violence des vagues furieuses de la mer demeurait inébranlable, constant, invincible et pour toute réponse disait à sa mère et à ses parents, avec un visage calme et sévère, qu'il ne reconnaissait pas de mores pour mère, ni pour parents ; qu'il était chrétien, qu'il devait rester chrétien et vivre et mourir dans cette religion.

Ces visites, ces discours durèrent longtemps. A la fin la mère et les parents comprirent que tous leurs efforts étaient

superflus et qu'il était inutile de songer à faire revenir Martin Forniél sur sa détermination. En conséquence, ils s'en retournèrent à Tlemcen sans avoir réussi dans leur entreprise.

Tout ce qui se passait était chaque jour rapporté au roi Hassan qui, je l'ai déjà dit, était fils de Barberousse. Il n'arrivait rien, il ne se disait rien, touchant Martin Forniél, qu'il n'en fût informé sur le champ. Voyant que l'on perdait son temps sans espoir de réussite, il entra dans une grande colère et plein d'une rage féroce en apprenant par les Turcs et les Mores que Martin Forniél méprisait les tourments, il résolut de lui infliger une fin épouvantable, des plus cruelles et de nature à faire trembler tout le monde. Dans ce but, le 21 novembre, il commanda que l'on le tirât du bagne, demeure de ses captifs où comme nous l'avons dit plus haut il enfermait ses esclaves.

Le prisonnier, suivi d'une foule de Turcs et de renégats, fut conduit hors de la ville, devant la nouvelle porte qui est exposée au Levant et au Midi et qu'on nomme Bab-Azoun, un peu avant une barbacane ou ravelin et d'un mur bâti plus en avant, mur qu'Arab Hamat, roi d'Alger, fit démolir plus tard en l'an du Seigneur 1564 pour mieux fortifier cette partie. Tout le monde fit halte en cet endroit. Le prisonnier se trouvait entre les deux portes de la ville et le ravelin ou barbacane, dans une plaine ou place formée par l'espace de terrain qui les séparait, comme le savent tous ceux qui l'ont vu⁽¹⁾.

Après s'être arrêtés en cet endroit, arriva un vil More, celui qui remplissait l'office de bourreau. Il portait sur ses épaules un cep haut de quatre palmes qu'il plaça devant Martin Forniél, et, s'emparant de la jambe gauche du patient,

(1) Cette place se trouvait entre la porte d'Azoun, située à la hauteur du n° 28 de la rue de ce nom et le fossé de la ville qui, de la Casbah, descendait par la rue Corneille actuelle et se prolongeait jusqu'à la mer.

il lui dit dans un langage morisque : —« Chien, montre ici ta jambe ? » Les Turcs et les Mores qui tenaient le, prisonnier lui commandèrent de mettre sa jambe sur le cep en disant : « — Peut-il y avoir au monde, chien cornu, un individu comme toi qui, étant More, né de Mores, ne vivait pas en More, dans la foi des Mores ! Tu vas voir maintenant quel profit tu retireras de vouloir obstinément demeurer chrétien. Cependant, si tu le repens, si tu redeviens musulman, le roi de pardonnera. Malheureux ! pourquoi veux-tu ainsi mourir ? Dans le cas contraire, si tu t'obstines, nous te mettrons en morceaux sur ce madrier ».

A ces paroles, le béni Martin Forniél répondit avec calme et avec un courage plus qu'humain « — Si vous croyez que, par vos menaces, je puisse abandonner le christianisme, vous vous trompez. » Et élevant la voix, il cria : « — Chrétien je suis, et chrétien je dois mourir ! »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, ayant la jambe gauche étendue sur le cep, que les Turcs et les Mores lui dirent mille injures et commandèrent au bourreau de faire son office. Celui-ci, avec une hachette pareille à celle qu'emploient les cuisiniers des janissaires, lui coupa la jambe vers le genou, non d'un seul coup, mais à petits coups, occasionnant beaucoup de souffrances et de tourments. La jambe coupée, les Mores le tenant par les bras et par le corps pour qu'il ne tombât pas, commandèrent au bourreau, de même qu'il avait coupé la jambe gauche qui servait à monter à cheval, il devait couper de suite à ce chien le bras droit qui avait tenu la lance quand il combattait en faveur des chrétiens.

Le bourreau fit ce qui lui était commandé et coupa, en trois coups, le bras à la hauteur du coude. Le martyr béni du Christ perdait son sang en abondance et éprouvait d'atroces douleurs, mais le bienheureux, soutenu par le ciel, supportait ses souffrances et étonnait par son courage les Mores, les renégats et le peuple accouru en foule de toutes parts à cet horrible spectacle.

Puis, pendant que trois ou quatre Mores soutenaient le saint martyr de Dieu, deux Turcs le déshabillèrent ne lui laissant qu'un vieux caleçon de toile. Ils attendaient qu'on finît d'élever la potence où il devait être suspendu.

Cette potence est ainsi faite : on enfonce en terre deux poteaux ou morceaux de bois solides, haut de vingt-six palmes environ. Au sommet de ces poteaux est placé, en travers, un autre bois qui forme comme une potence. En outre, sur ce bois élevé on place une poulie d'où pend une forte corde. Au dessous de ce bois et à une distance de dix palmes, un autre bois est placé en travers, qui, par ses deux bouts, joint et pénètre dans les montants. Au milieu de ce second madrier, au-dessous de la poulie sont enfoncés deux grands et solides *ganches*, en fer très aiguisés, dont les pointes sont tournées vers le haut, tordues et retournées de façon à dépasser un peu en dehors du madrier, de sorte qu'un homme attaché par la ceinture à la corde est enlevé jusqu'à la première traverse, la plus élevée ; lâché tout à coup, il tombe sur la pointe de l'un des deux *ganches*, en est transpercé de part en part et demeure parfois pendu tantôt par la poitrine, tantôt par le flanc, d'autre fois par une épaule ou par un bras ou une jambe ou même par le menton, selon comme le corps tombe sur le *ganche*. Accroché de la sorte, le corps pendant, l'homme endure des douleurs et des tourments terribles jusqu'à ce qu'épuisé, il finisse sa triste existence.

Dès que la potence fut élevée, avec ses *ganches* et tous ses accessoires aux yeux de la foule et en présence du bienheureux martyr de Dieu, les membres coupés, baignant dans son sang qui coulait comme des ruisseaux, les mores l'enlevèrent et l'attachant par la ceinture avec la corde de la poulie, ils le hissèrent au sommet de la potence et le laissèrent tomber soudain sur les *ganches*. Il tomba sur l'un d'eux, eut le flanc transpercé et son corps resta suspendu. Le glorieux martyr du Christ ne perdit pas cependant les sens, ni son courage ; au milieu

de tant de souffrances, on connut mieux sa foi et son amour en Jésus-Christ. Il appelait à grands cris N.-S. Jésus-Christ et sa glorieuse mère, leur demandant, les priant de se souvenir de son âme et de prier pour lui à cause de sa grande souffrance. Un chrétien présent au supplice m'a raconté qu'il disait à ses coreligionnaires : « Soyez témoins, chrétiens, que je meurs pour la foi de Jésus-Christ ! » Il y avait là une grande foule de Mores, de Turcs et de renégats, tous étaient étonnés, épouvantés devant tant de courage, de constance et de force dans un homme d'apparence délicate. Le même peuple jetait de grands cris qui faisaient trembler le ciel et la terre, déshonorant par ses affronts et ses injures le saint martyr de Dieu. Rien n'émut ce cœur si fort, cette volonté si ferme qui s'offrait dans son supplice à son Dieu, à son Rédempteur. Le martyr demeura dans cette situation près de vingt-quatre heures et rendit à la fin son âme et son esprit béni entre les mains de son Créateur, ainsi que me l'ont raconté ceux qui en ont été témoins.

J'ai su par ceux qui à Alger et à Oran le connurent et le fréquentèrent que le martyr avait à peu près trente-trois ans, il était de stature élevée, svelte, plutôt blanc que brun. Il avait les yeux grands et noirs, la figure ronde, le nez effilé.

Après sa mort sainte et glorieuse les Turcs ne permirent pas aux Chrétiens de descendre le corps du gibet et pour frapper les autres d'épouvante on l'y laissa pendant deux jours, puis ils ordonnèrent qu'il fût jeté aux champs, aux oiseaux et aux chiens. Pendant la nuit, certains Chrétiens l'enlevèrent et l'enterrèrent dans un lieu demeuré inconnu.

CAÑÉTÉ

Dans le courant de l'année suivante, en 1559, le même Hassan Pacha, fils de Barberousse, roi d'Alger, possédait un captif courageux, vaillant homme de mer, de nation espagno-

le, du royaume de Castille qui se nommait Jean Cañété. Il avait été capturé en 1550 à l'époque où le même Hassan Pacha fut pour la première fois roi d'Alger. Il fut pris de la manière suivante : Cañété avait pour habitude de parcourir en course toute la côte de la Berbérie, sur un brigantin de quatorze bancs de rameurs qui lui appartenait et faisait beaucoup de mal aux Mores. Il était si hardi qu'il lui arriva souvent de débarquer la nuit jusqu'aux portes d'Alger sous lesquelles il capturait beaucoup de Mores, qui, selon leur habitude s'y réunissaient pour y passer la nuit à l'abri. Une fois, il laissa même son poignard enfoncé de sa main dans la porte Bab-el-Oued située entre le couchant et la trémontane (le Nord). Les Turcs trouvant le poignard, au lever du jour, pensèrent de suite que le coup venait de lui ; ils avaient une si grande peur de Cañété que lorsque les moresques voulaient faire taire leurs enfants, elles leur criaient : « Azuette cay-chi Cañété ! » Ce qui veut dire : « Taisez-vous, voilà Cañété qui vient ! »

Cañété continuait donc son métier de corsaire ; il partit de l'île Majorque, où il habitait et où il était marié, dans les premiers jours 1550, monté sur son brigantin bien armé, bien ordonné comme d'habitude, et ayant une nuit, pris langue près d'Alger, à environ trois milles vers le couchant, il captura un More. Apprenant qu'il y avait dans le port plusieurs navires de corsaires désarmés, des galiotes, des brigantins, le désir lui vint de faire une prouesse en rapport avec son courage. Il projetait de pénétrer dans l'intérieur du port et d'y brûler les navires. Il communiqua ce projet à ses compagnons et les trouva tous de son avis.

Le 26 mai de cette année, Jean Cañété tint pendant toute la journée la haute mer avec son brigantin, pour ne pas être vu de la terre et à nuit close, il s'approcha peu à peu du rivage, jusque vers le milieu de la nuit, moment où les gardiens sont les plus négligents et où tout est silencieux.

Il dirigea alors sa proue sur le port d'Alger ; il y était déjà entré sans avoir été aperçu des gardiens qui d'ordinaire veillent sur le quai et sur le bastion qui commande le port. (Car alors la tour du phare n'était pas encore construite. Cette tour se trouve à l'extrémité de l'entrée du port). Il était presque arrivé au fond du port et sur le point de mettre son projet à exécution, quand du côté couchant, derrière la pointe sur laquelle s'élève actuellement le phare, deux galiotes arrivaient revenant de course. Elles appartenaient toutes deux à un renégat napolitain Mami Raïs qui en commandait une en personne, tandis que l'autre l'était par un raïs grec qui avait été son esclave et qui selon la coutume portait le nom de son maître. Ces galiotes n'avaient pu être vues par Cañété parce que l'entrée est terminée par une pointe qui se recourbe. Cet endroit est abrité et comme caché de façon que ceux qui sont dans le port ne peuvent voir un navire qui se dirige vers la terre. Cañété ne put les reconnaître que lorsqu'elles se trouvèrent dans le port même.

Les Chrétiens aperçurent les Turcs avant que ces derniers les eussent reconnus et ils firent tous leurs efforts pour tourner la proue et fuir à force de rames. Mais les Turcs apercevant cette manœuvre devinèrent que c'était un bateau chrétien, ils se dirigèrent droit sur lui et l'attaquèrent immédiatement en poussant de grandes clameurs.

Comme il y avait deux galiotes contre un seul brigantin et qu'elles le tenaient entre elles, il fut bientôt pris.

Au tumulte, aux cris des gardes beaucoup de Turcs et de Mores accoururent et l'on apprit tout à la fois la capture et la nationalité des gens qui montaient le brigantin, ainsi que le motif de leur présence. Mais ils furent bien plus transportés de joie quand ils apprirent que Cañété, dont ils avaient si grand effroi était pris.

A peine Mami Raïs eut jeté l'ancre et mis ses bâtiments en sûreté, qu'il prit avec lui Cañété, et le mena au roi, bien

bien que le jour ne fût pas encore levé. Hassan Pacha déjà prévenu, attendait plein de joie l'arrivée du raïs : il le loua de sa belle action et commanda que l'on conduisit Cañété à son bagne.

Le jour suivant, une foule de Mores et d'enfants accoururent comme si c'eût été un miracle de voir Cañété prisonnier et esclave, une grosse chaîne à la jambe.

Ce spectacle les remplit de joie.

Cañété resta enfermé jusqu'au mois de décembre de l'année 1559, sans avoir pu pendant cette longue captivité, sous le règne de son maître ni de ses successeurs obtenir sa liberté, bien que l'empereur, Charles-Quint de glorieuse mémoire, eût offert une importante somme pour le rachat de Cañété qu'il estimait pour les services qu'il lui avait rendus. Comme je viens de le dire, dans cette année de 1559, le 15 décembre, les gardiens du bagne trouvèrent, par hasard, une ou deux épées rouillées cachées par quelque chrétien. On croit toutefois, qu'elles furent trouvées dans un autre endroit que le bagne. Comme ces gardiens venaient de boire et qu'ils étaient ivres, comme c'est d'ailleurs leur habitude, ils se mirent à crier que les captifs chrétiens voulaient se soulever et que dans ce but, ils rassemblaient des armes.

Ces versions, ce prétexte suffirent pour troubler les maures et les Turcs, car il n'existe pas de gens plus ombrageux, qui en tout voient un péril et qui redoutent tout de la part des chrétiens surtout. Il convient de dire qu'il y avait en ce moment à Alger huit mille Espagnols captifs, c'étaient les prisonniers faits dans la précédente campagne de Mostaganem. Il y avait en outre un nombre égal de captifs de diverses nations. Quelques-uns de ces captifs s'étaient entretenus en secret au sujet d'un soulèvement, la chose leur semblait possible. Mais un méchant chrétien appelé Morellon, que l'on croit être né à Valence, voulant plaire au roi l'avertit et signala comme l'instigateur du complot le seigneur Martin de

Cordoue, fils du comte de Alcandète qui avait péri dans la campagne de Mostaganem. Ce seigneur Martin de Cordoue est actuellement marquis de Cortes, il était alors captif. Le traître ajouta que plusieurs renégats et des Caïds des plus importants étaient entrés dans la conjuration. Il ne pouvait cependant indiquer quels étaient ces Caïds ; c'étaient : les Caïds Morato, espagnol de naissance, maître de l'artillerie, Mami, le calabrais, chef de la Casbah et d'autres.

Cette dénonciation et la découverte des épées émurent le roi plus que tous ceux de son entourage, parce qu'il avait bien des sujets de crainte et de soupçons. Il commanda de suite que l'on conduisit le seigneur Don Martin dans un château situé à mille pas environ dans les terres. Ce château, dont Hassan avait commencé la construction, s'élève sur un monticule, au point même ou Charles-Quint, d'heureuse mémoire, avait planté son pavillon dans l'an du Seigneur 1541, le 26 octobre, quand il campa devant Alger. C'est parce que ce roi commença cette construction que l'on a donné au fort le nom de Bordj d'Hassan pacha (bordj veut dire château) dans la langue des Mores⁽¹⁾.

L'émoi du peuple et du roi, l'envoi du seigneur Don Martin dans ce château affligèrent un renégat, confident du roi et majordome du palais que les Turcs appelaient Chaya. C'était un vénitien nommé Iaya ; il logeait chez lui le seigneur Don Martin, subvenait largement à ses besoins et le traitait avec le plus grand respect. Ce renégat aimait d'ailleurs beaucoup les Chrétiens et était considéré par ces derniers comme un coreligionnaire, bien qu'il portât le costume turc. Ils ne se trompaient pas, en vérité car entre autres choses qui témoignaient de ses sentiments religieux, on trouva après sa mort,

(1) Le fort l'Empereur portait aussi le nom de Sultan Kalassy, corruption du mot Carlos Quinto.

un beau crucifix d'or caché sur sa poitrine. Iaya s'employa, fit tout son possible pour détourner les soupçons du roi, mais ce fut inutile, tant le prince redoutait les complots, d'autres Turcs, d'ailleurs, réveillaient ses soupçons. Don Martin fut étroitement gardé dans ce château pendant deux ans, jusqu'au moment où il paya vingt-trois mille écus pour sa rançon.

Mais les Turcs et les renégats ne se contentèrent pas de la mesure prise par le roi, ils lui persuadèrent qu'il convenait de faire un exemple, ne fût-ce que sur quelques-uns des Chrétiens de son bague, alléguant que c'était parmi eux qu'on avait trouvé les épées et que ce devait surtout être ses captifs qui pensaient à se soulever, en conséquence ils méritaient plus que les autres un châtement. Caur Ali (ce qui veut dire le chrétien Ali), renégat grec, insistait plus que les autres. C'était un homme sanguinaire, ennemi des chrétiens. Il s'était marié à Valence (en Espagne), c'est là qu'il fut captivé et emmené ici. Il renia sa religion, redevint plus tard chrétien, s'enfuit peu après d'Espagne, vint à Alger, se fit de nouveau Turc et était garde-pacha, c'est-à-dire gardien-chef des esclaves du roi, quand les faits que je raconte arrivèrent.

Le Pacha lui dit, ainsi qu'aux Turcs qui le pressaient de mettre à mort quelques chrétiens de son bague, de faire comme il leur plairait. Dès qu'ils eurent cette autorisation, Turcs, renégats et Caur Ali se rendirent au bague.

Plusieurs racontent que ce dernier était poussé par l'envie de se venger de ce que bien des années avant, Cañété combattant sur son brigantin, l'avait capturé lui et sa galiote et l'avait conduit à Valence où Caur Ali s'était réconcilié avec l'Église, puis s'était enfui à Alger où, comme je viens de le dire, il s'était de nouveau fait musulman. Il avait donc une haine profonde pour Cañété et il ne désirait rien tant que sa mort. D'autres affirment cependant qu'il n'agit que par ordre du roi qui profita de l'occasion pour faire périr Cañété qui leur était si

redoutable, le Pacha n'avait jusque-là osé agir ainsi faute de prétextes.

Que ce soit pour ce motif ou pour tout autre, dès que Caur Ali fut arrivé au bague, il appela Cañété. Celui-ci sortit aussitôt de son logement pensant qu'on l'appelait pour quelque corvée, mais le renégat le saisit par le bras et lui parla en ces termes : « Chien cornu ! Il paraît que tu voulais te soulever, toi et les autres de connivence avec ceux de la ville ? Penses-tu réussir dans ton entreprise ? Attends, attends, tu vas voir comment on châtie les traîtres ! » Cañété lui répondit qu'il n'avait jamais eu pareille intention et que c'était un prétexte pour le faire périr sans motif. De bien prendre garde à ce qu'ils allaient faire, car en leur qualité de soldats et de navigateurs, on pourrait leur rendre la pareille. Caur Ali l'arrêtant, lui répondit qu'il le tenait pour un chien et de cesser ses discours. Sur cela, lui et les autres Turcs lui attachèrent les mains au dos avec de fortes cordes et le forcèrent à s'agenouiller sur le sol.

Beaucoup de chrétiens qui étaient accourus, assistaient à ce triste spectacle. Caur Ali se tournant vers eux leur cria : « Voyez bien, chiens de chrétiens ouvrez les yeux, c'est ainsi que l'on traite les traîtres. On vous fera de même à vous tous ! » Sur ce, tirant son yatagan, il en frappa trois ou quatre fois sur le cou de Cañété, sans lui trancher la tête. Un turc janissaire voyant cela et que Cañété, tombé à terre, vivait encore, s'empara du yatagan de Caur Ali et saisissant le patient par la barbe, il l'égorgea et lui coupa la tête.

Cañété, comme me l'ont raconté des personnes présentes, souffrit la mort avec un grand courage, se recommandant à N. S. Jésus-Christ avec la plus grande dévotion, aussi croyons-nous que le Seigneur le reçut dans le ciel et dans sa gloire. Dès qu'on lui eut coupé la tête, Caur Ali la prit par les cheveux et l'éleva en l'air content et triomphant, tandis que les Turcs et les renégats poussaient de grandes clameurs, comme

c'est d'ailleurs leur habitude à l'occasion de leurs fêtes et de leurs réjouissances. Ainsi dans leur triomphe barbare, ils sortirent du bagne et portèrent la tête au palais pour la montrer au roi. Dès que ce dernier et ceux de sa maison se furent rassasiés de ce spectacle, Caur Ali et les autres retournèrent au bagne, et sur la porte d'entrée, au point le plus élevé, ils placèrent la tête de Cañété plantée sur un fer de lance, afin que tous les Turcs, les Mores, les Juifs et les Chrétiens pussent la voir pendant les deux jours qui suivirent.

Pas un des nombreux infidèles de la ville ne manqua d'y conduire ses enfants. Toutes les femmes même y accoururent et elles disaient à leurs enfants — » Vois, c'est là Cañété ! »

Caur Ali qui devint plus tard raïs et corsaire renommé fut pris sur l'escadre turque que le seigneur Don Juan d'Autriche vainquit dans l'année 1571 et fut conduit à Rome avec les autres Turcs que l'on envoya au pape Pie V. Après avoir été accueilli avec bienveillance à Messine et à Rome, lui qui méritait tous les tourments du monde, il fut honorablement rendu à la liberté, ainsi que les autres prisonniers.

Mais Dieu ne voulut pas qu'un si grand ennemi de sa foi profita longtemps de la liberté pour mettre des chrétiens à mort, lui qui en avait tant sacrifiés dans des tourments inhumains, ne put arriver à Constantinople, il mourut dans la traversée.

Le corps de Cañété fut enterré par les chrétiens le jour même de son supplice ; sa tête ne leur fut remise que deux jours plus tard ; l'inhumation eut lieu dans l'endroit où les chrétiens ensevelissent d'ordinaire leurs morts, en dehors de la porte Bab-el-Oued.

Cañété était âgé d'environ 60 ans, il était de stature moyenne, très brun, sa barbe était blanche, il était peu charnu, mais robuste.

UN MARTYR INCONNU

L'année suivante, en 1561, le 18 janvier, un More passant dans les jardins qui se trouvent au pied du Bordj Hassan Pacha, dont nous avons déjà parlé, fut assailli par quelques-uns des nombreux voleurs qui infestent les environs de la ville et qui assassinent aussi bien les Mores que les chrétiens. Ils dépouillèrent le malheureux de tous ses vêtements, le tuèrent et le jetèrent dans un puits que L'on voit encore aujourd'hui. Le lendemain, des Mores passant dans cet endroit voulurent se rendre compte de la quantité d'eau qu'il y avait dans le puits. Ils aperçurent le corps, le remontèrent et reconnurent en lui un musulman. D'ordinaire ils font retomber la responsabilité de tout le mal qui arrive sur les chrétiens et ce sont ces derniers qui, tout en étant innocents, en supportent les conséquences.

Les Mores jetant leurs regards vers le haut de la montagne, aperçurent un pauvre chrétien qui piochait le jardin de son patron. Ils coururent à lui et l'accusèrent d'avoir assassiné le More, puis ils le lièrent et sans autre investigation l'amènèrent à Hassan Pacha qui examina attentivement l'affaire.

Le pauvre chrétien prenait Dieu à témoin et affirmait qu'il ne savait rien, qu'il n'avait jamais eu l'idée de tuer ce More, et que dans le cas où il aurait commis le crime dont on l'accusait, il n'aurait pas été assez sot de le jeter dans un puits aussi rapproché, mais plutôt il l'aurait enterré dans quelque grotte, puisqu'il avait toujours sa pioche avec lui. En outre, et c'était avéré, tous les soirs il couchait en ville, chez son patron, et ne venait jamais au jardin que lorsqu'il faisait grand jour, car sa demeure n'était pas éloignée.

Le pauvre chrétien avait beau donner des raisons claires et précises qui démontraient son innocence, comme personne ne prit sa défense, qu'aucune voix ne s'éleva en sa faveur ;

comme d'autre part les Mores, tels que des loups enragés, étaient altérés du sang chrétien et ne cessaient de l'accuser, et comme enfin le malheureux était chrétien, ce titre seul était suffisant pour que les infidèles fissent tous leurs efforts pour obtenir sa mort comme si leur salut en eût dépendu.

Le roi, cruel de sa nature et en tout le digne fils de Barberousse, n'écoula aucune excuse et condamna le chrétien à être tué à coups de flèches.

Ceci se passait vers deux heures de l'après-midi. Sans plus attendre, les Mores qui l'avaient amené au roi le conduisirent avec les chaouchs et un grand nombre de Turcs et de Mores (il y en a toujours beaucoup dans ces occasions) accoururent vers la porte Bab-el-Oued. Ils l'enterrèrent jusqu'à la ceinture à l'endroit où l'on vend le bois et lui lancèrent des flèches. Le brave homme ne cessait d'invoquer le nom de N. S. Jésus-Christ jusqu'au moment où ses bourreaux, fatigués de ce supplice, l'achevèrent à coups de pierres.

Ensuite, un renégat grec qui s'appelait Sain et qui depuis a été racheté, s'approcha de lui, lui ouvrit sans pitié la poitrine avec un couteau, en arracha le cœur qu'il enveloppa dans un linge et le porta pendant plusieurs jours sur sa poitrine en témoignage de sa prouesse. On affirme même qu'à chacun de ses repas il mettait un petit morceau de ce cœur dans son plat et le mangeait, voulant ainsi montrer, comme il le disait d'ailleurs, la sincérité de son apostasie, son horreur du nom chrétien et surtout des Espagnols.

Dès que ce renégat eut accompli ce que je viens de raconter, les Mores jetèrent beaucoup de bois sur le cadavre de leur victime et y mirent le feu.

C'était un bon chrétien, innocent de ce dont on l'accusait, espagnol du royaume de Castille, de ceux qui furent pris dans l'expédition de Mostaganem. C'était un jeune homme de 25 à 26 ans, de haute taille ; il avait la barbe châtain et

clairsemée. Il ne m'a pas été possible de savoir comment il s'appelait, bien que pendant longtemps j'ai fait des recherches à ce sujet.

NICOLIN

Le 6 avril 1561, pendant la semaine de Pâques, il arriva à Tripoli ce que je vais vous raconter. Un jeune Génois nommé Nicolin avait, quelques années auparavant, été capturé par les Turcs sur un bateau près de la Sicile et avait été amené à Tripoli, en Berberie. Là par des prières et des menaces on triompha de sa faiblesse et on le convertit à l'islamisme. Un Turc important, un chaya ou majordome de Dragut, nommé Ali Chaya, le garda chez lui pendant plusieurs années. Cet Ali Chaya était un renégat grec ; grâce à lui le jeune Génois devint au bout de quelques années raïs de galiote. Il navigua quelque temps de conserve avec les autres bâtiments de Dragut, mais, inspiré par le Seigneur, il forma le projet, bien qu'il fût comblé d'honneurs et de victoires, de fuir en pays chrétien, dans l'intention de revenir au service et à la foi de N.-S. Jésus-Christ.

Dans l'année 1553, Dragut étant venu dans la Pouille avec l'escadre turque et ayant mis le siège devant Bestia⁽¹⁾, Nicolin fit partie de cette expédition avec sa galiote, dont il avait le commandement ; il crut que le moment était venu de s'enfuir avec tous les chrétiens captifs enchaînés sur son bâtiment. Dans ce but, il s'écarta un jour de plus de deux milles de l'escadre qui assiégeait Bestia, sous prétexte de renouveler sa provision d'eau. Il s'approcha de la côte et s'y arrêta, mais au dernier moment il hésita, jugeant impossible d'exterminer les Turcs qui montaient son bateau, parce qu'ils étaient nombreux et bien armés, tandis que les captifs étaient enchaînés

(1) Probablement Vieste dans la Capitanate.

et sans armes ; il pensa dès lors qu'il était plus prudent de descendre à terre avec les Turcs.

Dès qu'il fut débarqué, il s'éloigna en se dissimulant et, quant il fut à quelque distance, il s'enfuit précipitamment et ne s'arrêta qu'à Naples où le vice-roi Don Parasan de Ribera le reçut et le traita avec de grands égards.

Quelques jours après, il passa en Sicile où se trouvait alors le chevalier espagnol Don Luis Osorio, maître de camp de l'infanterie espagnole et le troisième grand chef de ce royaume.

Osorio armait une galiote qui lui appartenait pour faire la course. Sachant que Nicolin était à Palerme, il le manda et le pria avec instance d'accepter le grade de patron et de capitaine de cette galiote, car il pensait, avec juste raison, que Nicolin, excellent marin et plein d'expérience, s'acquitterait mieux que tout autre de cette mission.

Il ne se trompait pas : Nicolin réussit dans plusieurs voyages qu'il entreprit et fit de riches et importantes prises. En 1561, dans le courant de mars, Don Luis Osorio se rendait en Espagne sur la galère du Génois Cigala, fameux corsaire, et emmenait avec lui Nicolin, car il voulait supplier Sa Majesté, en pleine cour, de lui accorder quelque faveur. Partis de Messine, ils naviguèrent par le midi de l'île de Sicile et, parvenus à l'île Faviana⁽¹⁾, qui est située à douze milles de Trépane, ils rencontrèrent trois grandes galiotes de Tripoli. Une de ces galiotes était commandée par Ali raïs, Turc, l'autre par Zaban, raïs, également Turc, le troisième était aussi Turc et bon corsaire. Ces raïs, apercevant la galère chrétienne seule, l'attaquèrent aussitôt, et bien que les chrétiens combattissent courageusement, elle finit par être prise après avoir perdu ses plus vaillants défenseurs. Les survivants furent capturés, parmi eux Cigala et son fils, enfant élégant de taille et de manières, que

(1) Ile Favignana

dans la suite le rais Dragut donna en cadeau au Grand Turc et qui est actuellement agha des Janissaires et capitaine de la garde du Grand Seigneur. Le maître du camp, Don Luis Oserio, fut pris également ainsi que Nicolin, le Génois.

Dès leur arrivée à Tripoli, ils furent donnés à Dragut, et comme Nicolin, dès son enfance, avait été élevé dans ce pays au milieu des Turcs et des renégats, il fut sur l'heure reconnu par tous.

Il y avait parmi les renégats un Français qu'on appelait Mani le Français et qui appartenait au même patron que Nicolin, le Chaya Dragut. Ce Mami avait eu des démêlés avec Nicolin parce qu'ils jalousaient tous deux la confiance du Chaya. Le renégat français se souvint, dans cette circonstance, des querelles antérieures et voyant son compétiteur dans le malheur il ne songea qu'à se venger du passé et, se rendant auprès de Dragut avec quelques autres, il insista pour que Nicolin fût puni de mort pour être retourné à la religion chrétienne, et qu'il servît d'exemple aux autres.

Dragut, fatigué de toutes ces instances, fit venir Nicolin en sa présence et lui demanda pour quelle raison il était redevenu chrétien. Nicolin lui répondit que c'était dans cette religion que ses pères avaient vécu, qu'il était né, qu'il avait été élevé et qu'elle lui semblait préférable à toute autre pour le salut de son âme.

A cette réponse, Dragut d'ailleurs poussé par le renégat français, par tous ceux accourus à ce spectacle, à ce jugement, l'entouraient, commanda, pour toute réplique, qu'on le lapidât et qu'il fût ensuite brûlé vif.

Pour montrer leur zèle, les renégats enlevèrent le malheureux, le brutalisèrent, puis l'enfermèrent dans un réduit, non sans placer une bonne garde pendant qu'on préparait le supplice.

Don Louis Oserio et Cigala apprirent en même temps la condamnation de Nicolin ; voulant le sauver, ils firent tout leur possible pour que l'ordre de Dragut ne fût pas exécuté,

et dans ce but ils prièrent et offrirent des présents et de l'argent aux principaux Turcs et renégats. Ce fut en vain ; Dragut ne voulut pas revenir sur sa décision.

Le samedi, 12 avril 1561, dans la matinée, un grand nombre de Turcs et renégats tirèrent Nicolin de sa prison, et après lui avoir lié les mains, le conduisirent à la porte de Tripoli que l'on appelle aujourd'hui Tajera et qui se trouve près de la citadelle.

Nicolin fut attaché à un piquet profondément enfoncé en terre et cruellement lapidé. On lui brisa la tête, les os, puis on le couvrit d'une quantité de bois sec auquel on mit le feu. Il s'éleva bientôt de grandes flammes qui réduisirent le corps presque complètement en cendres.

Un de ceux qui était présent, qui vit tout, m'a raconté que c'était merveille de voir le visage, le courage, la force avec lesquels le martyr du Christ reçut pour Dieu le martyre et la mort. Les renégats eux-mêmes et les Turcs étaient frappés d'admiration.

Le bienheureux avait près de 34 ans, il était de haute taille, mince ; il avait de beaux yeux, était bien fait et distingué.

LES ENFANTS DE PLIEGO ET DE LORCA

Dans l'un des premiers mois de l'année 1561, les Janissaires et les Turcs d'Alger se soulevèrent contre le pacha Hassan, fils de Barberousse ; ils étaient animés d'une si grande haine contre lui qu'ils essayèrent de soulever avec eux toute la Régence et les pays qui en dépendent. Ils l'accusaient de favoriser les Mores et les Arabes, de permettre au roi de Kouko, dont il avait épousé la fille et dont il eut un fils qui est aujourd'hui à Alger, et à ses vassaux, d'acheter à Alger toutes les armes à leur convenance en dépit des longues guerres qui avaient eu lieu entre les Turcs et ce roi ; Il est vrai qu'en ce moment

on était en paix avec eux et que ces indigènes reconnaissaient la suzeraineté du pacha.

Les insurgés s'emparèrent de Hassan et de son beberley ou capitaine général, Aluch Ali Caudelisa, d'origine grecque ; c'était un des renégats les plus importants d'Alger, qui avait marié son neveu, le caïd Hassan, avec une parente de la reine de Kouko. Hassan et Alluch, enchaînés et sous bonne escorte, furent, en octobre 1561, envoyés sur une galiote à Constantinople, au Grand Turc, avec la relation de leurs fautes afin qu'il en fût fait justice.

Cinq mois après, le sultan envoya un Turc d'importance en remplacement du pacha Hassan, jusqu'à nouvel ordre. Ce Turc, nommé Amat, arriva à Alger en février 1562.

Or, il est d'usage chez les Turcs de saccager la maison de celui qu'ils emprisonnent et tout ce qui lui appartient. Ils pillèrent celle de Hassan Pacha à son départ d'Alger.

Dès son arrivée, le nouveau roi s'adjudgea quelques-uns des nombreux esclaves de son prédécesseur, prétendant qu'il le faisait pour le Grand Seigneur dont ils étaient la propriété ; Hassan ayant perdu ses biens par suite de sa trahison, Amat pensait bien garder pour lui ces esclaves, suivant en cela l'exemple que tant d'autres donnent chaque jour.

Parmi ces esclaves se trouvaient deux enfants, tous deux d'un âge tendre, ils n'avaient pas 15 ans ; ils, étaient Espagnols et avaient été pris au camp de Mostaganem, où ils étaient pages de deux chevaliers ou soldats. L'un d'eux était de la ville de Pliego, de ceux que l'on nomme les bons dans le pays, c'est-à-dire des personnages importants et honorables, l'autre était de Lorca et portait le surnom de Casado. Je n'ai pu connaître leurs noms propres. Pendant deux ans et demi qu'Hassan Pacha avait eu ces deux enfants dans sa maison, il avait tout fait pour les convertir à sa religion, comme il avait fait pour bien d'autres, leur promettant tantôt de grands

biens et des cadeaux, tantôt les terrorisant ; mais, comme beaucoup d'autres bien plus jeunes qu'eux le faisaient tous les jours, ils ne voulurent jamais être musulmans.

Annat Pachat, leur nouveau maître, tenta de les décider, employant tantôt la persuasion, tantôt la contrainte, à abandonner la foi du Christ. Il ne réussit pas davantage, et pour ce motif, bien qu'ils appartenissent à sa maison, il ne leur témoignait aucune bienveillance.

Il arriva, le 4 avril 1662, que ces deux enfants, comme des enfants qu'ils étaient, prirent dans un magasin ou office du roi, où se trouvait une grande quantité d'objets, du taffetas blanc pour en faire un usage quelconque, ne croyant pas qu'on pût attacher quelque importance à une chose de si peu de valeur. Mais à quelques jours de là, le gardien du magasin apprit, ou n'a jamais su comment, qu'ils avaient pris ces morceaux de taffetas et comme il en voulait aux jeunes captifs autant que le roi lui-même, il alla prévenir ce dernier, lui contant la chose à sa manière. Le roi, déjà indisposé contre eux, s'indigna et commanda qu'on les jetât de suite en prison, ajoutant qu'il devait les faire périr sous le bâton. En effet, pour les grands comme pour les petits ils usent du même traitement. il pensa en outre que l'occasion d'en finir avec ces enfants, qui ne s'étaient rendus ni aux promesses, ni aux menaces, était propice et il leur fit dire à diverses reprises par des Turcs et des renégats de se convertir à la religion musulmane, qu'ils seraient pardonnés, comblés de bien, et qu'il ne serait plus question de punition, bien qu'ils en méritassent à cause de leur espièglerie.

Le démon, comme un lion affamé qui ne s'endort jamais, prit dans cette occasion, le roi pour instrument et multiplia ses ruses et ses artifices habituels pour tromper de simples et tendres enfants. Mais N.-S. les soutint de sa grâce et les anima d'un courage viril. Aussi quand les envoyés du roi,

les Turcs, les renégats vinrent insister auprès de nos jeunes captifs, ceux-ci répondirent avec un courage et une fermeté étonnantes, que non seulement ils ne renieraient pas leur religion, mais qu'ils souffriraient tout pour l'amour de Dieu, quand bien même le roi leur infligerait mille tourments.

Une réponse si nette et si digne d'un chrétien indisposa davantage le roi qui, voyant que ses offres ainsi que ses menaces n'aboutissaient à aucun résultat, voulut les faire circoncire et les faire musulmans par force, comme les Mores ont coutume de le faire journellement à l'égard des chrétiens et surtout des enfants et des adolescents.

Ces braves enfants, prévenus, furent affligés de cette détermination et saisis de crainte. De la prison où on les avait mis, ils appelaient tous les chrétiens de la maison du roi qui passaient devant la porte, leur racontaient ce qu'ils venaient d'apprendre, que l'intention du roi était de les faire musulmans par la violence ; ils protestaient avec fermeté et les priaient de témoigner au besoin, dans le cas où le roi se porterait à une telle extrémité, qu'ils n'y donnaient pas leur consentement, quand bien même on devrait les circoncire pieds et poings liés, comme on avait fait à tant d'autres, qu'ils étaient chrétiens et qu'ils devaient rester chrétiens. Ces paroles ayant été rapportés au roi, celui-ci, transporté de colère et d'indignation, résolut de les faire périr dans d'horribles tourments ; il commanda d'amener deux chevaux devant la porte du palais et d'attacher les enfants à la queue de ces animaux, de les faire traîner vivants, de les faire déchirer par les rues d'Alger.

Les ministres du roi firent ce qui leur était commandé ; ils tirèrent les enfants de leur prison, les déshabillèrent ne leur laissant que leurs caleçons de toile et les attachèrent avec de fortes cordes, chacun à la queue d'un cheval.

Pendant ces préparatifs, l'enfant de Pliego, épouvanté de la mort qui l'attendait, dit aux Turcs : Détachez-moi, je veux

me faire musulman ! » Celui de Lorca entendant cela tourna ses regards vers lui et, enflammé de l'amour de Dieu et jaloux de son honneur lui dit : « Comment ! mon frère, est-ce le moment de penser à cela ? Nous n'avons qu'à nous recommander à Dieu, à Notre-Dame et à mourir en vrais chrétiens ! ».

Quand son compagnon entendit ces paroles, il lui répondit : « Frère, que la Mère de Dieu me vienne en aide, car le Démon me trompait. O Jésus ! O Mère de Dieu ! »

Ils s'exhortaient mutuellement avec un si grand courage que les Turcs en étaient étonnés. Les Ministres du roi s'en apercevant se mirent à exciter les chevaux qui traînèrent les enfants par toutes les rues et les principales places d'Alger qui étaient toutes pavées et furent teintes du sang innocent et béni. C'est ainsi qu'ils firent périr ces deux martyrs en leur brisant les membres, leur moulant les os. Parmi les personnes qui furent présentes à ce supplice, certains m'ont affirmé que la foi la patience et la constance de ces enfants furent admirables : ils ne cessèrent d'avoir jusqu'à leur dernier soupir le saint nom de Jésus et celui de la Mère de Dieu, sur leurs lèvres. Ce n'était point des enfants mais des hommes faits, courageux, affermis dans leur croyance.

Quand les Turcs furent fatigués de les traîner en tant d'endroits, bien qu'ils fussent inertes, ils les rapportèrent devant la porte du roi, sur la petite place qui trouve devant le palais. Là, par ordre du roi, on avait élevé deux potences où l'on attachait les deux cadavres. Ceci eut lieu un lundi, 30 mars 1562, le second jour de Pâques, vers 6 heures du matin (comme nous comptons en Espagne). Vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, un commerçant très honorable et très chrétien, natif de Grenade, nommé Martin de Baëça, qui depuis peu était arrivé à Alger avec l'aumône⁽¹⁾ de l'Archevêque de Grenade

(1) Aumône, sommes recueillies dans la chrétienté par les Pères de la Merci pour le rachat des captifs.

destinée au rachat de chrétiens, se rendit auprès du roi et lui demanda en grâce de lui laisser ensevelir les deux corps. Le roi y consentit et Martin de Baëça, avec l'aide de quelques chrétiens, descendit les corps des potences et les inhuma hors de la porte Bab-el-Oued, dans le cimetière des chrétiens qui se trouve sur le bord de la mer⁽¹⁾.

L'ERMITE MORE

Dans l'année de N. S. Jésus-Christ 1562, le Grand Turc envoya de nouveau à Alger, en qualité de roi et, de gouverneur, Hassan pacha, fils de Barberousse, dont nous avons déjà eu occasion de parler.

L'empereur avait fait une enquête sérieuse relativement aux griefs reprochés à Hassan par les Janissaires qui l'avaient enchaîné et renvoyé à Constantinople. Il trouva que tout n'était que soupçons et mensonges ; il est vrai aussi que les services rendus par son père Barberousse parlèrent en sa faveur. Hassan arriva donc à Alger dans le mois de septembre 1562.

Dans le courant du mois de novembre de la même-année, vivait dans les montagnes qui sont au Sud d'Alger, à environ quinze milles de distance, un More retiré dans un ermitage comme il y en a tant dans ces montagnes où tant de Mores mènent une vie de solitaires. Notre ermite, inspiré sans doute par Dieu (selon ce que nous pouvons en juger) quitta sa solitude et vint dans la ville d'Alger. Peu de jours après plusieurs Mores se disputant près de la porte Bab-Azoun, qui est située

(1) Ce cimetière se trouvait près de la plage, au bas et au Nord du plateau sur lequel s'élevait le fort des vingt-quatre heures ; plus haut, en se rapprochant de la partie des fortifications aujourd'hui démolie se trouvait le cimetière juif, et près de l'avenue Bab-el-Oued s'étendait le cimetière des Deys. C'est en partie sur ce dernier, et sur un chemin arabe de 10 m. de largeur qu'a été construite par le Génie, en 1832, l'avenue de Bab-el-Oued qui a 25 m. de large et 257 m. de long.

vers le levant, juraient par Mahomet disant que c'était le prophète de Dieu. L'ermite les gronda, leur reprochant de parler ainsi et d'appeler Mahomet le prophète de Dieu. Il ne l'est pas, ajoutait-il, et il n'y a qu'un Dieu unique, c'est celui en qui croient les chrétiens, c'est celui qu'ils adorent.

En entendant ce discours, les Mores furent ébahis et se tournant vers lui, ils lui demandèrent comment il pouvait dire et affirmer une pareille chose, et de bien prendre garde à ce qu'il disait.

L'ermite leur répéta de nouveau avec obstination que ce qu'il disait était la vérité et qu'il n'existait pas d'autre Dieu que celui des chrétiens. Il parlait à haute voix, ce qui attira plusieurs personnes. On le saisit et on le mena sur-le-champ au roi.

Celui-ci, apprenant les propos tenus par l'ermite lui dit : — Comment ? Est-il vrai que tu aies dit qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens.

Le More répondit avec courage : — Oui, Sultan, je l'ai dit, et il est bien vrai qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens. — Le roi et tous les assistants furent frappés de saisissement en l'entendant affirmer sa croyance avec tant de fermeté, il lui dit : — Alors tu es chrétien et non musulman ? — Le More répondit : Ce que j'ai dit, ô Sultan, est la vérité ; il n'y a pas d'autre Dieu que celui des Chrétiens. Je le crois, je l'affirme.

Le roi, le voyant si ferme dans sa croyance, le traita de chien, de cornu, de chrétien, il l'appela Martin, lui dit qu'il n'était pas musulman mais Martin, faisant allusion au nom du Seigneur Don Martin de Cordoue, qui est actuellement marquis de Cortes et capitaine-général d'Oran et des places qui en dépendent ; ce seigneur avait quelque temps auparavant été fait prisonnier et s'était trouvé au pouvoir du même Hassan, fils de Barberousse. C'est pour cela que les Turcs avaient

contracté l'habitude de nommer tous les chrétiens Martin ; de même aujourd'hui ils appellent les captifs, Jean.

Le roi se montra très irrité de ce que Martin, le More, venait de dire et ordonna aux Turcs et aux Mores présents de le lapider et de le brûler ensuite pour le punir d'une pareille hardiesse et pour avoir fait, en sa présence et d'une telle façon, la louange du Dieu des chrétiens.

Martin ne fut ému ni de la menace d'un pareil traitement, ni par la crainte d'une fin si cruelle à laquelle il était condamné, mais au lieu de se rétracter, il affirma davantage sa croyance et ne cacha pas la satisfaction qu'il éprouvait de s'entendre appeler Martin par les Mores et les Turcs et s'offrit de tout cœur à la mort.

Les Turcs prirent avec lui le chemin qui menait à la porte Bab-Azoun, au lieu même où il avait réprimandé les Mores où il avait affirmé que seul le Dieu des chrétiens était le vrai Dieu, là où l'on vend la chaux, à deux cents pas de la dite porte. La foule des Mores qui accourut à la nouvelle du supplice était énorme, car on entendait de tous côtés crier dans la ville que l'on allait lapider et brûler vif Martin. « Martin va par ici, Martin va par là » ; de telle sorte que partout l'on parlait de Martin, on ne s'entretenait que de lui.

Dès qu'il fut arrivé au lieu indiqué, on l'attacha par la taille à un poteau, les mains liées par derrière. On lui fracassa la tête à coups de pierres. Il fut bientôt inondé par un sang qui lui donna un baptême pieux. Dans sa confession, il mourut courageusement. Les Mores et les Turcs, lassés de lui jeter des pierres, amoncelèrent du bois sur son corps, le brûlèrent et répandirent les cendres de tous côtés.

Martin paraissait avoir près de 30 ans, sa barbe était noire, sa taille élevée ; sec de corps, il avait le teint brun comme tous les Mores.

Ces faits se passèrent le 14 ou le 15 novembre 1562.

SÉBASTIEN PAULO

Dans le mois de décembre suivant, arriva ce que je vais vous raconter.

Pendant le règne d'Hamed pacha, dont nous avons déjà eu à nous entretenir, il y avait à Alger un renégat corse nommé Morat Raïs qui s'était enfui à Oran pour s'y faire chrétien à l'époque où Don Martin de Cordoue était général de cette ville et des places qui en dépendent. Il fut bien reçu, bien traité et quand le comte fut vaincu et périt dans l'expédition de Mostaganem, ce renégat, qui avait reçu le nom de Sébastien Paulo, fut fait prisonnier.

Hassan pacha, fils de Barberousse, voulut le faire brûler vivant parce qu'il s'était enfui pour embrasser la religion chrétienne, mais on lui fit croire que Sébastien était resté musulman pendant son séjour à Oran, qu'il l'était toujours et que ce n'est que contraint et forcé par le comte qu'il avait fait partie de l'expédition.

La colère du roi fut calmée par cette assurance et Sébastien Paulo redevint Morat Raïs. Comme c'était un marin expérimenté, car il avait été élevé sur mer, il continua à faire la course et arriva au bout de peu de temps à être propriétaire d'une belle galère. Voulant la radoubler, il lui fallut du bois et des planches, aussi, dans le courant du mois d'avril 1562, pria-t-il un renégat eunuque, favori du roi Hamed, qui s'appelait Ferhat Agha, de lui prêter, pour armer sa galiote, les chrétiens qui montaient la sienne, celle sur laquelle il était venu dans cette même année de Constantinople avec le roi patron. Il désirait se rendre à Cherchell et à Abiscari (sic) pour y prendre du bois, car ce pays produit toute espèce d'arbres en grande abondance.

Ferhat Agha y consentit avec plaisir et commanda à ses chrétiens de passer sur la galiote de Morat Raïs.

Ces captifs étaient presque tous Espagnols et un grand

nombre avaient été captivés pendant la malheureuse campagne de Gelves en 1560, c'étaient presque tous des sous-officiers. Dès que les chrétiens virent qu'ils partaient en grand nombre et que les Turcs qui devaient monter la galiote étaient peu nombreux, ils s'entendirent pour s'enfuir avec le navire et en parlèrent à quelques autres soldats espagnols alors captifs à Alger et réussirent à en entraîner quatre ou cinq qui appartenaient à un autre patron. Ceux-ci s'étant procuré quelques armes, s'embarquèrent furtivement ; c'étaient : Francisco de Sote, Diégo Laurent de Malaga, un nommé Maqueda d'Arjona et un autre, Calatrava, né à Uveda.

Le compagnon ou cambusier de la galiote, qui était dans le complot, les cacha dans, la *mézanía* ou cabine du milieu.

Dès que la galiote fut arrivée à Cherchell, qui est situé à 60 milles d'Alger, vers le couchant, les Turcs débarquèrent ; il en resta fort peu à bord. Alors nos quatre soldats sortirent de la cabine et s'élancèrent deux à la proue et deux à la poupe ; les autres chrétiens s'armèrent de bâtons, d'anspects et de tout ce qui leur tomba sous la main. Ils se rendirent aisément maîtres de la galiote et jetèrent à la mer les quelques Turcs qui s'y trouvaient, n'en gardant que trois ou quatre comme prisonniers.

Au moment où les chrétiens se disposaient en toute hâte à partir avec la galiote, Morat Raïs, le maître du bateau, qui était descendu l'un des premiers à terre, se jeta à la nage et cria aux chrétiens de le prendre avec eux, car il voulait s'enfuir lui aussi.

Dès que les chrétiens virent qu'il venait de sa propre volonté ils le hissèrent dans la galiote et, peu de jours après, grâce au beau temps, ils abordèrent en Espagne et se rendirent à la cour où Sa Majesté le roi Philippe II leur accorda des faveurs. Maqueda et Diego Lorenzo furent nommés capitaines ; il accorda d'autres grâces à Calatrava et à Francino Soto

et le prince Don Carlos prit à son service Morat Raïs ou Sébastien Paulo, car il se plaisait à le voir tirer de l'arc, ce que Sébastien faisait merveilleusement.

Cependant peu après Sébastien Paulo fut arrêté à Puerto Santa Maria au moment où il se disposait à s'enfuir à Berbérie avec 3 ou 4 autres renégats. On apprit qu'il s'était déjà enfui, mais qu'il avait dû revenir à cause du mauvais temps qui régnait dans le détroit. Il fut condamné à mort et étranglé ; on lui tira ensuite quelques coups de flèche, car ainsi le portait la sentence, puis on lui coupa la tête que l'on plaça sur l'une des portes de la ville.

FRANÇOIS DE SOTO

Sa Majesté avait, ainsi que je l'ai déjà dit, comblé tous les fugitifs de grâces ; François de Soto qui aimait la navigation et la course maritime se rendit dans l'île Majorque où, avec ce que le roi lui avait donné et ce qu'il put réunir d'autre part, il acheta et arma en 1562 un brigantin parfaitement aménagé et vint croiser dans les parages de la Berbérie.

Près du cap Ténès, qui est situé à 60 milles d'Alger, vers le couchant, il rencontra une galiote turque qui revenait de course ; il l'attaqua courageusement, bien que le bâtiment chrétien fût plus faible et que son équipage fût moins nombreux. Pendant longtemps la bataille fut indécise, on se blessait, on se tirait de part et d'autre avec le même acharnement et au moment où par leur impétuosité, les chrétiens repoussaient les Turcs, le malheur voulut que François de Soto qui se battait courageusement, armé de son épée et couvert de sa rondache, tomba entre les bancs de rameurs et se cassa une jambe. Ce malheur fit perdre courage à ses compagnons, tandis que les Turcs, revenant à la charge, pénétrèrent dans le brigantin et s'en emparèrent après avoir tué plusieurs de ses défenseurs.

Ce combat eut lieu au commencement du mois de décembre 1562 ; le 4 du même mois les Turcs arrivèrent à Alger avec leur prise et présentèrent François de Soto au roi Hassan, fils de Barberousse, qui gouvernait alors. Ayant appris par un grand nombre de gens qui avaient connu Soto, qu'il avait été l'un des principaux conjurés qui s'étaient enfuis avec la galiote de Morat Raïs, le roi ordonna que, sans différer, il fût lapidé et brûlé vivant le lendemain 5 décembre, en punition de ses actes antérieurs. Dès que le jour fut levé un grand nombre de Turcs, parmi lesquels se trouvaient quelques-uns de ceux qui appartenaient à la galiote et qui avaient été précipités à la mer, vinrent s'emparer de François de Soto. Tel qu'il était, malade, la jambe brisée, ils l'enterrèrent jusqu'à la ceinture dans le sable, les mains attachées au dos, hors de la porte Bab-el-Oued, qui se trouve entre le couchant et le nord, dans la plage qui est près du cimetière des chrétiens, dans l'endroit où les Turcs viennent s'exercer au tir de l'arc.

Ils le lapidèrent avec la plus grande cruauté jusqu'à ce qu'il fût complètement défiguré et qu'ils lui eussent brisé la tête. Fatigués enfin de cette cruauté, ils livrèrent le corps à ces Maures qui se trouvent toujours dans ces parages et leur commandèrent de le traîner, ce qu'ils firent ; car lui ayant attaché une corde aux pieds ils le traînèrent depuis la plage jusqu'où l'on vend le bois, près de la porte Bab-el-Oued. Les jeunes Maures et les enfants lui jetaient des pierres tout le long du chemin comme à un chien crevé. Dès qu'ils furent arrivés près de la porte, ils le couvrirent d'un peu de bois enflammé. Quand le feu fut éteint il resta encore une grande partie du corps qui demeura en cet endroit pendant plusieurs jours sans qu'il fût jamais permis aux chrétiens de l'ensevelir.

François de Soto avait près de 40 ans, il avait la barbe noire, était bien conformé, svelte, bel homme et distingué dans ses manières et sa prestance.

JAIME PUJOL ET LE PÈRE FRAY GARAO

Dans l'année 1563, le même Hassan pacha, soit qu'il voulût gagner quelque honneur en rendant quelque service signalé au Grand Turc, ou selon ce que pensent plusieurs, qu'il voulût se venger des Janissaires qui, en 1561, le 8 octobre, l'avaient envoyé enchaîné à l'Empereur, l'accusant de vouloir se faire roi de Berberie et soulever en sa faveur les populations du pays, entreprit de s'emparer d'Oran et de la place de Mers-el-Kebir. Dans ce but, il rassembla le plus de forces qu'il put, sortit d'Alger le 15 février 1563 avec près de 15.000 Turcs et renégats et plus de 21.000 Mores et Arabes à pied et à cheval, avec un peu d'artillerie de camp. Il envoya par mer jusqu'à 40 bateaux voguant à la rame, deux bâtiments français, deux caravelles, une de Gênes, l'autre de Catalogne, qui par hasard se trouvaient à Alger. Ces bâtiments étaient chargés d'une nombreuse artillerie, de munitions et de vivres.

C'est le 3 avril, qu'Hassan pacha, avec ses Turcs, fit le siège de Mers-el-Kebir, par terre et par mer. Bien qu'il canonna furieusement la place et livra plusieurs assauts il ne put jamais la prendre et y perdit beaucoup de Turcs. Le seigneur marquis, aujourd'hui Cortès, Don Martin de Cordoue, capitaine général d'Oran et de ses forts, défendit courageusement la place pendant deux mois et demi, jusqu'au moment où le prince Doria à la tête d'un grand nombre de galères vint d'Italie à son secours, avec Don Francisco de Mendoza, général des galères d'Espagne. Hassan pacha fut contraint de lever le siège et revenir à Alger après avoir essuyé de grandes pertes.

Son arrivée eut lieu le 24 juin. Les corsaires, et ils étaient nombreux, qui avaient pris part à cette campagne, revenaient mécontents parce qu'ils n'avaient pas réussi dans leur entreprise, mais aussi parce qu'ils avaient perdu leur été

à cause de la dite campagne contre Mers-el-Kebir, ce qui les avaient empêchés d'aller en course. La course est, en effet, la seule ressource qu'ils aient pour vivre, car s'ils restent seulement deux mois sans voler, ils meurent de faim : on ne sait comment le diable fait pour leur enlever en une heure ce qu'ils gagnent ou volent dans le courant d'une année !

Dès que nos corsaires furent arrivés à Alger, ils prirent leurs dispositions pour aller en course et partirent dans toutes les directions. Il arriva que deux de ces corsaires, qui montaient deux galiotes, l'une de dix-huit bancs de rameurs et l'autre de vingt-et-un, prirent près de l'île de Majorque, un brigantin monté par des chrétiens, dont le chef se nommait Jayme Pujol, intrépide marin majorquin, expert en navigation, connaissant parfaitement la côte de Berbérie et qui déjà avait causé de graves dommages aux Mores.

Quand les deux corsaires quittèrent Alger, on y racontait, ce qui fut reconnu faux dans la suite, qu'un renégat vénitien descendu dans l'île de Majorque pour piller, était tombé entre les mains des insulaires qui l'avaient brûlé dans la ville même de Majorque. Quelques jours après que cette nouvelle se fût répandue, ce renégat revint à Alger ; tout le monde le vit, même celui qui m'a rapporté ce fait, mais en ce moment, on tenait le fait pour certain et les Turcs et les renégats étaient outrés.

Aussi dès qu'ils eurent capturé le brigantin, résolurent-ils de venger la mort du renégat et de brûler dès leur retour à Alger, Pujol, qui était originaire de Majorque.

Jayme Pujol était le plus important des prisonniers, le chef du navire. Ce fut donc sur lui que tomba leur vengeance. Aussitôt arrivés à Alger, les corsaires rendirent compte de l'affaire au roi qui approuva leur projet, ils lui livrèrent leur captif qui fut gardé dans le bagne royal, où il devait être plus étroitement surveillé qu'ailleurs. Pujol fut donc attaché à une grosse chaîne et il lui fut expressément défendu d'approcher de la

porte sous aucun prétexte. Il demeura captif pendant plusieurs mois et l'on put croire que les renégats avaient renoncé à leur dessein, lorsque dans le courant du mois de mars 1564, quelques-uns d'entre eux en reparlèrent et poussèrent tellement l'affaire, qu'ils résolurent de ne plus différer et de brûler au plus vite le prisonnier.

Ce fut, comme je l'ai dit, vers le 2 mars, que plusieurs renégats se réunirent dans ce but, dans le palais du pacha et le supplièrent derechef, instamment, de leur permettre de mettre leur projet à exécution et ainsi de satisfaire à leur vengeance. Le roi ne se fit pas longtemps prier, car ces sortes de gens sont sans scrupules et éprouvent le plus grand plaisir à voir couler le sang chrétien. En outre le pacha tremblait encore au souvenir de ce que lui avaient fait ces mêmes renégats quelques années auparavant, quand ils l'avaient envoyé à Constantinople, aussi n'osait-il pas les mécontenter ; il leur dit donc d'agir à leur guise, de faire comme bon leur semblait. En conséquence, ces derniers prirent immédiatement leurs dispositions.

Or, il y avait parmi les captifs, dans le bague du roi, un père de l'ordre de N.-D. du Carmel, appelé frère. Garao, catalan, natif de la ville de Vic et âgé près de 60 ans.

Comme il se rendait quelques jours auparavant, sur une galère, de Barcelone à l'île et à la ville de Majorque, par ordre du provincial de Catalogne, en qualité de vicaire général de la dite île, il fut capturé avec deux religieux de son ordre, dont l'un était son neveu et se nommait Baptiste Ven et l'autre Paul Barcelo. Il y avait encore avec eux plusieurs serviteurs de l'évêque de Majorque qui apportaient des vêtements à ce prélat.

Comme le roi prélève le cinquième sur toutes les captures faites par les corsaires, soit en hommes, soit en objets, Hassan pacha, avait eu pour sa part le R. P. Fray Garao et il le tenait dans son bague avec ses captifs et ses esclaves.

Il advint qu'au moment où le roi permettait aux renégats de brûler vif Pujol, dans le but de leur être agréable, il ajouta : « Si votre vengeance n'est pas satisfaite sur celui-ci, prenez encore dans mon bague celui qui vous conviendra le mieux et brûlez-le aussi. »

Le roi ne parlait pas à des sourds ; les renégats baisèrent ses habits, car telle est leur coutume, et partirent sur-le-champ, décidant que, puisque le roi leur laissait le choix, de prendre le bon frère Garao ; car il leur semblait que plus le religieux était vénérable, plus grande serait l'offense qu'ils feraient aux chrétiens et plus éclatante serait leur vengeance.

Après avoir fait leur choix, ils revinrent vers le roi et ils lui demandèrent ce qu'il comptait faire du vieux catalan si voûté, le *papaz* des chrétiens, et s'il voulait bien consentir à ce qu'il fût brûlé avec Pujol. C'est ainsi qu'ils désignaient le père fray Garao que l'âge avait courbé ; ils l'appelaient *papaz* du nom qu'ils donnent aux prêtres chrétiens.

Le roi leur répondit avec la même aisance, qu'ils pouvaient agir à leur guise.

Les renégats commandèrent sur-le-champ qu'on charriât une grande quantité de bois sec à la Marine, lieu qu'ils désignèrent pour le glorieux et saint martyr des deux serviteurs du Christ, qui ignoraient encore le sort qui les attendait. Ils ordonnèrent qu'à l'extrémité du môle et près de la tour où se trouve la lanterne, on enfonçât dans deux grands trous deux fers de galères, c'est-à-dire deux ancres, les tiges dirigés vers le haut comme deux colonnes auxquelles on devait attacher les martyrs de Dieu, comme ils le firent en effet. Tout étant préparé, et ils n'y mirent pas grand temps, les renégats se rendirent au bague suivis d'une multitude de Turcs et de Mores ; ils appelèrent le père fray Garao sans lui dire autre chose que : « Viens ici ! ». L'un d'eux le prit par le bras et il fut mené au palais du roi pour que ce dernier le vit, car il ne le connaissait

pas et lui dirent : Voilà le papaz ! » Hassan leur répéta encore qu'ils pouvaient agir comme ils l'entendaient. Les renégats satisfaits laissèrent là, dans la cour, le père fray Garao et retournèrent au bague où ils appelèrent Jayme Pujol qui en ce moment prenait son repas avec d'autres chrétiens de ses amis et qui était loin de penser à la grâce insigne que N. S. voulait lui faire.

Il vint aussitôt, croyant qu'on l'appelait pour tailler quelque voile, car il était adroit en cela et les Turcs avaient souvent eu recours à lui pendant sa captivité. Sans rien ajouter, ils le prirent par le bras et le conduisirent au palais où se forma une foule composée de presque tous les renégats d'Alger, de Turcs et de Mores du pays, avides de voir et d'apprendre les nouvelles et qui étaient accourus pour voir un spectacle dont la nouvelle s'était rapidement répandue dans la ville. Au milieu d'eux se trouvaient les deux serviteurs de Dieu, comme deux agneaux entourés par des loups transportés de fureur et de rage, qui leur criaient s'ils savaient qu'on allait les brûler vifs, s'ils pensaient qu'on avait eu raison de brûler le renégat à Majorque et s'ils croyaient se trouver avec des gens qui ne savaient pas tirer vengeance des offenses. Ils les insultaient comme c'est d'ailleurs leur coutume. Les deux serviteurs de Dieu leur répondaient qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait leur dire.

Les renégats les insultèrent pendant plus de deux heures, et lorsqu'on vint les prévenir que tout était prêt pour le supplice, ils débarrassèrent Pujol de la chaîne qu'il avait au pied, l'emmenèrent avec Fray Garao, son compagnon, et se dirigèrent vers le môle. Il y avait là une multitude de Mores, de Baldis⁽¹⁾ et de Kabyles, surtout des enfants qui poussaient des cris étourdissants de la joie qu'ils éprouvaient à voir brûler des chrétiens.

(1) Habitants de la ville, citadins.

Au milieu de ce tumulte et d'une telle clameur, le courage des deux serfs du Christ, qu'on menait à la mort, fut extraordinaire : on ne remarqua en eux aucune défaillance ; au contraire, pendant le chemin, ils ne cessèrent de se recommander à Notre Seigneur avec la plus grande dévotion et à haute voix, de façon qu'ils étaient distinctement entendus par ceux qui étaient placés des deux côtés des rues. Le bon père Garao surtout, comme il était prêtre, récitait des psaumes et des prières en latin. Les renégats et les Turcs qui ne le comprenaient pas, se moquaient de lui et lui demandaient l'explication de ses paroles : « De quoi paries-tu, papaz ? Qui appelles-tu ? A qui parles-tu ? Tu te recommandes à Dieu ? Ne vois-tu pas qu'il ne t'entend pas ! Pourquoi l'appelles-tu ? »

Mais l'homme de Dieu ne cessait de prier et d'appeler le Seigneur avec grande dévotion, soit pendant la route, soit au milieu des tourments, jusqu'au moment où il rendit son âme à Dieu.

Les renégats et les Turcs étant arrivés à la Marine, à l'îlot qui se trouve à l'extrémité du môle, les deux victimes furent attachées, habillées telles qu'elles étaient, aux tiges des ancres ; le père fray Garao, le premier, par la ceinture, avec une corde de chanvre neuve et solide, les mains attachées par derrière à la tige même. Sur l'autre ancre qui se trouvait à douze pas de la première fut attaché Jayme Pujol, mais non point de la même façon, c'est-à-dire qu'ils attachèrent une corde à la tige de l'ancre et qu'à l'autre bout de cette corde longue de vingt palmes ils attachèrent Jayme, ce qui permettait à la victime de circuler sur un espace de douze palmes environ ; en outre ils lui lièrent solidement les mains par derrière.

Lorsqu'ils furent tous deux attachés à leur potence on les entourra de bois et de broussailles de façon à ce qu'ils fussent atteints par le feu, mais non immédiatement brûlés et qu'ils périssent ainsi à petit feu. En effet dès que le bois se fut allumé,

les flammes entourèrent les malheureux et les desséchaient sans les consumer. C'était vraiment un lamentable spectacle qu'on ne saurait se représenter. Non contents, les cruels renégats apportaient des cruches d'eau et arrosaient des pieds à la tête, les martyrs desséchés par le feu. Cette eau loin de les rafraîchir ajoutait à leur tourment, car aussitôt les bourreaux attisaient de nouveau le feu.

Plusieurs Turcs témoignaient cependant quelque compassion, mais les renégats, plus cruels que des tigres, se montraient empressés et joyeux, jusqu'au moment où le bon père Garao qui était vieux et maigre ne put plus supporter la souffrance et laissa retomber sa tête qu'il avait tenue haute jusque-là, le regard fixé vers le ciel, se recommandant à Dieu d'une voix forte et claire qu'entendaient les chrétiens qui de loin étaient témoins du supplice. Il expira donnant son âme bénie à son Dieu, son créateur et son rédempteur et tomba sur le côté. Les renégats amoncelèrent alors le bois autour de son corps et l'attisèrent de nouveau. Un peu plus, loin, le béni Jayme Pujol souffrit plus longtemps parce qu'il était plus jeune, plus fort, plus robuste. Comme il était environné de tous côtés de flammes ardentes qui lui brûlaient les entrailles, il se jetait d'un côté et d'autre par crainte de la mort, autant que la longueur de la corde avec laquelle il était attaché le lui permettait ; il tournait ainsi autour de l'ancre pour éviter le cercle de flammes, ce qui faisait pousser des cris de joie et des éclats de rire aux renégats qui exultaient de le voir souffrir et mourir d'une façon aussi barbare. Un des renégats eut pitié de lui, car à un moment donné les entrailles humaines devaient s'émouvoir, il prit une pierre et à l'insu de ses compagnons, il s'approcha de lui et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le fit tomber mort. Chacun s'arma alors d'une pierre et avec une fureur impétueuse ils lapidèrent leur victime, lui moulurent les membres et les os ; ils lui jetèrent une

si grande quantité de pierres que le corps en fut presque couvert. Cependant les renégats ne furent pas encore rassasiés. Après avoir mis les pierres de côté ils jetèrent sur le corps tout le bois enflammé afin de le réduire en cendre. C'est ce qui arriva car les cadavres des deux martyrs bénis du Christ brûlèrent toute la nuit et au matin il en resta peu de chose ; tout était réduit en cendre et en poussière. Plusieurs chrétiens avaient l'intention de ramasser ces restes et de les enterrer, mais ils n'osèrent le faire par crainte des Turcs et des renégats.

Ces cendres, ces ossements et certaines parties des deux corps qui avaient échappé au feu furent au bout de trois ou quatre jours répandus par toute la Marine, bien que l'on assure que quelques chrétiens en recueillirent une partie qu'ils ensevelirent hors de la porte Bab-el-Oued, dans le cimetière chrétien, mais on n'en est pas bien certain.

Le père Garao était âgé de près de 60 ans, il était tout blanc, de stature moyenne, maigre et un peu courbé par l'âge. Quelques personnes racontent (mais je n'affirme pas le fait) qu'au moment où il expira, on vit une colombe s'élever vers le ciel, du point même où il souffrit glorieusement la mort. Ceux qui rapportent ce fait sont encore nombreux aujourd'hui.

Le béni Jayme Pujol devait avoir 55 ans ; il était petit, fort sans être obèse, presque blanc de chevelure et bien proportionné de corps.

MORATO

L'année suivante, en 1565, Hassan Pacha étant toujours roi et gouverneur d'Alger, quelques-uns des chrétiens qui étaient captifs dans cette ville décidèrent de faire venir de l'île Majorque une barque ou un brigantin pour s'enfuir et gagner cette île ou tout autre pays chrétien.

Certains disent qu'un jeune homme d'origine génoise,

renégat, âgé de près de 20 ans et que l'on appelait Morato, fut un de ceux qui décidèrent là chose, ou qu'il fut un des promoteurs de l'affaire. Touché de la grâce de Dieu et reconnaissant son erreur, il désirait ardemment revenir à la foi de N.-S. Jésus-Christ. Dans ce but les captifs s'entendirent avec un Majorquin qui venait d'être racheté.

Ce Majorquin promit, pour l'amour de Dieu d'abord, pour faire une bonne œuvre, pour rendre service à un grand nombre de captifs ses amis et ses compatriotes ensuite, et enfin pour sa gloire et son profit, car il espérait tirer un grand avantage de cette affaire, promit, dis-je, que dès son arrivée à Majorque il armerait une barque ou un brigantin ou une frégate et viendrait les chercher au moment voulu. Il fit comme il avait promis et arriva dans les premiers jours de 1565 avec son bâtiment jusqu'auprès des roches qui bordent le rivage vers le couchant d'Alger et à deux tirs d'arquebuse de la ville.

Il descendit à terre vers le milieu de la nuit, entra dans un des jardins qui se trouvent dans ces parages et s'y cacha jusqu'au matin, tandis que le navire regagnait la haute mer afin de n'être pas vu de terre.

Dès qu'il fit jour et que les portes de la ville furent ouvertes, le bon Majorquin y entra sans être reconnu, se donnant l'air d'un captif qui revient du jardin de son patron. Il avertit ses compagnons de l'arrivée du bâtiment et leur recommanda de faire leur possible pour demeurer hors de la ville avant la fermeture des portes, et de se rendre aux roches pour s'embarquer pendant la nuit.

Cet avis fut bientôt connu de tous et vers la tombée de la nuit les chrétiens commencèrent à sortir les uns après les autres de la ville comme s'ils allaient travailler aux jardins. Mais il arriva, par une malice du démon, qu'un des Turcs chargé de la garde vit sortir un chrétien par la porte Bab-el-Oued. Soit que le chrétien portât quelques habillements ou

bien qu'il ne sut soutenir le regard du Turc, il se troubla. Le Turc remarquant son hésitation lui demanda où il allait et ajouta en l'arrêtant : « Tu veux t'enfuir, chien ! »

Le chrétien ne trouvant rien à répondre, le Turc et ses compagnons furent confirmés dans leur soupçon, ils le menèrent donc au roi qui le pressa de questions et le menaça de le faire périr sous le bâton s'il ne lui disait pas la vérité.

Le pauvre chrétien, tremblant de frayeur, dévoila alors le complot et alla jusqu'à nommer la plupart de ceux qui en faisaient partie et il indiqua comment ils devaient s'embarquer et donna le mot d'ordre qui devait être échangé avec ceux qui montaient le bâtiment.

Le roi commanda de rechercher de suite et de s'emparer de tous les chrétiens qui faisaient partie du complot et de rechercher surtout avec le plus grand soin le jeune renégat génois et dès qu'il serait pris de l'enfermer, sous bonne garde, dans la prison publique de la ville, ce qui fut exécuté immédiatement. Un grand nombre de chrétiens ayant appris l'arrestation et la comparution devant le roi de celui dont nous venons de parler, craignant que tout fût découvert, se cachèrent.

Le renégat fut jeté en prison. On lui mit de gros fers aux pieds. En outre, le roi commanda qu'on préparât sur-le-champ deux brigantins montés de Mores et de Turcs armés jusqu'aux dents et de les envoyer à la recherche de la barque qui devait emmener les chrétiens.

Dès qu'il fut nuit close, au moment où la barque devait accoster, le roi envoya 15 ou 20 Turcs habillés comme des chrétiens et portant leurs armes cachées sous leurs vêtements ; il leur commanda d'amener le chrétien qui avait découvert le complot pour qu'il échangeât le mot d'ordre avec les gens de la barque, afin que ces derniers, pleins de confiance, arrivassent à terre, car à ce moment, pensait-il, les deux brigantins armés auraient eu le temps d'arriver, ils devaient alors tomber sur la

barque ou bien lui fermer la route et la capturer avec ceux qui la montaient. Sur ces recommandations les Turcs habillés à la chrétienne partirent, précédés par le chrétien qui leur servait de guide, et arrivèrent bientôt à l'endroit où se trouvait le bâtiment qui s'était tenu un peu au large et qui tout en veillant attendait les chrétiens.

Les Turcs commandèrent à leur prisonnier d'appeler les gens de la barque et de les faire accoster. En effet, ceux qui montaient la barque répondirent à l'appel qui leur était fait et demandèrent le mot d'ordre qui était : *Saint-Pierre*, mais entendant que le chrétien répondait *Saint-Pierre et Saint-Paul* ils conçurent des soupçons, puisque, comme nous venons de le dire, le mot d'ordre était *Saint-Pierre* seulement, ils craignirent quelque piège et ne voulurent point s'approcher de terre.

Cependant les Turcs étaient dans l'indécision et ils brûlaient de brusquer l'affaire sans plus tarder, aussi se jetèrent-ils à la nage sans prendre le temps de se dévêtir dans l'espoir de s'emparer de la barque.

A cette vue, les marins se mirent à crier : « Frères, frères, allons, fuyons ! Ce sont des Turcs. Nous sommes découverts. Partons, partons. En mer, en mer ! » et ils s'éloignèrent à force de rames à une assez grande distance de la côte.

Pendant qu'ils voguaient pour s'éloigner de la terre, les deux brigantins envoyés par le roi se trouvaient non loin d'eux, mais bien qu'il fit nuit noire, ceux de la barque les reconnurent, ce qui les confirma dans la pensée que le complot était découvert et que l'on se dirigeait sans perte de temps sur eux pour les capturer. En face du péril qui les menaçait, ils s'encouragèrent mutuellement à voguer avec une nouvelle ardeur pour échapper. Ils voguèrent si bien, que malgré l'acharnement que les deux brigantins mirent à leur donner la chasse pendant plus de 50 milles, ils purent leur échapper et se réfugier à Majorque.

Le roi fut très mécontent quand il apprit que les Turcs qui étaient sortis par terre étaient revenus sans avoir réussi dans leur entreprise, pas plus d'ailleurs que les deux brigantins qui rentrèrent dans le port le lendemain matin. Pour assouvir sa rage et sa colère, il fit donner la bastonnade à plusieurs des chrétiens qui avaient été arrêtés pendant la nuit précédente et qui faisaient partie du complot, quelques-uns faillirent en mourir. Mais celui qui fut le plus l'objet de sa fureur et de sa cruauté fut le brave jeune homme, le renégat génois.

Il ordonna que dès le lendemain et sans examiner autrement sa situation et pour le seul motif qu'il avait tenté de s'enfuir en pays chrétien pour abjurer l'islamisme, qu'on le fit sortir de la prison et qu'après l'avoir conduit hors de la ville, à la campagne, il y fût lapidé vivant.

Il n'eut pas plus tôt donné cet ordre que deux ou trois chaouchs (ce sont des portiers ou plutôt des êtres dégoûtants employés à toutes sortes de choses par le roi) se rendirent à la prison accompagnés de Turcs et de Mores. Après avoir fait venir le jeune homme, ils procédèrent à son interrogatoire et lui demandèrent si réellement il avait eu l'intention de se rendre en pays chrétien dans la barque. — Il répondit franchement et hardiment que c'était vrai et qu'il n'avait pas à nier. — Les Turcs répliquèrent : Tu es donc chrétien ? Le bienheureux jeune homme répondit : Je le suis, et c'est contre ma volonté que l'on m'a fait musulman. Je désire vivre et mourir dans la religion de mes pères.

A ces mots, les Turcs et les Mores l'accablèrent d'injures comme c'est leur habitude ; ils le traitèrent de chien, de juif, de cornard et d'autres choses encore. Ils lui enlevèrent les fers qu'il avait aux pieds, le dépouillèrent presque entièrement ne lui laissant que de pauvres caleçons de toile, et lui attachèrent les mains au dos. Ils le firent sortir de la prison et se dirigèrent vers la porte Bab-el-Oued.

Pendant le trajet, ils lui firent mille affronts, ils l'accablèrent d'insultes. De tous côtés accoururent un grand nombre de renégats, des Turcs et des Maures qui criaient : « Que l'on tue le coquin qui voulait s'enfuir pour se faire chrétien ! » Ces mauvais traitements, ni la pensée qu'on le conduisait à la mort n'émurent ni n'épouvantèrent le jeune homme, dans le cœur duquel Dieu avait fixé sa demeure. Il traversa les rues appelant le Seigneur, se recommandant à lui avec ferveur, comme me l'ont rapporté ceux qui l'ont vu. Ils arrivèrent enfin à la plage sablonneuse qui s'étend au dehors de la porte Bab-el-Oued, vers le couchant, tout près du cimetière où l'on enterre les chrétiens et se mirent à creuser un trou dans le sable et y enterrèrent le chevalier du Christ jusqu'à la ceinture, puis dix ou douze cavaliers turcs commencèrent à lui décocher des flèches avec la plus grande cruauté. Il en reçut tant qu'il ressemblait à un nouveau St-Sébastien et que le sang coulait en abondance de sa poitrine et de tout son corps béni. Deux des coups de flèches furent en particulier plus terribles que les autres : l'un l'avait atteint en pleine bouche, lui avait brisé les dents et s'était enfoncée dans sa gorge ; une autre s'était enfoncée dans un de ses yeux d'où coula un flot de sang. Ce coup fut si terrible que le martyr de Dieu demeura inanimé. Alors les Turcs et les Mores qui, voyaient avec plaisir comment portaient les coups de flèches, craignant qu'il ne mourût sans qu'ils eussent pris part au supplice, s'armèrent de pierres et le lapidèrent avec rage, de sorte que, non seulement il expira après quelques jets de pierres, mais que ses membres furent moulus, sa tête brisée et qu'il fut presque complètement couvert par la quantité de pierres qu'on lui jeta.

On vit le pauvre martyr de Dieu lever souvent les yeux au ciel pendant qu'on lui décochait les flèches ; il se recommandait au Seigneur, il l'appelait avec une grande dévotion et reçut la mort comme un vaillant et courageux martyr du

Christ avec courage et constance. Son corps demeura tout le jour (ce devait être le 15 mars à 4 heures de l'après-midi) jusqu'à la nuit sur la plage, dans le sable et sous un monceau de pierres. Quand la nuit fut close, quelques pieux chrétiens l'enlevèrent sans qu'on s'en aperçut et l'inhumèrent dans leur cimetière qui je l'ai déjà dit, était près de là.

Ce jeune homme, béni de Dieu, avait près de 20 ans, il était de taille moyenne, svelte, le teint blanc et rosé, un léger duvet lui couvrait les joues.

JEAN GASCON

En 1567, Mohamed Pacha était roi d'Alger. C'était le fils de Salah Pacha qui avait été roi de la même ville et qui enleva Bougie aux chrétiens. Ce Mohamed Pacha est celui qui en 1571 fut fait prisonnier quand le seigneur Don Juan d'Autriche avec la *Ligue*⁽¹⁾ détruisit complètement la flotte turque. Il fut conduit à Rome avec les enfants du Pacha, prisonniers également et fut avec ces derniers et d'autres échangé contre le seigneur Grabris Cervellon et d'autres chevaliers qui se trouvaient au pouvoir des Turcs.

Or dans l'année de 1567 vivait avec sa femme et ses enfants à Garaou, localité qui se trouve sur le littoral de la ville de Valence, un intrépide marin, d'un courage éprouvé, qui se nommait Jean Gascon. Désirant servir Dieu et sa Majesté, acquérir honneur et gloire, il se rendit à la cour d'Espagne et sollicita de sa Majesté les moyens nécessaires pour accomplir un acte de

(1) Le 7 octobre 1571, 250 navires, commandés par. André Doria, Antoine Colonna, Barberigo et Veniero, sous les ordres de Don Juan d'Autriche, détruisirent dans les eaux de Lépante (Naupacte) la flotte ottomane qui ne se releva jamais de ce désastre. L'escadre chrétienne avait été équipée par une ligue formée du pape Pie V, de l'Espagne et de Venise.

courage. Il offrait de se rendre à Alger, de pénétrer dans le port et d'y brûler tous les navires qui s'y trouveraient. Le courage de Jean Gascon et son projet plurent au roi et l'affaire ayant bien été examinée par les seigneurs du Conseil de la guerre, ils l'envoyèrent avec des lettres au vice-roi de Valence afin qu'il lui fit armer les bâtiments qu'il lui désignerait comme nécessaires pour son entreprise, et pour l'encourager et lui plaire, non seulement Sa Majesté l'honora de présents, mais encore elle lui promit de tenir grand compte de son service dans l'avenir.

Jean Gascon vint donc à Valence où il présenta ses lettres patentes. Sur-le-champ, le vice-roi fit armer deux brigantins et y fit placer tout ce qui était nécessaire. Un de ces brigantins était de quatorze bancs de rames et l'autre de quinze. Ils reçurent d'excellents rameurs, de vaillants soldats que Jean Gascon choisit pour cette entreprise et quittèrent la plage de Valence dans les premiers jours d'octobre de la dite année, car Jean Gascon pensait que comme on entrait en hiver les corsaires seraient rassemblés à Alger. Le temps étant beau et la traversée de Valence à Alger n'étant que de 250 milles, Jean Gascon arriva au bout de trois ou quatre jours avec ses brigantins en vue d'Alger, mais-il demeura au large, à une distance suffisante pour voir la terre, mais pour ne pas être vu lui-même.

Vers le milieu de la nuit, il lui sembla que c'était le moment convenable de mettre son projet à exécution, car les Turcs et les Mores devaient être moins vigilants. Il tourna donc les proues des brigantins vers Alger et sans être aperçu il entra courageusement dans le port, de telle façon qu'il vint accoster les galiotes et d'autres bâtiments turcs qui étaient amarrés au quai et désarmés. Chacun était prévenu de ce qu'il devait faire et de quelle façon il devait s'y prendre.

Jean Gascon avait commandé à ses compagnons de mettre le feu à tous les bâtiments et dans ce but ils avaient

apporté une grande quantité de pots à feu tout préparés, ainsi que d'autres matières propres à allumer l'incendie. Pour lui, sautant immédiatement à terre, il devait se diriger rapidement vers le bastion de la ville. C'est par là que l'on descend à la Marine et sur le quai ; comme témoignage de son exploit et de sa vaillance, il devait planter son poignard. Il s'exposait à de grands dangers, car les Turcs ont coutume de monter continuellement la garde, tant sur le môle par où il devait passer, que sur le bastion et à la porte où il prétendait arriver et y laisser son souvenir.

Après avoir donné ses ordres, Jean Gascon sauta à terre et marcha courageusement vers le bastion. frappa la porte par trois fois avec son poignard et finit par l'y clouer.

Pendant ce temps les compagnons jetaient avec rapidité beaucoup de pots à feu enflammés pleins de poudre et d'autres matières inflammables dans les galiotes des corsaires et ils firent tout leur possible pour les brûler toutes. Mais le malheur voulut que le feu ne prit pas. Voyant cela, plusieurs des chrétiens qui étaient venus sur les brigantins, sautèrent dans les galères pour mieux les incendier.

Pendant qu'ils se livraient à cette occupation, les gardiens du môle et du bastion et quelques Mores qui dormaient dans des bateaux, avaient reconnu les chrétiens et deviné ce qu'ils se proposaient de faire. Ils s'appelèrent donc les uns les autres et jetèrent l'alarme dans la ville, d'où il s'éleva une grande clameur et un grand tumulte.

Pendant ce temps, Jean Gascon revenait de la porte du bastion ; il entendit les cris et le tumulte. Arrivé auprès de ses compagnons il les pressa de mettre le feu, mais jamais l'incendie ne voulut se déclarer. Alors il revint sur ses pas et attaqua à coups d'épée les gardiens du môle qui poussaient des cris, il en tua un et s'embarqua enfin sur un brigantin, quand il vit que de tous côtés les Turcs accouraient et que quelque peine

qu'on se donnât il n'était pas possible d'incendier les bateaux. Il commanda de prendre la mer, non sans avoir fait embarquer trois chrétiens qui se trouvaient là par hasard et qui étaient chargés par leurs maîtres de coucher dans les galiotes dont ils avaient la garde. Jean Gascon et ses compagnons gagnèrent la haute mer en toute hâte. Après avoir navigué pendant soixante milles environ, et que Gascon pensa être à l'abri de toute poursuite, il réfléchit qu'avec du courage et de la ténacité, il pouvait renouveler son entreprise.

Mais le roi avait, pendant la nuit, été informé de l'entrée des bâtiments chrétiens dans le port, des efforts inutiles qu'ils avaient tentés pour incendier les galiotes, de la mort de l'un des gardiens et du départ précipité des Espagnols. Il fit venir sur-le-champ quatre corsaires, leur commanda d'armer de suite leurs galiotes, de partir en se dirigeant chacun d'un côté différent, de faire force de voiles et de rames et de ne pas revenir sans ramener l'un des deux brigantins.

Les raïs partirent ; l'un pris la direction du levant, l'autre se dirigea vers la Trémontane de Grecco que nous appelons N.-E., un autre vers la Trémontane ou Nord et le dernier fila vers le couchant. Comme leurs bateaux avaient un grand nombre de rameurs et qu'ils brûlaient du désir de joindre les chrétiens, ils naviguaient avec rapidité. Le raïs qui avait pris la direction de la Trémontane, qui est la route de Valence, était Dali le boiteux, renégat grec ; il découvrit les deux brigantins avant le milieu du jour. Les Espagnols l'avaient également aperçu, et se doutant du motif de sa présence, ils prirent la fuite. Les Turcs leur donnèrent la chasse pendant plus de 80 milles. Enfin, comme la galiote filait comme un poisson et que sa marche était plus rapide que celle des brigantins, ils atteignirent celle qui était le plus en arrière et qui précisément était montée par Jean Gascon. Ils l'atteignirent et grâce à la force de leur navire et au nombre des leurs qui le montaient il leur

fut facile de la prendre. Tous les chrétiens furent faits prisonniers, et peu d'entre eux furent blessés dans l'action.

Pendant ce temps l'autre brigantin put s'éloigner et se sauver.

Les Turcs furent très contents de leur prise, mais ils furent bien plus satisfaits quand ils apprirent de la bouche de leurs prisonniers que Jean Gascon, le chef de l'entreprise, se trouvait parmi les prisonniers. Ils mirent de suite le cap sur Alger.

Dès qu'ils furent arrivés ils présentèrent leurs prisonniers et Jean Gascon au roi qui les attendait avec la plus grande impatience. Ce fut dans la matinée du 14 octobre que cette présentation eut lieu. Le roi voulant donner un éclatant exemple et remplir les chrétiens de terreur ordonna, sans plus attendre, qu'on prit le chef de l'entreprise et au point même où il était débarqué qu'on élevât une potence au sommet de laquelle il devait être accroché par le talon gauche, et qu'on l'y laissât jusqu'à ce que la souffrance amenât la mort.

Heureux de la sentence et de la décision du roi, les Turcs, pour aggraver l'affaire, ajoutèrent que non seulement Jean Gascon avait voulu brûler les navires, mais qu'il avait poussé la hardiesse jusqu'à planter son poignard dans la porte, comme en effet on l'avait trouvé le lendemain. Ils avaient appris de la bouche d'autres prisonniers capturés sur le brigantin que Jean Gascon était l'auteur de ce trait de courage.

Les Turcs, exécuteurs de l'ordre du roi, s'emparèrent de Jean Gascon et le conduisirent à la Marine et le pendirent au moyen d'un grand crochet aigu au sommet de la potence qui était déjà préparée, et pour plus d'affront, un Turc suspendit au même crochet la patente du, roi d'Espagne, autorisant l'entreprise. Cette patente avait été trouvée par ce Turc lors du pillage du brigantin que montait Jean Gascon ; elle portait autorisation de l'expédition et recommandait aux vice-rois de Valence, de

Majorque et à toute personne, qu'en quelque lieu qu'il débarquât, qu'il fût aidé dans son entreprise et qu'on lui donnât tout ce qui lui serait nécessaire.

Les Turcs et les Mores se moquaient de ce document et le tournaient en dérision. Quant à Jean Gascon, il subissait avec courage ce Supplice mortel. Des chrétiens et des renégats qui se trouvaient présents m'ont certifié que pendant tout le temps qu'il demeura pendu, il se recommanda avec dévotion à N. S. et il appela à diverses reprises sa très sainte Mère pour qu'elle le soutînt et le secourût dans ce supplice. Il resta ainsi Pendant une heure environ, mais plusieurs rais et corsaires ayant appris de quelle façon le roi le faisait mettre à mort, trouvèrent le procédé mauvais et après s'être consultés, décidèrent d'aller trouver le roi et de faire tous leurs efforts pour faire révoquer la sentence.

Entre autres raisons, qu'ils exposèrent, la plus sérieuse était celle-ci, qu'il est d'usage entre gens de guerre de faire tout le mal possible à ses ennemis ; de brûler leurs navires, sans que pour cela ils encourussent une peine ou une punition extraordinaire, à moins qu'ils ne se fussent rendus coupables de quelque méfait ; qu'eux-mêmes agissaient ainsi brûlant et détruisant les bâtiments chrétiens et qu'il convenait de ne pas donner aux Chrétiens motif à représailles, pour le cas où des Barbaresques tomberaient entre leurs mains. Celui qui insista le plus et prit l'affaire le plus à cœur, fut Dali, le boiteux, renégat grec qui avait capturé Jean Gascon. Le roi commanda, bien malgré lui, que l'on descendît la victime de la potence et qu'il fût ramené à son bague où les pauvres chrétiens s'efforcèrent de le consoler, surtout l'honorable Contreras qui mit tout Son soin à le guérir. C'était un habile chirurgien espagnol qui avait été pris avec d'autres gentilshommes au service de Don Martin de Cordoue, actuellement Marquis de Cortés et qui demeurait avec eux en otage jusqu'au moment où

ce seigneur enverrait ce qu'il devait encore pour compléter leur rachat.

Jean Gascon se voyant dans le bague, louait Dieu et le remerciait de l'avoir délivré d'un supplice si atroce et si peu-mérité. Les autres chrétiens se réjouissaient également avec lui, ainsi que ses compagnons et ses amis qui vinrent le voir. Mais Dieu voulut que cette joie fût de courte durée, car deux jours après, certains Mores qui s'étaient enfuis de Valence, d'Aragon, d'Andalousie et d'autres provinces (et il y en a un grand nombre à Alger et dans d'autres localités de l'Algérie qui sont venus s'y fixer pour suivre la loi de Mahomet) virent avec regret le bien qui arrivait à Jean Gascon, par haine qu'ils ont pour tous les chrétiens et surtout pour ceux d'Espagne. Ils se rendirent donc auprès du roi et lui affirmèrent que les chrétiens disaient publiquement qu'il avait fait enlever le coupable du ganche par crainte du roi d'Espagne qu'une pareille chose ne devait pas être soufferte car il y allait de la réputation d'un roi et d'un seigneur de son importance.

Le roi fut très irrité de ces propos prêtés aux chrétiens ; les Morisques s'apercevant de l'effet produit par leurs discours insistèrent davantage et firent tant, qu'il dut commander d'accrocher de nouveau le prisonnier à la potence.

A peine cet ordre était-il donné, que sur-le-champ, à l'instigation des Tagarins, qui ne voulaient pas laisser l'affaire traîner dans la crainte que, comme cela avait eu lieu, les corsaires ne vinssent parler au roi et ne le fissent revenir sur sa détermination, les chaouchs ou ministres du roi, au nombre de quatre environ, allèrent tout droit chercher Jean Gascon, pendant que deux autres prirent le chemin de la Marine et, plantèrent de suite la potence à l'endroit même où s'élève la tour de la lanterne, sur l'îlot qui est à l'entrée du port.

Ceux qui s'étaient rendus au bague amenèrent bientôt Jean Gascon et précipitamment, avant que la nouvelle ait eu

le temps de se répandre, ils le menèrent à la Marine. Mais ils ne l'accrochèrent pas comme la première fois par le talon gauche, ils lui attachèrent autour de la ceinture une corde qui passait par une poulie fixée au sommet de la potence (nous avons déjà décrit ce genre de supplice et expliqué en quoi il consistait)⁽¹⁾, ils l'élevèrent le plus haut qu'ils purent et le laissèrent retomber subitement, comme ils avaient coutume de le faire, sur le ganche enfoncé en bas, la pointe retournée en l'air ; il fut horriblement transpercé de part en part dans la région du ventre.

Cette blessure étant mortelle, il ne prononça pas un mot, ne poussa pas un gémissement comme il arrive à d'autres, mais il demeura évanoui et rendit peu après son âme à Dieu, son créateur, pour l'amour duquel il avait supporté le supplice avec résignation et courage.

Les raïs furent très peinés en apprenant ce qui venait d'arriver et ils déclarèrent nettement qu'une pareille action était injuste et hors de raison. Mais le roi était tellement outré de ce que les Tagarins lui avaient rapporté et il était tellement persuadé de la véracité de leur récit, que non content de l'exécution de la sentence, il défendit, sous les peines les plus sévères, à tout chrétien ou tout More, d'avoir la hardiesse de descendre le cadavre, qui demeurait suspendu au ganche, et de l'ensevelir, comme cela se faisait pour les autres. Mais il voulut qu'il restât exposé jusqu'à ce qu'il fût dévoré par les oiseaux de proie ou qu'il tombât en morceaux.

C'est pour cela que le cadavre demeura suspendu à la potence pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'il fût consommé et défait. Alors, un jour, quelques chrétiens rassemblèrent les restes et les ensevelirent hors de la porte Bab-el-Oued, dans le cimetière des chrétiens.

Au moment de sa mort, Jean Gascon paraissait âgé environ trente-huit ans, il était de haute stature et bien propor-

(1) Voir page 230 : Supplice de Martin Forniel.

tionné, son teint était plutôt blanc que brun, il portait toute la barbe qui était noire et épaisse ; il était d'un embonpoint raisonnable.

JEAN DE MOLINA

Dans l'année suivante, le 20 août 1568, le même Mahamet bacha étant roi d'Alger, une frégate sortit de Cherchell, localité située sur le littoral, vers le couchant, à environ 60 milles d'Alger et se dirigea vers l'Espagne pour piller. Les Mores qui la montaient étaient presque tous de ceux qui s'étaient enfuis d'Espagne et qui forment la majeure partie de la population de Cherchell. Les Mores de la frégate capturèrent sur la plage d'Almería un honorable chrétien qui était marié et domicilié à Almería même et qui faisait partie de la troupe chargé de la défense de la ville ; il se nommait Jean Molina. Comme les corsaires avaient déjà capturé d'autres chrétiens sur le même rivage, il leur sembla qu'après cette dernière prise, il y en avait assez et reprenant la route de Berbérie ils arrivèrent au port de Cherchell vers le second jour.

Dès qu'un navire revient de course et qu'il fait escale quelque part, les habitants ont l'habitude d'accourir, les uns pour vendre des rafraîchissements, d'autres pour acheter des habillements ; d'autres, enfin, en simples curieux, viennent examiner les objets et les captifs. Quelques-uns de ces Morisques qui s'étaient fixés à Cherchell accoururent et s'informèrent du lieu d'origine des captifs. Dès qu'ils apprirent qu'ils étaient espagnols et que Jean de Molina était d'Almería, deux d'entre eux s'approchèrent de lui et lui demandèrent s'il pouvait leur donner des nouvelles d'un de leurs parents qui, trois ans auparavant avait été pris près d'Almería. Ils donnèrent le signalement du More et de quelle façon il avait été capturé. Ce musulman

servait d'espion à d'autres Mores et à des Turcs qui montaient une frégate ou brigantin qui venait pour piller sur les côtes d'Espagne, car ce More, étant né dans le royaume et dans la ville de Grenade, connaissait parfaitement cette côte. Il était débarqué avec 10 ou 12 Mores et Turcs au cap de Gata, qui est à 11 milles d'Almería, et avait guidé ses coreligionnaires par certains passages peu fréquentés d'où ils pouvaient sans danger capturer les passants. Ayant été découverts et attaqués par des soldats qui étaient sortis d'Almería, parmi lesquels se trouvait Jean de Molina, ils furent tous pris, à l'exception de deux qui se réfugièrent sur le brigantin. Jean de Molina, écoutant les questions des Mores et les signes de reconnaissance se rapportant à leur parent, se souvint du fait, et tout simplement, sans réfléchir ; il répondit qu'il le connaissait très bien, car il se trouvait parmi les soldats qui l'avaient capturé. Les Mores, désirant en savoir plus long, lui demandèrent ce, que l'on avait fait de ce More, s'il était vivant, où il se trouvait. Le captif répondit avec la même franchise ou imprudence ce que je vais vous raconter.

Ce More, ayant été pris, fut conduit avec les autres à Almeria et reconnu par des chrétiens et par des Morisques avec lesquels le More avait vécu près de six ans avant son départ pour la Berbérie. Le corrégidor, prévenu, le fit comparaître devant lui, puis il le fit garder étroitement dans la prison parce qu'il avait appris qu'avant de s'enfuir en Berbérie, ce More avait été marié à Grenade, qu'il avait des enfants, et qu'une nuit il avait tué sa femme, sans aucun motif, puis il s'était enfui, cachant soigneusement son départ. Le magistrat dirigea quelques jours après le fugitif sur Grenade dont il avertit l'autorité royale de ce qu'il avait appris et entendu.

Dès que le More fut arrivé dans cette ville, comme son crime y était connu et que sa femme y avait des parents et des alliés qui demandèrent justice, il fut peu de temps après

condamné à être *garroté*, bien qu'il méritât une autre mort comme apostat, guide et espion de corsaires.

Jean de Molina raconta tout simplement cela aux Mores sans penser au mal qui pouvait en résulter pour lui. A ce récit les Mores, furent frappés au cœur, et loin d'attribuer la mort de leur parent à la faute qu'il avait, commise, en tuant iniquement sa femme, mais interprétant tout faussement, ils accusèrent, les chrétiens de l'avoir fait mettre à mort parce qu'il avait fui en Berbérie et s'était fait musulman.

Ils s'enflammèrent de colère et d'une rage terrible avec le désir violent de venger cette mort. Dissimulant toutefois pour le moment leur sentiment, ils retournèrent chez eux, et réunissant d'autres parents et des amis, ils leur firent part de tout ce que Jean de Molina leur avait appris. Ils tombèrent tous d'accord qu'en tout cas ils devaient examiner de quelle façon ils devaient tirer vengeance de la mort de leur parent et ami, et comme Jean Molina avait fait savoir qu'il avait participé à la capture, il leur sembla qu'il convenait de lui en faire assumer la responsabilité et de le faire servir à leur vengeance. Sur cette décision, ils résolurent aussi de se cotiser tous, pour l'acheter au Raïs et aux Mores qui l'avaient amené, ce qu'ils promirent de faire tous avec plaisir.

Après être rentrée dans le port et y être restée pendant dix ou douze heures, la frégate prit le chemin d'Alger pour y aller vendre sa prise et les chrétiens qu'elle amenait. Car, Alger étant une ville populeuse, dans laquelle il y a une grande quantité de marchands, de Turcs, de Mores qui y habitent sans compter tous ceux qui y, viennent de toutes les parties du territoire, tous les brigantins et les navires des corsaires ont l'habitude de venir y vendre leurs prises dont ils tirent plus de profit et de satisfaction.

Le brigantin étant donc parti, les deux Mores dont nous avons parlé ne tardèrent pas à se rendre à Alger, par terre. Dès

qu'ils furent arrivés, ils communiquèrent leur mauvais dessein à d'autres Mores enfuis d'Espagne et il y en a beaucoup à Alger. Ces Mores sont de mortels ennemis des chrétiens, surtout des Espagnols, ils approuvèrent donc leur plan et s'offrirent à les aider en tout.

Et, pour ne pas laisser languir la chose, ils s'abouchèrent avec le Raïs du brigantin et ses compagnons, leur promettant trois cent soixante-cinq doublons, ce qui fait cent cinquante écus, pour Jean de Molina. Le Raïs en fut content et après avoir versé la somme, ils emmenèrent le chrétien et l'enfermèrent dans la maison d'un Tagarin de leurs amis. Après avoir mis au pied du captif une grosse chaîne ils empêchèrent qu'il communiquât avec aucun chrétien.

Ceci fait, un autre jour dix ou douze des principaux Tagarins⁽¹⁾ se joignirent aux deux Mores de Cherchell et allèrent trouver le roi, qui comme nous l'avons déjà dit, était Mahamet Pacha. Ils lui racontèrent ce qui était arrivé, mais tournèrent la chose de la façon suivante : « Les Morisques d'Espagne sont si tyranniquement maltraités par le roi de ce pays, que non seulement il les oblige à embrasser le christianisme, mais encore si l'un d'eux désirait, pour sa sécurité, passer en Berbérie, il était cruellement mis à mort si on réussissait à le

(1) Lors de l'expulsion en masse des Morisques d'Espagne, en 1609, sous Philippe II, près d'un million de bannis affluèrent sur les rivages de la Berbérie et repeuplèrent les villes du littoral à peu près désertées depuis l'invasion musulmane. Cette population aigrie par le malheur et les persécutions avait une haine féroce pour tout ce qui était chrétien, surtout pour les Espagnols. Il y avait parmi eux de valeureux guerriers, d'intrépides marins qui se faisaient un jeu de saccager les côtes et les îles d'Espagne et d'Italie, aussi les Turcs les accueillirent-ils comme de précieux auxiliaires ; toutefois jaloux de leurs prérogatives et de leur suprématie, ils ne leur permirent pas d'habiter dans l'enceinte d'Alger et autorisèrent quelques familles à se fixer près de la Casba, au lieu dit « Le Tagarin », nom qui leur est resté et sous lequel Haëdo désigné les Morisques d'Alger. (Note du traducteur).

prendre, ainsi que cela est arrivé, il y a quelques jours, à un de leurs parents qui était venu d'Espagne et qu'ils avaient capturé ; il avait été cruellement mis à mort à Grenade, afin que d'autres n'eussent l'intention d'en faire autant. »

Ils surent présenter la chose de telle façon, sous de telles couleurs, qu'ils ébranlèrent le roi qui témoigna par son indignation l'horreur que lui causait cette action. Les Tagarins le voyant dans cet état de surexcitation ajoutèrent encore qu'il importait que Son Altesse sût qu'une frégate, revenue de course, avait amené un chrétien espagnol qui avait avoué avoir contribué à la capture de leur parent et que s'il ne s'était pas trouvé là, le More n'aurait pas été mis à mort par les chrétiens. Qu'il était avéré que ce captif seul était responsable et que par conséquent, ils suppliaient instamment pour l'honneur de Mahomet, et par respect pour Dieu et pour leur foi, de permettre de leur livrer ce chrétien pour être brûlé vif, comme il le méritait, et pour épouvanter les chrétiens et venger la mort de leur parent.

Le roi ne se fit pas prier longtemps. Il leur accorda, au contraire, bien facilement ce qu'ils demandaient. Ces Mores satisfaits retournèrent chez eux avec leurs amis. Comme ils considéraient de brûler vif ou de mettre à mort de la façon la plus cruelle un chrétien comme un acte particulièrement agréable à Dieu, ils décidèrent qu'il convenait qu'un grand nombre de musulmans participât à cette œuvre pieuse et sainte et, tout en sauvegardant en même temps leur intérêt particulier auquel ils sont fort attachés, ils inventèrent une cruauté inconnue jusqu'alors. Le vendredi étant pour eux jour de fête, comme le dimanche pour nous et le samedi pour les juifs, ils fixèrent l'exécution de Jean de Molina au vendredi de la semaine suivante.

Le jour dit, ils tirèrent le captif de l'endroit, où il était enchaîné, lui attachèrent les mains par derrière, le bâillonnèrent et se mirent en marche précédés de trois, ou quatre Mores

qui portaient chacun un plat ; derrière eux marchaient d'autres Mores qui entouraient Molina.

Ils menèrent leur victime devant les portes des mosquées, aux heures de, la prière ou sala, et par les rues et lieux fréquentés de, la ville, demandant l'aumône en disant : Donnez-nous de quoi, racheter ce chien de chrétien, car nous voulons le brûler vif », et pour émouvoir les gens, ils leur racontaient l'affaire et affirmaient ce chrétien avait fait cruellement tuer un More qui, d'Espagne, était venu, en Berbérie pour servir Dieu. Et afin que Jean de Molina ne pût répondre et ne pût raconter la vérité et témoigner de son innocence, les traites, rusés, lui avaient mis un bâillon sur la bouche. Que celui qui écoute ce récit, considère quel tourment cruel pote un cœur humain, de se voir, bien qu'innocent, traîne de la sorte et imposé un pareil supplice ; quel courage, quelle énergie pour endurer pendant plusieurs jours le spectacle de la mort qui l'attendait et d'entendre que l'on demandait l'aumône pour le racheter et pour payer le bois qui devait le brûler ! Que dirai-je des affronts, des injures, des insultes des Mores, des pincements, des soufflets, coups, de poing, coups de pied, des poussées qu'on lui donnait ? Les vils gamins même lui arrachaient la barbe et les cheveux en poussant des cris de joie.

Beaucoup de ceux qui l'ont vu, m'ont affirmé que c'était un spectacle très attristant, que l'on avait peine à considérer. Nous avons lieu de rendre grâce au Seigneur qui, pour notre exemple, nous envoie de ses serviteurs, qui nous montrent la force de sa grâce, qu'il nous donne à point nommé.

Je dis cela parce que les Mores eux-mêmes, les Turcs et les renégats étaient dans l'étonnement devant le courage, la constance, le courage du béni et heureux Jean de Molina, car tout en supportant ce que je viens de raconter on ne remarqua aucune défaillance en lui, il, levait les yeux au ciel, courbait un peu les épaules, montrant qu'il supportait tout avec courage

et en remerciant le Seigneur, à la volonté de qui il conformait la sienne.

On était arrivé au 20 août et les Mores avaient recueilli d'abondantes aumônes, non seulement par eux-mêmes, mais aussi avec l'aide de quelques renégats qui, à cette occasion, voulaient se montrer zélés et fidèles à la loi de Mahomet. Ils allaient avec des plats à la main demandant en compagnie des Mores, de l'argent pour brûlerie chrétien, et ces renégats tiraient vanité de leur action !

Avec cet argent, après avoir payé au Raïs le prix fixé pour la vente du chrétien, les Tagarins et les Mores commandèrent le jour même que l'on portât une grande quantité de bois sec à la petite île, sur laquelle se trouve, la tour du fanal, à l'entrée et à la pointe du port. Il était à peu près trois heures de l'après-midi quand ils tirèrent le bienheureux Jean de Molina de la maison où il était enfermé, sans qu'il ait pu parler ou voir quelqu'un et accompagné de quelques ministres de la justice et des chaouchs du roi, ils s'acheminèrent vers la Marine ; Molina était toujours bâillonné et avait les mains attachées par derrière. La foule accourue au spectacle était si nombreuse qu'à peine on pouvait circuler dans les rues, tant il y avait de Turcs, de Mores et de chrétiens. Les cris, le tumulte étaient si grands que le ciel semblait devoir s'écrouler. Malgré tout, celui qui vit me jura que le bienheureux Molina marchait tranquille, calme, et se recommandait à Dieu avec ferveur ; il tournait souvent des regards du côté des chrétiens qu'il est aisé de reconnaître à leurs vêtements et il leur disait avec piété : « Mes frères, priez Dieu pour moi. » Bien qu'il fut bâillonné, il prononçait ces paroles si distinctement que tous l'entendaient. Soutenu par son courage et sa piété, il arriva bientôt à l'îlot, au lieu de son heureuse mort, où les Mores firent aussitôt mettre le feu à un grand tas de bois sec, gros et menu ; qu'ils avaient fait apporter. Le bois étant bien allumé, les flammes

déjà hautes, ils jetèrent à terre le béni Jean de Molina qui, comme un doux agneau, n'opposa aucune résistance, et tel qu'il était vêtu, ils lui attachèrent les pieds et les mains avec une forte corde de chanvre neuf, puis quatre ou six Mores le soulevèrent et le précipitèrent dans le feu où, peu après le serviteur de Dieu rendit son, âme au Seigneur sans faire un mouvement, sans pousser un cri. Nous devons croire, sans hésiter, que Dieu le reçut parmi ses saints et ses martyrs qui ont souffert en ce monde pour la justice et l'honneur de son nom.

Le feu dura tout le restant de la journée et une grande partie de la nuit et consuma complètement le corps, le réduisit en cendres, sauf quelques ossements qu'on pouvait voir le lendemain matin. Nous ne savons pas si, comme les Mores en ont l'habitude, ces quelques ossements furent jetés à la mer, où si des chrétiens les recueillirent et les enterrèrent.

Jean de Molina paraissait être âgé de 37 ans environ, il était brun, de stature moyenne, il avait la barbe noire et était assez fort en chair.

SUPPLICE D'UN JEUNE RENÉGAT ITALIEN

Au commencement du mois de septembre 1568, le Grand Turc envoya en qualité de roi ou de gouverneur d'Alger Aluch Ali, renégat calabrais, celui qui fut ensuite grand amiral et que par corruption nous nommons Ochali, mais son nom est Aluch Ali, ce qui en langue turque signifie le renégat Ali, car ceux que nous appelons renégats, les Mores les appellent Elche et les Turcs Aluc.

A cette époque se trouvait à Alger un jeune homme, de nationalité italienne, dont je n'ai pu savoir ni le nom ni la patrie, malgré toutes les recherches que j'ai faites ; il avait été pris tout jeune et trompé par le démon, il renia sa religion et

se fit musulman, soit de sa propre volonté ; sait qu'il fut poussé par la crainte. Plus tard, le Seigneur lui inspira le désir de revenir à sa sainte foi chrétienne, la véritable croyance ; il fut si docile au mouvement de la grâce du Saint-Esprit, qu'il résolut de retourner dans un pays chrétien. En conséquence, dans les premiers jours d'octobre de l'année 1568, portant le costume turc qu'il avait d'habitude, une escopette sur l'épaule comme un janissaire, il partit d'Alger et prit le chemin d'Oran qui appartenait alors aux chrétiens et qui par terre se trouve à 60 lieues d'Alger. Le bon jeune homme, voyageant tout seul, avait déjà fait la moitié de la route quand, arrivant près de Mostaganem, il fut aperçu par certains Arabes d'un douar qui était dans les environs ; ils le virent passer alors qu'il faisait déjà presque nuit, comme ils le virent jeune et voyageant seul, ils supposèrent que c'était quelque chrétien qui, comme font tant d'autres, s'enfuit déguisé sous le costume turc. Dans tous les cas, ce qui est certain c'est que le démon, l'ennemi de notre salut, voulant inquiéter le jeune homme dans sa fuite, éveilla des soupçons dans l'esprit des Arabes qui l'approchèrent et lui demandèrent dans leur langue où il allait. Le jeune homme leur dit qu'il allait à Mostaganem. Cette réponse ne les satisfit pas et, se saisissant de sa personne, ils le fouillèrent, pour voir s'il était porteur de lettres ou de plis, mais ils ne trouvèrent absolument rien que quelques réaux enfermés dans une bourse. Leurs soupçons augmentèrent et ils furent persuadés qu'il fuyait, puisqu'il voyageait seul, sans lettre, sans aucune autorisation du roi, et à tout ce que le jeune homme put dire ils lui répondaient qu'il n'allait pas à Mostaganem. Ils l'arrêtèrent et de suite le menèrent à Alger et le présentèrent à Aluch Ali, qui était arrivé depuis peu.

Le roi ayant appris que le jeune homme était un renégat, car il avait été reconnu par quelques-uns de ceux qui étaient présents, et comment il avait fui, dans quelles circonstances

il avait été arrêté, se retourna vers le bon jeune homme déjà touché par la grâce de Dieu et qui était décidé à mourir pour son saint nom, et lui parla ainsi : — « Es-tu chrétien ou renégat, ou Turc ? ». Le jeune homme répondit : — « Je ne suis ni Turc ni renégat, je suis chrétien ! ». Le roi reprit : — « Puisque tu es chrétien, pourquoi portes-tu ce costume ? » — « Parce que c'est contraint et forcé que j'ai dû le prendre. » — Le roi lui demanda alors : — « Où allais-tu donc ? » — « A Oran ! » — « Pourquoi ? Qu'avais-tu à faire à Oran ? » — « J'allais me faire chrétien ! » Le roi répondit : — « Tu es donc chrétien ? » Le soldat du Christ répondit avec courage : — « Sultan, il est vrai, je suis chrétien et je veux rester chrétien ! » En entendant cette réponse faite avec énergie, le roi s'emporta et se tournant du côté de quelques renégats et de quelques Turcs qui se trouvaient là et qui étaient venus pour assister à l'interrogatoire, il leur dit : — « Saisissez ce chien de suite, sans différer, suspendez-le à un ganche ! » A peine le roi avait-il parlé que les chaouchs, ses ministres s'emparèrent du serviteur de Jésus-Christ, élu pour devenir un illustre et glorieux martyr et pendant que quelques-uns d'entre eux allaient disposer le gibet et le ganche, d'autres l'enfermèrent dans une des petites chambres du palais qui se trouvent sous la cour. Ceux qui étaient partis pour disposer l'instrument du supplice ne tardèrent pas à revenir, alors les renégats et les Turcs se joignant aux chaouchs formèrent une faille qui remplit les rues qu'ils traversèrent, de bruit et de tumulte. Ils conduisirent le bienheureux jeune homme au lieu de son glorieux martyre, c'était près et un peu en avant de la porte Bab-Azoun, vers le levant, au-dessus d'une vieille porte de la ville qui s'y trouvait encore et qu'Arab Amat, roi d'Alger, fit démolir, quand en 1573 il fortifia ce côté de la ville ; c'était là que s'élevait la potence et le ganche.

Dès qu'ils furent arrivés, ils dépouillèrent le jeune hom-

me de son costume de turc puisqu'il avait déclaré qu'il ne l'était pas ; il ne fallait pas, disaient-ils, qu'il portât cet habillement, ne soupçonnant pas qu'au lieu de l'humilier, il convenait que celui qui mourait avec une si grande foi et qui renonçait si franchement à la fausse loi des Mores ne devait pas avoir sur son corps des vêtements d'infidèles.

Ils le déshabillèrent donc jusqu'à laisser ses chairs à découvert, sans lui laisser même un pantalon pour couvrir les parties inférieures de son corps et, pour-mieux tourner en dérision le soldat du Christ, ils lui mirent un vieux collet de cuir tout sale en lui disant : « Maintenant te voilà chrétien, avec ce vêtement, te voilà fait comme un élégant et brave soldat ! »

Ils lui attachèrent ensuite une corde autour de la taille ; cette corde, comme nous l'avons dit plus haut, passait par une poulie qui se trouvait au sommet de la potence, ils l'élevèrent jusqu'en haut et le laissant choir subitement sur la ganche, dont la pointe longue et aigüe était tournée vers le haut, il eut la poitrine traversée de part en part, de telle sorte que la pointe sortit entre les deux épaules.

Ils abandonnèrent ainsi le martyr du Christ, qui souffrit un si terrible et cruel supplice, et s'en allèrent. Le pauvre jeune homme ne perdit pas courage ; il appelait avec dévotion le Christ, notre Seigneur, sa Mère bénie, et ses saints, à tel point que des Turcs et des Mores qui le regardaient étaient étonnés de tant de courage. Le bienheureux martyr souffrit ainsi pendant deux ou trois heures. Il rendit son âme à son Rédempteur et Seigneur qui la reçut dans le ciel parmi ses glorieux martyrs.

Ce jour dont il convient de conserver la mémoire était le 22 octobre 1568 ; il était midi quand il fut supplicié et quatre heures quand il expira. Personne n'osa enlever le corps, ce ne fut que deux jours après que les Turcs ordonnèrent de le jeter dans la campagne aux animaux et aux oiseaux. Quelques chrétiens

l'enlevèrent pendant la nuit et l'enterrèrent dans le cimetière chrétien qui est hors de cette porte, vers le bord de la mer.

Le martyr béni du Christ avait près de 22 ans, sa barbe commençait à pousser, il était petit de taille, peu fort en chair, sa figure était maigre et son teint très blanc.

LE BIENHEUREUX GERONIMO

Dans une des chevauchées ou excursions que firent dans les années qui viennent de s'écouler les chevaliers et les soldats d'Oran en territoire more, un jeune indigène presque enfant fut capturé. Cet enfant était remarquable par son maintien et ses manières. Quand il fut mis aux enchères pour la répartition de la prise (tel est d'ailleurs l'usage à Oran) il fut acheté par le licencié Jean Caro, qui était alors sous-gouverneur et qui est en ce moment, à juste titre et à cause de son courage, gouverneur de cette ville et de ses forts.

Grâce à la bonne éducation et à l'instruction qu'on donna à cet enfant, il fut peu de temps après chrétien et on lui donna pour nom Gérôme. Quant il eut atteint l'âge de huit ans, alors qu'une peste s'était déclarée à Oran, ce qui avait forcé la population à abandonner la ville et à habiter la campagne, sous des tentes et des pavillons, et que par conséquent il n'était pas possible de garder étroitement la ville, des Mores qui s'y trouvaient captifs s'enfuirent pendant une nuit et emmenèrent avec eux Geronimo⁽¹⁾ le petit More, et le rendirent à ses parents. De retour chez lui, l'enfant se trouvant parmi les siens, revint facilement à ses coutumes et à sa religion et vécut de la sorte pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de 25 ans à peu près. En 1559, touché par le Saint-Esprit, qui l'appelait à ce qu'il fut plus tard, il revint de lui-même

(1) Nous lui donnerons dans le cours de ce récit le nom de Geronimo sous lequel il est généralement connu. (Notes du traducteur).

à Oran pour vivre dans la foi de N. S. Jésus-Christ. La joie qu'en éprouva le lieutenant général fut grande, quand il vit rentrer chez lui Geronimo devenu un homme fait et connaissant sa bonne résolution et le repentir qu'il éprouvait de son erreur ; il le réconcilia avec la Sainte Mère l'Église et le recueillit de nouveau avec affection chez lui.

Comme Geronimo était alors un homme vaillant (comme il le montra quelques jours plus tard dans certaines rencontres), il le fit admettre à la paie des compagnies du camp où il servit à la satisfaction de tous.

En outre et pour lui être plus utile, le lieutenant général le maria avec une jeune fille chrétienne, d'origine more, son esclave, et il les considérait comme ses propres enfants.

Geronimo vécut de la sorte pendant dix à douze ans dans le service de son seigneur jusqu'au mois de mai de l'année 1569, où Anton de Palma, commandant les gens de guerre d'Oran, reçut l'autorisation du seigneur Martin de Cordoue, marquis de Cortès, qui était et est encore gouverneur d'Oran et de ses forts, de partir sur une barque avec quelques soldats pour enlever quelques Arabes qui, d'après un avis qu'il avait reçu, étaient tout près, sur le littoral, à quelques lieues de la ville.

Anton de Palma s'embarqua avec neuf compagnons ; le nombre lui parut suffisant et, parmi eux, se trouvait Geronimo, qu'Anton de Palma affectionnait.

Arrivés au lieu indiqué, vers le point du jour, pendant qu'ils débarquaient, ils aperçurent deux brigantins qui venaient de Tétouan. Se voyant si peu nombreux et dans l'impossibilité de se dérober, bien qu'ils en eussent l'intention, ils résolurent de s'embarquer et de s'enfuir aussi vite que possible. Les Mores leur donnèrent la chasse et prirent une telle avance sur eux qu'ils se déterminèrent d'atterrir pour leur échapper. Cela ne leur réussit pas mieux que la fuite car les deux

brigantins avaient déjà la proue sur eux, de sorte que quand les chrétiens sautèrent sur le rivage, les Mores sautèrent derrière eux et les prirent tous vivants.

Geronimo avait reçu une blessure au bras droit, faite par une flèche ; d'autres étaient également maltraités. Antonio de Palma put seul s'enfuir en s'enfonçant rapidement dans l'intérieur des terres, mais peu après il tomba aux mains d'Arabes qui étaient dans les environs avec leurs douars. Peu après il fut racheté.

Les Mores s'en allèrent contents avec leurs neuf chrétiens, ils prirent le chemin d'Alger et, comme selon la coutume, le roi d'Alger prend deux parts sur dix prises, Geronimo et un autre lui échurent. C'était alors Aluch Ali, renégat calabrais, qui est aujourd'hui amiral du Grand Turc. En qualité d'esclave du roi, Geronimo fut conduit à son bagne, lieu ordinaire de détention des captifs.

Comme le démon dresse continuellement ses embûches, occasionnant tout le mal qu'il peut aux gens vertueux, il fit en sorte qu'au bout de peu de jours on sut quelle était la qualité et l'origine de Geronimo, comment il était More d'origine, comment il était devenu chrétien ; pour ce motif les gardiens du bagne lui mirent une grosse chaîne et l'empêchèrent de sortir du bagne, pas même pour travailler comme le font les autres.

Une grande quantité de Mores, surtout de leurs lettrés et des marabouts, ayant appris qui il était, pensèrent qu'il serait facile de le faire revenir à leur croyance ; aussi beaucoup allaient au bagne, les uns exposant leurs raisons, les autres lui faisant des propositions, d'autres le menaçant pour amener sa conversion.

Toute cette peine était vaine, car il leur répondait avec une foi vive et constante de ne pas se fatiguer, que pour rien au monde, ni par menaces, ni par crainte il n'abandonnerait le christianisme.

Parfois se voyant trop importuné il les envoyait promener et de retour auprès des chrétiens (quelques-uns me l'ont

raconté) il leur disait : « Que pense donc cette canaille, que je me fasse musulman ? Je ne le serai pas, devrais-je en perdre la vie. »

Les Mores, voyant qu'ils s'étaient trompés et que leurs conseils n'aboutissaient à rien, se retournèrent comme on dit vers le mal et racontèrent le tout à Aluch Ali, envenimant comme de juste la chose et attribuant la sainte constance du serviteur du Christ à de l'obstination ; ils le prièrent de lui infliger un châtiement tel qu'il servît d'exemple et d'épouvante aux autres.

Le roi fut outré de colère en entendant ce récit et calmant les Mores par de douces paroles, il forma dans son cœur le ferme projet de faire périr le serviteur de Dieu d'une façon cruelle et extraordinaire. Il sortit ce jour-là pour voir la construction d'un bastion ou fort qu'il faisait élever en dehors de la porte Bab-el-Oued⁽¹⁾, vers le couchant, pour défendre un débarcadère et assurer la sécurité de la plage qui est de ce côté de la ville. Après avoir examiné la construction pendant un grand moment, sur le point de s'en retourner en ville, il appela un de ses chrétiens, un maçon, qui était le chef de certains mineurs occupés à la construction dudit bastion. Ce maçon se nommait Michel, il était navarrais. Le roi lui parla ainsi : « Michel, ne remplis pas encore ces planches (et il indiquait du doigt des planches qui étaient disposées pour recevoir la terre dans le vide qu'elles formaient entre elles), laisse ce vide, car je veux ensevelir dans le pisé ce chien d'Oran qui ne veut pas se convertir à l'islamisme. » Après ces mots, il retourna chez lui.

Maître Michel fit ce que le roi lui avait commandé. Peu après, comme il se faisait tard, il quitta le travail avec les autres captifs qui travaillaient avec lui et se rendit au bagne. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Geronimo et comme il était

(1) Le fort des Vingt-quatre heures qui était situé sur l'esplanade Bab-el-Oued. (Note du traducteur).

fixé sur les intentions du roi, il lui raconta tristement ce que Aluch lui avait dit, puis il le pria, l'exhorta d'avoir du courage et de se préparer, comme tout bon chrétien doit le faire, au supplice qui l'attendait, et il ajouta qu'il avait de ses propres mains préparé son tombeau.

Le bienheureux Geronimo ne perdit pas courage en apprenant une pareille nouvelle et répondit à maître Michel : — « Que Dieu soit loué dans toutes ses actions. Ces canailles pensent-elles m'épouvanter par de pareilles menaces ? Croit-on que je cesserai d'être chrétien ? Que Notre Seigneur se souvienne de mon âme et me pardonne mes péchés ».

Quelques chrétiens et ses amis, entre autres, ayant appris la chose, vinrent le trouver et le consolait, et l'encourageaient à recevoir la mort avec fermeté pour l'amour de Dieu. Il leur répondit à tous avec la même sérénité qu'il espérait que le Seigneur lui ferait la grâce et lui donnerait le courage nécessaires pour mourir pour son saint nom ; il les pria de le recommander à Dieu. Puis désirant se préparer à ce combat comme un bon chrétien, il appela tout d'abord un père, un prêtre qui se trouvait parmi les captifs du roi et le pria de l'entendre en confession, ce que le père fit avec le plus grand plaisir.

Il entra avec lui dans une chapelle que les chrétiens possèdent depuis longtemps dans ce bague et écouta pendant assez longtemps sa confession, il le consola et lui donna du courage pour supporter la mort.

La nuit était déjà bien avancée quand Geronimo revint dans sa demeure ; il passa le reste de la nuit à se recommander avec ferveur à Notre Seigneur, le suppliant de lui pardonner ses péchés et de l'aider de sa grâce.

Il était encore de très bon matin, quand il revint à la chapelle où le père ne tarda pas à le rejoindre. Geronimo entendit la messe avec beaucoup de dévotion, reçut la communion, viatique du très saint corps de Notre Rédempteur Jésus-Christ.

Le serviteur de Dieu se munit de toutes les armes invincibles et plein de confiance il attendit l'heure où les ministres de Satan devaient le conduire à la mort. Il pouvait être trois heures du matin, c'est-à-dire neuf heures comme nous comptons en Espagne, quand trois ou quatre chaouchs entrèrent dans le bague et demandèrent Geronimo qui était encore en ce moment dans la chapelle se recommandant à Dieu. Il s'empressa de venir à eux.

Dès qu'ils l'aperçurent ils commencèrent, comme c'est leur habitude, de l'accabler par bravade de mille affronts, de mille injures, le traitant de chien, de cornu, de juif et de traître, et lui demandèrent pourquoi il ne voulait pas être musulman. Le serviteur de Dieu ne répondit pas un mot.

Les chaouchs le placèrent ensuite au milieu d'eux et s'acheminèrent vers le fort ou bastion dont nous avons parlé et où devait avoir lieu son heureuse mort.

Le roi les y attendait ; dès qu'ils furent arrivés les chaouchs placèrent Geronimo en face du roi, qui était entouré d'un grand nombre de renégats et de Turcs. Le roi lui dit : « *Bré, juppé !* » (Ce qui veut dire : Holà, chien !) pourquoi ne veux-tu pas être musulman ? Le martyr de Dieu répondit : Je ne le serai pour rien au monde. Je suis chrétien, je veux demeurer chrétien ! Le roi ajouta : Si tu n'abjures pas, je vais te faire murer là, et il montrait l'endroit où les planches laissaient un creux entre elles. Le saint homme répondit avec un courage extraordinaire : Fais comme tu l'entendras ; je suis préparé à tout et cela ne me fera pas abandonner la foi de mon Seigneur Jésus-Christ.

Le roi voyant que sa foi était inébranlable fit enlever la chaîne attachée à la jambe de Geronimo, lui fit lier les pieds et les mains et ordonna qu'il fût jeté dans l'espace laissé entre les planches et qu'il avait fait réserver la veille, pour l'y faire murer vivant. Les chaouchs exécutèrent immédiatement cet ordre. Dès qu'il eut été placé entre les planches, un renégat

espagnol de la maison d'Agi Morato, appelé en espagnol Tamango, qui avait été fait prisonnier dans la défaite de Mostaganem avec le Comte d'Alcaudété et que l'on appelait en turc Iafer, sauta sur Geronimo à pieds joints et prenant entre ses mains un des pilons qui se trouvaient là, demanda avec empressement qu'on lui apportât de la terre, ce qui fut fait ; la jetant alors sur le corps du saint de Dieu qui ne prononçait pas une parole, et était doux comme un agneau, il commença, tenant l'instrument des deux mains, à damer la terre de toutes ses forces et à grands coups.

Des renégats, et il y en avait un grand nombre auprès du roi, voyant cela, voulant montrer qu'ils étaient de bons et parfaits turcs s'emparèrent d'autres pilons et se mirent avec fureur à tasser toute la terre qu'on apportait, jusqu'à ce que la cavité fut complètement comblée et que la mort du glorieux martyr s'en suivît. Nous devons croire, que conformément à ce que nous enseigne notre foi, son âme a été reçue par le Seigneur dans le ciel, parmi ses saints et qu'il lui a décerné la couronne et la récompense dues à une fin si sainte et si glorieuse.

Le roi avait assisté tout le temps que dura ce supplice ainsi qu'un grand nombre de Turcs, de renégats et de Mores. Il en avait suivi les phases avec satisfaction et lorsque ce fut fini, quand le corps du saint homme fut enseveli dans un si noble tombeau, il s'en retourna chez lui, disant dans le trajet, qu'en réalité il n'aurait jamais cru que ce chrétien reçût la mort avec tant de courage.

On était alors à la mi-septembre de l'année 1569 ; ce jour devait rester éternellement dans la mémoire de ceux qui aiment la gloire de N.-S. Jésus-Christ.

Plusieurs chrétiens qui travaillaient à la construction du fort eurent l'intention d'enlever le corps de cet endroit mais ils pensèrent qu'ils ne pourraient le faire sans être aperçus par les Turcs et les Mores préposés à la garde et que, d'autre part,

il convenait de le laisser en cet endroit en souvenir de la mort glorieuse et courageuse du glorieux martyr. Son corps demeurant en un si noble endroit se trouvait mieux exposé aux regards des chrétiens et à ceux des Turcs et des Mores aveuglés par leur infidélité et surtout à la vue des renégats qui se souvenant de cet excellent martyr de Dieu demeureraient confondus, honteux de leur apostasie.

Celui qui regarde le fort de face voit facilement l'endroit où le corps est enseveli ; c'est du côté de la trémontane ou Nord, en cet endroit on voit que le pisé est fendu et comme hors de sa place, parce qu'avec le temps, la chair s'étant réduite en cendres, la terre s'est affaissée et de ce fait une dépression très apparente existe dans la maçonnerie.

Nous espérons qu'un jour le Seigneur, dans sa bonté, l'enlèvera delà avec les restes d'autres Saints, martyrs du Christ, qui par leur sang et leur bienheureux sacrifice ont consacré ce pays. Nous le mettrons dans un lieu plus convenable, plus honorable, pour la gloire de Dieu qui nous a donné de si saints exemples⁽¹⁾.

Le bienheureux Geronimo pouvait avoir 35 ans au moment de sa mort, il était petit de taille, fluet, maigre de visage et très brun comme presque tous les Mores de Berbérie.

LE RAGUSIEN

En 1562, Arab Amat, maure, était roi ou gouverneur d'Alger ; il était né à Alexandrie d'Égypte, comme nous avons

(1) Le fort des Vingt-Quatre heures fut déclassé en 1852 et sa démolition commencée de suite. Le 27 décembre 1853, la mine laissait à découvert une excavation formée par le corps d'un homme dont on retrouva les restes du squelette. Ces restes, ainsi que le bloc qui les contenait furent portés en grande pompe à la Cathédrale. Un tombeau fut élevé à Geronimo, le moulage de son corps, exécuté par le sculpteur Lafont, est placé en travers sur le sommet. *Note du traducteur.*

dit autre part avec amples détails. Dès son arrivée à Alger, il venait de Constantinople, il s'appliqua à fortifier la ville et fit le fossé qui se trouve devant la porte Bab-Azoun, entre le Levant et le Midi. Beaucoup d'esclaves chrétiens appartenant aux Turcs et aux Mores furent employés à ce travail, comme aussi tous ceux qui lui appartenaient. Parmi ces derniers il s'en trouvait un originaire de Raguse qui avait été patron d'un bateau de cette ville et qui avait été capturé par des galiotes d'Alger et présenté au roi.

Or, il y a lieu de remarquer que la République de Raguse payait chaque année un tribut au Grand Turc, les Ragusiens étaient en quelque sorte ses vassaux, et ils avaient des licences et des sauf-conduits pour pouvoir naviguer librement. En conséquence, ce bon et honorable chrétien, sur lequel le meilleur témoignage a été donné par ceux qui l'ont connu et qui habitent Alger, et ils sont nombreux, voyant qu'on lui enlevait si injustement sa liberté, s'approcha un jour du roi qui venait tous les jours visiter l'avancement des travaux du fossé, ce devait être le 15 ou le 16 avril 1572, et lui parla ainsi : — Sultan, est-il juste que, puisque notre nation, notre République, paie un tribut au Grand Seigneur, et naviguant sous les autorisations qu'il donne à tous les Ragusiens, tu me retiennes en esclavage ? que je sois si maltraité et que tu me fasses travailler de la sorte ? — Le roi s'emporta contre le chrétien et lui répondit, un témoin me l'a rapporté : — Comment ? n'es-tu pas mon esclave ? — Le chrétien répliqua : Par droit de raison je ne le suis pas, puisque je suis vassal du Grand Seigneur. — Le roi, indigné, répondit : Tu verras bien si oui ou non tu es mon esclave ! — Et il ordonna à un de ses chaouchs, sorte de portier, d'aller chercher le garde Bachi, c'est-à-dire le chef des gardiens de ses esclaves, qui se nommait Arnica Raïs et qui était turc. Ce dernier étant arrivé, le roi lui parla en turc afin de n'être pas compris par les chrétiens qui travaillaient et lui donna

un ordre qui fut immédiatement mis en exécution. Le gardien appela le chrétien et l'emmena avec lui et, sans lui rien dire, il le conduisit jusqu'au môle du port de la ville où, appelant trois Turcs qui s'y trouvaient, ils prirent une barque et s'éloignèrent du port à un tir d'arbalète. Ils attachèrent alors les pieds et les mains de l'innocent chrétien et lui passèrent au cou une corde au bout de laquelle était attachée une grosse pierre, et ainsi qu'une timide brebis ils le jetèrent à la mer où il se noya et ne reparut plus.

C'était un bon chrétien, un homme de haute stature, sa barbe était châtain, il était fort, bien proportionné et âgé de près de 40 ans.

MORT D'UN ESPAGNOL ET D'UN IVIÇAIN

Un mois plus tard, le 20 mai 1562, sous le gouvernement du même Arab Amat, deux chrétiens, l'un espagnol, l'autre d'Iviça, s'enfuirent par terre pour se rendre à Oran ; ils étaient arrivés jusqu'à Cherchell, qui se trouve à 60 milles d'Alger, quand des Arabes les arrêtèrent et les ramenèrent au roi à qui ils les présentèrent comme on a la coutume de le faire pour ceux qui s'enfuient. Il leur demanda lui-même le motif de leur fuite ; ils lui répondirent que la soif de la liberté les avait poussés à s'enfuir, que c'était un désir commun à tous les captifs et qu'ils cherchaient par tous les moyens à mettre leur projet à exécution.

Le roi barbare ne s'arrêta pas à une aussi juste excuse ; il commanda qu'on étendît les captifs à terre et il les renversa de sa main, n'ayant pas de honte de se transformer en vil bourreau, il frappa d'abord les victimes avec une demi-lance dont il était toujours armé. Cette arme s'étant brisée, il frappa avec un gros bâton tellement l'Espagnol sur le ventre qu'il finit par le tuer.

Celui-ci étant mort, il appliqua le même traitement à l'Iviçain ; il lui blessa tellement le ventre, le foie et les entrailles

qu'on le crut mort et qu'on l'enleva pour l'enterrer comme l'autre ; il vécut encore deux jours au bout desquels il expira très chrétiennement avec grande dévotion.

C'étaient deux jeunes gens âgés d'environ 25 ans tous les deux ; l'Espagnol était d'une taille un peu plus élevée et il avait un peu plus d'embonpoint que l'autre qui était plus petit et moins replet.

N. TRINQUÉTÉ ET SES ONZE COMPAGNONS

Dans l'année 1573 le même Arab Amat était encore roi d'Alger, il avait parmi ses nombreux captifs chrétiens un Italien nommé N. Trinquété, cordonnier de son état, qui désirant recouvrer sa liberté décida avec quelques-uns de ses amis chrétiens comme lui de franchir au moyen d'une corde le mur qui borde le port et la Marine et de s'emparer d'un brigantin désarmé qui était dans le port et de s'enfuir en pays chrétien.

Près de 40 captifs se concertèrent dans ce but et l'affaire leur paraissait devoir être menée à bonne fin avec d'autant plus de facilité qu'on se trouvait en hiver, au mois de décembre, et par conséquent au moment où tous les corsaires et raïs hivernaient dans les environs d'Alger et qu'ils avaient désarmé leurs bateaux amarrés dans le port. Ils pensaient aussi qu'avant que leur départ ne fût connu et avant qu'on fût en état de les poursuivre, ils auraient le temps de prendre une grande avance et de se mettre en lieu sûr à l'abri de la poursuite. Dans ce but, il s'entendit avec un chrétien fabricant de rames et un autre chrétien appartenant à un raïs et qui détenait les clefs d'un magasin où l'on renfermait les rames et les apparaux du bateau de son patron. Ces deux captifs devaient lui donner les rames nécessaires au brigantin qu'il devait prendre. Le dernier consentit avec d'autant plus d'empressement qu'il espérait bien pouvoir s'enfuir lui aussi avec les autres.

Le jour fixé pour la fuite, c'est-à-dire le 28 décembre, jour des Innocents, les 40 chrétiens et Trinquété se réunirent vers le milieu de la nuit au mur qui se trouve entre la grande mosquée et le magasin des rames. Les uns portaient des barils d'eau douce, d'autres des sacs de biscuit, d'autres les cordes qui devaient leur être nécessaires, d'autres enfin quatre ou cinq grandes pièces d'étoffe de laine toutes cousues et qui devaient leur servir de voiles.

Dès qu'ils eurent franchi le mur, celui qui devait fournir les rames et avait les clés du magasin leur en ouvrit la porte et leur donna vingt bonnes et belles rames appartenant à un brigantin semblable à celui qu'ils voulaient prendre. Les captifs pleins de joie s'acheminèrent en grand silence vers le môle où était amarré le brigantin.

Mais certains Mores et Turcs que le roi avait placés sur ce môle et qui y montaient la garde, car on apprit dans la suite que le roi avait eu vent de l'affaire quelques jours auparavant, qu'il avait feint de tout ignorer jusqu'au dernier moment et qu'il avait placé des gardes afin de s'emparer des chrétiens et de les prendre, comme on dit, le vol en main, donc, en apercevant les chrétiens les gardiens se mirent à crier : « Accourez, accourez, voici les chrétiens qui s'enfuient ! »

Aussitôt que les chrétiens entendirent ces cris et qu'ils se virent trahis, ils s'enfuirent de tous côtés comme ils le pouvaient. Cependant, une douzaine d'entre eux, parmi lesquels N. Trinquété, étant plus rapprochés du brigantin eurent plus de courage et comme ils portaient chacun une rame, ils se jetèrent dans le bateau et le démarrèrent tout en se défendant des coups de pierres que leur lançaient les Mores et les Turcs. Ils gagnèrent courageusement la mer, encouragés et excités par N. Trinquété et firent force de rames de telle façon qu'au bout d'un instant, non seulement ils étaient sortis sains et saufs du port, mais ils se trouvèrent à deux grands milles

en mer. Alors ils dressèrent le mât et y ajustèrent la voile et firent ainsi plus de 40 milles.

Ils étaient tous contents et pleins d'espoir dans la réussite de leur voyage. Ils mirent le cap vers le levant parce que le vent était favorable ; ils voguaient de cette façon se recommandant à Dieu. Mais le Seigneur voulut que le mistral se mit à souffler, c'est ce que nous appelons en Espagne le vent du Nord-Est. Ce vent devenait de plus en plus fort, la mer grossit considérablement, au point que le brigantin ne pouvait tenir contre la tempête. Ce fut un revers de fortune, les pauvres chrétiens contraints, malgré la douleur qu'ils en ressentaient — car ils voyaient s'évanouir la merveilleuse occasion de reconquérir leur liberté — ils furent contraints, dis-je, de mettre le cap sur la terre et, pour mieux dissimuler leur retour, ils voulurent atterrir dans un port qui se trouve à 40 milles d'Alger, vers le levant, et à 28 de la Pointe de Matifou et que l'on appelle Port-aux-Poules⁽¹⁾.

Mais le vent et la mer ainsi que la fortune furent si mauvais que ce fut un miracle que le brigantin ne s'engloutit pas ; il ne put cependant regagner le port, il se brisa sur la côte et les chrétiens mouillés et presque nus tombèrent entre les mains des Mores qui habitent ces parages et qui, à la vue du brigantin luttant avec tant de peine contre le mauvais temps, étaient accourus sur le rivage. Les Arabes, pour toucher la récompense d'usage, les conduisirent à Alger et les présentèrent au roi qui, loin d'être touché du courage qu'ils avaient montré en essayant de conquérir leur liberté, se réjouit en bête qu'il était, et voulut profiter de l'occasion qui lui était offerte

(1) Le Port-aux-Poules, le Mers-el-Hadjedje, est situé à l'embouchure du ruisseau qui tombe des pentes septentrionales du Bou-Arous, le cap qui le borne à l'Est est bizarrement découpé. C'est de ce point que part la route qui le relie à Courbet.

de montrer sa rigueur. Il commanda donc qu'on lui amenât dix de ces chrétiens et leur fit moudre les os à coups de bâton, et comme il savait que N. Trinquété et l'autre esclave, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, ses esclaves étaient les instigateurs de l'affaire, il commanda qu'ils fussent précipités sur les ganches, ce qui est un supplice terrible. Mais quelques personnes le prièrent d'avoir pitié, alors il les condamna à être suspendus à une antenne où ils seraient tués à coups de flèches. On allait exécuter cette barbare sentence quand on le pria encore instamment pour qu'il leur fit donner une mort moins cruelle. Il ordonna alors, contre sa volonté et sans vouloir accepter de réplique, qu'on les pendit tous deux au-dessus du mur de la Marine qu'ils avaient franchi dans leur fuite.

A peine eût-il fini de parler que les chaouchs exécuteurs de sa cruauté les enlevèrent et les pendirent à la muraille. Ils reçurent cette mort avec courage et constance en vrais et bons chrétiens, c'est-à-dire avec un profond repentir de leurs péchés et une grande dévotion, ce qui fut une grande consolation pour les chrétiens désolés présents à leur exécution.

N. Trinquété paraissait âgé de 40 ans, il était de majeure stature, peut fort en chair et très brun.

LE GREC NICOLO

Rabadan Pacha, renégat sarde, qui était gouverneur du royaume de Tunis, alors que le Seigneur Jean d'Autriche s'en empara en 1573, était en 1574 roi d'Alger. Parmi les corsaires de cette dernière ville se trouvait un renégat appelé Asanico⁽¹⁾, grec d'origine, qui se distinguait des autres par sa cruauté. En effet, son plaisir, son passe-temps, était de faire couper les oreilles et le nez aux pauvres chrétiens, et il y en avait un grand

(1) Le petit Hassen.

nombre sur sa galiote qui étaient reconnus par cette mutilation.

Ce corsaire inhumain partit un jour en course d'Alger, de conserve avec cinq ou six galiotes de corsaires, c'était au commencement du mois de juin 1574 ; ils firent route vers le couchant. Peu de jours après, ils arrivèrent tous près de l'île et de la ville de Cadix qui est après le détroit de Gibraltar. Ils apprirent qu'à une demi-lieue de Cadix il y avait un village appelé Saint-Sébastien où se trouvait une troupe de chrétiens qui travaillait au domaine du duc Médina Sidonia. Les Turcs débarquèrent alors au nombre de plus de 300 pour s'emparer de ces hommes. Asanico était parmi les débarqués. Les Turcs menèrent si bien l'affaire qu'ils prirent plus de 200 chrétiens qui, sans soupçon, sans gardiens, étaient étendus endormis sur la plage. Les captifs furent dirigés sur les bateaux. Mais à cet instant le Corregidor et les habitants de la banlieue de Cadix étaient informés de l'arrivée des galiotes et du débarquement des Turcs, car on raconte qu'un renégat, originaire de cette ville, s'était enfui au moment du débarquement et avait donné l'éveil. Pendant que le peuple courait aux armes, quelques gens de guerre étaient partis en toute hâte pour combattre les Turcs. Ils les rencontrèrent au moment où ils remontaient sur leurs bateaux et où ils s'efforçaient d'embarquer les chrétiens.

Ceux de Cadix les chargèrent rudement de façon que les Turcs durent abandonner la majeure partie des captifs, mais dès qu'ils furent embarqués, ils s'aperçurent que, soit parce que la marée était basse, soit à cause du poids de ceux qui étaient embarqués, que les six galiotes ne pouvaient prendre le large. Les Turcs alors, pendant que quelques-uns d'entre eux escarmouchaient avec les chrétiens, poussaient les bateaux avec leurs épaules.

Cinq des six galiotes réussirent à s'éloigner du rivage parce qu'elles étaient petites ; mais un certain nombre de Turcs

restèrent sur la plage, soit qu'ils fussent pris, soit maltraités ou blessés.

La galiote d'Asanico ne put en faire autant parce qu'elle était plus grande et avait de chaque côté 21 bancs de rameurs ; en outre, ceux qui la montaient étaient bien plus nombreux et sa charge était augmentée par un grand nombre de Turcs qui, n'ayant pu monter sur les autres galiotes, s'y étaient réfugiés. Elle était surchargée encore par un grand nombre de chrétiens qui se battaient avec acharnement pendant que d'autres retenaient le bâtiment avec leurs mains. Asanico et les siens se virent dans une situation désespérée ; les uns se jetèrent à l'eau et regagnèrent les autres bateaux à la nage, d'autres se cachèrent sous les bancs pour éviter les coups d'arquebuses des chrétiens. La galiote se rendit enfin avec Asanico et ceux qui la montaient.

Grande fut la joie des habitants de Cadix quand ils virent que la galiote était prise parce qu'ils délivrèrent au moins cent chrétiens qui y ramaient. Cependant ils regrettaient que les autres cinq galiotes eussent pu prendre la fuite, bien qu'on eût tiré sur elles de nombreux coups de canon avec une pièce d'artillerie qu'on avait amenée sur une charrette de Cadix, et fait de nombreuses décharges d'arquebuses.

Cependant les Turcs, voyant que la galiote d'Asanico était prise, ne s'attardèrent pas et prirent le chemin d'Alger.

Les chrétiens mirent la galiote à l'abri et partirent tout joyeux pour Cadix conduisant en procession les captifs délivrés et les Turcs prisonniers. On leur fit fête. Peu après, les chrétiens qui avaient cruellement souffert sur la galiote d'Asanico portèrent plainte au Corrégidor et aux juges du pays, les suppliant de punir le renégat qui les avait cruellement mutilés pour que sa mort servit d'exemple aux corsaires cruels et barbares. Les uns montraient leurs oreilles coupées, d'autres leur-nez, d'autres leurs doigts estropiés, ou bien les

cicatrices qu'ils avaient sur leur visage, sur leurs yeux, sur leurs membres et qui avaient été occasionnées par les coups furieux qui leur avaient été donnés et qui avaient pénétré dans leurs chairs. La plainte ayant été examinée par la justice, Asanico fut, après quelques jours de détention, condamné à avoir la tête tranchée et suspendue à l'une des portes de la ville.

Des personnes qui étaient alors à Cadix, m'ont raconté qu'avant son exécution, Asanico reconnut son erreur et ses péchés. Il se réconcilia avec la Sainte Mère l'Église et donna encore, à l'heure de sa mort, des preuves de véritable contrition et de pénitence.

A la même époque vivait à Cadix un parfait honnête homme, marié et père de famille, qui avait un magasin d'étoffes et autres menus objets ; il s'appelait Nicolo et était grec comme Asanico. Pendant que ce dernier était en prison, Nicolo était allé le voir plusieurs fois pour le consoler. Il arriva que dans le courant du mois d'octobre de l'année suivante, ce marchand revenant de Lisbonne, où il avait été acheter les marchandises nécessaires à son commerce, fut pris par des Turcs près des Arènes Gordes (les grandes dunes), et conduit quelques jours après à Alger. Dès son arrivée dans cette ville, il forma le projet de recouvrer sa liberté et de retourner au plus vite chez lui à cause de ses enfants qui se trouvaient sans soutien ; il s'entendit avec un More d'Alger qui était chérif pour se faire acheter par lui moyennant une somme de 500 doublons ou 200 écus d'or d'Espagne, de se rendre tous deux à Tétouan où, grâce à la proximité de l'Espagne, la somme nécessaire à son rachat serait envoyée promptement. Le chérif l'avait acheté et ils s'attendaient à partir incessamment pour Tétouan, quand il arriva qu'un des Turcs qui s'étaient échoués avec Asanico et qui avait été conduit à Cadix (c'était aussi un renégat qui put s'enfuir et revenir à Alger) passant un jour près de la prison du Mezouar, vit Nicolo

qui s'occupant comme il le pouvait, cousait un caban dans la boutique d'un tailleur chrétien. Il le reconnut immédiatement parce que quand Nicolo visitait Asanico dans la ville de Cadix, ce renégat était également dans la même prison comme les autres Turcs.

Il fut étonné en le voyant à Alger et pensa lui faire la méchanceté suivante : il répandit parmi les renégats qui avaient été les amis d'Asanico que celui qui avait été la cause de la mort du corsaire était à Alger et que s'ils tenaient à la venger il leur montrerait de suite l'individu.

Les renégats, à cette nouvelle, dirent que ce serait bien fait. Dans tous les cas ils demandèrent de leur montrer où était celui qui avait osé faire une pareille chose. Le renégat leur montra l'innocent Nicolo et les autres, trompés par le faux témoignage de leur camarade, s'entretenirent de l'affaire avec beaucoup d'autres renégats. Tous se trouvèrent d'accord et se rendirent auprès du Rabadam pacha, à qui ils expliquèrent l'affaire à leur manière et lui demandèrent de leur permettre de venger la mort de leur compagnon sur celui qui avait été la cause de son malheur à Cadix. Le roi, devant une si grande affluence de renégats qui insistaient pour avoir cette autorisation, leur dit de faire comme ils l'entendraient car il était sans scrupules, comme d'ailleurs ils le sont tous quand il s'agit de chrétiens.

Les renégats allèrent alors trouver le chérif maître de Nicolo, lui payèrent les 200 écus convenus pour le rachat de ce dernier, qu'ils emmenèrent et emprisonnèrent au bague de Mami Arnaut, le plus féroce, le plus cruel des corsaires. C'est depuis ce moment que commença le supplice du bienheureux Nicolo. On lui attacha d'abord une grosse chaîne au pied, puis on défendit que quiconque l'approchât, chrétien ou More, qu'on ne lui donnât ni à manger ni à boire.

Ceci se passait le 23 décembre ; les renégats décidèrent

de le mettre à mort le lendemain, mais ayant appris que le surlendemain était un jour de grande fête pour les chrétiens, c'était, en effet, le jour de la Nativité de N. S. Jésus-Christ, ils remirent le supplice à ce jour, voulant qu'un jour d'allégresse devint un jour de douleur.

Le jour de la Nativité étant arrivé, dès l'aube tous les renégats étaient rassemblés et criaient : « Qu'on brûle le chrétien ! Qu'on brûle le chrétien ! » Aucun chrétien n'osa sortir ce jour-là car tous ceux que l'on rencontrait recevaient des coups de poing, des soufflets, on les pinçait, on leur donnait des coups de pied.

Il y avait en ce temps-là à Alger un révérend père nommé Torrès, qui était venu pour racheter un grand nombre de chrétiens avec les sommes provenant d'un legs d'un valeureux chevalier, Louis Guijada Ayo, de la maison du seigneur Don Juan d'Autriche. Ce révérend père ayant appris ce qui se passait, voulut empêcher de commettre une pareille cruauté et alla trouver le roi à qui il démontra par de bonnes raisons qu'une pareille cruauté était extraordinaire, que Nicolo était absolument innocent et qu'il n'avait pu contribuer à la mort d'Asanico ; il supplia Son Altesse d'empêcher l'accomplissement d'une pareille iniquité. Il était à peine auprès du roi qu'il entretenait en secret, que les renégats en furent prévenus ; ils accoururent en grand nombre au palais dans la crainte que le pacha ne revînt sur sa décision et le trouvèrent en conversation avec le père. Ils s'élevèrent contre ce que disait le religieux, sans vouloir écouter aucune explication et crièrent que le roi ne devait pas revenir sur sa parole. Ils devinrent tellement agressifs qu'ils osèrent demander avec acharnement qu'on leur permît de brûler vif le père Torres, car il le méritait plus que tout autre et, ajoutaient-ils, parce que ces *papaz* sont ceux qui conseillent là-bas, en Espagne, que l'on mette à mort les renégats.

Que l'on ne croit pas que c'était par plaisanterie et pour

épouvanter le père, qu'ils parlaient ainsi, mais ils voulaient réellement, ils désiraient sincèrement ce qu'ils demandaient, au point que le capitaine Mami Arnaut qui était cependant un renégat reconnu et plus cruel que tous les autres trembla que, par leurs cris, ils ne finissent par émouvoir le roi et obtenir de brûler le père Torrès. S'approchant donc du père, il lui jeta son manteau turc sur les épaules, indiquant par cette action qu'il le prenait sous sa protection et s'adressant aux renégats il leur reprocha leur action, disant qu'il ne convenait pas d'agir de la sorte à l'égard du père qui était un rédempteur des captifs d'Alger et partant le représentant du roi d'Espagne qui l'avait envoyé ici, et qu'ils devaient se contenter de ce que le roi leur permettait de tuer le Grec. Par ce discours et d'autres raisons que le roi leur donna, les renégats durent s'en aller pleins de colère et le père Torrès n'ayant pu rien obtenir, se retira épouvanté de la barbarie de ces gens.

Le bienheureux Nicolo fut prévenu de ce qui se passait et du choix que le Seigneur avait fait de lui en vue de glorifier son saint nom par sa mort. Aussi, reçut-il la grâce et le courage nécessaires qu'il donne à ceux qu'il choisit comme instruments de sa gloire.

Des personnes qui furent témoins de ce que je raconte, m'ont dit qu'il acceptait la mort avec courage, avec constance, qu'il louait Dieu, qu'il levait souvent le regard vers le ciel, et élevait son âme à Dieu, disant qu'il le louait en tout. Comme l'on croyait que le jour de la Nativité de N. S. serait celui de sa mort, il décida en bon chrétien de s'y préparer par la confession ; dans ce but, il fit venir par l'intermédiaire de quelques captifs du Capitaine un prêtre de l'ordre de la Très Sainte Trinité qui était lui aussi captif et qui en l'année 1577 réussit à s'enfuir par terre à Oran.

Il se confessa à ce père avec dévotion et attendit le moment où l'on devait le mener à l'affreux échafaud. Mais les

renégats avaient décidé de ne le supplicier qu'après avoir fait une quête pour recouvrer une partie de la somme qu'ils avaient donnée, car disaient-ils il convenait que le plus grand nombre participât à ce saint sacrifice ; il fallut donc remettre l'exécution au lendemain qui était celui de l'anniversaire de la mort de St-Etienne, le premier martyr du Christ.

Ce jour étant arrivé, c'était le 26 décembre, les renégats se hâtèrent, pour compléter la somme qui manquait encore. Un d'eux, originaire de Muria, appelé Morat Raïs Maltrapillo et grand traître, voyant qu'il manquait soixante doublons, ou vingt-quatre écus d'or offrit d'en donner la moitié et un plat à la main il courut chez ses amis pour parfaire la somme, ce qui fut fait après peu de démarches.

Tout étant prêt vers la sixième heure, c'est-à-dire vers les midi, comme nous comptons en Espagne, trente ou quarante renégats et deux ou trois chaouchs allèrent au bagne du Capitaine où le serviteur du Christ était enchaîné. Après lui avoir enlevé les fers, les chaouchs s'en emparèrent pendant que les renégats au milieu de mille injures lui criaient qu'il avait été cause de la mort d'Asamio, qu'on allait le brûler vif comme un chien. Nicolo qui était prêt à tout et s'était offert au Seigneur ne répondit pas, se laissa attacher les mains et emmener comme un agneau.

Les renégats se mirent en marche au milieu de cris, de vociférations et se dirigèrent à grands pas vers la porte Bab-el-Oued, suivis d'une multitude de Turcs et de Mores, surtout de petits Mores et de polissons qui poussaient des cris de joie.

Nicolo ne perdit pas courage malgré les mauvais traitements dont il fut victime, mais avec un visage calme et avec fermeté il s'acheminait vers le martyre.

Dès qu'ils furent arrivés hors de la porte ils s'arrêtèrent dans le terrain qui s'étend près du bordj ou château d'Ochali. Là, les renégats avaient fixé en terre une ancre de galiote, les

pointes en bas et la tige relevée, ils y attachèrent Nicolo les mains par derrière et l'entourèrent de bois sec, mais entre lui et le bois ils laissèrent un espace libre de 8 à 10 palmes afin que les flammes ne l'atteignissent pas et pour prolonger son agonie, ce qui est le plus horrible supplice que l'on puisse infliger.

Dès que le bois fut en feu, de longues flammes s'élevèrent et grillèrent le martyr de Dieu de tous côtés, mais au milieu de ce tourment il conserva sa dévotion, sa foi et son courage et les chrétiens qui le virent m'ont affirmé, que durant trois quarts d'heure il supporta cet affreux supplice appelant à son aide N. S. Jésus-Christ, sa très sainte mère et d'autres saints, jusqu'au moment où il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et expira.

Les renégats lui jetèrent alors une grande quantité de pierres et après eux les enfants les imitèrent, de façon que le corps fût presque enseveli sous les projectiles. Écartant ensuite les pierres les renégats amoncelèrent le bois qui brûlait et celui qui restait encore et consumèrent le corps. Quelques ossements que l'on retrouva furent ensevelis le lendemain par quelques bons chrétiens dans leur cimetière qui se trouvait un peu plus loin

Le brave Nicolo avait près de 55 ans, il avait la barbe et les cheveux presque blancs, il était de stature moyenne, peu chargé de chairs et plutôt brun que blanc.

JANETTO. — JULIEN. — MARC. — ANDRÉ ET MARCEL

Pendant ce même règne, en 1577, le 4 février, Car-Assan, corsaire d'Alger, originaire de Carabrunie en Anatolie, à 60 milles de l'île de Chio, était capitaine de la Volena et se trouvait dans la rivière de Tétouan avec deux de ses bâtiments, l'un de 22 bancs de rameurs qu'il commandait en personne, l'autre de 19 bancs sous les ordres du raïs Mami, renégat vénitien. Car-Assan se vantait, parmi les nombreux défauts

qu'il avait, d'être colère, féroce et cruel à l'égard des chrétiens qui tombaient en son pouvoir. Aussi, depuis longtemps, la plupart de ses captifs avaient formé le projet de s'enfuir avec le bâtiment dès que la première occasion favorable se présenterait et de gagner quelque terre chrétienne.

Ils crurent le moment venu quand ils se trouvèrent dans la rivière de Tétouan et décidèrent de mettre leur projet à exécution, car ils n'étaient pas loin des côtes d'Espagne où ils pouvaient se réfugier en quelques heures.

Les meneurs de l'affaire étaient cinq captifs, l'un se nommait Janetto et était de Venise même, c'était un menuisier constructeur de galères, il avait 26 ans ; le second, Julien, était génois, il était âgé de 18 ans et était ce que les Turcs appelaient : compagnon, c'est-à-dire cambusier ; le troisième était le maître Marc, génois, fabricant de rames, il avait sa femme en Sicile et était âgé de 34 ans ; le quatrième était André de Jaca, sicilien, né dans l'antique ville de Jaca, il avait 25 ans ; le cinquième était le calabrais Marcel, né à Mancina et âgé de 22 ans.

Tous cinq fermement décidés à tenter l'entreprise, devaient être suivis par tous les autres. Or, il arriva que Car-Assan prit ses dispositions pour revenir à Alger et donna, au renégat Mami raïs qui commandait l'autre galiote, le signal du départ. Comme Mami était tout préparé, il descendit la rivière pendant que Car-Assas se disposait à en faire autant, mais s'apercevant que le vent qui remontait le cours d'eau soufflait avec violence, il commanda de baisser le mât pensant qu'il serait moins gêné pour la descente. C'est pourquoi, sortant de la poupe où il se trouvait il se plaça sur la *cruxia*, madrier qui divisait le bateau dans toute sa longueur, près du poste de l'écouille de la compagnie, ou chambre du milieu, et commanda à grands cris de baisser le mât et de le poser sur la *cruxia*, ainsi qu'on doit le faire quand on veut donner moins de prise au vent.

Pendant qu'il donnait cet ordre, Janetto fit signe du regard à ses complices leur indiquant que le moment était venu pour exécuter leur profit. Les captifs firent, de leur côté, signe à Janetto qu'ils étaient prêts. Le jeune homme prit alors la hachette qu'il avait d'ordinaire pour travailler et qu'il affectait depuis quelque temps de tenir toujours à la main, afin qu'on s'habitât à le voir ainsi et de ne pas éveiller de soupçon le jour ou le soulèvement devait avoir lieu ; c'était aussi pour les chrétiens le signal convenu. Il s'approcha alors de Car-Assan et lui dit : — Patron, ce n'est pas le moment de faire ce que tu commandes — et levant sa hachette à deux mains il l'enfonça dans la poitrine du corsaire et l'étendit mort à ses pieds. D'autres disent qu'il le jeta sur la cruxia. Marcel de Mancica accourut avec un long aspect en fer et lui en donna un grand cou dans le ventre, puis un autre à la tempe ce qui l'acheva. Les Turcs, ils étaient plus de soixante, se précipitèrent à ce spectacle sur les chrétiens, il s'en suivit un terrible et sanglant combat. Quelques chrétiens étaient armés d'épées que Julien leur avait procurées, d'autres avaient celles qu'ils avaient enlevées des sièges des Turcs où elles étaient attachées, d'autres se servaient d'aspects, de pointes de fer, de bâtons ; dans leur fureur, tout leur tenait lieu d'armes. Les Turcs avaient leurs yatagans, de sorte que la lutte était acharnée. Les chrétiens, poussés par la souffrance et le désir de reconquérir leur liberté si chère se battaient avec courage et tuèrent en peu de temps un grand nombre de Turcs ; d'autres se jetèrent à l'eau. Quelques-uns de ces derniers se noyèrent, entraînés par le poids des pièces d'argent et d'or qu'ils avaient placées en paquets sur leurs poitrines (c'est d'ailleurs à peu près la seule marchandise qu'ils apportent à Alger). Parmi ceux qui se noyèrent il y avait sept ou huit marchands mores passagers. Il ne restait plus que cinq Turcs à la poupe et quinze à la proue, ces Turcs luttaient toujours et se défendaient courageusement par crainte

de la mort, et dans l'espoir d'être secourus, car ils poussaient de grands cris et appelaient à l'aide.

Le renégat de Car-Assan, qui n'était alors qu'à un tir d'arquebuse ou d'escopette, tourna la proue de son bâtiment et remonta rapidement la rivière tirant des arquebusades et des flèches sur les chrétiens qui combattaient. Ces derniers, voyant que la galiote approchait, voulurent couper la chaîne qui retenait la leur à l'ancre, pour faire face à la galiote et l'attaquer grâce à la force du courant qui devait les porter sur elle. S'ils avaient réussi à couper la chaîne, ils eussent certainement été vainqueurs ; mais les Turcs qui étaient à la proue se défendaient valeureusement et empêchaient de couper la chaîne, ce qui donna à la galiote le temps d'arriver.

Quelques Turcs sautèrent sur le bâtiment de Car-Assan et tirèrent avec des escopettes et des arcs sur les chrétiens. Plusieurs des Turcs qui s'étaient jetés à l'eau remontèrent sur la galiote et le combat recommença avec une nouvelle ardeur ; des ruisseaux de sang coulaient de tous côtés. Parmi les chrétiens, ceux qui se distinguaient le plus, étaient les promoteurs de l'affaire, qui à cause de cela mettaient plus d'acharnement que les autres pour achever leurs ennemis ou pour se faire tuer. Le jeune Julien, le génois, était toujours en avant, bien qu'il n'eût que dix-huit ans ; il parcourait la *Cruxia* avec le yatagan du patron Car-Assan, une belle arme toute damasquinée et dorée. Plus brave qu'un lion, il faisait merveille. Le combat dura longtemps jusqu'au moment où les Turcs arrivèrent en telle quantité et déchargèrent tant de coups d'arquebuses, lancèrent tant de flèches que dix-neuf chrétiens furent tués et un grand nombre grièvement blessés, ce qui, à la fin, contraignit le reste à se rendre.

La lutte terminée, Mami qui éprouvait un grand chagrin de la mort de son patron, qui l'avait élevé et qui l'aimait beaucoup, peiné en outre par la perte de beaucoup de Turcs ses amis et ses compagnons, résolut de se venger sévèrement

dès que les chrétiens enchaînés eurent été placés en lieu sûr. Il commença par Janetto le menuisier qui avec sa hachette avait tué Car-Assan. On lui coupa les oreilles et le nez, on l'attacha ensuite par les pieds au bout d'une antenne et on le cribla de coups de flèches. On lui en décocha tellement qu'il en était traversé de part en part et ressemblait à un hérisson

Il n'était pas encore mort qu'on lâcha soudain l'antenne et que Janetto fut plongé dans l'eau sous laquelle on le laissa un grand quart d'heure. Tous le croyaient noyé et mort, mais en remontant l'antenne, les Turcs virent, chose incroyable, qu'il était encore vivant, mais qu'il rejetait beaucoup d'eau par la bouche. Il demeura encore pendu pendant une demi-heure et rendit son âme au Seigneur, qu'il avait souvent appelé dans son supplice.

Les Turcs firent ensuite débarquer le vaillant Julien, ils le dépouillèrent de ses vêtements, mirent ses chairs blanches comme de l'albâtre, à nu, et ne lui laissèrent qu'un léger caleçon puis après lui avoir attaché les mains par derrière, ils l'enterrèrent jusqu'à la ceinture et lui tirèrent des flèches jusqu'à ce que son corps, son visage et ses membres en fussent couverts. Des ruisseaux de sang coulaient de ses blessures. Il rendit son âme à Dieu. Un de ses amis, qui assista à tout cela, m'a affirmé que son courage en face de la mort était extraordinaire et qu'il ne se démentit pas : tel il avait été pendant sa vie, tel il demeura pendant les cruelles souffrances qui précédèrent sa mort et ne cessa jamais de nommer Jésus et d'appeler à grand cri la Vierge mère de Dieu, jusqu'au moment où il donna son âme à Dieu le Créateur.

Son corps et celui de son compagnon Julien furent jetés à la rivière, d'où le courant les entraîna à la mer. On ne les revit jamais.

Le lendemain, 5 février, comme le temps était beau, Mami, Raïs et ses Turcs étaient prêts ; les bâtiments prirent la

route d'Alger avec l'intention dès leur arrivée de tirer des chrétiens une vengeance qui les satisferaient pleinement. Leur retour eut lieu le 11 du même mois, pendant la nuit d'un dimanche. Dès le lundi matin, Mami débarqua et accompagné de quelques Turcs alla trouver Rabadan Pacha, à qui il raconta ce qui était arrivé. Ses paroles étaient empreintes de la douleur qu'il éprouvait de la mort de son patron et de ses amis ; il lui demanda de lui laisser faire justice de quelques chrétiens des plus coupables. Le roi ne fit aucune objection, et lui donna la permission de faire selon sa volonté. Sans plus différer et tout entier à sa rage, Mami Raïs se fit amener un cheval et enlevant à André de Jaca la chaîne qu'il avait, il lui attacha les pieds au moyen d'une corde qui passait autour du poitrail du cheval et fit traîner le pauvre prisonnier par les rues et les principaux endroits de la ville.

Quand il fut sur le point d'expirer, on le traîna en dehors de la porte Bab-el-Oued près de laquelle les Turcs avaient planté un fort piquet de bois, qui dépassait la muraille de quatre ou cinq palmes et au bout duquel était cloué un ganche aigu, épouvantable à voir, et dont la pointe était tournée en l'air.

Ce fut sur ce ganche qu'André de Jaca moulu et mourant fut précipité du haut de la muraille. Il fut transpercé par le côté droit et ne tarda pas à expirer.

Il avait montré un courage et une persévérance extraordinaires, se recommandant sans cesse à N.-S. Jésus-Christ. Son corps resta exposé tout le jour, les Turcs le firent ensuite jeter à la mer pour que les chrétiens ne pussent l'ensevelir.

Le même jour, les Turcs menèrent hors la porte Bab-el-Oued le jeune Marcel de Mancian, à l'endroit où est le marché au bois et après avoir planté en terre un long mât, ils l'y attachèrent par la ceinture, les mains par derrière, et Turcs, Mores et renégats se mirent à le lapider jusqu'à ce que ses membres

et sa tête fussent brisés et qu'il eût exhalé le dernier soupir. Ils amoncelèrent ensuite du bois autour de son corps et y mirent le feu jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendre.

Le lendemain ils dispersèrent une partie de ses cendres, le reste fut jeté à la mer.

Maître Marco, le fabricant de rames, fut pendu par les pieds à une trinquette d'une factia française qui était en réparation dans le port. Il resta ainsi tout le jour et le jour suivant, c'était un mardi, 13 février ; vers le soir il fut achevé à coups de pierres. Son corps fut jeté à la mer d'où il n'a jamais reparu.

Beaucoup de chrétiens présents à ces exécutions m'ont affirmé que leurs coreligionnaires si cruellement suppliciés enduraient la mort avec grand courage et dévotion.

Cependant le cruel Mami n'était pas satisfait et désirait infliger de plus grands tourments aux autres chrétiens qui avaient pris part à la révolte. Il partit pour Constantinople vingt jours après et arrivait dans cette ville après trente-huit jours de traversée.

Aidé par la femme et les enfants de Car-Assan qui habitaient Constantinople, il alla voir Aluch Ali, lui demandant la permission de faire justice de quelques autres chrétiens qu'il avait amenés dans sa galiote après que la mort de son patron fût complètement vengée.

Mais Aluch Ali était un homme expérimenté et prudent en choses de guerre et pour tout ce qui s'y rapporte, aussi refusa-t-il toute permission et ajouta que la vengeance que Mami Raïs avait tirée à Tétouan et Alger était trop grande et leur montrant son bras droit estropié il leur dit : Voyez ce bras, que naguère des chrétiens révoltés sur mon bateau ont mutilé. J'ai eu le corps couvert de blessures, ils ont voulu me tuer pour avoir leur liberté. Ils m'ont estropié et les autres, se sont sauvés sur deux de mes galiotes après avoir tué bien des Turcs. Eh bien ! je ne suis nullement étonné de tout cela, car tout

esclave, tout captif est enclin à rechercher par tous les moyens imaginables de s'affranchir de la captivité, et il n'est pas dans les usages de la guerre de les punir pour ce motif. Car-Assan n'est pas le seul qui ait eu un pareil sort ; renoncez donc à l'espoir de faire périr d'autres peuples chrétiens. »

Il les apaisa par ces raisons et leur dit pleinement la vérité sur les injustices commises par Mami Raïs quand il n'existait aucun motif suffisant pour donner ainsi la mort à des chrétiens, et considérant, en somme, que les motifs qui les poussaient à tuer des chrétiens est leur désir de se rassasier à la vue du sang répandu, prouvent qu'ils ne peuvent supporter les échecs qu'ils essuient à la guerre, car ils n'ont que des motifs insuffisants et injustes pour agir aussi cruellement ; tandis que les chrétiens ont des motifs conformes à la raison et à la justice pour chercher à recouvrer leur liberté en tuant même un ennemi qui lui a dérobé le plus grand bien, la liberté.

LE PÈRE FRAY MICHEL DE ARANDA

En 1576 sous Rabadan pacha, renégat sarde, le lundi 2 juin, une vingtaine de Turcs et de Mores montés sur une frégate de onze bancs de rames (ils appellent ces sortes de bâtiments des brigantins) étaient partis d'Alger pour la course. Ils débarquèrent de bon matin au Colle de Balaguer, sur le littoral de Tortose, en Catalogne, entre Cambriles et Tarragone. Après avoir dissimulé le brigantin dans une des nombreuses cales qui existent dans ces parages, ils se mirent en embuscade à une certaine distance de la route.

Il faisait plein jour, il était huit heures du matin, quand par malheur, pensant que la route était sûre, tandis qu'au contraire, le pays était mal gardé par la faute des veilleurs, neuf chrétiens passèrent par là ; ils se rendaient à Tarragone et autres lieux. Parmi eux était un religieux de l'ordre militaire

de Montesa où l'on professe l'observance de la règle du patriarche Saint-Benoît. Ce prêtre était d'une excellente famille de Valence, très honorable et s'appelait Fray Michel d'Aranda.

Les chrétiens furent attaqués à l'improviste et facilement capturés par les Mores qui s'embarquèrent de nuit avec leur proie dans la crainte que l'éveil ne fût donné. Un autre jour, le 3 juillet, ils enlevèrent un peu plus loin, vers le levant, quatre chrétiens qui se trouvaient dans une barque près de l'endroit appelé El Torno. Satisfaits de la capture de treize chrétiens, ils revinrent en Berbérie après deux jours de navigation et débarquèrent le 5 à Cherchell, localité qui possède un port assez important. Cette ville a mille maisons qui appartiennent presque toutes à des Morisques de Grenade, d'Aragon et de Valence qui se sont enfuis en Berbérie pour suivre librement la loi de Mohamet.

Parmi ces Morisques il y en avait un nommé Cajété qui s'était enfui d'Olive, du royaume de Valence ; celui-ci voyant la frégate chargée de captifs chrétiens s'en approcha et demanda au raïs, qui était débarqué le premier, d'où il venait et de quel pays étaient ces chrétiens. En apprenant qu'il venait des côtes d'Espagne et surtout de Valence et de la Catalogne, Cajété monta sur le bateau, se fit montrer les chrétiens de Valence et les pria de lui donner des nouvelles de son frère. Les captifs lui répondirent qu'il était en prison à Valence. Voici comment l'affaire était arrivée : Cajété était originaire du royaume de Valence ; il s'était enfui en Berbérie avec son frère aîné, Ali Caha. Tous deux avaient emmené avec eux leurs enfants et leurs femmes et quelques parents ; ils vinrent se fixer à Cherchell ; l'aîné était un adroit marin connaissant parfaitement la côte de Valence, sa patrie, où il avait été élevé et avait exercé pendant bien des années l'état de pêcheur ; aussi avec quelques autres Morisques qui connaissaient les côtes d'Espagne, arma-t-il un brigantin de douze bancs avec

lequel il enlevait un grand nombre de chrétiens qu'il vendait ensuite à Alger et ramenait beaucoup de Mores en Berbérie.

Ali Caha réussissait dans toutes ses courses et pour montrer combien il était favori, il avait peint son brigantin en vert et arborait un grand nombre de drapeaux et, de flammes pour défier toute surveillance ; c'était vraiment une chose remarquable, mais au bout de quelque temps l'infortune survint : ayant rencontré sur la côte du royaume de Valence quelques galères d'Espagne, il fut pris ainsi que son brigantin. Placé sur le banc des rameurs, comme c'est la coutume, il fut reconnu et réclamé par le comte d'Oliva comme Morisque lui appartenant parce qu'il avait été élevé sur ses terres, et parce qu'il avait emmené en Berbérie un grand nombre de Morisques ses vassaux.

Cependant les inquisiteurs du royaume, informés de l'énormité des crimes commis par Ali Caha, le firent enfermer dans Leur prison comme relevant du Saint-Office, c'est là qu'il se trouvait quand son frère demanda de ses nouvelles. Il est vrai qu'il ignorait que Ali Caha fût dans les prisons du Saint-Office, mais ayant appris qu'il était en captivité à Valence il pensait qu'il était captif de quelque seigneur ou d'un particulier.

Il continua à interroger un des chrétiens captifs nommé Antonio Estevan, marié à Valence dans la paroisse de St-André de la Moréra, c'est de lui que je tiens ces détails, il connaissait très bien les deux frères parce que quand ils étaient en Espagne, il avait été plusieurs fois dans la région qu'ils habitaient. Il répondit dont à Cajété qu'il connaissait son frère qui en ce moment était prisonnier à Valence et que s'il plaisait à Dieu, il serait bientôt mis en liberté. Mais il se garda bien de lui dire qu'il était renfermé dans les prisons du Saint-Office⁽¹⁾.

(1) Le silence d'Antonio Estevan s'explique d'autant mieux qu'il connaissait le proverbe : *Con el Rey y la Inquisition : Chiton.*

Dès que le More apprit que son frère était en prison, il fut pris d'une violente colère, à un tel point, que s'il n'avait pas redouté que les Mores du bateau ne l'en empêchassent, il aurait, disait-il, frappé les pauvres chrétiens à coups de bâton, car, disait-il à grands cris, pourquoi a-t-on emprisonné mon frère, pourquoi ne l'avait-on pas condamné à ramer sur les galères, comme on faisait à ceux que l'on capturait ? C'est qu'il connaissait les usages d'Espagne et quand il entendit dire que son frère était en prison, il supposa que l'affaire était mauvaise, car il avait fait beaucoup de mal dans ce royaume où ses actes et ceux de bien d'autres étaient connus.

Comme il n'osa passer sa colère sur les chrétiens, il jura par Allah que si l'on faisait du mal à son frère on le lui paierait et il se rendit à terre ivre de fureur et communiqua la nouvelle à d'autres Mores, ses parents et ses compatriotes et surtout à la femme et aux enfants de son frère et de la crainte qu'il avait que quelque grand malheur n'arrivât à Ali Caha. D'un commun accord ils décidèrent qu'il convenait de remédier à cette situation et il leur parut qu'il fallait acheter quelques chrétiens natifs de Valence afin d'obliger les Espagnols de promettre de les échanger contre leur parent. Ils offrirent chacun la part d'argent nécessaire pour l'achat des chrétiens, et Cajété s'étant informé de la condition des captifs apprit que le plus important d'entre eux était le père Fray Michel d'Aranda, personnage honoré et religieux. Il se décida donc à l'acheter, pensant que grâce à une pareille acquisition, on rendrait, sans nul doute, la liberté à son frère.

Les Mores étaient partis le 9 juillet pour Alger avec l'intention d'y vendre leurs captifs. Cajété s'embarqua avec eux

Silence sur tout ce qui concerne le Roi et l'Inquisition. En outre, comme il savait que Cajété qui avait élevé en Espagne, aurait perdu tout espoir de retrouver son frère s'il avait su qu'il était entre les mains des inquisiteurs, la prudence lui conseillait de ne pas lui faire perdre tout espoir dans la crainte de nuire à sa propre situation.

pour se trouver au *Souk* qui est le lieu public réservé aux enchères où toute chose est vendue à Alger. Il ne put cacher au père Fray Michel l'intention qu'il avait de l'acheter s'il promettait de lui rendre son frère, il l'assurait qu'il le traiterait de son mieux. Mais comme le père Fray Michel savait pour quel motif le frère de Cajété était en prison, il lui répondait toujours qu'il était libre de l'acheter, mais qu'il tenait à lui faire savoir qu'il ne pouvait s'engager à faire délivrer son frère. Que si la chose était possible, il serait heureux d'y réussir.

Le More n'attacha pas d'importance à ces propos, mais dès qu'ils furent arrivés à Alger, il offrit 650 doublons ou 260 écus d'or d'Espagne pour le père Fray Michel et au bout de trois jours, car selon la coutume du pays le crieur se fait suivre pendant ce temps par le captif avant que le marché ne soit définitivement conclu, les corsaires reçurent l'argent convenu et livrèrent le père au More un dimanche, 15 juillet 1576.

Ce More demeura un mois à Alger, négociant, importunant le père pour faire revenir son frère de Valence. Mais comme la chose était impossible, le père Fray Michel lui répondait invariablement qu'il lui était impossible de lui promettre cela, mais s'il n'eût dépendu que de lui, la chose serait déjà faite.

Un mois s'étant écoulé, le 15 août, fête de l'Assomption de la Vierge, mère de Dieu, le More s'en revint à Cherchell par terre, monté sur un mulet et comme il lui semblait que ce qu'il ne pouvait obtenir par les bons traitements, il l'obtiendrait par les tourments, il se fit suivre par le père, qui fit la route à pied par le temps des grandes chaleurs, comme il en fait en cette saison dans ce pays. Ils mirent deux jours pour faire les vingt lieues et dès leur arrivée, le More livra le père Fray Michel à la femme et aux enfants de son frère qui furent très contents de le tenir en leur pouvoir pensant qu'en lui faisant endurer la faim, la fatigue et les mauvais traitements il se verrait forcé de leur accorder ce qu'ils leur demandait. Et pour

commencer, ils lui attachèrent une grosse chaîne et ne lui donnèrent qu'un morceau de pain de son. Ils lui faisaient travailler nuit et jour la terre, porter l'eau, couper le bois, rendre toute espèce de services pénibles et comme ces Mores renégats enfuis d'Espagne sont les plus cruels ennemis des chrétiens, que leur haine est une flamme, vive contre tout ce qui est espagnol, ils ne se fatiguaient pas, comme tous les autres Mores d'ailleurs, de l'insulter, de l'injurier, de lui dire des choses honteuses et de tourmenter son âme.

Des chrétiens captifs à Cherchell, et il y en a beaucoup dans cette ville, m'ont affirmé que ce père supportait tout avec une patience, une constance admirables, se conformant à la volonté de Dieu. Huit mois s'écoulèrent dans ces douleurs ; au mois d'avril de l'année suivante, le More Cajété, son beau-frère, ses neveux apprirent, comme chose certaine, de quelques Mores qui s'étaient enfuis de Valence et qui arrivent journellement ici, qu'Ali Cah'a, après avoir été pendant quelque temps dans les prisons du Saint-Office, avait été condamné pour ses fautes et ses crimes, pour avoir toujours persisté, dans toutes les audiences auxquelles il comparut, à ne reconnaître aucune de ses fautes, mais qu'il s'était obstiné, disant : « Je suis musulman et je mourrai dans cette religion avait été, dis-je, condamné, au commencement du mois de novembre 1576, à être brûlé publiquement dans la ville de Valence.

Il est impossible de décrire la douleur, la peine que cette nouvelle causa à ces Mores, ni la rage, la fureur qui les irritèrent à partir de ce moment contre l'innocent père fray Michel. Ils criaient que puisque l'on avait brûlé leur chair et leur sang, c'est l'expression même dont ils se servaient, ils juraient par Dieu que sa mort serait vengée et qu'ils en feraient un exemple éclatant.

S'étant tous entendus, ils résolurent de mettre leur projet à exécution, non seulement pour venger la mort d'Ali Cah'a, mais encore pour le service et en l'honneur de Mahomet et

de brûler le père fray Michel publiquement.

Sur ces entrefaites, le 20 avril arriva à Alger, sur un bâtiment de Valence, le père fray George Oliver, commandeur de Valence de l'ordre de la Merci, porteur avec d'autres de l'aumône de la couronne d'Aragon pour le rachat des captifs. Le père fray Michel l'apprit bientôt, car il avait écrit à sa famille et il pensait que malgré le chagrin que les Mores éprouvaient de la mort d'Ali Cah'a, ils consentiraient à ce qu'il fût racheté parce qu'ils étaient plutôt pauvres que riches ; il écrivit au père rédempteur l'informant de tout ce qui se passait, le suppliant de faire tout son possible pour le protéger et le délivrer du grand péril qui le menaçait :

Le révérend père m'a dit qu'il avait répondu à cette lettre et qu'il ne laissât pas de s'entendre avec ses maîtres en ce qui concernait l'argent qui serait nécessaire ; qu'il s'offrait de leur donner ce qui serait juste et raisonnable.

Mais les maîtres qui avaient le cœur pervers ne voulurent rien entendre et ils l'insultèrent, lui disant qu'il était absolument inutile de parler de liberté, qu'on ne le donnerait pas pour tout l'or du monde ; qu'il devait chasser cette idée de son esprit ; que puisqu'on avait brûlé Ali Cah'a à Valence, on devait lui en faire autant ; puis ils l'accablèrent d'injures et d'affronts,

Le serviteur de Dieu comprit qu'il était superflu de parler de liberté et, se conformant à la volonté du Seigneur, il se recommanda à lui et le supplia de lui donner ce qui serait nécessaire pour demeurer fidèle à sa foi.

Peu de jours après, ses maîtres, leurs parents et leurs amis décidèrent de ne pas retarder l'exécution de leur vengeance et d'agir immédiatement, et pour que l'exemple fût plus efficace, il fallait brûler le père fray Michel non à Cherchell, mais à Alger où il y a un grand nombre de chrétiens de toutes les nations de la chrétienté ; de cette façon la nouvelle serait répandue dans tous les pays.

En conséquence, le 10 mai 1577 le More Cajété monta sur une mule et, suivi par le religieux qui cheminait à pied, il vint à Alger. Pendant la route il maltraita son captif tant qu'il put. Arrivé à Alger le 12 du même mois, il fit part de son projet à un grand nombre de Morisques et non seulement tous l'approuvèrent, mais encore ils lui proposèrent d'en parler au roi afin d'obtenir l'autorisation usitée dans un pareil cas.

Le jour suivant, le 13, les Morisques se réunirent en nombre considérable et votèrent avec joie la mort du juste. Dans cette assemblée ils fixèrent avec Cajété la manière dont ils feraient périr le serviteur de Dieu.

Tout d'abord, ils désignèrent quatre d'entre eux des plus influents et des plus connus pour l'accompagner auprès du roi. D'autres, en assez grand nombre, prétendirent qu'il ne suffisait pas de brûler vif un chrétien seulement, mais que dans un cas comme celui-ci, le service de Dieu exigeait qu'on en imposât à l'Inquisition d'Espagne pour arrêter les mauvais traitements dont les Morisques qui venaient en Berbérie et revenaient à la religion de Mahomet étaient victimes ; qu'il fallait donc brûler trois chrétiens ou même plus et tant qu'on pourrait, et de les choisir parmi les principaux, surtout parmi les prêtres (les papaz, comme ils les appellent), ce qui serait très préférable et très agréable à Dieu, car ce sont eux qui, en Espagne, conseillent de persécuter les nôtres et de les maltraiter.

Cette proposition fut accueillie par tous les Mores, qui sont altérés du sang chrétien. Plusieurs même prièrent Morat Maltrapillo, raïs, renégat originaire de Murcie, de leur vendre un prêtre de Valence qu'il avait pris peu avant sur le *Saint-Paul*, galère de Malte, et qui était son esclave. Ils offraient de lui donner le prix qu'il voudrait avec l'intention de brûler ce père avec fray Michel.

Mais comme le renégat était en pourparlers pour le rachat de ce religieux, le père fray Georges le pria de ne point permettre une pareille cruauté, aussi déclara-t-il aux Morisques

qu'il lui était impossible de les satisfaire. Les Mores ne purent rien décider jusqu'au 17 mai. Ce jour-là Cajété, accompagné des quatre Mores des plus importants dont nous avons parlé plus haut, se rendit auprès du roi, lui exposa l'affaire à sa manière, la dépeignit sous les couleurs qui lui parurent la plus favorable au but qu'il se proposait d'atteindre, outra l'affaire par méchanceté et ajouta qu'il importait que le roi montrât combien il ressentait les mauvais traitements et la persécution dont les Mores souffraient en Espagne, de telle façon que le roi fit peu d'objections et qu'il finit par leur dire qu'ils pouvaient agir à leur guise.

Ils partirent pleins de joie d'avoir obtenu si facilement l'autorisation ; tout en revenant chez eux, ils ne purent résister au plaisir d'appeler les Mores et les Turcs qu'ils rencontraient en chemin et de leur faire connaître le motif de leur joie et racontaient comment ils s'y étaient pris pour avoir l'autorisation de brûler vif un papaz chrétien, quels motifs ils avaient fait valoir et renchérent tellement sur cette affaire que leurs interlocuteurs étaient forcés de reconnaître qu'ils avaient agi en hommes de courage et en musulmans accomplis.

En outre ils se retournèrent contre les captifs chrétiens et non contents de leur faire des affronts, de les traiter de chiens, de traîtres et d'autres expressions, souvent habituelles, ils les menaçaient de les brûler bientôt vivants, comme un papaz, et ils les souffletaient, tombaient dessus à coups de poings et les maltraitaient de telle façon que les chrétiens n'osaient passer par les rues où les Mores, les Tagarins ou Modéjars⁽¹⁾ se trouvaient.

Quant au bienheureux, au très heureux père fray Michel qui avait été si étroitement gardé et enfermé dans les commencements, il l'était bien davantage depuis son arrivée à Alger.

(1) Tagarins et Modéjars, noms donnés aux Mores d'Espagne qui étaient venus se réfugier dans la Régence d'Alger.

Il était gardé de près, dans une maison où personne, ni More, ni chrétien, ne pouvait le voir ni lui parler. Cependant comme les habitants de la maison le menaçaient de le brûler vif, il comprit qu'il devait se préparer à la mort et pour le dernier combat, dans lequel il devait donner un éclatant témoignage de sa foi en Dieu et mourir pour la défense de la Justice, il désirait se confesser, comme c'est l'habitude parmi les bons et fidèles chrétiens, et pria qu'on lui amenât un prêtre, mais on ne voulut jamais y consentir. Sur son instance cependant, un More qui habitait dans cette maison lui donna un encrier et du papier, ce qui permit au père de noter quelques points au sujet desquels il désirait soulager son âme, et pria ensuite le même More de remettre sa lettre à un marchand valencien qui était alors à Alger pour qu'il la portât à ses parents à Valence. Soit que le More ne s'acquittât pas de cette commission, ou pour toute autre cause, je n'ai jamais pu, malgré mes recherches, retrouver ni le More, ni le marchand, ni savoir ce qui a été fait de la lettre.

En ce moment la ville était en émoi ; tout le monde savait qu'on allait brûler le serviteur de Dieu, mais le rédempteur fray George Olivier voulant empêcher cette exécution et n'ayant pu ni par des prières ni par des promesses d'argent calmer les Morisques, auteur de cette tragédie, alla trouver le roi afin d'accomplir son devoir jusqu'au bout. Il lui représenta l'inhumanité de cette cruauté, l'innocence reconnue du père Michel et la honte qui rejaillirait sur son nom et sur son titre de roi dans toute la chrétienté où l'on disait tant de bien de lui. Il fit tout pour le persuader et le pousser à empêcher la mauvaise action que l'on projetait. Tout fut inutile ; le roi lui donna pour excuse qu'il ne pouvait s'opposer à la fureur populaire, ni aux prières des Mores.

Le Commandeur, mécontent du résultat de ses démarches et de ses supplications, eut recours à Mami Arnaut, renégat albanais, chef des corsaires, et voulut lui faire connaître

qu'une pareille cruauté pouvait, quand elle serait connue dans la chrétienté, leur devenir fatale et qu'il fallait remédier au plus vite au mal. Dans ce but, il pria le père fray Gérôme Antiche, son compagnon, et commandeur de Majorque, d'aller voir le raïs, de lui parler, de le presser avec la plus grande instance. Ainsi fit le père Gérôme, mais le raïs entra dans une terrible colère, le chassa de sa présence en lui criant sans nulle retenue :

« Pars, papaz, pars car non seulement le papaz Michel, mais toi et ton compagnon devriez, et ce serait justice, être brûlés vifs à la Marine ».

Il répéta cela plusieurs fois ces mots sur un ton si emporté que le père demeura tout interdit, ne sut que dire et se retira honteux sans avoir obtenu le moindre résultat.

Or, il y avait alors à Alger, un More appelé Isa, raïs, qui était arrivé depuis peu de mois de Naples où il avait été, avec un sauf-conduit pour soutenir un procès relativement à une frégate et à certains captifs chrétiens qu'il prétendait lui avoir été enlevés injustement dans l'île de Sardaigne, alors qu'il traitait de rachat, drapeau déployé. Je me souviens de l'avoir vu à Naples dans le courant du mois de janvier 1569, qu'il fut l'objet d'un gracieux accueil de la part de Don Juan d'Autriche et qu'il trouva généralement beaucoup de bonté et de justice chez ceux auxquels il eut affaire.

Cet Isa ayant entendu dire que les Mores voulaient brûler un papaz chrétien et en connaissant le motif, voulut empêcher la chose, car il avait été à même d'apprécier la bonté et la justice des chrétiens partout où il avait été, il arrêta donc tous les Mores d'Espagne qu'il rencontrait et leur disait librement qu'ils allaient commettre une grande injustice, une iniquité révoltante en mettant à mort un chrétien innocent, aussi innocent que lui. Il répéta cela si souvent et dans tant d'endroits de la ville que les Mores instigateurs de l'affaire finirent

par en être informés et comprenant combien leur conduite était coupable, voulurent le faire taire, aussi allèrent-ils au roi et lui demandèrent à grands cris de ne pas tolérer une pareille hardiesse et de leur permettre de brûler, avec le papaz, ce musulman, qui, sans crainte de Mohamet, osait se montrer favorable aux chrétiens et blâmait un acte qui ne pouvait que glorifier Dieu.

Ils répétèrent avec entêtement leur plainte, ils montrèrent tant de colère que le roi eut grande peine à les calmer et à leur faire comprendre que leur prétention était exagérée, mais il leur promit cependant qu'il allait punir Isa.

Impatients de tremper leurs mains dans le sang innocent, ces gens ne voulurent pas différer plus longtemps le supplice, aussi le lendemain du jour dont nous venons de parler, le 18 mai, un samedi, beaucoup de bois fut apporté, dès le matin, sur le quai où abordent les bâtiments turcs et chrétiens qui font le commerce. Cet endroit leur parut le plus propice ; fis y plantèrent une ancre, le fer par le bas et en firent une potence où devait souffrir le serviteur de Dieu. Il était midi quand tout fut préparé. Les Mores prirent alors avec eux quelques Turcs afin de donner plus d'importance à l'affaire. Parmi ces derniers se trouvaient trois ou quatre chaouchs qui devaient faire l'office de bourreaux. Ils tirèrent le bienheureux frère Fray Michel du réduit où ils l'avaient enfermé et le conduisirent au palais pour que les Janissaires, qui d'habitude s'y tiennent ou y viennent, pussent le voir et juger de leur prouesse.

Ils s'arrêtèrent peu de temps en cet endroit, renfermèrent de nouveau leur victime dans une maison qui se trouvait près de là, en attendant qu'on leur annonçât que tout était préparé pour l'exécution.

Tout Alger était en rumeur, la nouvelle circulait dans tous les quartiers et une multitude de Mores de toutes les classes, d'Arabes, de Kabyles d'*Azuagos*, des enfants surtout en

grand nombre, accouraient en poussant des cris de joie. Cette foule grossissait tellement qu'on ne pouvait plus circuler et que les Mores ne pouvaient tous arriver jusqu'au pauvre martyr.

Les uns lui tiraient la barbe qu'il portait fort longue, car pendant la durée de son esclavage il n'avait pu la faire couper ; d'autres lui arrachaient les cheveux, d'autres lui donnaient des coups de poing dans le visage, d'autres des coups de pied, des poussées. Enfin tous ceux qui pouvaient l'approcher le frappaient à la figure avec des bâtons, des souliers, des chiffons qui traînaient dans les rues, et plus les blessures qu'ils lui faisaient étaient graves, plus grande était leur satisfaction.

Beaucoup de chrétiens qui tenaient à l'accompagner de loin eurent aussi à souffrir de leur fureur. Quelques-uns de ceux qui assistèrent à ce supplice m'ont raconté qu'ils éprouvèrent une grande consolation en voyant le martyr conserver au milieu des loups cruels la douceur de la brebis et la constance du chrétien et dont l'âme était pénétrée de dévotion. Il appelait souvent N.-S. Jésus-Christ,

Le saint était vêtu d'une chemise, d'un pourpoint de toile, usés et sales ; d'un petit vêtement d'étamine noire déchiré, de pantalons de même étoffe très rapiécés, de bottes de cuir déjà vieilles. C'était le même costume qu'il portait quand il avait été capturé.

Quand on le fit sortir de la maison où on l'avait tout d'abord enfermé, il était coiffé d'un grand chapeau de voyage, tels qu'on en porte en Espagne, mais dès qu'il fut dans la rue, on le lui fit tomber en l'accablant de coups et il fit la route la tête découverte.

Il arriva ainsi à la Marine où se dressait le gibet, à une distance de deux tirs d'escopette de la maison d'où on l'avait sorti. On l'attacha à l'ancre avec une chaîne, on lui lia les mains par derrière avec de fortes cordes. Le More Cajété, cause de tout le mal, s'était le plus dis tingué par son acharnement,

pendant le trajet de la maison à la Marine, pour bien montrer à tous de la façon dont il vengeait son frère. Dès que tout fut au point où il l'avait désiré et que le martyr était attaché à l'ancre, il commanda aux chaouchs de faire reculer la foule et s'approchant du saint homme qui avait les yeux au ciel, il l'injuria l'appelant chien, traître, ennemi de Dieu et proférant d'autres injures, puis le saisissant par la barbe, il lui en arracha une partie. Le martyr supporta cette souffrance sans proférer une plainte et recommanda son âme à Dieu qui sans doute le soutenait dans cette tribulation.

Cajété, fatigué de l'insulter et de lui arracher la barbe, saisit, au milieu des applaudissements des Mores, un gros fagot de broussailles et de branches, y mit le feu, l'approcha du visage du père Michel et lui brûla ce qui lui restait de barbe, les yeux et le visage. C'était pitié de le voir dans un pareil état. Le fagot étant consumé, le More saisit des pierres et en jeta une grêle sur le patient. Alors, la barbare multitude suivit l'exemple et accabla longtemps et avec rage le saint homme sous une telle quantité de pierres qui tombaient sur lui comme une tempête qu'il se trouva entravé jusqu'à la ceinture.

Pendant la lapidation, le martyr se recommandait à Dieu, à sa mère bénie, puis il expira.

Quand ils furent fatigués de lui jeter des pierres, ils coururent avec empressement prendre du bois et de la broussaille qui se trouvaient tout près et l'amoncelèrent sur le corps ; ils y mirent le feu d'où s'élevèrent de hautes flammes que nous pouvions distinguer du haut des terrasses des maisons où nous étions montés. De là aussi nous entendions le tumulte de la foule, les cris, les blasphèmes qu'ils proféraient et nous assistions plein de tristesse à la persécution de l'honneur de la foi et du nom de N.-S. Jésus-Christ.

D'un autre côté nous bénissions sa divine majesté qui devant tout ce monde avait donné à ce saint glorieux le courage,

la constance de lutter pour le Seigneur. Au milieu des flammes il nous semblait que son âme s'élançait droit au ciel où elle était reçue par Dieu dans le chœur des anges.

La partie supérieure du corps du saint homme avait été consumée par les flammes, le restant étant protégé par la masse des pierres qui l'enterraient jusqu'à la ceinture. Comme le feu durait encore, vers la tombée de la nuit, les Mores apportèrent des tisonniers, écartèrent les pierres et jetèrent encore sur le brasier une grande quantité de bois et pour rassasier leur rage ils se mirent de nouveau à y jeter des pierres avec acharnement. Un More d'Espagne apporta même avec beaucoup de peine un grand morceau d'une roue de moulin et à grands cris il la jeta avec force sur les cendres et les ossements en feu.

Le lendemain, 19 mai, au matin, quand on ouvrit les portes de la ville, la foule accourut à la Marine ; quelques bons chrétiens voulurent recueillir le peu de cendres et d'ossements qui restaient et commencèrent à enlever les pierres qui les recouvraient, mais les Mores et les Turcs se précipitèrent sur eux avec emportement et leur jetèrent tant de pierres qu'ils durent s'en aller. Les barbares dispersèrent alors les restes avec leurs pieds et les répandirent jusqu'au bord de la mer. Cependant, quand la nuit fut venue, d'autres bons chrétiens purent en rassembler une certaine quantité parce qu'ils couchaient à la Marine, dans les bateaux de leurs patrons et eurent le temps de les cacher dans le trou même où l'homme de Dieu avait souffert le martyre ; c'est là qu'ils les enterrèrent et en conservèrent quelque peu par dévotion, et comme j'étais de leurs amis, je pus en avoir également ma part.

Au moment de sa bienheureuse mort, le glorieux martyr avait près de cinquante ans, d'après ce que l'on pouvait juger ; ses cheveux et sa barbe avaient blanchi ; il était d'une taille un peu plus élevée que la moyenne, son visage était allongé,

ses yeux étaient grands, il avait le nez long.

SUPPLICE DES RENÉGATS IUSSEF, MOUSSA ET REDJÉPPÉ

Dans la même année (1576) il y avait déjà trois ans que Rabadan, pacha, renégat sarde, gouvernait le royaume d'Alger (c'était le laps de temps que ces gouverneurs restaient à ce poste), le sultan songea à le remplacer par un renégat vénitien âgé de trente ans, le nommé Hassan Veniciano, esclave d'Aluch Ali, le grand amiral. Hassan fut nommé, non seulement grâce à la protection d'Aluch Ali, qui était très influent auprès du sultan, mais aussi parce qu'il avait donné de fortes sommes d'argent à tous les pachas du Suprême Conseil du Grand Turc, tels que Mahamet bacha, esclavon ; Siman pacha, grec, Hassan pacha, bosnien ; Piali pacha, hongrois, car le royaume d'Alger était un des plus importants que possède le Turc et d'où les gouverneurs tirent les plus grands avantages et le plus de profit, tant à cause de la course pratiquée par un grand nombre de corsaires, que par suite des ressources produites par les populations de la Berbérie qui sont *désossées*.

La nouvelle de la nomination de l'esclave d'Aluch Ali fut bientôt connue dans Constantinople et chez l'amiral, et pendant qu'Hassan préparait son départ, plusieurs de ses renégats et d'autres d'Aluch Ali, complotèrent de se soulever en route, de partir avec la galère qui devait porter le roi et de se réfugier en pays chrétien.

Ils étaient poussés par l'amour de la gloire et par le désir des récompenses qu'ils ne manqueraient pas de recevoir et par la satisfaction qu'ils auraient de délivrer un grand nombre de captifs chrétiens qui étaient avec eux, car Hassan Vénitien était très brutal et souverainement détesté à cause de son excessive cruauté, non seulement par les captifs chrétiens qui, chaque jour, voyaient quelques-uns de leurs compagnons périr sous

ses coups, mais aussi par les renégats et les Turcs qu'il maltraitait et bousculait sans cesse, comme Aluch Ali, leur maître à tous. Enfin il avait en outre, l'esprit si mauvais, si pervers, que tout le monde le fuyait et que tout tremblait devant lui.

Les renégats qui avaient ourdi cette conspiration étaient au nombre de quatre ; c'étaient : Iaban le Candiote ; Iussef, Candiote également ; Moussa, du même pays et Redjeppé, Tiparato. Pour mieux réussir dans leur entreprise, ils communiquèrent leur projet à quelques-uns des chrétiens de la galère ; quelques-uns prétendent même que ce furent trois de ces captifs qui, les premiers formèrent le projet de soulèvement dès qu'ils apprirent que l'on se rendait à Alger.

Les chrétiens qui entrèrent dans le complot étaient : Danefi Nali Ferravès, esclavon, secrétaire d'Hassan ; Michel Angéni, vénitien ; Maître Francisco Lombardi, de Trépane, en Sicile, barbier et chirurgien de la goélette capturée en Sicile. Les renégats et les chrétiens se procurèrent des épées, des couteaux et d'autres armes pareilles ; ils cachèrent les épées dans un coussin de velours vert et jaune aussi long que ces armes ; c'est sur ce coussin que dormait Iussef le Candiote. Les conjurés possédaient quatre épées et douze couteaux ; ces derniers avaient deux palmes de long, ils furent dissimulés dans un autre coussin appartenant au renégat Moussa. Maître Francisco fabriqua plusieurs bourres et des bombes d'artifices destinées à épouvanter les Turcs et à les forcer à se jeter à la mer au moment du tumulte qui aurait lieu par suite du soulèvement et de la lutte qui devait nécessairement s'ensuivre.

Après s'être concertés ils gardèrent le plus grand secret et étaient parfaitement d'accord quand on partit de Constantinople le 15 mai 1577. Sept bâtiments accompagnaient le nouveau roi. Tout d'abord une galère qu'Aluch Ali, son patron, lui avait donnée, ouvrait la marche ; c'était un bâtiment nommé Saint-Jean, qu'il avait pris à l'Ordre de Malte ; il

était monté par le nouveau roi.

La seconde dont le capitaine ou raïs était Mustapha de Xilo, renégat originaire de l'île de ce nom, qui se trouve en face de Piombino dans la mer de Toscane, près de l'île d'Elbe. Mustapha était le chef de cette escadre car c'était un marin expérimenté. La troisième galère était commandée par le renégat Mahamed, le Turc, qui était tambour d'une compagnie lors de la campagne entreprise contre Mostaganem par le comte Don Martin de Alcaudété. Ce tambour se fit musulman pendant sa captivité.

Sur la quatrième galère, était Yussef Borrassquilla, renégat génois, un ennemi cruel des chrétiens.

Le cinquième bâtiment était une goélette de vingt-deux bancs de rameurs dont le patron et raïs était Mami renégat vénitien, appartenant à Car-Assan.

Le sixième bâtiment était encore une goélette d'un même nombre de bancs que la précédente ; elle était commandée par Dali Mami, renégat grec, marié à Alger où il se rendait en qualité d'amiral du royaume et chef des corsaires.

Le septième était une galère d'Ochali, elle avait vingt-quatre bancs ; le raïs était Sain de Melazo, renégat sicilien. Tous ces renégats avaient le titre de Capitaine du fanal ce qui est un grand honneur chez les Turcs.

Ces bâtiments naviguaient donc de conserve avec celui du roi ; ils arrivèrent le 3, juin à l'île de l'Ovo, île inhabitée qui se trouve à cent milles avant de Malvoisie. Les quatre renégats étaient en qualité d'amis et de conjurés réunis dans la cabine du milieu de la galère du roi pour prendre leur repas ; ils devisaient de choses et d'autres, quand le démon ennemi de tout bien les irrita les uns contre les autres à propos d'un jeune garçon ; ils commencèrent à se froisser, puis en arrivèrent aux gros mots, et à se disputer.

Jean, le renégat candiote, quitta la salle très mécontent

avec l'intention non seulement de se retirer du complot, si honorable et si facile à mettre à exécution, mais encore il pensa à tout dévoiler à Hassan. C'est ce qu'il fit, en effet, car il se rendit immédiatement auprès du roi qui se trouvait à la poupe de la galère et lui raconta ce qui se tramait, ainsi que le nombre et le nom des conjurés. Le roi demeura stupéfait et saisi de crainte ; il appela sur-le-champ quelques Turcs et renégats de ses amis et leur fit part de l'affaire. Il fut décidé de se saisir de suite de la personne des conspirateurs.

Cependant les renégats craignaient que Jean ne découvrit le complot quand ils le virent les quitter tout en colère, mais quand il parla au roi et que ce dernier réunit le conseil, ils n'eurent plus de doute que tout fût découvert et s'aperçurent qu'ils n'avaient aucun moyen d'échapper, ils décidèrent donc de demeurer tranquilles sur leurs sièges, où on ne tarda pas à venir les prendre par ordre du roi. On les chargea de fers et on les plaça en lieu sûr. On en fit de même au secrétaire Ferrarès, à Michel Angéni vénitien, au barbier maître Francisco et à plusieurs autres chrétiens des plus compromis.

Certaines personnes pensent qu'avant de partir de Constantinople, Jean, léger et sans foi, avait déjà tout dévoilé à Hassan, mais que ce dernier craignant d'Aluch Ali ne lui aurait pas permis de se venger à sa convenance s'il avait appris la chose, avait dissimulé jusqu'au moment où il arriverait à l'île de l'Ovo.

Les renégats étant enchaînés, il voulut les faire immédiatement exécuter cruellement, mais pour divers motifs il différa jusqu'à un autre jour. Étant arrivé à la tombée de la nuit à Malvoisie, ville de la Morée, il jeta l'ancre et exécuta son dessein. Il commanda à quelques Turcs renégats de prendre Iussef le candiote et de le déshabiller puis ayant fait abaisser l'antenne on l'y suspendit par le bras gauche et on l'éleva le plus haut possible. Dans cette situation, le roi commanda de lui décocher des flèches et de lui tirer des coups d'escopette.

Le brave homme ne perdit pas courage ; se rappelant son erreur, et de ce qu'il avait renié la foi de son Dieu, se repentit au moment de sa mort et on l'entendit appeler notre rédempteur. Ceux qui le connaissaient savaient que son repentir datait de longtemps et que, s'il n'avait pas abjuré son erreur, c'est, que l'occasion de s'enfuir lui avait manqué.

Le roi qui se tenait à la poupe de sa galère, et qui au rapport de quelques personnes lui tirait lui-même des flèches, l'entendit et lui cria : « Que fais-tu Iussef ? Recommande-toi plutôt à Mahomet ? ». Le courageux Iussef se tourna du côté du roi, et lui jetant un regard courroucé et chargé de flammes, il lui dit : « Pourquoi diable, me parles-tu de Mahomet, qui ne fut qu'un traître et un menteur. Laisse-moi tranquille avec ton Mahomet ! »

Le roi, les Mores entendant ces paroles méprisantes pour le prophète et les prières qu'il adressait à N. S. Jésus-Christ, voulurent montrer leur zèle de fidèles croyants, ils redoublèrent leur tir de flèches et d'arquebuses. Iussef fut percé de part en part ; il perdit la parole. Ne pouvant plus s'exprimer il faisait le signe de la croix avec la main droite et le baisait souvent, d'après ce que l'on raconte, jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir. Dès qu'il fut mort, on le jeta à la mer.

Pendant qu'on tuait Iussef à coups de flèches, le roi avait commandé d'attacher Moussa, le candiote, sur une des traverses d'un esquif de la galère et après lui avoir fait attacher une corde à chacune de ses mains et à ses pieds il fit tirer sur ces cordes par quatre galères qui faisaient force de rames dans des sens opposés. Le corps de Moussa fut complétement ouvert et séparé en quatre quartiers. On ne peut dire de lui s'il mourut comme Iussef en confessant hautement N. S. Jésus-Christ parce qu'il ne prononça pas une parole.

Le roi resta jusqu'au jour suivant, le 5 juin, à Malvoisie.

Il partit dans la matinée, avec son escadre, pour Modon, qui est à cent milles de Malvoisie ; arrivé le 7 du même mois, le roi commanda de faire justice du troisième renégat Redjéppé, le cyprien. On l'attacha par le bras droit à la nena de la galère et les Turcs lui tirèrent des flèches. La première qui l'atteignit pénétra un peu plus bas que le cœur et ressortit entre les épaules. Alors Redjéppé s'écria : « Yuan trayn », ce qui veut dire : Jean traître, donnant à entendre que Jean, renégat candiotte, l'avait conduit là par sa trahison. On l'acheva à coups de flèches et pendant son supplice il ne donna pas de marques certaines qu'il mourait en chrétien. Quatre heures après sa mort on le jeta à la mer.

Il y avait encore quatre renégats que le roi voulait mettre à mort parce qu'ils faisaient partie des conjurés, mais des Turcs et des renégats de ses amis le prièrent de les épargner ; il leur pardonna donc comme à Francisco le barbier et au secrétaire Danéfi, ainsi qu'au vénitien Michel Angéni.

MICHEL CERVANTÈS ET LE JARDINIER DE L'ALCADE HASSAN

Dans le courant de la même année 1577 et dans les premiers jours de septembre, certains chrétiens captifs qui se trouvaient à Alger étaient des gens d'importance, parmi lesquels se trouvaient des chevaliers espagnols et trois Majorquins. Au nombre de quinze, ils décidèrent de s'embarquer à la première occasion sur une frégate ou un brigantin venant de Majorque pour s'enfuir dans cette île ou en Espagne.

Un Majorquin, habile marin, connaissant bien la côte de Berbérie, venait d'être récemment racheté ; il leur promit de venir les chercher sous peu de jours.

Dès qu'il fut parti, les quinze chrétiens se cachèrent dans une grotte inconnue qui se trouvait dans le jardin de l'alcade

Hassan, renégat grec ; ce jardin se trouvait vers le levant à près de trois milles d'Alger, non loin de la mer, endroit commode pour s'y cacher et pour s'embarquer facilement⁽¹⁾.

Deux chrétiens seuls avaient connaissance de l'affaire : l'un était le jardinier qui avait longtemps auparavant creusé la grotte et qui faisait constamment le guet pour voir si personne n'approchait ; l'autre, décidé également à partir avec le brigantin était né et avait été élevé à Melilla, ville qui se trouve sur la côte de Berbérie, sous la domination espagnole, dans le royaume de Tlemcen, à deux cents milles d'Oran et à cent milles de Vélez et du Peñon. Cet individu avait renié sa religion dans son

(1) *Note du traducteur.* — La grotte qui donna asile à Cervantès et à ses quatorze compagnons de captivité est probablement celle qu'on indique au voyageur et qui se trouve sur le flanc de la colline du L'arrima, à environ 250 mètres du groupe scolaire.

Elle présente bien le caractère indiqué par Haëdo qui écrit qu'elle avait été creusée par le jardinier du caïd Hassan, longtemps avant l'évasion de Cervantès. Cette excavation est irrégulière, un homme s'y tient à peine debout et elle avait sans doute été faite pour se procurer du tuf destiné à sabler les allées du jardin du patron.

Elle était sombre et certainement plus profonde qu'elle est actuellement, une partie ayant disparu à l'époque toute récente où on exploitait cet endroit pour avoir du calcaire tendre et de la poussière de tuf.

On y lit l'inscription suivante :

Cueva refugio que fue del
autor dal Qu.ijote, afio 1577

Recuerdo que a su memoria dedicaron
El Almirante, Jefes y Oficiales de
una escuadra española a su paso por Argel
Siendo Consul général el Marques de Gonzales
Año 1887

Grotte qui fut le refuge de l'auteur du Don Quichote, en l'année 1577
Souvenir dédié à sa mémoire par l'Amiral, les Chefs et les Officiers
d'une escadre espagnole lors de son passage à Alger. Était Consul
général le marquis de Gonzalès. Année 1887. — *Note du traducteur.*

enfance ; il redevint plus tard chrétien et venait d'être capturé pour la seconde fois. On le nommait Le Doreur et avait pour mission d'apporter avec l'argent qu'on lui donnait, les provisions nécessaires aux captifs.

Sur le buste de Michel Cervantès on lit :

Aqui
Segun se crée busco
asilo con otros
trace compañeros
Cervantes
el immortal autor del
Don Quijote
Al intentar libertarse
del Cantiverio de los
piratas argelinos

La Colonia Española
I sus otros admiradores
de Argel erigen este
sencillo recuerdo como
tributo de admiracion
a tan insigne escritor
Siendo
Consul général de España
D. Antonio Alcalà Galiano
1894

Ici, selon ce que l'on croit, l'immortel auteur du Don Quichote chercha asile avec treize autres compagnons, en vue de s'affranchir de la captivité des pirates algériens. La Colonie espagnole et ses admirateurs d'Alger, érigent ce simple souvenir comme tribut de leur admiration à un aussi insigne écrivain. Étant Consul d'Espagne, Don Antonio Alcalà Galiano. 1894.

Que cette grotte ou toute autre excavation voisine abritât le hardi soldat qu'était Cervantès, celui qui pensa avec l'aide des captifs abattre la piraterie, peu importe. On ne peut qu'applaudir au pieux souvenir élevé sur cette terre où il a tant souffert, à cet homme à l'âme forte et généreuse, qu'une volonté de fer soutenait pour lutter contre les abus et les injustices de son époque. *Note du traducteur.*

Dès que Viana, c'était le nom du marin majorquin, fut arrivé à Majorque, il commença, en homme diligent et fidèle à sa parole, à recruter de bons marins, et en peu de jours, grâce au concours du vice-roi de l'île, à qui il avait apporté des lettres des chrétiens et des chevaliers, il put armer un brigantin, comme cela m'a été raconté depuis par trois chrétiens qui étaient venus avec lui.

Ainsi qu'il l'avait promis, il partit de Majorque dans les derniers jours de septembre et arriva, le 28 du même mois, vers le milieu de la nuit, à Alger. Il accosta dans la direction de la grotte qu'il avait visitée avant son départ.

Mais le malheur voulut qu'au moment même où il approchait de la terre la proue de sa galère ou de son brigantin, des Mores vinrent à passer qui aperçurent, malgré l'obscurité de la nuit, le bâtiment et les chrétiens qui le montaient. Ils se mirent alors à crier : « Des chrétiens, des chrétiens ! Une barque, une barque ! » Nos marins, se voyant découverts, furent obligés de regagner la haute mer.

Cependant les captifs ne savaient que penser en ne voyant pas venir le bâtiment promis ; ils ignoraient ce qui était arrivé ; cependant ils étaient soutenus par leur confiance en Dieu et en Viana qu'ils connaissaient pour un homme de bien qui ne manquerait pas à sa parole. Ils demeurèrent donc dans la grotte qui était humide et obscure et dont ils ne sortaient jamais pendant le jour, aussi plusieurs tombèrent-ils malades ; mais malgré tout, ils conservèrent l'espérance de voir leur projet réussir.

Mais le démon, ennemi de l'homme, aveugla le Doreur qui leur apportait les vivres et le poussa à se convertir de nouveau au mahométisme, de renier une seconde fois sa religion, dans l'espoir de gagner l'estime du roi et des Turcs, surtout celle des patrons et des maîtres des captifs. Dans cette intention, le 30 septembre, fête de saint Gérôme, il alla trouver le

roi Hassan, renégat vénitien, et lui demanda l'autorisation d'embrasser la religion musulmane et il ajouta que pour lui rendre un service il lui découvrirait que dans tel endroit, dans telle grotte, se trouvaient quinze chrétiens cachés dans l'espoir de s'embarquer pour Majorque.

Le roi fut très content de cette nouvelle et lui en sut gré, car le tyran comptait que, contre toute justice et toute coutume, il pourrait garder pour lui des captifs perdus pour leurs patrons, et, sans plus tarder, il manda son garde Baxi, qui était chargé de ses esclaves chrétiens, et lui commanda de se faire accompagner par des Mores et des Turcs et de suivre le chrétien qui voulait se faire musulman ; de se rendre au jardin de l'Alcade Hassan, là il y trouverait quinze chrétiens cachés dans une grotte, qu'il devait lui amener sous bonne escorte ainsi que le jardinier.

Baxi exécuta l'ordre du roi. Il emmena avec lui huit ou dix Turcs à cheval, vingt-quatre à pied, la plupart armés d'escopettes et de yatagans, d'autres de lances. Ils furent si bien guidés au jardin par le nouveau Judas, qu'ils s'emparèrent du jardinier, et se rendant ensuite à la grotte que le faux Judas leur montra, ils en firent sortir les chrétiens et les arrêtrèrent tous.

Ils n'attachèrent que Michel de Cervantès, hidalgo important d'Alcala de Henares, le promoteur du complot, et qui par conséquent était le plus coupable. Ainsi l'avait ordonné le roi à qui ils furent tous présentés dès son arrivée.

Il fut très content de les voir et, pour le moment, ordonna qu'on les conduisît dans son baignoire et qu'on les surveillât étroitement. Il ne retint auprès de lui que Michel de Cervantès à qui il pensait faire avouer quel était celui qui avait mené l'affaire ; mais il ne put jamais, malgré ses pressantes questions et ses terribles menaces, lui faire dire que l'auteur était le révérend père George Olivier, de l'Ordre de la Merci, commandeur de Valence, qui était alors Rédempteur de la couronne d'Ara-

gon, car le roi, sur une dénonciation du Doreur, était persuadé que le père, qu'il soupçonnait d'ailleurs, étant l'instigateur du complot, lui offrirait l'occasion de mettre la main sur lui pour en tirer une forte somme d'argent.

Les menaces n'émurent nullement Michel de Cervantès qui en homme noble, qui sait assumer toute la responsabilité sur sa tête, répondit invariablement que lui seul était l'auteur de l'affaire et qu'il avait tout conduit.

Le roi le renvoya enfin à son bague afin de le conserver comme esclave, mais dans la suite il fut obligé de le rendre, lui et trois autres, à leurs patrons respectifs.

Dès que l'alcade Hassan eut appris qu'on avait arrêté des chrétiens dans son jardin et que l'on avait emmené son jardinier, il accourut au palais et demanda au roi avec instance de faire un sévère exemple de tous ces captifs et surtout qu'on lui permît d'agir à sa guise à l'égard du jardinier ; il voulait qu'à son exemple, le roi punît les autres chrétiens qui s'étaient cachés dans sa grotte.

On est saisi d'étonnement quand on pense que quelques-uns de ces captifs restèrent dans la grotte pendant plus de sept mois, d'autres pendant cinq, d'autres moins, sans voir la clarté du jour, ne sortant que pendant la nuit. Pendant tout ce temps, Michel de Cervantès pourvut à leurs besoins, au risque de sa vie qui fut souvent compromise. Il faillit périr tantôt par le pal, tantôt enganché et tantôt brûlé vif, pour tout ce qu'il tenta pour donner la liberté à un grand nombre de captifs. Si la réussite avait répondu à sa hardiesse et à son courage, Alger appartiendrait aujourd'hui aux chrétiens, car il ne visait à rien moins qu'à cela.

Le jardinier fut pendu par un pied jusqu'à ce qu'il fût étouffé par le sang.

On pourrait écrire une histoire de tout ce qui se passa dans la grotte pendant les sept mois que les chrétiens y demeura-

rèrent et de tous les actes et les prouesses de Michel de Cervantès pendant sa captivité.

Hassan pacha disait de lui que tant qu'il tenait l'estropié⁽¹⁾ espagnol sous sa garde, il était sûr des chrétiens, des bateaux et de la ville, tant il redoutait les complots de Michel Cervantès, et si ce dernier n'avait été découvert et trahi par ceux qui devait l'aider, sa captivité eût été une des plus douces, tandis qu'elle fut des plus dures à Alger. Le seul moyen que le roi put trouver pour avoir quelque tranquillité, fut de l'acheter 500 écus à son maître ; il le mit alors sous les verrous et le garda longtemps en prison, jusqu'au moment où il put avoir cent écus d'or pour son rachat. Dans cette dernière circonstance, Cervantès fut puissamment aidé par le père fray Jean Gil, rédempteur de la Sainte-Trinité à Alger.

GALLO

Dans cette même année de 1577, le 19 septembre, neuf corsaires quittèrent le port d'Alger et se rendirent en course du côté du Levant, vers la Corse, la Sardaigne, la Sicile et Naples, avec leurs galiotes bien en ordre et rassemblées. Il convient de faire connaître que Morat raïs, le célèbre renégat

(1) On sait que Michel de Cervantès perdit l'usage de la main gauche d'un coup d'arquebuse à la bataille navale de Lépante.

Voici comment il en parle dans son prologue de ses Nouvelles exemplaires

« L'auteur de ces nouvelles se nomme Michel de Cervantès Saavedra. Il fut longtemps soldat et cinq ans et demi captif. Pendant ce temps, il apprit à avoir de la patience dans l'adversité. Il perdit à la bataille navale de Lépante la main gauche d'un coup d'arquebuse, blessure qui, bien qu'elle paraisse laide, est belle à ses yeux parce qu'il l'a reçue dans le plus mémorable et le plus haut fait d'armes que virent les siècles écoulés et que verront les siècles futurs. Il combattait sous les victorieux étendards du fils du foudre de guerre, Charles Quint d'heureuse mémoire. » (*Note du traducteur*).

albanais ; Cadi raïs, Turc ; Morat raïs Maltrapillo⁽¹⁾, renégat espagnol de Murcie ; Morato raïs, renégat français appartenant au capitaine Mami Arnaut ; Caur Ali, fils d'un renégat grec ; Assan raïs, renégat génois ; Morat raïs, le jeune renégat grec ; Amat Hoja, Turc, et Sari raïs, Turc, commandaient ces galiotes. Ils arrivèrent bientôt à Bizerte, qui est à 60 milles au couchant de Tunis, et décidèrent, sur les indications d'un mauvais chrétien, on ne peut le nommer autrement, de s'emparer d'une ferme située dans la Calabre, près de Policastro, et appartenant au roi de Naples. Le traître était né et avait été élevé dans cette ferme et demandait en récompense aux Turcs de lui rendre la liberté. Les raïs la lui promirent s'il tenait sa promesse, et prenant ce mauvais homme pour guide et pour chef parce qu'il connaissait très bien le pays, ils s'emparèrent de la dite ferme dans le milieu de novembre 1577 et prirent plus de deux cents personnes de tout âge, de toute condition. Après cette expédition, ils revinrent au port de Bizerte. Sur les bateaux se trouvaient, parmi les Turcs, deux jeunes renégats : l'un, de 24 ans, était Génois et s'appelait N. Gallo, quand il était chrétien, c'était le frère d'un contremaître d'une des galères du seigneur Jean-André Doria, qui s'appelait également Gallo ; l'autre était Sicilien, né dans l'antique ville de Trépane, et presque du même âge que le premier ; il s'appelait Morat.

Ces deux jeunes renégats s'étaient liés d'amitié, et lorsque les corsaires revinrent à Bizerte avec leur prise, ils s'entretenirent de cette affaire en secret et jugèrent que c'était, de la part d'un chrétien pratiquant, une bien criminelle action de livrer ainsi aux mains des Turcs tant d'âmes innocentes, que c'était vendre sa patrie où il était né, ses parents, ses alliés, et, finissant par s'animer, ils en arrivèrent à décider de tuer ce traître, de

(1) Surnom. Mauvais chiffon.

lui donner la récompense qu'il méritait pour sa mauvaise action.

Par conséquent ils invitèrent le traître à souper pour le lendemain soir, sous prétexte d'amitié et pour le régaler. L'autre que, depuis son retour, les corsaires, satisfaits de sa conduite, avaient racheté à son patron, lui avaient enlevé ses fers et rendu la liberté, accepta avec plaisir. En conséquence, ils se rendirent tous les trois dans un jardin près de Bizerte pour souper. Les deux jeunes renégats estimaient que cet endroit était le plus favorable à l'exécution de leur projet.

Le repas terminé, ils reprochèrent sévèrement au traître la mauvaise action qu'il avait commise, puis ils se précipitèrent sur lui et le poignardèrent. Quand il fut mort, ils le jetèrent dans un des ravins des environs, puis ils rejoignirent leurs galiotes où ils avaient l'habitude de se retirer en même temps que les Turcs pour se coucher. Le renégat génois était très lié avec un chrétien de même nation qui ramait sur le même banc que lui, sur la galère de Morat raïs, le jeune. Comme ils étaient du même pays, le renégat faisait son possible pour lui être utile et lui racontait même tous ses secrets ; aussi lui fit-il part, de suite, de ce qui était arrivé, et comment lui et un renégat de Trépane avaient poignardé le Tréslégno, le traître, qui avait vendu la ferme, sa patrie. Il lui fit savoir encore que son désir était de fuir à la première occasion et de retourner à la foi et au service de N. S. Jésus-Christ, parce que les actes des Turcs et des Mores le révoltaient et que s'il trouvait aide, il aurait le courage de partir un jour avec la galiote et de gagner un pays chrétien, la Sicile ou Naples.

Le forçat le loua tant pour ce qu'il avait fait que pour ce qu'il se proposait de faire, et après l'avoir encouragé de toutes ses forces, ils se quittèrent.

Quelques jours après, six de ces corsaires se séparèrent des autres pour se rendre de Bizerte à Porto-Farina, qui est à

trente milles plus au levant et à, mi-chemin entre Bizerte et La Goulette, qui se trouve trente milles de Porto-Farina. Parmi les six corsaires se trouvait Morat raïs, le jeune, sur la galiote duquel était le jeune renégat génois. A leur arrivée à Porto-Farina, les corsaires se disposèrent à nettoyer les carènes de leurs bâtiments avant de gagner les îles de la Sicile et de la Sardaigne ; mais le démon fit que pour un motif insignifiant, les deux amis : le chrétien forçat et le renégat génois, se disputèrent. Le chrétien, transporté de colère, sans réfléchir au mal qu'il allait faire, appela le contremaître de la galiote et d'autres Turcs-qui étaient non loin d'eux et leur répéta ce que le jeune Génois lui avait dit : l'assassinat du Trés légno, commis avec la participation du Sicilien de Trépane, ainsi que l'intention qu'il avait de s'enfuir avec le bâtiment. A cette déclaration qui fut immédiatement connue par les corsaires des six navires, la peur s'empara des Turcs qui se saisirent du jeune homme et le conduisirent à la galiote de Morat raïs, l'aîné, le doyen et le plus important des six raïs. Celui-ci l'interrogea, s'enquit de l'exactitude du fait ; l'accusé avoua franchement que tout était vrai, qu'il avait donné la mort au Trés légno parce qu'il pensait que c'était un grand crime, pour un chrétien, de vendre sans pitié sa patrie et son sang. Quant à vouloir fuir et de partir avec la galiote, c'était aussi son désir parce qu'il voulait retourner à la loi et à la foi de ses pères : loi dans laquelle il était né et avait été élevé.

Morat raïs lui répondit : « Tu n'es donc pas Turc ? Tu es chrétien ? » Le brave jeune homme répondit qu'il disait vrai, qu'il était chrétien et qu'il voulait persévérer dans sa foi.

Les raïs et les Turcs n'attendirent pas plus longtemps ; ils le dépouillèrent de ses vêtements turcs, le revêtirent d'un habillement de chrétien pour qu'il mourût dans l'habit de la loi et de la foi qu'il confessait et qu'il professait. Ils le débarquèrent ensuite, lui attachèrent les mains par derrière avec de

fortes cordes, lui lièrent le corps par la ceinture à un rocher situé près de la mer et lui jetèrent une grande quantité de pierres jusqu'à ce qu'ils lui eussent brisé la tête, puis ils jetèrent son corps à l'eau.

Telle fut la fin du jeune Gallo qui confessa toujours la bonté de notre très sainte foi et de la religion chrétienne, le 24 janvier 1578.

C'était, comme je l'ai déjà dit, un jeune homme de vingt-quatre ans, de stature élevée, bien en chair et proportionné.

MORATO

Le jour suivant, le 25 janvier, les corsaires qui se trouvaient à Porto-Farina avaient appareillé dans l'intention de se rendre à Sousse, ville du royaume de Tunis, qui possède un assez bon port et qui est située à quatre-vingt-dix milles de Porto-Farina et à soixante de La Goulette. Ils voulaient de là se rendre en Sicile car de ce point la traversée est courte. Ils arrivèrent à Sousse le 27 du même mois et comme lors des recherches pour retrouver le compagnon de Gallo, ils avaient appris qu'il se trouvait dans le port de cette ville sur une galiote qui y était venue depuis plusieurs jours, ils firent, dès leur arrivée, rechercher ce renégat dont je n'ai pu savoir le nom chrétien et qu'ils appelaient Morato. L'ayant trouvé ils s'en saisirent et le firent comparaître devant les raïs assemblés. Ceux-ci lui demandèrent s'il était vrai qu'il avait pris part à l'assassinat du Tréslegno à Bizerte, parce que ce dernier avait livré la ferme sans en avoir reçu le prix et sans opposer de difficulté. Le jeune homme avoua qu'il l'avait fait parce que c'était une action abominable pour un chrétien. Les Turcs lui dirent : « Alors tu es chrétien ? — En effet, répliqua le renégat, je le suis de cœur et de volonté. Je le serai toute ma vie ! » A ces mots, les Turcs lui enlevèrent ses

vêtements de musulman et ne lui laissèrent qu'un pantalon de toile et après lui avoir lié les mains, ils l'enterrèrent jusqu'à la ceinture dans un trou qu'ils creusèrent dans le sable de la plage, près du rivage, et lui décochèrent des flèches avec la plus grande cruauté. Il en reçut une grande quantité et en fut tellement traversé qu'il ressemblait à un hérisson. Le sang ruisselait de ses blessures, lui baignaient le visage, le corps et se répandait sur le sol. C'est ainsi qu'il rendit son âme à son Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, qu'il ne cessa d'appeler ainsi que sa glorieuse Mère.

Sitôt après sa mort, les Turcs jetèrent son corps à l'eau. Ce brave jeune homme était du même âge que son compagnon, il était d'un embonpoint raisonnable, pas bien grand, et bien proportionné. Il fut tué le 27 janvier 1578.

CUELLAR

Vers le 8 avril de la même année, près de trente Espagnols de diverses provinces, captifs à Alger, se concertèrent pour s'enfuir pendant la nuit et gagner un rivage chrétien. Pour effectuer ce projet ils devaient s'emparer d'une frégate ou brigantin qui se trouvait alors dans le port et qui était désarmé et gardé pendant la nuit par deux Mores seulement. On sait que dès qu'un navire arrivait dans le port, qu'il appartînt à un corsaire ou à tout autre, que ce fut une galiote, un brigantin, une frégate ou une barque, le bâtiment était tout d'abord désarmé, on lui enlevait ses rames qui étaient déposées dans certains magasins publics ou autres lieux affectés à cet usage. Un courageux soldat espagnol s'offrit d'aller prendre les rames nécessaires pendant la nuit dans une tourelle qui s'élève à la Marine près du môle, endroit où l'on en déposait une grande quantité et qu'on négligeait de garder. Cette tourelle est auprès de la batterie du bastion qui défend le port

et qui n'a pour toute garde que quelques Turcs qui y demeurent nuit et jour.

Ce courageux soldat était un castillan nommé Cuellar ; il lui était arrivé un malheur⁽¹⁾ avec un de ses camarades quand il était soldat à Oran, il y avait six mois, et s'était enfui par crainte de la justice. Bien que tous ceux qui partent d'Oran pour venir à Alger renient leur religion, le bon Cuellar ne voulut en aucune façon en faire autant, aussi quand il fut conduit devant le roi Hassan, le renégat vénitien, par certains Arabes qui l'avaient arrêté en chemin et que le roi le pressait de se faire musulman comme les autres, il répondit nettement qu'il ne venait pas dans cette intention, mais qu'il demandait seulement la protection de Son Altesse comme on fait dans des cas semblables et qu'on a recours à la faveur des princes. Le roi lui répondit : « Si tu ne veux pas être Turc, je dois te considérer comme mon esclave ». Cuellar répondit : « Je ne m'attendais pas à cela, mais si je dois me soumettre à l'une de ces deux conditions, je préfère que Votre Altesse me prenne comme son esclave plutôt que de renier ma religion ».

Le barbare ne fut pas touché de tant de noblesse, comme cela arrive aux princes ; il prit Cuellar pour esclave et le tint dans son bagne avec ses autres captifs et comme, en effet, le Castillan était un homme décidé et opiniâtre, ce fut lui qui organisa le complot avec trois autres chrétiens espagnols, prenant la plus lourde part de l'affaire.

Ils avaient décidé de mettre leur projet à exécution pendant la nuit du mercredi 29 avril 1578. Ce jour-là il n'y avait dans le port d'Alger aucun bateau armé qui pût les empêcher de partir ou les poursuivre. Le jour dit, ils se réunirent peu à peu dans une maison où couchait l'un d'eux, près de la muraille

(1) Expression qui veut dire qu'il avait tué un de ses camarades.

de la Marine, non loin du port, et, vers le milieu de la nuit ils se disposèrent à mettre leur projet à exécution.

Tout d'abord Cuellar se laissa glisser seul du haut du mur dont le pied était battu par la mer et qu'il longea, sans être entendu, jusqu'au bastion ou chevalet qui défend la porte de la ville par où l'on descend au môle. C'est dans ce bastion que nous avons dit qu'on gardait les rames que Cuellar devait prendre. Quand il fut arrivé et qu'il constata que les gardiens ne l'avaient pas entendu, il monta sur le mur du bastion, ce qui semblait impossible, sans corde ni instrument ; en s'aidant seulement des pieds et des mains, il grimpa légèrement comme un chat, sans donner l'éveil aux gardiens, puis il s'assura que les soldats étaient profondément endormis et examina attentivement l'endroit où se trouvaient les rames.

Cependant deux chiens, qui se trouvaient là, se mirent à aboyer, ce qui le força à redescendre par la même voie. Il revint vers ses compagnons qui tremblaient d'être découverts et leur dit joyeusement ces mots, qui m'ont été répétés par quelqu'un qui les entendit : « Frères, rendons grâces à Dieu, notre projet est en bonne voie ». Et il leur dit la négligence des gardiens qui étaient profondément endormis, comment il était monté et descendu sans être entendu, qu'il descendrait très facilement toutes les rames dont ils avaient besoin.

Ils en furent réjouis et pleins d'espoir de recouvrer leur liberté. Cuellar demanda un pain qu'il se proposait de donner aux chiens, dans le cas où ils aboyeraient encore, et dit à deux de ses compagnons de l'accompagner pour prendre les rames qu'il devait leur tendre du haut du bastion. Un de ces deux était valencien et l'autre portugais.

Ils se laissèrent choir tous les trois du haut de la muraille. Les deux compagnons demeurèrent au pied du bastion et Cuellar, avec la même légèreté et la même agilité que la première fois, monta sur le mur. Les chiens s'étaient mis à aboyer,

il leur jeta deux ou trois morceaux de pain ; ils se turent sans que les gardiens se fussent éveillés. Il décrocha tout à son aise vingt-quatre rames des meilleures qui s'y trouvaient et qu'il fit passer à ses compagnons. Il pénétra même plus avant dans le bastion avec hardiesse et courage, puis il descendit de l'autre côté vers la ville sur un espace qui s'y trouve entre deux pentes de la muraille et y prit un gouvernail de galiote qu'il avait remarqué à l'avance et qui se trouvait sous des touffes de raisins secs sur lesquelles dormaient des Mores chargés de les garder. Ce fut étonnant qu'ils ne se réveillassent pas !

Cela fait avec la même adresse et la même hardiesse, il monta au sommet du bastion, portant le gouvernail sur ses épaules, et prit le chemin de la Marine, puis il se laissa glisser en bas, sans éveiller les gardiens.

Il laissa le gouvernail et les rames en un endroit, au pied du bastion, et revint tout joyeux auprès de ses deux compagnons et leur dit d'avertir les autres qui étaient dans l'attente et leur rendit compte des dispositions qu'il avait prises. Les camarades commencèrent à descendre au moyen d'une corde, les uns portaient des sacs de biscuits, d'autres des tonnelets d'eau douce, d'autres des cordes ou des étoupes pour les rames, ou des cordages pour voiles. La moitié des captifs était au pied du mur quand un Turc entra et s'engagea dans la ruelle qui conduisait à l'endroit où les chrétiens descendaient à la Marine. Ce Turc se dirigeait vers sa gargote qui se trouvait dans la ruelle et comme la nuit était très obscure, il portait une lanterne allumée.

Les chrétiens virent qu'ils ne pouvaient manquer d'être découverts à cause de la lanterne, aussi décidèrent-ils de l'attaquer en lui croisant un bâton sur la poitrine comme si c'eût été une lance, mais le Turc se recula et s'appuya sur le mur de la ruelle. Tous se prirent alors à fuir par la ville, chacun dans la direction qui lui paraissait la plus sûre. Le mur demeura

garni d'effets et de paquets laissés par les fuyards ce qui étonna le Turc, qui, tout effrayé lui-même, finit par arriver à la porte de sa maison et appela plusieurs de ses coreligionnaires. Il revint avec eux vers le mur et, trouvant les effets dont je viens de parler, il se prit à crier avec ses compagnons que des chrétiens s'évadaient ; à ces cris se mêlèrent bientôt ceux des gardiens du bastion réveillés par le tapage. Les chrétiens qui étaient au pied du mur se doutèrent du contretemps et voyant que leurs camarades ne descendaient pas et qu'ils avaient probablement pris la fuite, se mirent aussi à s'esquiver par les pierres et les roches de la Marine, qui se trouvent au pied de la muraille qui entoure la ville de ce côté, jusqu'à la porte Bab-Azoun. Arrivés en cet endroit, chacun chercha son salut de son côté, aucun ne fut pris.

Le lendemain matin on trouva le pied de la muraille encombré de barils d'eau, de sacs de biscuits, de cordes et d'autres effets que les Turcs pillèrent incontinent. On trouva également au pied du bastion, les vannes et le timon.

Le roi averti, voulut savoir comment la chose était arrivée et le Turc, qui avait causé la panique, lui dit de faire arrêter un des chrétiens qui habitait dans une maison voisine de la sienne, dans la même ruelle, ajoutant qu'il avait vu entrer et sortir à diverses reprises des chrétiens de ladite maison. Les chrétiens étaient parmi ceux qui s'étaient enfuis à son approche et que celui qui les recevait devait les connaître tous et tout savoir de l'affaire.

Hassan commanda qu'on lui amenât sur-le-champ ce chrétien et il lui fit donner de grand coups de bâton jusqu'à ce qu'il eût avoué comment l'affaire avait été menée et désigné quelques chrétiens des plus compromis, entre autres Cuellar, le principal d'entre eux et le chef du complot.

Le roi voulut faire arrêter quelques-uns de ces chrétiens, mais comme ils avaient été saisis par la peur, ils étaient dis-

parus ; on n'en trouva que trois, parmi lesquels Cuellar, qui dès le matin avait bien tranquillement rejoint son bagne, sans avoir été aperçu par les Turcs qui y font continuellement la garde.

Dès que le roi l'aperçut il lui demanda en le menaçant comment il avait organisé l'affaire et pour quel motif il avait agi de la sorte ? Cuellar qui n'était ni sot, ni peureux répondit la vérité et ajouta qu'il était juste qu'un esclave cherchât à reconquérir sa liberté, surtout par des moyens honnêtes, honorables comme ceux dont il s'était servi. Mais le roi, cruel et barbare pour les chrétiens, fut loin d'être touché par les justes raisons exposées par le captif et il ordonna qu'on lui donnât beaucoup de coups de bâton, sans en indiquer le nombre.

On lui en donna tant, que les chaouchs, exécuteurs du tyran se lassèrent, tandis que le roi ne cessait de crier : « Frappez, frappez ce chien, tuez-le, tuez-le ! » Les chaouchs moulurent les os et les entrailles du malheureux et le laissèrent pour mort. Deux chrétiens vinrent ensuite pour l'enterrer, mais voyant qu'il était encore en vie, ils le portèrent au bagne du roi où il rendit son âme à son créateur deux ou trois jours après, le 2 mai, après s'être confessé, avoir communié et s'être repenti de ses fautes passées.

Cuellar devait avoir 35 ans, il était de moyenne stature pas trop fort en chairs ; il portait la barbe noire et était bien proportionné.

JEAN GASCON

Dans l'année de N.-S. Jésus-Christ, le 25 mars, Mami Arnaut, renégat albanais, partit du port d'Alger pour aller en course vers le couchant. C'était un bien cruel ennemi des chrétiens et il partait dans l'intention d'enlever un petit village, ou hameau de l'île Majorque, affaire qui lui avait été suggérée par un renégat né dans cette île. Mami partit avec huit

gros bâtiments, à savoir : une grosse galiote de 24 bancs dont était raïs un renégat français appelé Morat raïs, le Français ; une galiote de 22 bancs commandée par Daouardi un de ses renégats grecs ; une autre était montée par Dali Mami, renégat grec, à qui elle appartenait ; Mami raïs renégat de Car Assan, montait une galiote de 22 bancs ; Moussa Safi, Turc, commandait une galiote d'un même nombre de bancs ; Gancho, renégat vénitien, en avait une de 22 bancs aussi et Iussef, renégat napolitain, en avait une de vingt.

La manœuvre de la rame, sur les galiotes de ces cruels corsaires, est sans exagération le plus pénible des travaux du monde et le nombre de ceux qui périssent sous les coups, la soif, la faim, où qui tombent inanimés sur leurs rames est énorme. Ceux qui en échappent ne sont plus des hommes vivants, ils semblent sortir de sépulcres tant ils sont hâves et décharnés, s'ils endurent ces souffrances sur les bâtiments des corsaires ; ils en supportent bien d'autres sur celles du capitaine Mami Arnaut, parce que, selon ses propres expressions, il ne condamnait pas ses captifs à la rame, mais à la mort. C'est ce qui décida trois de ses chrétiens à s'enfuir de chez lui et à se cacher quand on sut qu'il allait partir en course. Un de ces chrétiens était de mes amis. En 1578 il m'aidait à porter des pierres et du sable, à préparer de la chaux et à servir à certaine construction que faisait élever le capitaine auprès duquel mon patron m'avait envoyé en punition chargé de fer et de barres, sous la garde de deux renégats ; nous travaillions sans manger jusqu'au soir. Ce captif s'appelait Jean Gascon, il était français. Je rends ici témoignage que c'était un honnête homme connu tel par tout le monde, charitable et compatissant pour ses camarades d'infortune. Des deux autres, l'un se nommait Pierre Cosentino, calabrais, né à Cosenza, et l'autre Philippe, sicilien. Le capitaine partit avec les huit galiotes le 25 mars 1579, ainsi que je l'ai dit plus haut ; quatre jours après son

départ, les chrétiens revinrent chez lui car ils n'avaient voulu que se dérober à la course.

Le beau-père du capitaine, qui dirigeait la maison et les esclaves, était le caïd Fatala, grand ennemi des chrétiens, qui, cependant ne leur infligea aucun tourment, comprenant qu'il était bien naturel qu'un esclave cherchât à se soustraire au travail, quand il le pouvait, surtout à celui de la rame si rude, si pénible, et il les envoya travailler, comme par le passé, dans une des fermes de son gendre. Le 12 juin suivant, le capitaine revint avec les autres corsaires qui avaient fui devant une chasse qui leur avait été faite et qui les avait empêché de piller quelque village. Ils n'avaient pu dans leur course que s'emparer de plus de trente personnes montées sur une barque chargée de bois, et de quelques autres barques.

Huit jours après, le 20 du même mois, les trois chrétiens, qui, comme nous l'avons dit, s'étaient cachés et n'avaient pas fait partie du voyage, revinrent de la ferme à la maison. Dès que le capitaine les vit, car il est d'habitude que les esclaves doivent aller embrasser la main au nouvel arrivé ; il changea subitement de visage, de couleur, et ivre de colère et de rage, telle qu'une brute, il les invectiva, les insulta, les traitant de chiens cornus, juifs, traîtres, que par Allah il devait faire périr de suite sous le bâton. Il exécuta immédiatement sa menace. Il leur fit attacher les mains et les pieds, fit étendre sur le sol Jean Gascon la face tournée vers la terre ; un renégat s'assit sur la tête de la victime, un autre sur les épaules, un troisième sur les jambes comme c'est la coutume, et deux autres lui appliquèrent une si grande quantité de coups de bâtons à deux mains sur les épaules, le ventre, la poitrine, les bras, les cuisses et les jambes, que le pauvre resta presque mort, les membres défaits et dans l'impossibilité de se mouvoir. Cependant la colère de cette bête féroce n'était pas assouvie encore ; il commanda aux renégats fatigués de s'écarter et de faire place

à de nouveaux. Ceux-ci déchargèrent leurs coups sur le pauvre innocent avec des bâtons noueux, à deux mains. Le corps de l'infortuné, déjà meurtri, tuméfié, couvert d'ampoules, s'ouvrit aux premiers coups, le sang jaillit par toutes ses blessures et se répandit par toute la cour.

C'était un affreux spectacle, que les renégats eux-mêmes ne pouvaient contempler sans être touchés. Des renégats qui assistèrent à cette exécution m'ont dit que toutes les fois que Jean Gascon pouvait lever les yeux au ciel, d'une voix rauque et faible il prononçait ces mots : « Jésus, Jésus, Marie mère de Dieu jusqu'au moment où le fiel lui coula par la bouche, le sang par les entrailles, il perdit la parole et resta inanimé.

Le capitaine commanda qu'on l'enlevât de devant lui et deux chrétiens vinrent l'emporter le croyant mort ; mais ils s'aperçurent qu'il vivait encore, ils en furent surpris et le portèrent au baigne où il se confessa et où on lui prodigua tous les soulagements possibles. Il était si brisé, si moulu, que malgré tant de soins il vécut encore, contre toute espérance, pendant sept jours au bout desquels il expira dans la plus grande dévotion, louant Dieu de sa mort et de ses souffrances.

PIERRE COSENTINO ET PHILIPPE LE SICILIEN

Le supplice de Jean Gascon était à peine fini, on l'emportait comme mort, que le capitaine fit amener les deux autres compagnons qui attendaient le même sort avec épouvante. Ils furent également étendus à terre, devant lui ; on leur infligea la même cruauté, ils furent criblés de coups de bâtons que leur donnèrent les renégats qui se succédèrent jusqu'à ce que leurs membres fussent moulus : épaules, ventre, bras, cuisses et jambes. Ils étaient enflés comme des outres ou des tambours ; le sang coulait tellement que la cour en était pleine et qu'elle ressemblait à une boucherie, à un abattoir. Le capitaine

les croyant morts, commanda qu'ils fussent emportés, ce que firent les chrétiens avec douleur et compassion

Pierre Cosentino rendit son âme au Seigneur le lendemain, 21 mars ; Philippe vécut encore jusqu'au 26 et mourut en bon chrétien, comme ses deux compagnons. Des témoins m'ont affirmé qu'ils souffrirent les tourments avec la plus grande patience et ne cessèrent d'invoquer le nom de Jésus et de sa sainte mère, ce qui indignait au plus haut point le barbare renégat, ennemi du nom du Christ, qui faisait périr le plus grand nombre possible de chrétiens sous le bâton des renégats.

On les enterra tous les trois hors de la porte Bab-el-Oued.

Jean Gascon avait près de 40 ans, il était plutôt petit que grand, il jouissait d'un certain embonpoint et avait barbe noire.

Pierre Cosentino avait 32 ans, il était de taille élevée, mince, brun et avait la barbe noire.

Philippe le Sicilien pouvait avoir 36 ans, il était petit, sec, avait la barbe noire et était bien fait.

NAVARRO. — JEAN. — COLA. — SÉBASTIEN

Pendant le mois d'août 1579 le pain manqua tellement, ainsi que tous les autres vivres, dans la ville d'Alger et son district, que les habitants mouraient de faim et que nous en voyions tomber d'inanition de trente à quarante par jour et même plus, mais le Christ-Dieu, Notre Seigneur, soit béni, on ne vit pas, on n'apprit pas que sur tant de milliers de chrétiens captifs qui se trouvaient à Alger, et qui dépassaient le chiffre de 25.000, aucun ne mourut de faim, tant Dieu a soin des siens.

A cette famine générale se joignit la nouvelle que le roi d'Alger et les Turcs étaient dans des transes, parce que l'on avait appris que l'on formait une grande escadre en réunissant des

bâtiments dans tous les ports d'Espagne : Gibraltar, Sevilla, Puerto-de-Santa-Maria et Cadix. De tous côtés on faisait des approvisionnements et un grand nombre de galères et de soldats venaient d'Italie. C'est pourquoi le roi, qui était alors Assan pacha, Vénitien, renégat d'Aluch Ali, voulut approvisionner Alger de tout le blé qu'il pourrait trouver dans la région et dans d'autres pays, et entre autres mesures qu'il prit, il envoya, le 10 juin, une galère de 25 bancs à Bône pour y prendre des provisions. Cette galère était commandée par un renégat génois appelé Barraquilla, qui pendant le mois de mars précédent était venu de Constantinople sur ce bâtiment.

Étant arrivé à Bône, il prit un chargement de blé, de beurre et d'autres vivres ; cette opération dura jusqu'à la veille de Saint Jean, le 23 de ce mois, au matin ; ce jour-là, presque tous les Turcs étaient débarqués pour aller chercher ce qu'ils avaient acheté pour leurs maisons ; il ne demeurait à bord pas plus de douze ou treize Turcs, ce que remarquèrent les chrétiens qui apportaient les provisions sur leurs épaules, ils se firent signe de l'œil puis, tout en marchant, ils reconnurent qu'une bonne occasion se présentait de partir avec le bâtiment. Ils en parlèrent aux rameurs enchaînés sur leurs bancs, ceux-ci furent du même avis tant ils avaient soif de liberté et de se voir débarrassés d'ennemis aussi cruels que barbares. Il y avait cent huit chrétiens, les uns appartenant au roi, les autres à Berrasquilla. Le principal promoteur de l'affaire fut un soldat espagnol appelé N. Navarro, né à Lorca, ville du royaume de Murcie, qui avait été capturé quand on perdit le fort de Tunis ; il était esclave du roi. Tous étant résolus à se soulever et à partir avec la galère, N. Navarro et ceux qui portaient les ballots y entrèrent une dernière fois. Le cambusier qui était lui aussi entré dans le complot leur donna quatre épées ou yatagans, qui, selon l'usage, se trouvaient dans la cambuse, d'autres s'emparèrent de ceux qui étaient attachés aux bancs des Turcs où leurs maîtres les croyaient en sûreté.

Celui qui ne put avoir d'épée s'arma d'un poignard ou d'un bâton ou de n'importe quelle arme que la fureur fait trouver. S'armer et se précipiter sur les Turcs fut l'affaire d'un instant. Navarro et trois autres attaquèrent quatre Turcs qui étaient à la poupe. Ceux-ci, les voyant venir à eux avec des yatagans hors du fourreau, dégainèrent également et se défendirent. Les quatre chrétiens les serrèrent de près et Navarro donna un formidable coup de yatagan ; ce fut son malheur, car du coup l'arme se brisa à la poignée et un autre Turc put l'atteindre et lui donna un coup terrible sur l'épaule gauche, qu'il lui ouvrit entièrement. Malgré tout, Navarro avec son arme sans poignée, aidé de ses trois compagnons, tua les quatre Turcs, de la poupe. Pendant que ceci se passait dans cette partie de la galère, les autres chrétiens attaquèrent si vivement les autres Turcs qu'ils les forcèrent à se jeter à la mer. Trois seulement se retirèrent à la proue pour empêcher les chrétiens de couper la chaîne et pour être secourus de terre.

Celui qui se signalait entre tous était un jeune génois de vingt-quatre ans que l'on appelait Jean. Ses compagnons l'appelaient par dérision Gil de Andrade parce qu'il était borgne et qu'il ressemblait, par son infirmité, au chevalier de ce nom. Il lutta comme un lion ; il ne força seulement pas les trois Turcs à se retirer à la proue, mais il les attaqua avec tant de vivacité qu'il les força enfin, avec le secours de ses compagnons, à se jeter aussi à la mer. La galère prise sans qu'un seul chrétien fût tué il n'y restait plus de Turcs, mais un renégat catalan désireux de redevenir chrétien, ce qu'il avait déjà tenté. Ce renégat était resté en dehors de la lutte, ce que les chrétiens avaient compris car ils connaissaient son désir et voulaient l'emmener avec plaisir.

Ils poussèrent un grand cri de joie pour se moquer des Turcs qui étaient sur le rivage et avaient assisté, pleins de douleur, à l'affaire, dans l'impossibilité de secourir leurs coreligionnaires.

Les chrétiens prirent le large, élevèrent l'antenne et la voile et, comme le temps était beau et le vent favorable, ils arrivèrent au bout de deux jours à Majorque sans avoir eu besoin de recourir aux rames.

Un chevalier catalan, Antoine Oms, était alors vice-roi de l'île et du royaume. Dès qu'il fut informé de l'arrivée des chrétiens et par quel exploit ils avaient recouvré leur liberté, il les accueillit avec humanité et leur fit grand honneur ; il les conduisit en procession à l'église principale. Toute la ville fut dans la joie de voir une si belle et si vaillante jeunesse. Ils portaient quatre grands étendards pris sur la galère. Ces drapeaux qu'ils portaient triomphalement étaient si grands, qu'ils traînaient sur le sol.

Navarro fut fêté par le vice-roi et tous les autres, comme le héros de l'affaire et celui qui s'était le plus signalé. Le vice-roi le fit immédiatement porter chez lui pour le faire soigner ; mais la blessure était profonde et mortelle et Navarro mourut le troisième jour de son arrivée, après avoir reçu les sacrements et très dévotement comme un bon chrétien. Il fut enterré avec pompe par ordre du vice-roi. Les autres chrétiens se partagèrent les prises et le prix de la galère, qui fut vendue sur place, et quelques jours plus tard, tous passèrent en Espagne, pour rentrer chacun dans sa famille. Quarante-neuf d'entre eux armèrent un brigantin sur lequel ils comptaient se rendre à Barcelone car beaucoup d'eux étaient levantins. Ils avaient pour chef Jean le Génois, pour lequel ils avaient un grand respect, tant parce qu'il s'était signalé quand ils avaient enlevé la galère, que parce que, dans la traversée entre Bône et Majorque, Navarro qui était très malade de sa blessure et se trouvait dans l'entrepont, avait commandé qu'il fût reconnu comme chef et que tous lui obéissent en son lieu et place.

Le vingt août, le brigantin avait franchi la moitié de la distance entre Majorque et Barcelone quand ils rencontrèrent

deux frégates ou brigantins d'Alger qui étaient en course dans ces parages et, bien qu'ils les eussent reconnus, ils ne voulurent pas prendre la fuite, mais au contraire ils résolurent de les attaquer courageusement bien qu'ils se trouvasent dans une situation d'infériorité numérique. Les Turcs ne refusèrent pas le combat, puisqu'ils avaient l'avantage d'être deux contre un. Ils attaquèrent donc ensemble ; le combat fut opiniâtre et sanglant. Les chrétiens combattaient courageusement parce qu'ils voulaient conserver la liberté qu'ils avaient recouvré depuis peu, les Turcs parce qu'ils avaient honte, eux plus nombreux, d'être vaincus par un ennemi plus faible ; ils faisaient donc tous leurs efforts pour s'emparer du brigantin. Le combat dura plus d'une heure, les chrétiens tuèrent dix Turcs et perdirent sept des leurs, parmi lesquels le père de Jean le Génois. Malgré tout, la victoire penchait du côté des chrétiens qui avaient repoussé leurs ennemis, pour la plupart grièvement blessés et terrorisés, tant les chrétiens combattaient avec courage. Mais le malheur voulut qu'à ce moment, au plus fort du combat, le brigantin se trouvant surchargé sur l'un de ses côtés chavira. Les chrétiens se trouvèrent vaincus non par le courage de leurs adversaires, mais par la fortune inique, inconstante et déloyale. Aucun d'eux ne se noya car les Turcs les reprirent tous et parmi eux le renégat, catalan qui se trouvait en grand danger d'être brûlé vif. Mais, pour le sauver, les chrétiens déclarèrent qu'ils l'avaient emmené de force et comme prisonnier à Majorque et qu'ils le menaient de là à Barcelone pour ramer sur les galères du roi, sur lesquelles il avait été officier.

Les Turcs retournèrent directement à Alger avec leur proie ; beaucoup d'entre eux étaient grièvement blessés, mais ils étaient cependant contents de la satisfaction qu'allait éprouver le roi en apprenant qu'ils avaient vengé le rapt de la galère et qu'ils ramenaient en captivité les chrétiens qui s'étaient rendus

coupables de cet acte et qui étaient presque tous ses esclaves.

Ils revinrent à Alger le 30 août. Le roi fut extrêmement content du succès, surtout quand il apprit que Jean le Génois, le second chef de ceux qui avaient enlevé la galère et avec lui deux autres : le sicilien Cola, né à Mazara, et le biscayen Sébastien étaient pris. Comme il était très vexé de ce qu'ils avaient osé entreprendre, il commanda qu'on les pendît de suite à l'antenne de sa galère qui se trouvait dans le port et qui était le Saint Ange. C'était une des deux galères que les corsaires d'Alger avaient capturées le 23 avril 1578 aux îles Capri, alors que Don Carlos d'Aragan, duc de Terre-Neuve, se rendait de Sicile à Naples.

Les bourreaux du roi se mirent de suite en mesure d'exécuter ce qui leur était commandé ; ils attachèrent Jean le Génois, par les pieds, à l'antenne et près de lui Cola de Mazara, et ensuite Sébastien, le biscayen. Ils demeurèrent pendus jusque vers le milieu de la nuit. A ce moment, Sébastien eut l'adresse et le bonheur de pouvoir se détacher les mains, qu'on lui avait liées par derrière. Des chrétiens enchaînés sur cette même galère ont affirmé que Cola lui avait défait le lien avec les dents. Sébastien put se redresser et se détacher les pieds, puis il descendit sans bruit et alla se cacher dans l'arsenal, dans l'intérieur d'une galère en construction, où on l'y découvrit deux jours après.

Au point du jour, les Turcs qui gardaient la galère ne trouvèrent plus que deux pendus et en avertirent le roi. Un Turc qui avait de l'animosité pour un gentilhomme de Parnorme, nommé Castellon, esclave du roi et enchaîné sur cette même galère, dit au roi que Sébastien s'était sauvé par le banc de Castellon ; le roi en colère ordonna qu'on pendît ce gentilhomme au même endroit, ce qui fut fait. Castellon y resta pendant une demi-heure, mais sur l'instance de quelques Turcs, le roi commanda de le descendre ainsi qu'à Cola

de Mazara, qui y était depuis plus de vingt-quatre heures. Seul le bon Jean le Génois supporta le poids de la colère du roi qui lui infligea une mort cruelle pour assouvir sur lui la vengeance qu'il voulait tirer de tous les chrétiens. Il ordonna qu'il fût tué à coups de flèches. En vérité le destin fut bénin pour le bienheureux, car de même qu'il s'était signalé entre tous par son courage et son intrépidité pour rendre ses frères à la liberté, en ce moment il souffrait seul et pour tous afin que sa mort glorifiât N. S. le Rédempteur Jésus-Christ.

Si nous considérons le motif que prit le roi pour le faire périr, nous voyons que c'était plutôt par dépit que par justice qu'il agissait, car tous les usages et les lois humaines et celles des gens de guerre reconnaissent qu'il est permis à un captif de chercher à recouvrer sa liberté, surtout quand il est tenu dans une captivité aussi injuste que tyrannique.

Sur la demande expresse qu'ils en firent au roi, deux Turcs furent désignés pour le mettre à mort ; ceux-ci montèrent sur une galère voisine du Saine-Ange et lui tirèrent un grand nombre de flèches, dont beaucoup s'enfoncèrent dans son corps et dans ses membres ; une entre autres le frappa près du cœur. Une personne présente m'a raconté que Jean ne cessa jamais d'invoquer Jésus et sa très glorieuse mère, avant et pendant son supplice.

Quand les Turcs eurent épuisé la provision de flèches qu'ils avaient apportée, ils virent que le patient était encore vivant. Deux d'entre eux qui, quelques mois auparavant, avaient reçu leur liberté du seigneur Don Juan d'Autriche qui, par grandeur d'âme, pardonna à douze Turcs qui ramaient sur sa galère, prièrent les Turcs et les renégats du roi qui étaient chargés de l'exécution de Jean, de leur permettre de le tuer à coup d'arquebuse. Ils eurent l'autorisation sans avoir trop prié et lui tirèrent des coups d'escopette dont l'un pénétrant dans l'œil droit lui fracassa la tête, un autre le frappa sur le

cil droit, un autre au milieu du visage, un autre enfin près du cœur, alors il expira en prononçant le nom de Jésus.

Le corps demeura toute la journée pendu à l'antenne. C'était le dernier jour du mois d'août 1579. Les Turcs le jetèrent ensuite à la mer.

Jean le Génois avait, nous l'avons déjà dit, vingt-quatre ans, il était maigre, de stature moyenne, il avait la barbe rouge, le teint blanc et était bien proportionné.

ALONZO LE MORISQUE ET LE QUARTIER-MAÎTRE GREC

Le 15 mai 1580, à 9 heures du matin, à Caliba⁽¹⁾ localité qui possède un assez bon port bien qu'il soit petit, et se trouve située à 90 milles de La Goulette, vers le levant, se trouvaient trois, corsaires avec leurs galiotes. C'étaient: Mardja-Mami, Mami Gancho et Caré raïs qui commandaient chacun une galère de vingt-deux bancs de rameurs.

Le quartier-maître de Mami Gaucho était un renégat grec de l'île de Chio qui, trompé depuis deux ans et demi par le démon, avait embrassé l'islamisme, alors qu'il était à Alger sur une faétia en qualité de calfat. Revenu de son erreur, il désirait retourner à la foi et au service de N. S. Jésus-Christ. Il faisait part de ses sentiments à un jeune chrétien captif sur la même galère. C'était un jeune homme âgé de 18 ans et qui se nommait Alonzo, il était fils de Morisques, né à Andaraje, localité du royaume de Grenade, fait prisonnier pendant la guerre de Grenade par un cultivateur nommé Barthélemy Lopez de Parros, dans la banlieue de Carthagène, et élevé dans sa maison, avec ses enfants, comme s'il avait fait partie de la famille. Selon le témoignage de personnes qui le fréquentèrent à Carthagène, l'enfant eut toujours de bons sentiments,

(1) Kélibia (en Tunisie).

une excellente éducation ; il était obéissant et point remuant ni turbulent, comme le sont d'ordinaire les jeunes gens, et était par conséquent aimé de tout le monde.

Le 1er septembre 1579 Mami Gancho, accompagné de Mardja Mami, avait capturé ce jeune homme en compagnie de deux autres hommes, dans une tour à trois lieues de Carthagène et qu'on appelait la tour de Zoya, où tous trois travaillaient. Le jeune Alonzo gagnait ses deux réaux par jour pour son maître, qui était le gardien de la dite tour, le *fiador* comme nous disons en Espagne.

Quand les Turcs l'eurent captivé, il montra la bonne éducation qu'il avait reçue, car lorsque Mami Gancho, renégat vénitien, voulut le faire musulman, ni menaces, ni coups, ni promesses n'en vinrent à bout. Il le fit même conduire chez les Tagarins, qui sont des Morisques de Grenade, pour apprendre à vivre selon la loi des Mores, mais rien n'y fit. C'est pourquoi quand le raïs partit d'Alger pour Bizerte, il l'emmena avec lui et le fit enchaîner à un banc des rameurs, pensant que par ce traitement il en viendrait à bout et qu'il en obtiendrait ce qu'il voulait.

Tout fut inutile, car le jeune Alonzo montra toujours une fermeté et un courage non pas d'un enfant mais d'un homme inébranlable.

Le patron le fit donc déchaîner et le laissa circuler librement sur le bateau où il faisait ce qu'on lui commandait.

Mami Gancho et les autres raïs qui allaient avec lui de conserve étant donc à Caliba commencèrent à abattre en carène pour aller en course. Cari raïs désarma sa galiote et plaça tous les habillements et les appareils de sa galiote dans celle de Mardja Mami qui commença aussi à abattre sa galiote. Les hommes de Mami Gancho les aidait pour ces travaux, car les autres lui avaient déjà rendu le même service.

Mardja Mami avait déjà fait nettoyer le côté droit de sa

galiote et voulait la coucher pour découvrir l'autre côté lorsque les chrétiens de la galiote de Mami Gaucho, voyant que leur bateau était le seul qui fût armé, que la plupart des Turcs étaient à terre et qu'il n'y avait dans les environs aucun bateau qui pût les déranger, résolurent de s'enfuir avec la galiote et, comme à l'avance, le quartier-maître et Alonzo s'étaient concertés et s'étaient ouverts de leurs intentions à d'autres chrétiens, ces derniers leur firent entrevoir la possibilité de s'enfuir sans plus attendre.

Alonzo, selon ce qui été dévoilé, se rendit à la poupe où se trouvait Mami Gaucho et deux autres Turcs importants et feignant de vouloir prendre le gouvernail, il s'empara d'un des yatagans qui se trouvaient là et dégainant précipitamment il en porta un violent coup à son patron. Celui-ci se voyant sans armes et frappé d'un pareil coup se jeta à la mer et s'échappa. Alonzo se retournant alors contre l'un des deux autres Turcs appelé Mos Lahadin, il lui porta un coup furieux sur la tête et l'envoya rouler jusqu'au sixième banc où un chrétien très honorable, appelé Alonzo Nuñez, né à Véra, le saisit et le jeta à la mer. Le troisième Turc, voyant que l'affaire tournait mal et qu'Alonzo ne lui laissait pas le temps de se saisir d'une arme, se jeta également à l'eau.

Pendant ce temps les autres chrétiens attaquaient les Turcs avec des bâtons, des poignards et même à coups de poings. Mais tout était en suspens, parce que les chrétiens étaient désarmés. Alonzo, après avoir blessé un Turc, revint à la poupe et jeta aux chrétiens les quatre ou cinq épées qui s'y trouvaient. Ils purent alors presser les Turcs qui se jetèrent à la mer, sauf trois qui se fortifièrent à la proue et qui empêchaient de couper la chaîne. A ce moment, Mami Gaucho arriva vers la galiote avec une barque montée par 25 Turcs armés d'escopettes qui se mirent à tirer sur les chrétiens, en tuèrent deux et en blessèrent plus de vingt ; d'autres Turcs

arrivèrent à la nage et montèrent par la proue, qui était toujours au pouvoir des chrétiens.

Attaqués de tous côtés et décimés par les coups d'escopette, les chrétiens durent se baisser sous les bancs et enfin se rendre.

Mami Gancho s'étant emparé de sa galiote qu'il croyait à jamais perdue, fit attacher les mains à Alonzo, à lui seul, et le faisant venir sous la tente, il lui demanda avec de grandes menaces quel était l'auteur du complot, car il pensait bien que la chose ne pouvait avoir été menée par ce jeune homme. Alonzo raconta franchement, car il était inutile de feindre, comment la chose s'était faite, comment il s'était concerté avec le quartier-maître et les autres chrétiens en général, sans en désigner particulièrement aucun. Mami Gancho fit alors donner la bastonnade aux malheureux chrétiens, puis il fit déshabiller le quartier-maître et Alonzo, ne leur laissant à chacun qu'un vieux pantalon ayant appartenu à quelque chrétien, les fit débarquer et attacher dos à dos à une ancre fichée sur le rivage.

Tous les Turcs des trois galiotes leur décochèrent des flèches, qui portèrent toutes. Le quartier-maître et le bon Alonzo se recommandaient au Seigneur ; les chrétiens entendaient de loin leurs invocations : « Que Notre Dieu nous aide ! Que Notre Dame soit avec nous ! » Alonzo appelait tout particulièrement Notre Dame du Rosaire, dans la dévotion de laquelle il avait été élevé.

Ce tourment ne leur ayant pas arraché la vie, les Turcs amoncelèrent sur eux les bois menus qu'ils avaient pour le nettoyage des galiotes et y mirent le feu. Malgré les flammes on entendit toujours les invocations que les malheureux adressaient à N. S. Rédempteur Jésus-Christ.

Ce fut à 3 heures de l'après-midi du 15 mars 1580 qu'ils rendirent l'âme.

Alonzo avait dix-huit ans, il était de stature moyenne,

blanc, ses yeux étaient grands, beau de visage, le nez camus. Il avait assez d'embonpoint et était bien proportionné.

Le quartier-maître avait 22 ans, il n'avait pas de barbe, sa stature était moyenne, il était brun, dans la force de l'âge et assez replet.

RAMIREZ. — La lecture de ces notes m'a procuré une bien grande satisfaction. Que de faits extraordinaires ! que d'exécutions épouvantables ! quels tourments raffinés et quelles cruautés horribles, féroces et inhumaines !

SOSA. — Je partage votre opinion ; tous ces faits doivent être écrits.

RAMIREZ. — Je tiendrais beaucoup à m'occuper d'une affaire aussi importante. Mais je m'aperçois que la nuit est venue et que mon patron doit être rentré chez lui. Remettons donc la suite de cet entretien à un autre jour ; mon plaisir en sera plus grand. J'ai, à votre récit, éprouvé tant de soulagement que je resterai certainement ici, toute la nuit, à vous écouter.

SOSA. — Allez, que Dieu vous accompagne. Nous trouverons bien le jour et le temps pour vous satisfaire et pour vous servir. Je ne puis, moi-même, me défendre de m'entretenir d'un pareil sujet.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	1
DIALOGUE PREMIER. — De la Captivité à Alger.....	5
DIALOGUE SECOND. — Des Martyrs d'Alger.....	206
Récit de martyres et autres morts cruelles que les Turcs et les Mores ont fait subir, dans le cours de ces dernières années, notamment à Alger, à des captifs chrétiens.....	210

ALGER. — TYPOGRAPHIE A. JOURDAN. — ALGER.